

LE
MOUVEMENT COMMERCIAL
ENTRE LA FRANCE ET LES ILES BRITANNIQUES
AU XVI^e SIÈCLE

Depuis la fin de la guerre de Cent ans (1453) jusqu'au triomphe des idées protectionnistes qui suit l'acte de navigation de Cromwell et même jusqu'à l'avènement de Guillaume d'Orange, une période de plus de deux siècles s'est écoulée pendant laquelle le mouvement commercial entre la France et les îles Britanniques n'a cessé de se développer avec une ampleur croissante. C'est surtout à l'époque des Tudors, qui prépare à cet égard l'ère des Stuarts, que le commerce franco-britannique a grandi, par suite de l'amélioration des relations politiques, sociales et économiques entre la France et les pays de l'archipel voisin, l'Angleterre, l'Irlande et l'Écosse.

Déjà rapprochées un moment à l'époque de Louis XI, à la trêve de Picquigny (1475), les deux couronnes d'Angleterre et de France, après une série de ruptures que provoquent les ambitions françaises sur l'Italie, se rapprochent devant le danger commun dont les menacent les plans de la maison d'Autriche. L'entente cordiale franco-britannique, conclue par François I^r et Henri VIII, se consolide à l'époque d'Elisabeth, notamment au traité de Blois en 1572, et aboutira au traité de 1606 entre Jacques I^r Stuart et Henri IV, pour se prolonger, avec de courtes interruptions, jusqu'à la révolution d'Angleterre de 1688. Avec l'Écosse, une alliance traditionnelle, constamment renouvelée depuis la fin du XIII^e siècle, maintient les relations les plus étroites. D'autre part, à la faveur de la paix intérieure qui subsiste en France, depuis la fin du règne de Louis XI jusqu'aux guerres de religion et, en Angleterre, depuis la fin de la guerre des Deux-

Roses jusqu'à la guerre civile de 1642-1649, une ère de stabilité sociale et de progrès intellectuel a favorisé la pénétration réciproque des deux civilisations française et britannique. Enfin, dans les deux pays, l'essor économique a été prodigieux entre 1453 et 1600, interrompu seulement en France à l'époque des luttes civiles, et limité dans les îles Britanniques à l'Angleterre. L'Ecosse et l'Irlande constituent en effet, à côté de celle-ci, deux régions plus arriérées. Le souvenir de l'ancienne et longue rivalité franco-anglaise s'est atténué, sinon entre les peuples, du moins entre les gouvernements. Une série de traités de commerce et de navigation était venue attester la solidarité des intérêts économiques entre les deux pays. Ils facilitaient les échanges entre la Grande-Bretagne et la France, que l'étroit sillon argenté de la Manche réunit plus qu'elle ne les sépare. A cette époque, l'âpre rivalité des intérêts matériels, qui devait plus tard donner au duel des deux nations une violence si grande, n'existant pas ou se trouvait très limitée. On considérait, au contraire, alors que le commerce de chacun des deux peuples suppléait aux lacunes de leur production. Les produits dominants de leur sol et de leur industrie n'entraient pas en concurrence, sinon dans une très faible mesure. Leur degré de développement économique assez différent diminuait les motifs de conflit entre les deux marchés, qui se complétaient au lieu de rivaliser. C'est ce qui explique la faveur avec laquelle les économistes français du XVI^e siècle considèrent le maintien et le progrès des relations commerciales avec les îles Britanniques, tandis que, à l'exception de quelques publicistes du temps d'Elisabeth, la plupart des Britanniques regardent le commerce de France comme un élément essentiel de la vie matérielle de leur archipel. Ainsi s'explique la longue durée de l'entente économique franco-britannique, dont l'apogée coïncide avec le XVI^e siècle et la première moitié du XVII^e.

I.

*Inégal développement économique
de l'Ecosse, de l'Irlande et de l'Angleterre au XVI^e siècle.*

Dans cette entente, l'Ecosse n'a qu'une place secondaire. Elle est encore, comme au moyen âge, réputée pour sa pauvreté. A l'exception des « basses terres », où la population est dense et le pays fertile, elle n'a qu'une population clairsemée, à

demi sauvage, « dénuée de ports et de bonnes villes », n'ayant que des éléments de trafic restreints¹. La majeure part de l'Irlande est dans le même cas; celle qu'habitent les Celtes, « ces pauvres Irois sauvages », dont parlent les contemporains, n'est guère qu'un pays d'agriculture pastorale². En revanche, l'Angleterre, à l'exception du Galles et de la zone occidentale, voisine du canal d'Irlande, est déjà parvenue depuis longtemps à un haut degré de prospérité, qu'attestent les enthousiastes descriptions du grand historien d'Elisabeth, Camden, et de son émule Harrison, aussi bien que celles du romancier Lily (1580) et que les relations des ambassadeurs vénitiens. La découverte du Nouveau Monde a fait de ce pays agricole un des grands marchés du commerce universel, et Londres va hériter, à côté d'Amsterdam, de la fortune des grandes cités méditerranéennes, Gênes et Venise. L'Angleterre peut dès lors être aussi fière de sa situation insulaire, sur les grandes routes commerciales du monde, qu'elle l'est de la fertilité de son sol. C'est ce que Shakespeare exprimera en poète³ et Camden en géographe⁴.

Bien que l'archipel britannique, avec ses 5 à 6,000,000 d'âmes (1541-1600), dont 2,500,000 pour l'Angleterre et le Galles⁵, fût alors trois fois moins peuplé que la France des Valois et neuf à dix fois moins que le Royaume-Uni actuel, il devait à l'essor de son agriculture, à la naissance de la grande industrie drapière et au développement de la production minérale, ainsi qu'au progrès de la marine marchande, une puissance économique bien supérieure au chiffre de sa population. Ainsi s'étaient accrus à la fois le pouvoir de vente et le pouvoir

1. Paul Jove, *Histoire de son temps*, trad. fr. par Denis Sauvage (1577), livre XI, t. I, p. 194; livre XLII, t. II, p. 558; André Thevet, *le Grand Insulaire et description de l'Écosse*, fol. 90. Mêmes traits dans la *Cosmographie* de Sébastien Munster et dans celle de Belleforest.

2. *Le Débat des hérauts d'armes de France et d'Angleterre*, publ. par L. Pannier et Paul Meyer (Société des Anciens textes français, 1877). Le *Débat* a été composé vers 1456.

3. Shakespeare appelle l'Angleterre un « autre Éden, demi-paradis, pierre précieuse enchâssée dans l'argent des eaux ».

4. L. Camden, *Britannia seu Angliae, Scotiae, Hiberniae geographica descriptio*, édit. 1607, in-fol., p. 1 : « Patentibus gremiis universi orbis, commercio opportuna et tanquam ad mortales avide in mare omni ex parte se projiciens. »

5. Th. Rogers, *Interprétation économique de l'histoire*, p. 143; Traill, *Social England*, t. III (1543), p. 129; en 1588, elle était de trois millions et demi.

d'achat des Britanniques. Les exportations des produits de la pêche et du sol, des matières premières et même d'un certain nombre d'articles manufacturés ne cessèrent de grandir au cours du XVI^e siècle et l'Angleterre de croître en richesse, surtout vers la fin, grâce à son agriculture, grâce à la production des premières grandes fabriques, grâce au commerce. « Le principal revenu des seigneurs et gentilshommes », observe notre ambassadeur La Mothe-Fénelon en 1568, « est en choses qui se transportent dehors, et celle du peuple en manufactures et « traffiqs »¹. C'est le moment où les grands marchands, tels que Thomas Gresham², deviennent, à côté et même au-dessus des grands propriétaires fonciers, la classe avec laquelle le gouvernement britannique devra le plus compter. Aux anciennes associations marchandes, telles que celles des « Merchant Adventurers » et de la Compagnie de l'Étape, s'ajoutent les nouvelles Compagnies par actions, fondées avec privilège de la couronne (« joint stock Companies »), qui travaillent à ouvrir au trafic britannique les marchés de la Baltique et du Nord, de la Moscovie, du Levant, de l'Afrique, de l'Amérique et des Indes orientales³.

L'Angleterre s'émancipe de l'onéreuse tutelle des intermédiaires hanséates, flamands et italiens. Elle se crée une marine marchande qui compte, avec ses 50,920 tonneaux et avec près de 14,000 matelots, dès 1572⁴, parmi les premières d'Europe. Bien que ce chiffre semble infime en regard des 11,698,000 tonnes qui constituent en 1911 la force navale commerciale anglaise, il n'en représentait pas moins un effectif imposant au XVI^e siècle⁵, en un temps où les bateaux de 500 et de 800 tonneaux⁶ passaient

1. La Mothe-Fénelon au roi, décembre 1568, *Correspondance diplomatique*, t. I, p. 70; Montchrestien, *Économie politique*, p. 139.

2. La Mothe-Fénelon l'appelle « le principal marchand de Londres », 6 septembre 1569, t. II, p. 228.

3. W. R. Scott, *The constitution of joint stock Companies, 1553-1720*. Cambridge, 1911, in-8°.

4. J. A. Froude, *History of England from the fall of Wolsey*, t. IX, p. 336.

5. C'est ce que remarquent Perlin, en 1558, dans son *Voyage d'Angleterre*, ainsi que les ambassadeurs vénitiens.

6. Le premier navire de 800 tonneaux ne fut construit qu'en 1597, d'après Anderson-Macpherson, *Annals of Commerce*, t. I, p. 213. Vers 1550, l'Angleterre n'a encore que huit navires de 500 tonneaux, *Correspondance Castillon-Marillac*, publ. par Kaulek, p. 227. En 1587, sur un total de 1,755 vaisseaux,

pour des géants, analogues à nos grands transatlantiques de 30,000 tonneaux. « Si vous confesse que vous avez de beaux navires et largement », avoue le héraut de France dans le célèbre *Débat* composé vers 1456, et il est bien obligé d'avouer que, grâce à la situation insulaire des îles Britanniques, « il y a (en Angleterre) grand nombre et puissance de navires, comme au temps d'Edouard III¹ ». Peu s'en faut qu'il n'adhère aux fières paroles du héraut d'Angleterre qui revendentiquent pour les Anglais la *royauté de la mer*². C'est pourquoi, dans ce pays encore en grande partie rural, commence dès lors la croissance des villes maritimes, tandis que les villes industrielles sont encore peu peuplées et la plupart des centres urbains limités au rôle de gros marchés agricoles. Dès ce moment, Bristol, qui fut bien avant Liverpool le grand port de l'Atlantique, éclipse de beaucoup la métropole ancienne de l'industrie anglaise, Norwich³. Londres surtout a grandi au point de devenir en population la rivale de Paris, « l'une des plus grandes, belles et riches (villes) de tout le monde », dit Perlin en 1558⁴, plus riche et plus populeuse même que la capitale de la France, assure l'Anglais Dallington en 1598, non sans exagération⁵. Avec sa population mâle adulte de 50 à 60,000 hommes⁶, et ses 180,000 âmes, elle a déjà éclipsé Anvers. Elle émerveille les envoyés vénitiens au spectacle du mouvement incessant de ses docks, du cortège ininterrompu des navires qui remontent la Tamise avec la marée de six en six heures, et qui apportent déjà les marchandises de tous les pays de l'univers⁷ à ce centre privilégié.

De cette quadruple source de richesse, les pêcheries, le sol, les fabriques, le commerce, l'Angleterre tire sa fortune naissante. Elle se classe dès lors parmi les États les plus riches du monde. C'est au XVI^e siècle que commence à se constituer la fortune de

elle possède 1,392 bateaux inférieurs à 80 tonneaux et 182 seulement au-dessus de 100 tonneaux (*Social England*, t. III, p. 475). En 1911, le Royaume-Uni avait une flotte marchande de 21,072 navires au-dessus de 100 tonneaux.

1. *Débat des hérauts d'armes*, p. 25, 102.

2. *Ibid.*, p. 102, 103.

3. Ashley, *Histoire des doctrines économiques*, t. II, p. 72.

4. Perlin, *Voyage d'Angleterre*, trad. fr., 1900, p. 11.

5. Dallington, *A view of France*, trad. Émerique, p. 27.

6. Marillac à François I^{er}, avril 1539, *Correspondance*, publ. par Kaulek, p. 91.

7. Relations de Soranzo (1554) et de Micheli (1557), dans Albéri, t. III, p. 51, 295.

l'Angleterre parvenue de nos jours au chiffre de plus de 400,000,000,000 de francs (dont 135 de capitaux mobiliers). Les capitaux se forment même dans les campagnes où Harrison, contemporain d'Élisabeth, note l'existence d'une quantité considérable d'argent monnayé¹. Le commerce extérieur et les manufactures en provoquent l'afflux dans les centres urbains². En 1598, l'or et l'argent existant en Angleterre atteindront le chiffre considérable pour le temps de 4,000,000 de livres sterling³. Le symbole de cette puissance nouvelle du capital est cette Bourse des valeurs (*Stock Exchange*) qui s'élève à Londres, dans Lombard street depuis 1566 par les soins de Sir Th. Gresham⁴, et qu'Élisabeth inaugure en grande pompe en 1571⁵. L'aisance est générale dans les hautes classes, dans la bourgeoisie, parmi les propriétaires et les fermiers et même parmi les artisans ; le paupérisme ne sévit que chez les journaliers ou les tenanciers évincés. La masse de la nation se présente déjà, du moins en Angleterre, car l'Écosse et l'Irlande sont des pays pauvres, avec les traits qu'elle a gardés et accentués : le goût du bien-être, et même du luxe, est général dans la noblesse, dans l'Église, à la cour, chez les grands marchands. L'Anglais est prodigue et dépensier. L'artisan lui-même, qui gagne beaucoup, aime la taverne, la bonne chère, le jeu ; il joue volontiers son écu à la paume. La nation anglaise, à défaut de l'écossaise et de l'irlandaise, forme une clientèle idéale qui sait aussi bien s'enrichir par la vente que profiter de ses gains en multipliant les achats, et dans laquelle l'activité des échanges n'est que la forme naturelle de l'activité intense de la vie⁶.

II.

Les exportations britanniques en France.

Les îles Britanniques, malgré le développement de leur marine et l'essor de leurs fabriques, n'ont pas encore toutefois

1. Harrison, *Description of England* (1577) ; édit. Furnivall, p. 218.

2. Hubert Hall, *Society in Elizabethan age*, p. 41 ; Joshua Gee, *Considérations sur le commerce*, p. 11.

3. Davenant, *New Dialogues, Works*, édit. 1710, t. VIII, p. 93.

4. *Social England*, t. III, p. 571.

5. Camden, *Britannia*, p. 312. La Mothe-Fénelon, 31 janvier 1571, *Correspondance*, t. III, p. 450.

6. Voir à ce sujet, outre l'ouvrage de Hall, ci-dessus cité, les relations des Vénitiens, le voyage de Perlin (1558) et Smiles, dans *Social England*, t. III, p. 370.

au xv^e siècle l'aspect qu'elles présenteront après l'avènement de la grande industrie. La pêche et l'agriculture y sont demeurées les sources essentielles de la puissance économique. Rien encore ne décèle l'Angleterre future, ce prodigieux atelier, ce comptoir affairé, ce dock universel fourmillant de vie et de bruit¹. La vieille Angleterre rurale, celle des éleveurs et des cultivateurs, n'y est pas alors éclipsée par l'Angleterre naissante, celle des marchands et des industriels. L'« old merry England » occupera même encore la première place pendant près de deux siècles, et c'est elle qui fournit au commerce d'exportation entre les îles Britanniques et la France ses principaux éléments.

Toutefois, depuis le xiv^e siècle, Anglais, Irlandais, Écossais ont appris à mettre mieux en valeur les ressources naturelles que leur offrent les mers voisines ou lointaines. Ils ont transformé partiellement les modes d'exploitation de leur sol, donnant à l'élevage le premier rang et substituant à la culture intensive des céréales la culture pastorale, qui leur donne plus de bénéfices et qui demande aux grands fermiers et aux propriétaires moins de main-d'œuvre salariée. De là le rôle primordial joué dans le mécanisme des échanges franco-britanniques du xvi^e siècle par les produits de la pêche et du bétail. La mer, en effet, non moins productive que la terre pour les Britanniques, leur fournissait des articles d'échanges lucratifs. Si la France l'emportait pour les pêcheries de morue de Terre-Neuve, dans la proportion du triple ou plus encore², en revanche les Anglais avaient la prédominance pour celles d'Islande, où ils envoyoyaient 200 navires en 1563³, et surtout pour la pêche des mers d'Orient. Rien que sur les côtes des îles Britanniques, en 1603, 20,000 barques ou bateaux avec 4,000 personnes vivaient de l'exploitation de la faune marine⁴. Le poisson qu'on péchait en abondance était donc une des principales richesses de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, entrat pour une large part dans l'alimentation de toutes les classes et s'expédiait, après avoir été salé, en caques ou barils à l'étranger⁵. Une bonne part était dirigée vers les ports français : Bordeaux, La Rochelle, Nantes, Brest,

1. Boutmy, *Psychologie du peuple anglais*, p. 169.

2. Hakluyt, *Voyages* (1578), t. III, p. 134, 150.

3. Macpherson, *Annals* (1577), t. II, p. 159; Cunningham, *Growth of English Industry and Commerce*, t. II, p. 21 et 23.

4. Macpherson, *Annals*, t. II, p. 238, d'après Raleigh.

5. Relations de Barbaro (1551), de Micheli (1557), dans Albéri, t. II, p. 258, 295.

Rouen. Vers le milieu du XVI^e siècle, un document quasi officiel évalue l'importation du poisson salé britannique en France à la somme de 20 à 30,000 livres tournois par an¹, chiffre assez élevé, eu égard à la valeur totale des entrées de produits britanniques. Les Anglais, les Ecossais, les Irlandais participaient également à ce trafic des « saleurs² », comme on l'appelait, qui avait enrichi à Bordeaux les ancêtres de Montaigne, les Eyquem, et à Paris ceux des Villeroy, les Neufville.

Parmi les poissons importés figuraient surtout les saumons qui provenaient des golfes sinueux d'Écosse (le firth de Solway, le vieil Aberdeen), du Lancashire, de l'Irlande (le lough Sidney³), voire même à la fin du XVI^e siècle des pêcheries de Kola en Laponie⁴. C'étaient aussi des merlus, des maquereaux, des merlans, des sardines (*pilchards*), du colac (variété d'esturgeon), du grasper (haddock), du hake (sorte de morue salée), mais principalement des harengs salés ou fumés, rouges ou blancs, qu'on pêchait sur les côtes du Cornwall, dans la Manche et dans la mer du Nord⁵. Depuis qu'au XIV^e siècle les harengs, désertant la Baltique à la suite des changements de courants et du refoulement de la baleine, leur ennemie, vers les mers arctiques, s'étaient transportés vers les côtes des Pays-Bas et d'Angleterre, les pêcheurs de Yarmouth et de l'Est allaient les capturer en grand nombre à Schonen pour les préparer et les vendre au dehors, notamment sur le marché français. A la fin du XVI^e siècle, les Anglais commencèrent même à expédier en France des morues d'Islande et de Terre-Neuve en

1. État du commerce d'importation de la France (1556), Bibl. nationale, ms. fr. 2085.

2. Francisque Michel, *Histoire du commerce de Bordeaux*, t. I, p. 412, et t. II, p. 425; Malvezin, *Histoire du commerce de Bordeaux*, t. II, p. 495; Chambers, *Domestic Annals of Scotland*, t. I, p. 208; du Haillan, *Discours*, dans Édouard Fournier, *Variétés historiques*, t. VII, p. 187; relation de Barbaro (1551), dans Albéri, t. II, p. 258.

3. Camden, *Britannia*, p. 617, 692, 713, 721, 770; Fr. Michel, t. I, p. 402; Fréville, *Histoire du commerce de Rouen*, t. I, p. 294; du Haillan, *Discours*, dans Fournier, t. VII, p. 187.

4. Peuchet, *Dictionnaire de la géographie commercante* (d'après les documents recueillis par Morellet en Angleterre et d'après Hakluyt), t. II, p. 174.

5. État des importations (1556); du Haillan, *Discours*, t. VII, p. 187; Michel*, *Histoire du commerce de Bordeaux*, t. I, p. 262, 268; t. II, p. 30, 342; Malvezin, *Histoire du commerce de Bordeaux*, t. I, p. 329; Camden, *Britannia*, p. 324, 135; A. Samuel, *The herring; its effect on the history of Britain* (1918).

petite quantité, ainsi que quelques produits de la pêche de la baleine, inaugurée par eux vers 1575 en concurrence avec nos pêcheurs¹. Ils nous apportèrent des ports de Norvège et des Pays-Bas du *stockfish* qu'ils y troquaient contre leurs céréales et leur bière pour le revendre à nos négociants. Pas d'ouvrier, pas de marchand, « aussi chétif qu'il soit », qui ne consomme alors en France, aussi bien que le riche, les jours maigres, ces produits de la pêche ou du commerce britannique, spécialement les saumons, les harengs salés et la morue², aussi bien dans les provinces maritimes que dans celles de l'intérieur, où ils sont transportés.

Plus important encore était le commerce des produits du sol britannique. Si la Grande-Bretagne et l'Irlande souffraient de la disparition des forêts et de la pénurie du bois, elles avaient néanmoins de beaux parcs royaux ou seigneuriaux. La chasse était en honneur³; le gibier pullulait⁴. Parfois les souverains anglais en envoyoient à leurs voisins de France, à titre de cadeaux, provenant de leurs réserves. A l'occasion ils échangent entre les deux pays les produits des innombrables garennes et des parcs britanniques, lièvres, lapins, oiseaux de bruyère, cerfs⁵. De là aussi la vogue dont jouissent en France les chiens courants (*grey hounds*), les lévriers et les dogues d'Angleterre, d'Irlande et d'Écosse, de même que les faucons et vautours anglais, irlandais et écossais⁶, qu'on voit figurer parmi les présents dignes des rois⁷. Mais c'était surtout le bétail qui entrait pour une part considérable dans les échanges. En première ligne venaient les chevaux. Les Anglais étaient fiers de leurs races chevalines : « Au lieu de vos pauvres mules et ânes », dit le héraut britannique au héraut français vers 1456, « nous avons de grands chevaux (*horse*) et des chevaux hongres (*geldynges*)

1. Peuchet, t. II, p. 172; J. Child, *Discourse on Trade*, p. 222.

2. Relation de Lippomano (1577), dans Tommaseo, t. II, p. 575. Michel, t. I, p. 262, 268.

3. Th. Rogers, p. 53.

4. Marillac au roi, août 1541, *Correspondance*, p. 333.

5. A. Duchesne, *Histoire d'Angleterre* (1614), ch. 1; Tollemeyer, *Journal du sire de Gouerville* (xvi^e siècle), p. 136; La Boderie à Puysieux et à Villars, juillet-août 1607 (*Lettres missives de Henri IV*, t. VII, p. 353).

6. Camden, p. 190, 191, 727; Tollemeyer, p. 186, 188, 190.

7. Odet de Selve au roi de France, 15 juillet 1546, *Correspondance*, publ. par Lefèvre-Pontalis, p. 16; Bochetet à M. de Castillon, décembre 1537, *Correspondance*, publ. par Kaulek, p. 9; Fr. Michel, *op. cit.*, t. I, 426.

pour le commerce (*warre*), de même que des haquenées (*hakeney*, *ambelynge*), et abondance de bidets (*hobbies*), et vous n'en avez pas, sauf ceux qui vous viennent d'Angleterre, Irlande, Italie et Flandre¹. » Camden vante beaucoup les beaux chevaux du Montgommery, incomparables pour la course, les excellents *hobbies* d'Irlande, les chevaux de chasse et de trot des comtés de Lincoln, de Leicester, de Northampton, d'York et du Galles, dont Buffon reconnaît plus tard la vigueur². En France, les gentilshommes et les dames, même les rois et les reines montaient volontiers les haquenées anglaises; celles d'Écosse étaient recherchées des enfants ou des adolescents, tels que le dauphin ou le petit duc de Longueville en 1550. Il en était de même des *guildins* et des petits chevaux, surtout des bidets d'Écosse, dont s'approvisionnent en particulier les marchands de Normandie³. Le gouvernement anglais, spécialement en Galles et dans le comté de Nottingham, et tous les grands seigneurs s'étaient, à partir du règne de Henri VIII, appliqués à créer des haras, où ils élevaient le cheval de guerre⁴. La France en acheta dès lors en vue de remonter la cavalerie légère, et ces *guildins* anglais passaient pour rivaliser avec les fameux *genets* d'Espagne et avec les *coursiers* de Naples⁵. Enfin, on recherchait pour les transports les gros chevaux robustes du Galles et du Yorkshire. Au total, il entrait en France, au milieu du XVI^e siècle, des chevaux de toute espèce d'origine britannique pour une valeur annuelle de 30 à 40,000 livres tournois, qu'on trouvait exagérée dans nos milieux enclins au protectionnisme⁶.

Au contraire, on tirait des îles Britanniques peu ou point de bétail vivant. Le gros bétail y était d'ailleurs de qualité médiocre⁷, et au XVI^e siècle on préférait à cet élevage spécial celui du menu bétail, notamment de l'espèce ovine. On élevait surtout cette der-

1. *Débat des hérauts d'armes*, p. 118.

2. Camden, p. 524, 727; Peuchet, t. II, p. 142.

3. État des importations (1556); du Haillan, dans Fournier, t. VII, p. 187; Noailles à Montmorency, août 1557 (*Correspondance*, publ. par Vertot, t. V, p. 61); La Mothe-Fénelon au roi, 1571, *Correspondance*, t. II, p. 35; *Journal de Goubergille*, p. 385-386.

4. Marillac au roi, 16 mars 1542, *Correspondance*, p. 307.*

5. État des importations (1556); Savary des Bruslons, *Dictionnaire du commerce*, t. II, p. 272, 289.

6. État des importations (1556), ms. précité.

7. Th. Rogers, *op. cit.*, p. 69.

nière en vue de la production de la laine. Des lois d'une rigueur extrême prohibaient l'exportation du mouton, de sorte qu'on n'eût pu l'importer en France sans péril de mort. Quant aux bœufs, il fallait une autorisation pour en faire le trafic avec le dehors. On peut cependant relever à cette époque quelques arrivages de bétail vivant à Bordeaux et à Rouen¹, mais ils semblent avoir été assez rares. Les difficultés de transport, si l'on songe au faible tonnage des bateaux et au prix élevé du fret, devaient contribuer à la rareté de ces expéditions, bien que l'archipel britannique disposât d'un tel excédent que la viande y servait à l'alimentation dans de grandes proportions, même en Irlande, et bien qu'elle y fût alors à bas prix². C'était surtout sous forme de viandes conservées et salées, spécialement de viandes de bœuf et de lards (*bacons*), que cet excédent, provenant en particulier d'Irlande, parvenait partiellement en France par nos ports, notamment par La Rochelle et Bordeaux, et qu'il alimentait la consommation de nos populations côtières³.

A côté des *chairs* salées, suivant le terme alors usuel, le bétail britannique fournissait à la clientèle française des produits fort estimés. C'étaient les beurres, que l'Angleterre contemporaine demande au dehors et qu'elle exportait à cette époque, et encore plus les fromages. Parmi ces derniers, ceux du Cheshire et du Suffolkshire, comparables, assurait-on, pour la couleur et la saveur au parmesan, étaient expédiés, non seulement en Allemagne et en Espagne, mais encore en France⁴. Toutefois, le chiffre des transactions auxquelles donnaient lieu le bétail et les produits d'alimentation qui en provenaient ne semble pas avoir été très élevé, puisque la statistique française de 1556 ne l'indique pas. On ne connaît pas non plus d'une manière précise la valeur des autres articles destinés à l'alimentation que les Britanniques envoyaien t en France.

Parmi ces articles figuraient les céréales. Bien que les her-

1. Fr. Michel, t. I, p. 305.

2. Relations de Micheli (1557), d'un anonyme (1553-1559), dans Albéri, t. II, p. 258, 292, 393; *Géographie du héraut Berry* (vers 1450), publ. par Hamy.

3. La Motte-Fénelon au roi, 21 mars 1569, *Correspondance*, t. I, p. 270; le même, 5 novembre 1569, *Ibid.*, t. II, p. 321; L. Delisle, *Étude sur les classes agricoles en Normandie*, p. 248-252; *Recueil de fabliaux*, t. II, p. 125.

4. La Motte-Fénelon, 5 novembre 1569, *Correspondance*, t. II, p. 321; Camden, p. 334; L. Delisle, p. 247; *English foreign trade* (1575), document publ. par Read, *English hist. Review*, 1914, p. 515.

bages et les pâtures eussent pris dans l'économie agricole depuis le milieu du XIV^e siècle une place grandissante, la culture des grains était loin d'être négligée comme elle l'a été depuis l'abolition des *corn laws*¹. On récoltait des céréales, non seulement en Irlande et dans la partie la plus fertile de l'Ecosse, spécialement dans ce comté de Murray que la régente Marie de Lorraine, mère de Marie Stuart, appelait « la petite France² », mais surtout en Angleterre, dans les comtés du sud-est et du sud, notamment en Hertfordshire, et les envoyés vénitiens signalent l'abondance de cette production³. Déjà, vers 1450, le héraut d'armes anglais décrivait son pays « tout labouré, où il n'y a nulle terre déserte ». « Et pour ce », disait-il, « y a largesse de fromens, de seigles et d'avoines...⁴ ». Les Britanniques en étaient arrivés ainsi, grâce à la mise en culture du sol, à pouvoir se suffire, dès l'époque d'Élisabeth, en temps normal, et à ne plus recourir que par exception aux blés des pays de la Baltique⁵. Ils fournissaient même à certaines de nos provinces, telles que la Guyenne, la Gascogne, l'Aunis, le Boulonnais, les blés d'Angleterre et d'Ecosse ou même d'Irlande ; parfois c'était sous forme de farines⁶ que ces céréales parvenaient aux consommateurs français.

Une partie des céréales britanniques, notamment l'orge, était réservée pour la production de la boisson nationale, la bière. On distinguait deux variétés de ce produit : l'*ale*, la plus ancienne, la plus estimée, était celle du Derbyshire, et la *bière (beer)* proprement dite, pour laquelle on employait le houblon importé d'Artois au XVI^e siècle. Les Britanniques usaient aussi beaucoup des cidres et des poirés. Leur amour-propre vantait l'excellence de ces boissons et décrétait même leur supériorité sur le vin,

1. M. Gras, *The evolution of the english cornmarket, XIII-XVIIIth cent.* (Cambridge, Mass., 1915).

2. A. Mentre de Salmonet, *Histoire des troubles de la Grande-Bretagne* (Paris, 1661, in-fol.), p. 244.

3. Relations de Falier (1531), de Soranço (1554), d'un anonyme (1553-1559), dans Albéri, t. II, p. 258, 393; t. III, p. 48; Camden, *Britannia*, p. 290; *Annales* (du règne d'Élisabeth, année V).

4. *Débat des hérauts d'armes*, p. 35.

5. Bacon, *Vita Henrici VII*, citée par Peuchet, t. II, p. 109.

6. Permissions d'exportation (1561-1578), dans *Calendars of State Papers, Scotland*, t. I, p. 599, 588, 168; Chambers, *Domestic Annals of Scotland*, t. I, p. 112; Correspondance La Mothe-Fénelon (1575), t. V, p. 374; Correspondance d'Odé de Selve (mai 1548), p. 341.

réputé par eux moins salubre¹. Ils en exportaient une certaine quantité aux Pays-Bas, mais fort peu en France, où la Normandie n'était pas encore devenue la grande productrice de cidre qu'elle est depuis 300 ans². En résumé, des importations assez considérables pour le temps de poisson salé ou fumé et de chevaux; plus restreintes de viandes salées, de beurres, de fromages, de blés et de farine; infimes de bières et de cidres et de bétail vivant, tel était au XVI^e siècle le bilan du commerce et des produits britanniques destinés à la France, provenant de la pêche, de l'élevage et de la culture. Le total est inconnu; pour deux produits seulement, le poisson et les chevaux, il est évalué à un chiffre global de 60 à 70,000 livres tournois en 1556³.

Comme les pays neufs de notre époque, tels que l'Australie, l'Argentine et le Cap, les îles Britanniques du XVI^e siècle sont à la fois de grands marchés pour les produits agricoles et pour les matières premières nécessaires à l'industrie. Le commerce des matières premières occupe même alors dans l'ensemble des échanges avec l'extérieur en général et avec la France en particulier une place supérieure à celle des produits de la pêche, de l'élevage et de la culture.

En première ligne, la Grande-Bretagne et l'Irlande expédient sur le continent des matières premières d'origine animale. Leurs exportations de produits d'origine végétale sont en effet limitées par le déboisement, bien qu'on puisse signaler quelques expéditions de bois d'Ecosse en planches et de douves pour futailles et muids⁴. L'exportation fondamentale autrefois est celle des laines. Bien qu'elle tende à décroître depuis que l'Angleterre s'industrialise, c'est-à-dire depuis le XIV^e siècle, elle conserve encore au XVI^e siècle une réelle importance. Des milliers de moutons sont élevés dans les grands domaines du sud-est de l'Angleterre, en Somerset, Dorset, Wilts, Hamps, Sussex, Suffolk, Hereford. On en trouve aussi en Irlande et même dans le sud de l'Écosse. Ils donnent, comme aujourd'hui les moutons

1. Relation de Falier (1531), dans Albéri, t. III, p. 112; Peuchet, t. II, p. 117.

2. *Calendars of State papers : England (Foreign series)*, règne de Marie Tudor, p. 292, n° 584; L. Delisle, p. 475, 483 (bières anglaises en Normandie).

3. Mémoire sur le commerce d'importation (1556), ms. précité.

4. *English foreign trade* (1575), document précité, p. 115-125; Fr. Michel, t. I, p. 402.

australiens, les plus fines toisons du monde, supérieures à celles des mérinos d'Espagne¹. Ces laines admirables, véritables toisons d'or, alimentaient les fabriques de lainages fins des Pays-Bas et de France; une partie passait même en Italie par Lyon et Marseille². Vers la seconde moitié du XIV^e siècle, l'exportation totale des laines anglaises avait atteint quarante-cinq à quarante-six millions de livres pesant par an³. Mais, aux temps modernes, elle avait sans cesse diminué, à cause des demandes croissantes des manufactures britanniques qui se créaient et de la législation qui prohibait souvent, à l'avantage des ateliers nationaux, la sortie de la matière première, ou qui restreignait, au profit des céréales et du gros bétail, le nombre des bêtes à laine et l'étendue des terrains de parcours⁴. Dès l'époque de Henri VIII, la Compagnie anglaise de l'Étape, qui avait le privilège du transport des laines sur le continent, se plaignait de ce que l'exportation de ce produit à destination de France fut descendue de 2,000 sacs (664,000 livres pesant) à 400, c'est-à-dire à 126,400 livres pesant⁵. Vers le milieu du XVI^e siècle, l'exportation globale de ces laines avait d'ailleurs diminué, semble-t-il, des deux tiers. Elle se réduisait, en 1554, à 12,000 sacs, qu'on estimait 500,000 écus⁶. Les Pays-Bas en recevaient la majeure part⁷, jusqu'au jour où les grandes guerres religieuses vinrent réduire singulièrement l'importance de ce marché. La France en faisait venir aussi, avec les laines d'Espagne, pour maintenir ses manufactures de draperie fine, malgré les protestations des mercantilistes qui redoutaient ces concurrentes de nos laines indigènes⁸. Le trafic d'autres articles d'origine animale n'avait

1. Ranulphi de Highden, *Polychronicon* (édit. du Maître des rôles), t. I, p. LXXXVIII.

2. *England's commercial Policy* (XV^e siècle), dans les *Political Poems and Songs*, publ. par Th. Wright, t. II, p. 283, 284; Polydore Virgile, *Historia Angliae*, livre I.

3. Macpherson, *Annals of Commerce*, t. I (années 1352-1400); Peuchet, t. II, p. 92.

4. Macpherson (années 1512-1534).

5. Pétition analysée par Hall, *History of the Customs revenue*, t. I, p. 39.

6. Relations de Soranzo (1554) et d'un anonyme (1553-1558), dans Albéri, t. III, p. 49-50 (1385). D'après Macpherson, l'exportation, au XVI^e siècle, aurait été de 45,000,000 de livres pesant (*Annals of Commerce*, t. I).

7. A Bruges, vers 1560, arrivaient encore 1,200 sacs de laine valant 250,000 écus. Guichardin, *Description des Pays-Bas*, citée par Peuchet, t. II, p. 195.

8. Relation de Cavalli (1546), dans Tommaseo, t. I, p. 253; édit. de 1542 sur l'imposition foraine, dans Fontanon, *Recueil d'ordonnances*, t. II, p. 459; mémoire de 1556, précité.

en revanche nullement fléchi. C'étaient d'abord les suifs (*tallows*) et les « graisses de plusieurs sortes » que les ports de Londres et de Sandwich expédiaient volontiers à Rouen et à Bordeaux¹. C'étaient surtout les dépouilles d'animaux de toute espèce, peaux de vaches d'Irlande et d'Angleterre, cuirs de bœufs, de veaux, de chèvres, d'agneaux blancs et noirs, surtout de moutons, cuirs verts ou secs. On les achetait, argent comptant, aux Anglais, aux Écossais et aux Irlandais, ou bien on les troquait contre des marchandises de France, pour les revendre ensuite aux corroyeurs, tanneurs et mégissiers sur les marchés de Paris, Rouen, Troyes, Limoges, Lyon, Nantes, La Rochelle et Bordeaux². Une statistique de 1556 évalue le chiffre de cette importation, à laquelle elle joint celle des suifs, des graisses et de la houille, à plus de 150,000 livres tournois par an. Elle porte en outre à 15 ou à 20,000 livres celle des peaux ou pelleteries d'animaux sauvages (*sauvagines*), *connins* et *conils* (lièvres et lapins) noirs ou blancs ou gris, renards, loutres, martres, cerfs, fouines, daims, écureuils³, destinées à nos pelletiers-fourreurs et à nos chapeliers. Il y faut ajouter enfin les boyaux de bœufs, les crins ou soies d'animaux, les cornes de moutons, de bétliers, de cerfs et de bovidés⁴.

Les îles Britanniques étaient depuis longtemps renommées pour leurs richesses minérales, dont elles tiraient quelque orgueil. Les produits des carrières et des mines entraient donc pour une large part dans le commerce que la Grande-Bretagne entretenait avec la France. Les marchands britanniques vendaient aux nôtres du salpêtre pour la fabrication de la poudre⁵, de l'albâtre du Staffordshire, dont on faisait des objets d'art⁶, et surtout des houilles et des métaux bruts ou à demi ouvrés.

Le pays de Galles, le comté de Durham, l'Écosse méridionale

1. État des importations anglaises en France (1556); mémoire précité; La Mothe-Fénelon, 21 mars 1569, *Correspondance*, t. I, p. 270; *Lettres de rois*, publ. par Champollion, t. I, p. 198-199.

2. Autorisation de Richard II (dans Champollion, *Lettres de rois*, t. I, p. 398-399). État des marchandises sortant des pays d'Angleterre, 1564, dressé par l'ambassadeur de France, dans Pigeonneau, *Histoire du commerce de la France*, t. II, p. 351; liste des articles d'exportation (xvi^e siècle), dans Hall, t. II, p. 243-244.

3. État des importations (1556).

4. Hall, p. 243, 244, 268, 273.

5. *Débat des hérauts d'armes*, p. 118; La Mothe-Fénelon, 21 mars 1569, *Correspondance*, t. I, p. 270.

6. Camden, p. 441.

ont déjà leurs houillères exploitées et la houille est d'un usage général en Angleterre¹. En France, un préjugé tenace écarte le charbon de terre du chauffage domestique, où l'on préfère le bois, « chose trop plus plaisante », dit-on, « que le charbon de pierre² ». Mais on l'utilise pour les petites forges et la maréchalerie, si bien qu'au début du XVII^e siècle cinquante navires français transportent les houilles de Newcastle dans les ports de Picardie, de Normandie et de Bretagne, ainsi qu'à La Rochelle et à Bordeaux³.

Bien plus actif et plus indispensable est le commerce des métaux bruts britanniques. Des riches mines d'étain du Cornwall, du Hampshire et du Devonshire, dont on exporte jusqu'à la valeur de 100,000 écus d'or par le grand entrepôt d'Anvers⁴, proviennent ces chargements continuels qui s'acheminent vers nos ports français et qui fournissent presque exclusivement nos ateliers de potiers et de pintiers, fabricants de la vaisselle alors usuelle dans toutes les classes aisées⁵. Des comtés de Derby, de Richmond et de Denbigh venait, par Bristol, Plymouth ou Londres, le plomb en saumons, dont la France ne pouvait se passer⁶, et dont les expéditions, jointes à celles de l'étain, sur le marché d'Anvers, atteignaient deux millions d'écus d'or⁷. Avec l'Allemagne, qui était notre principal fournisseur, l'Angleterre nous expédiait aussi du cuivre pour nos fonderies et nos chaudiennes⁸. Nous échangions en somme avec les Anglais, à l'exception du minerai de fer, tous les métaux, en plus ou moins grande quantité, et du Haillan énumère encore parmi eux « l'or, l'argent, l'acier, le vif-argent ou mercure, l'alun, le soufre, le vitriol, la couperose et le cinabre⁹ ». Les métaux bruts, com-

1. Relation de Soranzo (1554), dans Albéri, t. II, p. 51; Thevet, *le Grand Insulaire* (Écosse), fol. 90. Pour l'historique des houillères anglaises, voir E. Lozé, *les Charbons britanniques*, t. I.

2. *Débat des héritages d'armes*, p. 46.

3. État des importations (1556); *Ambassades Noailles*, t. II, p. 331.

4. Relations de Falier (1531), de Soranzo (1554), dans Albéri, t. II, p. 300; t. III, p. 50; Hall, t. II, p. 244.

5. État des importations (1556). Charges et subsides des marchands français en Angleterre (1564), document précité.

6. Relations de Barbaro (1551), de Micheli (1557), dans Albéri, t. II, p. 259, 292.

7. Relations de Barbaro et autres (1554-1558), dans Albéri, t. II, p. 259, 300; t. III, p. 50.

8. Charges et subsides (1564).

9. Du Haillan, *op. cit.*, dans Fournier, t. VII, p. 186; relation de Soranzo (1558), dans Albéri, t. II, p. 259.

muns et précieux, constituent en somme plus des deux tiers des importations britanniques en France, et la valeur qu'ils représentent est supérieure à deux millions de livres tournois.

Bien que les Tudors eussent essayé de fonder en Angleterre, à l'imitation des autres grands États du continent, les établissements industriels les plus variés, manufactures de soieries, de tapisseries, fabriques de toiles, verreries, savonneries, papeteries, usines métallurgiques¹, en réalité la Grande-Bretagne ne possédait alors, en dehors des ateliers de petite industrie, qu'une seule forme vraiment importante d'industrie manufacturière, celle de la draperie, et quelques variétés secondaires, dont elle put exporter la production surabondante. Ni l'Ecosse ni l'Irlande n'étaient des pays manufacturiers, et l'industrie anglaise elle-même n'occupait qu'une place bien inférieure à celle de l'industrie des Pays-Bas, de l'Italie, de la France et de l'Allemagne du Sud. Cependant, déjà grandissait la fabrication des divers produits, dont les îles Britanniques détenaient en abondance la matière première, la laine. Dès le XIV^e siècle, Anglais et Écossais du sud s'étaient mis à utiliser une partie de leurs laines, au lieu de se borner à les exporter intégralement. Ainsi était née la vieille fabrication nationale des lainages (*old drapery*), que la première émigration des tisserands flamands, contemporaine des Artevelde, avait permis de perfectionner, et dans laquelle les Anglais n'avaient pas tardé à exceller. C'étaient de bonnes et solides étoffes destinées aux classes populaires et à la bourgeoisie : gros draps de Kendal, worsted ou ostades du Norfolkshire, draps simples et unis des comtés de Somerset, de Dorset, de Gloucester et surtout de Norwich. Cette dernière ville fut pendant deux siècles la vraie métropole industrielle de l'Angleterre. Outre ces draps, les fabricants anglais et écossais exportaient au XV^e et au XVI^e siècle bien d'autres variétés, par exemple les étafines du Lincolnshire ou de Stamford, les *kerseys* ou carisés, les frises, les serges de Leicester, les serges d'Écosse et d'Angleterre, dont les plus renommées étaient celles de Limestre (Leominster), recherchées de nos riches bourgeois, les draps fins de couleurs diverses, les sayes, les estamets, les burats, les corbillats et autres lainages communs², ces derniers à l'usage du

1. Cunningham, *op. cit.*, t. I; Ashley, *op. cit.*, t. II; Lipton, *Economic history of England* (1917), t. I.

2. *Débat des hérauts d'armes*, p. 116-119; Camden, p. 472, 374, 425, 346,

peuple. Ils y joignaient les carpettes et tapis de pied, ainsi que les couvertures de laine, notamment celles du Yorkshire¹. De 5,000 pièces en 1354, l'exportation d'ensemble s'était élevée jusqu'à 80,000 pièces en 1509² et à 120,000 sous Henri VIII; la production avait atteint vers 1550 le chiffre de 250,000 pièces sur un total de 310,000 pièces de toutes sortes³. A cette spécialité de la *vieille draperie*, des gros draps et draps larges, l'émigration des ouvriers protestants des Pays-Bas et de France permit d'ajouter une variété qui prit un grand développement et qu'on désigna sous le nom de nouvelle draperie (*new drapery*). C'étaient des lainages fins et légers, dont l'industrie wallonne et flamande avait eu la première idée, et qu'on nommait des sayes, des bayes ou bayettes, des perpétuaines, des arras, des étamines, des crêpes, des serges, dont les centres de fabrication furent établis dans les régions de Colchester, de Norwich, de Sandwich, de Hampton, dans les comtés de Kent et d'Essex.

Les fabriques anglaises s'étaient mises encore à mêler le poil de chèvre à la laine et à produire ainsi des camelots, et même à mélanger les cotonns venus du Levant à la laine, spécialement dans les ateliers ruraux du Lancashire et du Galles⁴. Comme ils avaient trouvé le secret d'une teinture applicable aux tissus de coton pur ou mélangé, ils recevaient d'Allemagne, d'Italie, de France et des Pays-Bas les cotonnades appelées futaines et bombasins qu'ils revendaient ensuite teintes avec bénéfice⁵. La plupart de ces tissus d'origine britannique, carisés, serges, bombasins, camelots, bayettes, serges de toute sorte, notamment celles qui étaient dites d'Écosse et de Florence, pannes et burats, frises de Bristol, demi-draps (*dozens*), frisons, ferlins, futaines,

727; relation de Micheli (1557), dans Albéri, t. II, p. 292; Macpherson, t. I, p. 588; Th. Rogers, p. 89-133, 246-248, 250; Cunningham, t. II, p. 34 et suiv.; Ashley, t. II, p. 219, 240, 286, 290; Toynbee, *Industrial Revolution in England*, p. 46-47; Lipson, *Economic history of England* (1917), t. I.

1. Ashley, t. II, p. 286-290, 273.

2. Schanz, *Englands Handelspolitik am Ende des Mittelalters*, t. II, p. 18, 28.

3. Relation de Soranzo (1554), dans Albéri, t. III, p. 50.

4. Camden, p. 610; Montchrestien, p. 70; Macpherson, t. II, p. 145, 191, 250; Cunningham, t. II, p. 35-38; Ashley, t. II, p. 287; *Social England*, t. III, p. 367-368; Toynbee, p. 47.

5. Rapport au Conseil du commerce de France (1604), *Documents historiques inédits*, t. IV, p. 167; Barthélémy de Laffemas, *Recueil présenté au roi*; *Ibid.*, § 23.

trouvérent une clientèle empressée dans presque tous les pays d'Europe où on les expédiait, soit en blanc avant la teinture, soit entièrement apprêtés¹. En 1582, l'exportation atteignait le chiffre de 200,000 pièces, dont 50,000 à destination de France et des Pays-Bas². En 1556, la draperie britannique importée en France représente déjà une valeur de 200,000 livres tournois, bien dépassée dans la suite, si l'on en juge par les cris d'alarme que poussent au début du XVII^e siècle Laffemas et Montchrestien.

La fabrique anglaise n'avait pas manqué de tirer partie des laines filées (*estame* ou *estaims*) pour créer et développer l'industrie annexe de la bonneterie. Elle nous envoyait en quantité des bonnets, des chaussons, des bas d'*estame*³. Quand les bas de soie venus d'Italie firent leur apparition, elle s'empressa, dans la deuxième moitié du XVI^e siècle, d'en adopter la fabrication, et elle y excella si bien qu'à côté de la bonneterie de laine la bonneterie anglaise de soie passa pour la meilleure de l'Europe, après celle d'Italie⁴. Bientôt les Britanniques s'appliquèrent à produire également les pièces d'habillement, les chausses ou pantalons pour dames, les chausses plus étroites pour hommes, les jupes et pourpoints pour soldats⁵, dont ils approvisionnaient les marchés français dès la seconde moitié du XVI^e siècle. A la fin de ce siècle, chaque année, plus de mille navires abordent tous les ans aux côtes de France, chargés de ces produits variés, lainages, bonneteries, confections, au grand désespoir de nos protectionnistes.

Enfin, l'ingéniosité des industriels anglais, s'éveillant de proche en proche, commence à s'exercer dans un autre domaine, celui de la mercerie et du travail des peaux. Dans la seconde partie du XVI^e siècle, les Anglais se mettent à nous expédier en quantité croissante des cuirs tannés, bientôt réputés excellents,

1. Édit du roy (1582), dans Fontanon, t. II, p. 499 et notes ci-dessus.

2. Werdenhagen, historien de la Ligue hanséatique, cité par Peuchet, t. II, p. 201.

3. État des importations en France (1556), précité; Laffemas, *Règlement général* (1597) (collection Leber), t. XIX, p. 543.

4. Laffemas, *Ibid.*, p. 537; Montchrestien, p. 194.

5. Correspondance d'Odé de Selve (15 novembre 1546), p. 56; Henri IV au premier président du parlement de Normandie, *Lettres*, publ. par B. de Xivrey (sans date), t. IX, p. 265; Journal de Goubergville, p. 93; Laffemas, *Règlement général* (collection Leber), t. XIX, p. 545.

des articles de cordonnerie, bottes et souliers, « jusqu'à de vieilles savates qu'il font porter en Picardie et Normandie à pleins vaisseaux », s'exclame Laffemas. L'industrie britannique avait séduit la clientèle française par l'excellence de ses gants cousus, par la solidité et la bonté d'une foule de petits ouvrages, cordons, ceintures, bourses et aiguillettes de cuir, écritoirs de corne et autres articles de bimbeloterie¹. Mais rien ne laissait soupçonner encore la maîtrise qu'elle allait prendre un siècle plus tard dans d'autres domaines plus importants. Sur quelques points seulement, l'exportation des armes, des canons de fer, de la poudre à canon, du blanc de plomb², l'Angleterre du XV^e siècle faisait pressentir celle du XVIII^e.

Ainsi, le trafic que l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande entretiennent avec leur plus proche voisine présente dès le premier siècle de l'ère moderne une activité remarquable, sans qu'il nous soit possible d'en fixer d'une manière tout à fait précise l'ampleur, sous forme de statistiques d'une exactitude comparable à celles de notre temps. Cependant, on possède quelques données sous forme d'évaluations, tentées à diverses époques, qui permettent d'essayer de se représenter, d'une manière approximative, l'importance du commerce extérieur de l'Angleterre et de déterminer la part qu'y occupaient les échanges avec la France. Un tableau, d'ailleurs sujet à caution, indique pour l'ensemble du trafic britannique au dehors, en 1339, la somme de 333,054 livres sterling, dont 294,184 pour les exportations seulement³. D'après une autre évaluation datée de 1354, les exportations de l'Angleterre se sont élevées à 212,338 livres sterling et ses importations à 38,383, soit à un total de 250,721 livres sterling⁴. Mais il est impossible de savoir quelle était dans cet ensemble la part du trafic entretenu avec la France. Un auteur bien informé, Schanz, estime que,

1. Correspondance de *La Mothe-Fénelon* (21 mars 1569), t. I, p. 270; Laffemas, *Ibid.*; *Journal de Goubergville* (1554-1556), p. 104; le *Gant de Jean Godard* (1588), dans Fournier, *Var. hist.*, t. V, p. 184.

2. Camden, p. 134; traité de 1514 entre Henri VIII et Louis XII, dans Rymer, *Fœdera*, t. V; procès-verbaux du Conseil du commerce de France (1603-1604), *Documents historiques inédits*, t. IV, p. 64, 115, 123; Henri IV à Élisabeth, 1^{er} septembre 1599, *Lettres*, t. V, p. 138; arrêt du 31 décembre 1601, dans les *Arrêts du Conseil d'État*, publ. par Noël Valois, n° 6772.

3. Macpherson, t. I (année 1339); Josuah Gee, *Considerations sur le commerce de la Grande-Bretagne*, p. 217.

4. Palgrave, *Dictionary of political economy*, t. I, p. 342.

vers la fin du règne de Henri VIII, c'est-à-dire dans le premier quart du XVI^e siècle, les exportations totales de l'Angleterre s'élevaient à 427,830 livres sterling et ses importations à 402,092 livres sterling¹, ce qui donne pour la totalité du commerce extérieur la somme de 829,922 livres sterling. Mais les rapides progrès de la puissance économique anglaise se manifestent bientôt par un accroissement plus rapide encore du commerce extérieur que l'on évalue au début du XVII^e siècle à 4,626,586 livres sterling, à savoir 2,487,435 livres sterling pour les exportations et 2,141,151 livres sterling pour les importations². C'était un chiffre cinq fois supérieur à celui de 1509, et important pour le temps, bien qu'il paraisse bien faible en regard de la colossale masse de marchandises que le Royaume-Uni a échangée en 1912 pour la valeur totale de 1,345,000,000 de livres sterling, dont 599,000,000 à l'exportation et près de 745 à l'importation³.

La France n'occupait pas, au point de vue des exportations, le premier rang parmi les tributaires du commerce britannique. D'après Camden, les relations de l'Angleterre avec les Pays-Bas tenaient la première place, et le trafic anglais de ce côté atteignait 12,000,000 de ducats⁴. Les relations des marchands d'Angleterre s'étaient aussi beaucoup accrues avec les pays du nord, Scandinavie et Moscovie, aux dépens des Hanséates, et avec le Levant, au détriment des républiques italiennes et de la France⁵. Le marché français était pourtant un de ceux qui recevaient le plus de marchandises anglaises. Une évaluation précieuse, datée du milieu du XVI^e siècle et qui semble fondée, fixe à la somme de 2,500,000 à 3,500,000 livres tournois la valeur des importations d'Angleterre en France. La plus grosse part, deux à trois millions de livres, est représentée par l'achat des métaux bruts usuels et par l'entrée des métaux précieux (or et argent); le reste (un demi-million de livres) par les

1. Schanz, *op. cit.*, t. II, p. 9 et 18.

2. Misselden, *Circle of Commerce* (1613), fol. 121; Palgrave, *op. cit.*, p. 344. La source qu'il ne cite pas est certainement Misselden. La livre sterling vaut alors 12 francs environ.

3. *Statesman's Year book* (1913), p. 73, 74.

4. Camden, *Histoire d'Élisabeth* (année V).

5. Macpherson, t. II, p. 46; Montchrestien, p. 227; *Social England*, t. III, p. 370, 541-542; relation du sieur de Germigny sur sa légation du Levant (1585), *Archives curieuses*, 1^{re} série, t. X, p. 175.

produits de la pêche, de l'élevage et de l'agriculture, par les matières premières d'origine végétale et animale et par les articles manufacturés¹. Il est permis de croire que ces importations s'accrurent d'une manière notable, avec l'essor de la production anglaise, au temps d'Élisabeth. Un document tout à fait sûr, la correspondance de notre ambassadeur La Mothe-Fénelon, estime en effet dès 1568, quinze ans environ après l'évaluation antérieure, que la valeur des ventes anglaises en France atteint 4,600,000 livres (2,000,000 d'écus d'or²). Aussi modeste que puisse paraître ce chiffre en regard du milliard de francs d'importations britanniques en France (1,046,000,000) atteint et dépassé en 1913³, il n'en était pas moins, aux yeux des contemporains des Valois, assez important pour qu'ils y aient signalé l'un des motifs de l'attachement du gouvernement anglais à notre alliance.

Une autre des raisons qui intéressaient les Tudors au développement de ce commerce, c'est qu'il contribuait à soutenir l'essor de leur marine marchande. Les Anglais, cessant de recourir à l'entremise des Flamands, des Hanséates et des Italiens, s'étaient mis à entreprendre eux-mêmes le transport de leurs produits sur le continent⁴. Ils commencent également à faire pour notre compte le cabotage entre nos ports⁵. Le payillon britannique se montre dans tous nos ports de la Manche et de l'Océan, spécialement à Calais, d'où en cinq heures on peut arriver à Douvres⁶, à Dieppe, où il y a de plus une nombreuse colonie de marchands écossais, au Havre, surtout à Rouen, où résident de nombreux négociants anglais, tels que les John Tai-

1. *État du commerce d'importation de la France (vers 1556)*, Bibl. nationale, ms. fr. 2085-2086.

2. La Mothe-Fénelon au roi, 1568, *Correspondance*, t. I, p. 70.

3. *Tableaux du commerce extérieur de la France* (1914), p. 18. Ce chiffre comprend 46,000,000 1/2 de francs de produits de la pêche, de l'élevage et de la culture; 565,000,000 1/2 pour les matières premières, dont 281,000,000 pour la houille, 97,000,000 pour les laines, 16,000,000 pour les peaux, près de 7,000,000 pour l'étain, plus de 3,000,000 pour le plomb. Les produits fabriqués comptent pour 400,000,000, dont près de 36,000,000 pour les lainages et 31,000,000 pour les peaux préparées, près de 13,000,000 pour les pelletteries ouvées.

4. *Social England*, t. III, p. 204, 207, 370, 541-542; Montchrestien, p. 227; Macpherson, t. II, p. 46; *Débat des hérauts d'armes*, p. 25, 102-103; Oppenheim, *Navy Mercantile in the XVIIth century* (dans *Engl. hist. Rev.*, 1891, 3).

5. Mémoire sur le trafic (fin XVI^e siècle), Bibl. nationale, f. fr. 3653, fol. 67.

6. Beaumont et Fletcher, *Scornful lady*, acte I, scène I (1609-1610).

lor, les Oswell Smith, les John Chapman, les Jack Herby, les Roger Graffart, les Londoniens Hobson, Foyar, Hardings, Starke, Patriok, Toynbee, Sadley, Brown, Allot, Offley, Fisher, Marshall, Haufort, Campbell, Dent Vuayt, Persons¹. On en trouve d'autres à Brest, à Saint-Malo, à Nantes, à La Rochelle, par exemple en ce dernier port les John Water et les William Fleming². A Bordeaux, où ils ont des priviléges considérables, Anglais, Écossais, Irlandais forment une vraie colonie de commissionnaires ou négociants résidants, sans compter ceux qui viennent aux foires d'automne au nombre de 7 à 8,000³. Dans le grand port de la Gironde, leurs navires, à peine dépassés de moitié par les navires français, forment à eux seuls le quart de la flotte de commerce qui y fréquente et importent annuellement, à la fin du XVI^e siècle, la valeur de 100,000 à 120,000 livres sterling de marchandises⁴. Ce détail permet de juger de l'importance des transactions britanniques et de l'intensité du courant commercial établi entre la Grande-Bretagne, l'Irlande et le grand royaume voisin. Ce courant suivait depuis la fin des guerres de Cent ans une ascension régulière et à peu près constante, destinée à s'accélérer encore au XVII^e siècle et à dépasser toutes les prévisions au cours des siècles suivants. Depuis 1453, aucune grande période d'hostilités n'était venue le ralentir et 150 années d'une paix presque ininterrompue avaient scellé les bonnes relations économiques entre les Britanniques et les Français.

III.

Supériorité de la puissance économique de la France au XVI^e siècle.

Le marché français avait d'ailleurs pour nos voisins une puissance d'attraction irrésistible. Son pouvoir de production

1. *Correspondance Noailles* (1545), t. IV, p. 214; *Correspondance Marillac* (1540-1541), p. 224, 289; *Correspondance La Mothe-Fénelon* (1568-1569); *Arrêts du Conseil d'État* (1595-1606), publ. par Noël Valois, n° 2781 et 10127; *Winwood's Memorials*, t. II, p. 49.

2. Jourdan, *Éphémérides de La Rochelle*; *Arrêts du Conseil d'État* (1605), publ. par Noël Valois, n° 11059.

3. Priviléges de 1495, *Archives historiques de la Gironde*, t. II, p. 373; mémoire sur le trafic, précité, fol. 671.

4. Malvezin, t. II, p. 171.

et ses capacités d'achat étaient supérieurs alors à ceux du marché britannique, dont deux zones, l'Irlande et l'Ecosse, pauvres et mal peuplées, n'avaient qu'une valeur commerciale minime. La supériorité de la France du XVI^e siècle à cet égard rappelle, toutes proportions gardées, celle du Royaume-Uni contemporain, en regard de notre pays.

Avec ses quatorze ou quinze millions d'habitants¹, avec son sol d'une fertilité et d'une variété de production admirables, dont l'aspect émerveille les Italiens eux-mêmes, avec son industrie active servie par l'ingéniosité toujours en éveil de ses artisans, la France était redevenue, depuis le règne de Charles VII, un des États les plus prospères de l'Europe, à peine inférieur pour la richesse à l'Italie et aux Pays-Bas. Cette prospérité se maintient pendant près de quatre-vingts ans, jusqu'aux guerres de religion, dont les effets dissolvants ne se firent guère sentir qu'à dater de 1568; les dix années du règne réparateur de Henri IV, postérieures à l'Édit de Nantes, devaient partiellement la faire renaître. Les étrangers se montrent aussi enthousiastes que les Français dans les tableaux qu'ils tracent de la France du XVI^e siècle. Aux témoignages des géographes, tels que le héraut Berry, Belleforest et Thevet; des économistes, tels que Jean Bodin et du Haillan; voire des poètes, comme Joachim du Bellay et Ronsard, qui pourraient paraître suspects d'exagération patriotique, correspondent entièrement ceux des envoyés vénitiens, dont l'impartialité n'est pas douteuse². « Toutes les nécessités, toutes les commodités de la vie y abondent », observe Michel Suriano, « parce que, étant placée presque au milieu de l'Europe, elle a un climat doux et tempéré... Le pays est beau, riche en rivières...; dans l'intérieur il n'y a guère que des collines et des plaines fertiles et cultivées... Les productions (du sol) y sont en telle abondance, que non seulement elles suffisent à tous les besoins du royaume, mais qu'on en transporte en Angleterre, Ecosse et autres pays... Anglais, Flamands, Espagnols ne peuvent se passer des vivres et des marchandises de France³. » Sans avoir comme l'Espagne des mines d'or, la France s'en est créé pour ainsi dire grâce à son

1. Levasseur, *la Population française*, t. I, p. 166-191.

2. *Débat des hérauts d'armes*, p. 38, 43, 48; relations de Michieli (1561), de Suriano (1561), de Correro (1569), de Lippomano (1577), dans Tommaseo, t. I, p. 391, 501; t. II, p. 141, 489, 571.

3. Relation de Michel Suriano (1561), dans Tommaseo, t. I, p. 501.

commerce et à la riche variété de produits qui l'alimentent, si bien qu'on pourrait appeler ces marchandises les « mines fécondes du sol français », remarque le Vénitien Correro en 1569¹. Elle a une telle supériorité sur ce point, que les étrangers sont contraints d'accepter les prix qu'elle leur demande pour ses productions, tellement elles leur sont indispensables².

La multitude des artisans et leur ingéniosité frappent aussi les regards, ainsi que le nombre considérable des villes et des districts ruraux industriels. Comme le dit déjà un auteur du xv^e siècle, en comparant notre pays à l'Angleterre, il y a en « France grande quantité de peuple mécanique et menu peuple; pour une ville fermée que vous avez », dit-il aux Anglais, « nous en avons plus de douze, bien peuplées, tant de gens mécaniques que autres³ ». Paris est devenu la plus grande ville d'Europe, et des centres d'industrie de premier ordre, Rouen, Reims, Troyes, Lyon, Amiens, se sont développés à côté d'une foule d'autres moins peuplés⁴. Un clergé et une bourgeoisie riches, une noblesse brillante, éprise de luxe, des classes populaires où l'aisance s'est largement répandue et dont la vie matérielle est confortable⁵, y forment autant de milieux qui s'ouvrent peu à peu à la large circulation commerciale, qui s'adaptent à cette économie nationale destinée à remplacer l'ancienne économie régionale de l'époque antérieure. De toutes parts, les producteurs travaillent pour exporter une partie de leurs produits au dehors. L'activité des transactions, accrue par les progrès du crédit, par la formation plus rapide des capitaux mobiliers, par la facilité plus grande des transports terrestres et maritimes, se manifeste principalement dans les rapports avec les États voisins, parmi lesquels l'Angleterre, l'Irlande et l'Écosse occupent une place toute spéciale.

A un bon rang parmi nos exportations se plaçaient alors

1. Relation de Correro (1569), dans Tommaseo, t. II, p. 141. L'Italie, dit-il, est plus belle par ses édifices, ses arts et son industrie; la France la surpasse par ses avantages naturels; elle est plus richement douée; c'est un pays « tutto bello e tutto buono ».

2. Relation de Correro (1569), précitée.

3. *Débat des hérauts d'armes*, p. 38-43.

4. Outre les relations des Vénitiens, on a le témoignage peu suspect du francophobe Dallington, *A View of France* (1598), p. 24, 27, 10, 11, 12.

5. *Débat des hérauts d'armes*, p. 38-43; relations des Vénitiens, précitées; Dallington, p. 175-197, 154-168. Levasseur, *Histoire des classes ouvrières et de l'industrie en France*, 2^e édit., t. II.

comme aujourd'hui les produits de notre sol. Ils passaient pour des sources inépuisables de richesse. Avant que Sully, dans ses *Économies royales*, en vînt à résumer cette vérité par sa célèbre maxime *labourage et pâturage sont les mamelles de la France et ses vraies mines du Pérou*, Bodin, du Haillan, Laffemas, les envoyés vénitiens formulent la même observation, presque dans les mêmes termes. Les vins, les blés, le sel, le pastel, le safran, les plantes tinctoriales, les fruits, font de notre pays, suivant l'expression de Michel de Castelnau, « le jardin le plus fertile du monde¹ », et, d'après l'Anglais Dallington, « le grenier de l'Europe² ». L'exploitation des eaux, non moins fructueuse pour nous que celle du sol, permettait de faire concurrence à l'Angleterre pour le commerce des produits de la pêche. Si les Britanniques nous vendaient leur poisson salé, les Français expédiaient sur les marchés de Grande-Bretagne le poisson frais, sardines, maquereaux, congres, harengs, merluches, provenant des côtes de Normandie, de Picardie et de Bretagne³, les aloses et les lampreys de Nantes⁴, mais surtout la morue de la grande, de la moyenne et de la petite sorte⁵. Nos armateurs rouennais, malouins, olonnais, rochelais, bordelais, basques régnaient alors en effet sur le grand banc de Terre-Neuve, où ils envoyait, en 1563, 500 navires avec 15 à 20,000 marins⁶, et où ils détenaient encore le premier rang avec près de 400 vaisseaux au début du xvii^e siècle, au grand désespoir des promoteurs de l'armement anglais. Les Malouins se livraient aussi à l'embouchure du Saint-Laurent à la capture du morse⁷ pour en retirer l'ivoire et l'huile, de même que les Olonnais et les Basques allaient harponner la baleine en Amérique du Nord, aux

1. *Mémoires de Castelnau*, livre V, ch. 1.

2. Dallington, p. vi.

3. Pour le hareng, *Correspondance La Mothe-Fénelon*, t. V, p. 181 (28 octobre 1572).

4. Le Grand d'Aussy, *Œuvre privée des Français*, t. II, p. 70, 135, 136.

5. État des droits de douane en Angleterre (1564).

6. *Correspondance de Selve* (19 juillet 1548), p. 419; état des droits de douane en Angleterre (1564), précité; Macpherson, t. II, p. 282 (document de 1615); La Borderie, *les Bretons à Terre-Neuve* (*Annales de Bretagne*, 1894); Musset, *les Rochelais à Terre-Neuve* (in-12, 1899); Gosselin, *Documents sur la marine normande*, p. 13; Arcère, *Histoire de La Rochelle*, t. II, p. 453; *Notes upon the increase of the navy* (1563), dans Froude, t. VIII, p. 13.

7. Macpherson (1593), t. II, p. 204.

Orcades et dans les mers du nord de l'Europe, pour en débiter la chair, les huiles, les graisses et les fanoûts, non seulement en France, mais encore dans les îles Britanniques¹.

La France ne fournissait guère qu'à l'aristocratie écossaise quelques produits de fauconnerie, oiseaux et petits chiens de chasse ou d'appartement². De même, la clientèle anglaise et écossaise nous demandait peu de bétail, à l'exception de quelques chevaux de choix et surtout de mullets de litières, utilisés pour les transports³. Tout au plus recevait-elle des ports normands, pour le marché de Londres, une petite quantité de bestiaux, ainsi que des beurres et des suifs de Normandie, tandis qu'elle se procurait quelques lards sur le marché de Rouen et quelques jambons de Gascogne sur celui de Bordeaux⁴. Les Anglais appréciaient principalement le produit de nos ruches d'abeilles. Les miels du Languedoc, du Narbonnais et d'Albigeois, ceux du Médoc prenaient, par Bordeaux, le chemin de l'Angleterre; les tonneaux de cette précieuse denrée étaient fort recherchés à une époque où elle avait, à la place du sucre encore rare et cher, des emplois multiples dans la consommation domestique⁵.

Notre production de céréales était bien supérieure à celle des îles Britanniques, et nos blés en particulier, surtout ceux de Picardie, de Normandie, de l'Île-de-France, de Poitou, de Guyenne et de Languedoc étaient considérés comme une de nos grandes richesses. C'étaient les pays du Midi, notamment l'Espagne, qui nous achetaient ces beaux blés, orgueil de notre agriculture et source de trésors supérieurs à ceux de « tous les Péroux du monde ». Mais il n'était pas rare que la stérile Écosse, en tout temps, et même la plantureuse Angleterre, en temps de

1. Le Grand d'Aussy, t. II, p. 101-102; Noël, *Histoire des pêches* (1815), p. 229-232; relation de Navagero (1528), dans Tommaseo, t. II, p. 13-15.

2. Fr. Michel, *les Ecossais en France et les Français en Écosse*, t. I, p. 427; *Correspondance de Marie Stuart* (1574), publ. par Labanoff, t. IV, p. 223-229.

3. Fr. Michel, *op. cit.*, t. I, p. 436; Henri IV à M. de Beaumont, ambassadeur à Londres, 11 avril 1602, *Lettres*, publ. par Xivrey, t. V, p. 754.

4. État des produits français importés en Angleterre (1563), publ. par Hall, *op. cit.*, t. II, p. 442-464; *Journal de Goubergville*, publ. par Dollemer, p. 481-482; Ch. de Bourgueville, *Recherches et antiquités de Caen*, livre II, p. 25; Fr. Michel, t. I, p. 304.

5. Liste, publ. par Hall, *ibid.*

disette, eussent recours à nos froments et à nos farines, concurremment avec ceux du Danemark et des Flandres¹.

C'est à l'exquise et délicate production de nos jardins, de nos vergers et de nos vignobles que les Britanniques recouraient le plus. Les gourmets de l'autre côté de la Manche goûtaient fort nos primeurs et la régente d'Écosse faisait venir jusqu'à des pois blancs et des pois verts en baril². Bien qu'elle cultivât le safran, la Grande-Bretagne préférait pour la cuisine et les assaisonnements nos excellents safrans d'Angoumois, de Gâtinais et d'Albigeois, qu'elle importait, notamment par Bordeaux, en petite quantité³. Elle avait des fruits, mais communs. Aussi, sur la table des riches, voyait-on en Angleterre et en Écosse, avant tout, les fruits fins et savoureux de France : « Si nous avons », dit le héraut français en 1456, « toutes manières de fruiz délicieus, tant de fruiz d'esté que de fruiz d'iver, en manière que nous sommes servis tout au long de l'année et que le vieil fruct trouvé le nouvel; si n'en avez pas en Angleterre, car vous en avez bien peu... et faut que vous en ayiez par la merci de France, et des choses susdictes on en faict grosses et riches marchandises⁴. » De même qu'aujourd'hui où nos voisins nous achètent pour 27 à 29,000,000 de fr. de fruits par an⁵, au XVI^e siècle ils comptaient parmi nos meilleurs clients pour la fourniture de leurs desserts. Ils nous achetaient des noix et des nèfles, des poires de bon-chrétien et de bergamote, des pommes reinettes de Normandie, des oranges, des citrons, des figues et surtout des amandes de Provence et de Languedoc. Ils aimaienr beaucoup nos abricots et ils avaient une préférence marquée pour nos prunes et nos pruneaux qui avaient supplanté en

1. Relations de Giustiniani (1533) et de Cavalli (1546), dans Tommaseo, t. I, p. 45, 255; de Soranzo (1554), dans Albéri, t. III, p. 48; Champier, *De Re cibaria libri XX* (Francfort, 1600, in-8°), p. 226; Correspondance de Selve (1546-1548), p. 64, 310.

2. Relations de Soranzo (1554), dans Albéri, t. III, p. 48; de Lippomano (1577), dans Tommaseo, t. II, p. 575, 577; Tollemer, p. 297-302 (*Journal de Gouvernement*); Fr. Michel, *les Ecossais*, t. I, p. 434.

3. Relation de Giustiniani (1533), dans Tommaseo, t. I, p. 147; le Safran de La Rochefoucauld (1568), réimpression (Angoulême, 1895; *Soc. hist. et arch. de la Charente*, p. 83-93); état des produits importés en Angleterre (1563), dans Hall, précité.

4. *Débat des hérauts d'armes*, p. 44.

5. *Journal Soc. Stat.* (Paris, 1916).

Angleterre les prunes d'Espagne¹. La Provence, la Touraine leur en fournissaient, mais principalement l'Agenais et l'Albigeois avec le Bas-Rouergue, où le terroir de Cordes et de Saint-Antonin produisait pour 100,000 écus de ce fruit. Toulouse et Bordeaux en faisaient le trafic avec l'Angleterre, et vers 1546 la ferme du droit de douane sur les prunes sèches exportées rapportait seule à l'État français 10,000 écus par an².

Mais c'étaient principalement nos vins, nos vinaigres et nos huiles que le commerce britannique recherchait avec le plus d'empressement. La culture de la vigne, stimulée par le développement du commerce des vins, avait pris en France au XVI^e siècle une telle extension que du Haillan, qui la trouve excessive, assure qu'une moitié du sol cultivable était dévolue aux vignobles³. Les produits de notre viticulture détenaient en effet sur les marchés d'Europe une sorte d'empire incontesté. Nulle part, il n'était mieux assis que dans le Royaume-Uni tout entier⁴, où non seulement l'Angleterre et l'Écosse, mais encore l'Irlande, reconnaissaient cette souveraineté économique; il fallut en 1569, dans l'île sœur de la Grande-Bretagne, éléver notamment les droits de douane pour essayer de restreindre la consommation des vins de France portée, disait-on, à un trop grand excès⁵. Bien que le Portugal, l'Espagne, les pays rhénans, Chypre, la Grèce, l'Italie fissent concurrence aux vins français auprès des consommateurs britanniques, bien que l'on connût en Angleterre trente variétés de vins étrangers en dehors des nôtres⁶, c'étaient ceux-ci qui avaient la faveur de la clientèle anglaise, irlandaise et écossaise. Plus généreux, mais aussi plus légers, plus fins, plus mûrs et plus digestibles que les pro-

1. Harrison, *Description of England*, p. 322-324; état des importations (1563), publ. par Hall; tarif douanier anglais de 1564, précité; relation de Lippomano (1577), dans Tommaseo, t. II, p. 574, 575, 577.

2. Tarif douanier anglais (1564), précité; état de 1563 publ. par Hall; relation de Cavalli (1546), dans Tommaseo, t. I, p. 257; *Calendars of State Papers; foreign series: Edward VI* (1550), n° 463; J. du Chesne, médecin de Henri IV, le *Pourtraict de santé* (1620, in-8°), p. 389; Catel, *Mémoires sur l'histoire naturelle du Languedoc*, livre I, ch. v, p. 50; Guichardin, *Description des Pays-Bas*, p. 98.

3. Du Haillan, *Discours*, dans Fournier, t. VII, p. 163.

4. Montchrestien, p. 246; Shakespeare, *le Roi Lear* (acte 1, scène 1).

5. Correspondance *La Mothe-Fénelon* (8 mars 1569), t. I, p. 240-241.

6. Harrison, *Description of England*, t. I, p. 149.

duits des autres pays, « ayant », disait-on, « beaucoup de force et peu de fumée¹ », nos vins allumaient chez les insulaires la gaieté et l'ivresse légère qui dissipait leur spleen. Les rois et les grands seigneurs² les accumulaient soigneusement dans leurs caves. Les marchands les centralisaient dans leurs entrepôts et une corporation spéciale à Londres (les *vineters*) en faisait le trafic³. Les bourgeois et les gens du peuple vont en goûter volontiers à la taverne avec leurs femmes⁴ et les déguster sans eau. Ils considèrent avec une sorte d'étonnement, dans leurs voyages sur le continent, le baptême que les Français ont l'habitude d'infliger à un produit si savoureux⁵. Les amateurs grossiers en font leurs délices sans discernement, et c'est de vin de France que s'enivre le joyeux compère Falstaff, capable d'engouffrir dans son ventre une cargaison de vin de Bordeaux⁶. Mais les gourmets se flattent de discerner, parmi les cinquante-six sortes de crus des vignobles français que connaît l'Angleterre, les variétés les plus délicates, de manière à ne pas confondre le jus du raisin de la Gascogne avec celui de l'Orléanais⁷. Vers le milieu du XVI^e siècle nos viticulteurs et nos marchands vendent au dehors pour 3,500,000 livres tournois ou 1,000,000 d'écus⁸ de vins.

Bien que les vins de France coûtent plus cher que ceux d'Espagne et de Chypre ; bien qu'en 1554 ils se vendent trente-six, quarante et même cinquante écus le tonneau (de quatre barriques⁹), ce sont nos crus que les Britanniques apprécient le plus. Malgré toutes les satires des gens de lettres, tous les sermons des prédicateurs, toutes les remontrances des économistes¹⁰,

1. Relation de Soranzo, dans Albéri, t. III, p. 48-49; voyage du Tasse en France, cité par Tommaseo, t. II, p. 571.

2. Paget, ambassadeur du roi Henry VIII (1543), dans *Calendars of State Papers*, t. IX, p. 338; *Observations upon a household book of James V of Scotland* (1538), dans *Archaeologia*, t. XX, p. 4; *The Privy purse Expenses of king Henry VIII*, publ. par N. Harris Nicolas (London, 1827, in-8°).

3. Tarif des douanes anglaises (1564), précité; nombreux actes de vente analysés par Fr. Michel, t. I, p. 417-429; t. II, p. 49, 478.

4. *La Réjouissance des fémens sur la défense des cabarets* (1613), dans Fournier, t. X, p. 180; Perlin, *Description d'Angleterre*, fol. 19 v°.

5. Fynes Moryson, *Itinerary* (1617), partie III, p. 135.

6. Shakespeare, *Henry IV* (2^e partie, acte 2, scène IV).

7. Th. Nashe, *The Unfortunate traveller* (1587), *Works*, édit. Mac Kerrow, t. II, p. 300.

8. Relation de Cavalli (1546), dans Tommaseo, t. I, p. 253.

9. Relation de Soranzo (1554), dans Albéri, t. III, p. 48-49.

10. Par exemple les comédies de Nashe, les observations de Sir Robert Cotton (*Posthuma*, 1609, p. 196).

on s'obstine à les importer, et le goût du bien-être croissant ne fait qu'en développer le commerce. Chaque année, de nos ports de l'Atlantique et de l'Océan ou même de la Manche, affluent vers les côtes anglaises les navires marchands français chargés de nos vins ; en une seule fois, en décembre 1548, on en compte plus de cent¹. Mais, en général, c'est à la marine nationale que les rois d'Angleterre et d'Écosse s'efforcent de résérer ces transports si avantageux². Chaque année on voit ainsi arriver en automne à La Rochelle et à Bordeaux les vaisseaux d'Écosse, de Perth, de Leith, de Glasgow, de Dundee, de Dumbarton³, et surtout ceux d'Irlande et d'Angleterre, provenant de Hull, d'Ipswich, de Londres, d'Exeter, de Dartmouth, de Bristol, de Cork, de Limerick, de Dublin et d'une foule d'autres havres⁴. Ils se rendent à l'embouchure de la Gironde ou sur la côte d'Aunis, organisés en véritables flottes, dites *des vins*, qui comptent, suivant les époques, de 70 à 200 bâtiments⁵ et qu'escortent des vaisseaux de guerre. Ils font leur chargement à la fin de novembre ou de décembre pour se hâter de revenir distribuer leur précieuse cargaison en Grande-Bretagne et dans l'île voisine. Au XIV^e siècle, de Bordeaux seulement, ils exportent 3 à 4,000 tonneaux, c'est-à-dire 12 à 16,000 barriques⁶ ; en 1403, jusqu'à 10,000 tonneaux⁷. Dans un seul semestre, en 1515, les registres de la douane anglaise enregistrent l'entrée de 9,500 tonneaux, ce qui suppose pour l'année entière une importation de 19,000 tonneaux en provenance de toute la France⁸. En 1444, les Bordelais seuls ont expédié à Londres 8 à 10,000 tonneaux⁹, et entre

1. Correspondance de Selve (16 décembre 1548), p. 479.

2. Statut de Henri VIII, 3^e année; Macpherson, t. II, p. 87; acte de 1467 en Écosse, *Acts of Parlement of Scotland*, t. II, p. 87, col. 2.

3. De Thou, *Histoire*, t. VII, p. 39; statut de 1467, précité; Fr. Michel, t. I, p. 409-413.

4. Id., t. I, p. 345, 354, 409, 419-420, etc.

5. En 1373, deux cents, d'après Froissart, *Chroniques*, édit. Buchon, t. I, p. 184. Soixantequinze en 1542, soixante-dix en 1568, deux cents en 1569, *Correspondance Marillac* (1542), p. 464; de La Mothe-Fénelon (décembre 1568-janvier 1569), t. I, p. 54, 131.

6. Registre de l'Échiquier de Londres (1350), publ. par Bréquigny, *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, 1^{re} série, t. XXXVII, p. 350; Fr. Michel, t. I, p. 450. Malvezin, t. I, p. 335-336, rectifie avec raison et montre qu'il faut interpréter ce document en comptant non 13,429 tonneaux, mais 13,429 barriques.

7. Ch. de La Roncière, *Histoire de la marine française*, t. II, p. 170.

8. *Calendars of State Papers, Henry VIII*, n° 5233.

9. Fr. Michel, t. II, p. 49, 345-354.

1590 et 1600, 4 à 7,000 par an, sur une exportation totale annuelle de 39 à 40,000 tonneaux, tandis que des Charentes (Angoumois, Aunis et Saintonge) on en exportait 6,000¹. Or, l'importation de Londres était considérée comme égale à la moitié des achats de toute l'Angleterre. On peut donc évaluer d'après ces données la quantité considérable de nos vins que se procuraient les négociants anglais, dont quelques-uns portent des noms connus, tels que les Wallace, les Balfour, les Johnston.

Avant tous les autres, les Britanniques estiment ce qu'ils appellent d'un nom générique les vins de Gascogne, ce que nous appelons les vins de Bordeaux. Sous ce nom, ils comprennent les vins blancs de Graves, les vins légers de couleur rouge claire (ou *clarets*) du Médoc (de Castillon, de Margaux, du Bec d'Ambez), aussi bien que ceux de Blaye, de Talmont, de Saint-Émilion, ces derniers, du moins les blancs, qui ne le cédent guère, d'après Belleforest, aux vins de Malvoisie. La clientèle britannique préférait ces divers crus du Bordelais, discrets et fins, aux vins ardents et capiteux de l'Espagne et du Levant². A Bordeaux, les navires britanniques venaient aussi enlever les vins de Bergerac, ceux de la Chalosse (Dax) et du Béarn (Oloron), qui s'expédiaient également par Bayonne et Saint-Jean-de-Luz³. Une autre catégorie de vins fort goûtés en Angleterre et en Écosse, et qu'on trouvait jusque dans les caves des rois Henri VIII et Jacques V, étaient ceux du Haut-Languedoc, de Moissac et surtout de Gaillac, de Lisle-d'Albi et de Rabastens⁴. Après Bordeaux venait La Rochelle comme grand port d'exportation de nos vins dans les îles Britanniques; les flottes anglaises et écossaises s'y rendaient tous les ans⁵ et parfois remontaient jusqu'à Tonnay-Charente pour charger les vins d'Aunis, de Saintonge, d'Angoumois et de Poitou (de la plaine de Niort). Avant d'exporter des eaux-de-vie, ce qui ne commença qu'au XVII^e siècle, Cognac en particulier envoyait au XVI^e siècle ses vins sur le marché anglais⁶. A Nantes, les Britanniques embarquaient les

1. Fr. Michel, t. II, p. 49 (d'après un mémoire des marchands de Londres); Malvezin, t. II, p. 229-232, 292.

2. Fr. Michel, t. I, p. 163, 165, 174-180; relation de Navagero (1528), dans Tommaseo, t. I, p. 21, 39.

3. Fr. Michel, t. I, p. 89-90, 107, 420; t. II, p. 456.

4. Id., t. I, p. 170-171; Rossignol, *Monographies communales du Tarn*, t. II, p. 214-215; Navagero (1528).

5. Correspondance La Mothe-Fénelon (1569), t. I, p. 164.

6. Fr. Michel, t. I, p. 37, 38, 336, 338; Froude, t. I, p. 453; t. II, p. 463;

vins blancs mousseux de l'Anjou et de la Touraine, ou encore du cru de l'Orléanais, qui prenaient également le chemin du port de Rouen¹. C'est par la voie de la Seine et de son grand débouché maritime que les Anglais et les Écossais recevaient nos vins de Basse-Bourgogne, de l'Auxerrois et de la Côte-d'Or (Beaune²), dont la réputation était depuis longtemps assise, tandis que celle des vins de Champagne n'était pas encore établie.

En 1559, les registres de la douane de Londres indiquaient des achats de vins français pour une valeur de 64,000 livres sterling (soit 768,000 livres tournois³). Il n'est guère douteux, si l'on considère la quantité des vins entrés entre 1590 et 1600 par ce seul port, en provenance de Bordeaux et de La Rochelle (13,000 tonneaux), que la valeur de ces entrées ne se soit élevée, à la fin du XVI^e siècle, à un total voisin, c'est-à-dire à 650,000 livres tournois au minimum, ce qui représenterait à peu près 1,200,000 livres pour toute l'Angleterre. Peut-être même ce total s'élevait-il davantage, jusqu'à 2,600,000 livres⁴.

En dehors des vins, la France exportait des vinaigres à destination d'Angleterre et d'Écosse⁵. Elle y expédiait également ses huiles d'olive de Provence qui faisaient concurrence à celles d'Italie et d'Espagne⁶. La Rochelle envoyait à Londres les sucres de canne, tirés de Lisbonne, alors le grand entrepôt des denrées coloniales⁷. Ainsi, presque tous les produits alimentaires de première nécessité et surtout de luxe pénétraient de France sur le marché britannique, au moment même où triomphaient chez nos voisins, du moins dans les classes riches, notre cuisine et nos cuisiniers,

Jourdan, *Éphémérides de La Rochelle*, p. 227; Corlieu, *Recueil en forme d'histoire (d'Angoumois)*, édit. Michon, p. 2 et 3; Perlin, fol. 35; *Correspondance de Marie Stuart* (1569), publ. par Labanoff, t. II, p. 334.

1. Fr. Michel, t. I, p. 38, 42, 167, 414; Lebeuf, *Histoire du commerce de Nantes*, p. 18.

2. *Letters and Papers illustrative of the reigns of Richard III and Henry VII* (1861), publ. par Gairdner, p. 34.

3. Froude, t. VIII, p. 10, n. 2.

4. En supposant que le prix du tonneau se fut maintenu au taux indiqué par Soranzo en 1554. Mais, en 1573, il était parvenu à 100 livres (Malvezin, t. II, p. 229), ce qui donnerait un total de 1,300,000 livres pour 13,000 tonneaux.

5. Fr. Michel, t. I, p. 417, 431, 478; Hall, t. II, p. 224, 264.

6. Lippomano (1577), dans Tommaseo, t. II, p. 575; Catel, *op. cit.*, p. 47; tarif douanier anglais (1564), précité.

7. *Correspondance Castillon-Marillac* (1538), p. 293.

notre luxe de la table et nos habitudes de chère délicate et raffinée¹.

Ne sachant bien exploiter, ou même n'ayant pas découvert leurs mines de sel gemme², réduits à obtenir par évaporation de l'eau de mer un produit inférieur³, les Britanniques, de même que les Hanséates et les Scandinaves, avaient besoin du sel de France⁴, qu'ils préféraient à tous les autres, car ils n'osaient recourir trop souvent aux sels corrosifs de Portugal et d'Espagne. C'est à la France qu'ils demandaient ce produit indispensable pour les salaisons de viande, dont ils vivaient la moitié de l'année, et pour la conservation du poisson qu'ils consommaient ou expartaient⁵. Aussi le sel était-il considéré, à l'égal du blé, du vin et des plantes tinctoriales, comme une des grandes richesses de notre pays⁶. « L'Europe », écrit du Haillan, « nous apporte or et argent, pour avoir les commoditez que nostre ciel et nostre terre nous apportent et qu'ils n'ont pas, et mesmement le sel⁷. » « L'Anglais, l'Écossais et tout le peuple de Norvège, Suède, Danemark et de la côte baltique, qui ont une infinité de minières », dit de son côté Jean Bodin, « vont chercher les métaux au centre de la terre pour acheter nos vins, nos safrans, nos pruneaux, notre pastel et surtout notre sel qui est une manne spéciale que Dieu nous donne avec peu de labeur⁸. » Montchrestien estime que notre trafic du sel est bien supérieur au commerce des épices⁹. On voyait donc souvent les grands et les petits navires d'Angleterre, jusqu'aux barques, venir, chargés de poisson salé, de froment ou d'autres produits britanniques, voire même sur lest avec des pierres et du sable pour tout chargement, sur nos côtes de l'ouest pour repartir avec leur cargaison de sel¹⁰.

Il y avait annuellement des flottes du sel comme il y avait celles

1. Moryson, *Itinerary*, p. 135; Harrison, t. I, p. 144.

2. On ignorait celles du Cheshire au XVI^e siècle.

3. *Débat des hérauts d'armes*, p. 44 et 117; Ashley, *op. cit.*, t. I, p. 67.

4. *Débat des hérauts d'armes*, p. 29 et 44.

5. Montchrestien, p. 236.

6. Dallington, p. 4; Botero, *op. cit.*, p. 573; relations des envoyés vénitiens, précitées.

7. Du Haillan, *op. cit.*, dans Fournier, t. VII, p. 153.

8. J. Bodin, *Discours sur les monnaies et réponse à Malestroit* (1568-1578).

9. Montchrestien, p. 147.

10. J. Bodin, *la République*, p. 171 et 484.

des vins, escortées au besoin de navires de guerre, qui faisaient ce négoci entre les ports français et les ports britanniques¹. Chaque année, une partie de ces bateaux arrivait dans la baie de Bourgneuf, où ils se rencontraient avec les flottes hanséates, pour acheter les sels gris de Bretagne et de Bas-Poitou, dont l'exportation se faisait depuis le haut moyen âge et surtout depuis le XIII^e siècle², et qu'on nommait dans les tarifs de douane du nom générique de *sels de la baie* (*saltsbay*)³. Sous ce terme, on désignait les produits des marais salants de Batz, du Croisic et de Guérande, que cinq à six mille petits bâtiments entreposaient à Nantes, où les marins anglais venaient les échanger contre des produits des îles Britanniques⁴. A Noirmoutier et aux Sables-d'Olonne se faisaient les chargements des sels provenant des marais salants des îles et de la côte du Bas-Poitou⁵; ceux-ci, au milieu du XV^e siècle, faisaient vivre 10,000 familles. En une seule fois, quatre-vingts à cent bateaux plats et légers (*hourques*) mouillaient pour ce trafic dans la rade des Sables⁶. Mais la vogue allait surtout au XVI^e siècle aux sels d'Aunis et de Saintonge : les premiers étaient embarqués à La Rochelle, où se rendait tous les ans une partie de la flotte, et où, en 1541, abordaient pour ce motif cinquante à soixante vaisseaux anglais⁷. Le commerce des seconds (les sels de Saintonge) fit longtemps le renom et la fortune de Brouage. Dans le traité de 1527 avec François I^r, Henri VIII avait fait insérer une clause qui lui permettait d'exporter annuellement en franchise de ce port la valeur de 15,000 couronnes et plus de ce sel⁸. On y envoyait jusqu'à cent vaisseaux d'Angleterre, dont le nombre se réduisait à vingt-cinq ou à trente dans les années troublées⁹. Lorsque l'armée royale prit et saccagea Brouage, place d'armes calviniste, en

1. Correspondance Marillac (1541), p. 293; *La Mothe-Fénelon* (1569), t. I, p. 36; t. II, p. 267.

2. Agats, *Der Hansische Baienhandel* (Heidelberg, 1908, in-8°).

3. Liste et tarifs de 1563, dans Hall, t. II, p. 243, 274.

4. Guépin, *Histoire de Nantes*, p. 223, 392; Lebeuf, *le Commerce de Nantes*, p. 40.

5. Requête des populations du Bas-Poitou au roi (1451), dans *Arch. hist. du Poitou*, t. II, p. 258-284.

6. Arcère, *op. cit.*, t. II, p. 459.

7. Correspondance Marillac (avril 1541), p. 293; *La Mothe-Fénelon* (1569), t. I, p. 36; t. II, p. 267, 250, 274, 305.

8. Traité de 1527, dans Rym, *Fadera*, t. V, p. 218.

9. Correspondance *La Mothe-Fénelon* (1569), t. I, p. 225, 226; t. II, p. 229.

1577, Mayenne put mettre la main sur des cargaisons de sel destinées à l'Angleterre et évaluées 400,000 livres tournois¹. Ce trafic se transporta à La Rochelle ou à Marennes après la destruction brutale qui accompagna cet épisode de nos guerres civiles². Les Bordelais et les marchands écossais avaient fait aussi de Bordeaux un entrepôt pour la revente des sels de Bretagne, de Poitou, d'Aunis et de Saintonge au commerce britannique³. Non seulement la Grande-Bretagne et l'Irlande s'approvisionnaient dans nos pays de l'ouest de sel *gris*, mais encore elles allaient chercher à Cherbourg ou à Rouen les sels *noirs* de la Manche ou de la Normandie et du Cotentin, qu'elles exemptaient de droits d'entrée⁴. Aussi ce trafic, dont l'activité et l'importance économique frappaient les contemporains, éclipsait-il presque entièrement celui des épiceries, bien que ce dernier eût singulièrement grandi au XVI^e siècle. Les deux pays tiraien l'un et l'autre ces produits exotiques des comptoirs de Venise et de Lisbonne et ils se contentaient à cet égard de faire, par Bordeaux, La Rochelle et Rouen, des échanges réciproques qui se compensaient à peu près⁵.

P. BOISSONNADE.

(*Sera continué.*)

1. Relation de Lippomano (1577), dans Tommaseo, t. II, p. 317.

2. Fr. Michel, *op. cit.*, t. I, p. 409; Malvezin, t. I, p. 310.

3. Relations de Cavalli (1546), de Soranzo (1554), de Lippomano (1577), dans Tommaseo, t. I, p. 261; t. II, p. 321.

4. Relations de Soranzo (1554), de Barbaro (1551), dans Albéri, t. II, p. 258.

5. Relation de Micheli (1557), dans Albéri, t. II, p. 293; Chambers, *Annals of Scotland*, t. I, p. 208; du Haillan, dans les *Variétés*, publ. par Ed. Fourrier, t. VII, p. 187.

MÉLANGES ET DOCUMENTS

BATAILLES OUBLIÉES

LES ANGLAIS A BUENOS-AYRES

(5-6 JUILLET 1807)

Alors que le souci de sauvegarder la doctrine de Monroe constitue un des facteurs qui ont amené la participation des États-Unis à la « grande guerre », il n'est peut-être pas sans intérêt de rappeler une expédition dont l'influence sur la politique panaméricaine aurait pu être primordiale. Ceci apparaîtra plus clairement dans la conclusion de cette petite étude. Bornons-nous à faire observer que ce sont les intrigues allemandes au Brésil, à Panama, au Mexique, au Vénézuela et en Argentine qui ont contribué à ouvrir les yeux du peuple des États-Unis sur les dangers de la mégalomanie germanique et lui ont fait comprendre que la neutralité, en 1917, n'eût fait que reculer de peu d'années un conflit auquel ne pouvaient se dérober les défenseurs du principe « l'Amérique aux Américains ». Il ne faut pas oublier que, selon toute probabilité, les Allemands n'auraient pas pris l'initiative d'une attaque directe contre la grande république, mais auraient forcé celle-ci à intervenir dans l'Amérique du Sud, ce qui eût été d'abord une politique habile et ensuite un bon mouvement stratégique¹. C'est précisément parce que sa réussite aurait empêché l'élosion de la doctrine de Monroe que la tentative de l'Angleterre sur ce qu'on appelait alors la région de la Plata ou les colonies espagnoles de la Plata mérite de sortir de l'ou-

1. Voir sur ce point *the Annals of the American Academy of Political and Social Science (A Foreign view of the arguments against preparedness in the United States*, au paragraphe « Germany », juillet 1916).

bli où l'ont plongée d'autres événements en apparence plus importants.

Vers 1805, la condition économique de l'Angleterre, on le sait, était profondément affectée par la politique de Napoléon I^{er}. Les débouchés naturels pour les produits britanniques se fermaient les uns après les autres. Il en résultait, en particulier dans les comtés du Nord, des chômage causant de grandes souffrances à la population ouvrière. Naturellement, l'attention du gouvernement se porta sur les nouveaux marchés que pouvaient offrir l'Asie, mais surtout l'Afrique et le Nouveau-Monde¹. Cela avait été, depuis longtemps, un des projets favoris de Pitt de profiter du mouvement d'émancipation des colonies espagnoles d'Amérique pour amener l'Angleterre à prendre pied sur ce continent en libératrice et cimentér, avec les nouvelles républiques, des relations commerciales ou industrielles profitables pour elle². Pitt se faisait renseigner sur l'état d'esprit des colons par un ex-jésuite, Juan Pablo Viscardi Guyman.

Bien d'autres Anglais, du reste, employaient toute leur influence à faire de la propagande en faveur de l'ouverture de débouchés dans l'Amérique du Sud; à leur tête étaient plusieurs gros manufacturiers dont les affaires péricliteraient. Ils différaient de Pitt en ce qui concerne les moyens d'arriver au but, car il leur importait fort peu que les colons fussent libres ou non, pourvu que le commerce britannique s'établît fortement dans le continent en question. Ils se méfiaient des lenteurs de la diplomatie. Toutefois, pour intervenir d'une façon quelconque, il fallait un prétexte : l'Espagne étant restée neutre, il n'en existait aucun. Mais le cours même des événements devait fournir, à bref délai, l'occasion cherchée. Cette occasion fut le traité secret imposé en quelque sorte à l'Espagne par Napoléon et en vertu duquel ce pays s'engageait à verser à la France, moyennant certaines conditions, une partie des fonds considérables qu'il devait tirer du trésor colonial de Buenos-Ayres³. Ce traité parvint à la connaissance du gouvernement de la Grande-Bretagne qui y vit une violation de neutralité de la part de l'Espagne et prit les mesures nécessaires pour intercepter les frégates espagnoles portant l'or américain. Le commodore Moore, chargé de ce soin, réussit dans sa mission, et le trésor prit le chemin de Plymouth au lieu de celui de Cadix. L'Espagne, alors, déclara la guerre.

1. M. W. A. Hirst, *Argentina*, chap. vi.

2. Henry Smith Williams, *Historians' History of the World* (British interference in South America).

3. A. Stuart Bennington, *the Argentine Republic* (the period of the Vice-roys).

A ce moment, il se trouvait à Cape-Town¹ un officier supérieur de la marine britannique, Sir Home Riggs Popham, homme adroit, ambitieux et entreprenant, qui comprit tout de suite quel parti l'on pourrait tirer, au point de vue de la colonisation, de la nouvelle situation créée par l'état de guerre avec l'Espagne. D'après les renseignements recueillis par lui, les régions de la Plata étaient mal défendues, et il était possible de compter sur l'aide des colons, qui ne demandaient qu'à se débarrasser du joug espagnol². Popham, évidemment, était au courant des idées de Pitt sur la question. Organiser une expédition, sur-le-champ, pour l'Amérique du Sud et s'emparer, par surprise, de Buenos-Ayres lui semblait un trait de génie dont le gouvernement et surtout Pitt ne pourraient que lui être extrêmement reconnaissants. Manquant de temps pour obtenir l'autorisation officielle, il décida de prendre l'entièvre responsabilité de l'entreprise. En conséquence, il s'aboucha avec Sir David Baird, commandant des forces de terre au Cap³. Il fut entendu que Baird resterait à Cape-Town avec une petite garnison et que la majorité des troupes de terre, dont le gros était formé du 71^e régiment d'infanterie⁴, partiraient pour la Plata sous les ordres de Beresford⁵. La flotte, sous le commandement direct de Popham, comprenait cinq vaisseaux de guerre et cinq transports. Le total des forces montait à 1,635 hommes⁶. Henry Smith Williams, dans sa relation de l'expédition⁷, paraît croire que celle-ci fut faite en conformité des instructions de Pitt. Il y a là une erreur ou un malentendu. Tous les autres historiens s'accordent sur le point que Popham agit de son propre mouvement, désobéissant même aux ordres de l'amirauté qui lui enjoignaient d'organiser le Cap défensivement. En réduisant

1. Cape-Town venait d'être enlevée aux Hollandais par les Anglais, presque sans coup férir. Cette expédition aussi avait été tentée dans le dessein d'élargir le champ des marchés britanniques.

2. Il paraît que ces renseignements lui venaient du capitaine d'un navire marchand des États-Unis (Hirst, *loc. cit.*).

3. Baird, né en 1758, avait servi dans l'Inde. Employé en 1800 dans le corps d'occupation d'Egypte, il avait pris ombrage de la promotion de Wellesley à un poste que lui-même ambitionnait et avait demandé son rappel. Revenu en Europe en 1803, il avait été mis, trois ans plus tard, à la tête des troupes de terre de l'expédition du Cap.

4. Lettre de Popham au gouverneur de Sainte-Hélène, 13 avril 1806.

5. William Carr, premier vicomte de Beresford, né en 1770, était le fils naturel du premier marquis de ce nom. Entré dans l'armée en 1785, il était à Toulon en 1793. Plus tard, il servit dans l'Inde sous les ordres de Sir David Baird, avec lequel il fit l'expédition du Cap.

6. Hirst, *loc. cit.*

7. *Loc. cit.*

la garnison à une poignée de soldats, il compromettait la sécurité de la nouvelle colonie africaine; toutefois, étant donné les circonstances, cette faute militaire était bien excusable; et, en fait, nul ne songea jamais à la lui reprocher sérieusement. Popham, d'ailleurs, comptait sur l'appui de Pitt; il ne savait pas que ce dernier était mort quand l'expédition quitta Cape-Town le 13 avril 1806. L'eût-il su, il est possible qu'il eût persisté dans sa résolution, et il n'aurait pas eu absolument tort puisque le gouvernement sanctionna le coup de main sur Buenos-Ayres, et ceci malgré le danger qu'il y avait à distraire des forces métropolitaines, pour une expédition lointaine, des troupes très nécessaires en Europe pour la lutte contre Napoléon.

L'escadre arrive, le 10 juin, à l'estuaire de la Plata. Le 25, elle jette l'ancre devant Quilmès, à environ 8 milles en aval de Buenos-Ayres. Popham marcha ensuite contre cette dernière place qui, malgré son importance — elle comptait déjà à cette époque 72,000 habitants — n'avait qu'une faible garnison. Le vice-roi, Sobremonte, était un homme sans aucune énergie, qui ne fit guère qu'un simulacre de résistance. Dès le 27, le drapeau anglais flottait sur la forteresse. En réalité, un patriote créole, don Pueyre-don, avec son escadron de hussards, posté à Rio Chuelo, à 3 milles de la ville, fut le seul à faire obstacle à la marche de la colonne anglaise¹. Beresford prit possession de la cité au nom du roi George III et se proclama lui-même gouverneur général du territoire.

Au début, il semblait que la population, qui n'aimait pas l'Espagne, n'était pas hostile aux vainqueurs². Du reste, Beresford eut le soin de faire paraître un décret qui garantissait aux habitants la liberté des cultes; confirmait les pouvoirs du Cabildo ou assemblée locale; donnait le droit de vote à tous les citoyens et reconnaissait la liberté de la presse. Bennington, dans son ouvrage déjà cité, déclare : « Quoi qu'on puisse penser de l'attaque de Beresford contre Buenos-Ayres, on ne saurait hésiter à reconnaître que Buenos-Ayres n'a jamais possédé... un aussi haut degré de liberté religieuse et civique qu'au temps où ses habitants étaient sujets du roi George III. »

1. Williams, *loc. cit.* — La colonne expéditionnaire, sous les ordres de Beresford, comprenait :

Régiment d'infanterie, n° 71 (lieutenant-colonel Pack)	760 hommes
Un bataillon d'infanterie de marine (capitaine King)	425 —
Détachements prélevés à Sainte-Hélène	250 —
Trois compagnies de débarquement de la flotte	200 —
Total	1,635 hommes

(*Historia Argentina*, de L. Dominguez, p. 151).

2. Dawson, *Story of the Nations (South American Republics)*, vol. I).

Le vice-roi espagnol s'enfuit à Cordoba après avoir donné l'ordre de lui envoyer dans cette localité tous les fonds déposés au trésor. Mais il avait compté sans la vigilance de Beresford. Les deux millions de douros en dépôt à Buenos-Ayres prirent le chemin de Londres¹.

Il y avait à ce moment à Missionès, dont il était gouverneur, un Français, Jacques Liniers, au service de l'Espagne depuis trente ans². Cet officier, très énergique, s'indigna de la faiblesse du vice-roi. Il savait d'ailleurs que la milice de Buenos-Ayres s'était ressaisie plus vite que le reste de la population et commençait à s'impatienter de l'occupation anglaise. Il se rendit seul à Montevideo et n'eut pas de peine à créer un mouvement en faveur de la résistance. Les colons, surpris d'abord par la soudaineté de l'invasion anglaise, ne tardèrent pas à comprendre qu'en agissant tout de suite, avant l'arrivée des renforts ennemis, on pourrait avoir raison des troupes si peu nombreuses de Beresford. On ne semble pas d'accord sur l'effectif des forces rassemblées par Liniers. Les uns parlent de 600 hommes³; d'autres mentionnent 1,000 réguliers et de l'artillerie⁴. La version argentine, qui est évidemment plus digne de foi, donne la composition suivante :

Grenadiers de Buenos-Ayres.	66
Dragons de Buenos-Ayres.	227
Volontaires de Montevideo.	158
<i>Minones catalans.</i>	140
Artilleurs (une batterie)	100
Mariins espagnols.	320
Mariins du corsaire Mordell	73
Milices coloniales.	60
Total.	1,144 ⁵

L'artillerie se compose de deux pièces de gros calibre et quatre

1. Bennington, *loc. cit.* — Juan Garcia Al. Deguer, *Historia de la Argentina*, vol. I, p. 174.

2. Liniers Brémont (Don Santiago) était né à Niort vers 1760. Il servit d'abord dans l'escadre de Malte, puis passa dans la marine espagnole. Envoyé comme capitaine de vaisseau en mission auprès du dey d'Alger, il sut plaire à ce dernier, qui lui fit présent de son propre cimenterre. Le succès de cette mission lui en fit confier une plus importante dans l'Amérique du Sud. On le voit chargé, comme contre-amiral, de l'organisation défensive des côtes dans le voisinage de l'estuaire de la Plata. — C'est Hirst, dans son ouvrage, qui le mentionne comme gouverneur de Missionès à l'époque des événements qui nous occupent. Au contraire, Bennington le dit commandant du port d'Ensenada.

3. Michaud, *Biographie universelle*, vol. II.

4. Par exemple, Dawson, *loc. cit.*

5. L. Dominguez, *Historia Argentina*.

plus petites¹. Liniers marcha sur Colonia, fit passer, par bateaux, ses troupes sur l'autre rive du fleuve et gagna Conchas, à 21 milles de Buenos-Ayres. Là, il établit un camp. Nombre de patriotes vinrent l'y rejoindre et grossir son contingent. De son côté, Pueyredon, que nous avons vu plus haut s'opposer à la marche de Beresford, n'était pas resté inactif. Avec ses hussards et des *gauchos*, il avait harcelé les avant-postes anglais auprès de Buenos-Ayres et s'était même emparé d'un canon (affaire de Chacra de Pondriel). Le 10 août, Liniers est devant la ville. Il pénètre sans peine dans un faubourg. Le 11, après avoir sommé le général anglais de se rendre, il commence l'attaque et s'avance, peu à peu, vers la place de la cathédrale qu'il occupe le jour suivant. Il avait formé ses troupes en quatre colonnes et manœuvrait de façon à envelopper Beresford². De ce point, les Espagnols dominent le quartier général britannique. La défense semble avoir été maladroite, car les Anglais sont chassés de toutes les petites rues et se réfugient dans de grands édifices, où l'artillerie de Liniers leur cause des pertes sensibles.

Finalement, se voyant privé de tout secours de la part de la flotte et ayant eu 165 hommes tués ou blessés, Beresford capitule (12 août). Le nombre des prisonniers s'élève à 1,200 officiers et soldats. Parmi eux se trouve ce fameux 71^e régiment d'infanterie qui s'était distingué dans la guerre contre les États-Unis et à Saint-Jean d'Acre³. Les pertes des Espagnols montent à 600 tués et blessés environ. Parmi les morts est le libraire Valencia, à la maison duquel se réunissaient d'habitude les chefs de la résistance.

Liniers, trop content d'être débarrassé des envahisseurs à aussi bon compte, était disposé à leur accorder des conditions avantageuses⁴. Il désirait les laisser se rembarquer. Mais les autorités espagnoles refusèrent, et les Anglais furent envoyés comme prisonniers de guerre dans l'intérieur du pays. Beresford réussit à s'échapper six mois plus tard⁵. On montre encore dans un musée de

1. Hirst, *loc. cit.*

2. *Beresford se encontró encerrado en un círculo de fuego...* (Al. Deguer, *loc. cit.*).

3. Al. Deguer, *loc. cit.* Trente-cinq canons de campagne, quatre mortiers de fortresse et cinquante-six pièces démontées restèrent aux mains des vainqueurs.

4. Il fut expressément recommandé de bien traiter les prisonniers. On afficha dans les rues : *Pena de la vida al que insulte a las tropas británicas!* (Al. Deguer, *loc. cit.*).

5. Il gagna Madère, dont un peu plus tard il fut nommé gouverneur. Il servit ensuite en Espagne et au Portugal. Il triompha, plus peut-être par chance que par stratégie, à Albuera. En 1813, on le trouve commandant en second des troupes anglaises sous Wellington. À la paix de 1814, il fut nommé par

Buenos-Ayres les drapeaux anglais remis aux Espagnols lors de la capitulation.

Le grave échec de Beresford compromit, dès ce moment, la réussite de l'expédition, parce qu'il enlevait aux Anglais un sérieux point d'appui et que surtout il faisait prendre confiance aux Espagnols et autres habitants de la région. On a reproché au général anglais de ne pas avoir marché sur Montevideo aussitôt après la prise de Buenos-Ayres, parce que la capture de la première de ces cités aurait privé Liniers et les patriotes de leur principale base¹. Cependant, il est, selon nous, assez explicable qu'avec la faible avant-garde dont il disposait Beresford n'ait pas osé s'aventurer plus loin que Buenos-Ayres. Il attendait évidemment le reste des troupes. L'activité inattendue de Liniers le prit au dépourvu. En tout cas, ce dernier mérite sans conteste le crédit de ce que les Argentins appellèrent la *reconquista*.

Après la reprise de Buenos-Ayres, le vice-roi, Sobremonte, fit savoir qu'il quittait Cordoba avec des renforts. Mais la population, dégoûtée de sa conduite, lui intima l'ordre de se rendre à Montevideo et de s'y tenir tranquille. Par une résolution prise par le Cabildo en séance publique, Sobremonte fut déclaré suspendu de ses fonctions et le pouvoir exécutif confié à la *Royal Audiencia*. Liniers devint, provisoirement, une sorte de dictateur militaire.

Popham, aussitôt après l'occupation de Buenos-Ayres par les troupes anglaises, avait envoyé à l'Amirauté, à Londres, un rapport dont on peut s'imaginer l'enthousiasme. Il arriva, alors, ce qui fut arrivé si le fameux *Jameson's raid* avait réussi au Transvaal. Le gouvernement, qui n'avait pas voulu prendre l'initiative du mouvement, ne demandait pas mieux, cela se comprend, que de tirer parti de l'avantage remporté par des sous-ordres agissant à leurs propres risques et, en somme, abstraction faite du facteur personnel inévitable, dans l'intérêt général de la nation. Le rapport de Popham fut publié et provoqua une grande allégresse parmi les négociants britanniques, voyant enfin s'ouvrir un débouché qui offrait des possibilités incalculables. De nombreux marchands s'empressaient de fréter des navires, les remplir de marchandises et les expédier à la Plata.

Sir David Baird, le commandant militaire de Cape-Town, avait, de son côté, envoyé des renforts, mais ceux-ci arrivèrent trop tard.

le roi de Portugal commandant en chef des forces de ce pays. Mais, par suite de désagréments avec la population portugaise, il retourna en Angleterre en 1822. Mort en 1854.

1. Bennington, *loc. cit.*

Buenos-Ayres était aux mains de l'ennemi, et ces troupes étaient trop peu nombreuses pour que Popham put les employer. Les renforts furent débarqués à Maldonado, sur la rive gauche du fleuve. Force était, pour agir, d'attendre les contingents plus importants promis par la mère-patrie. Le 11 octobre 1806, le contre-amiral Sterling quitte l'Angleterre avec 4,350 hommes, sous les ordres directs de Sir Samuel Auchmuty. L'apparente facilité avec laquelle, d'après le rapport de Popham, les opérations contre la Plata avaient réussi enhardit le gouvernement, qui décide aussi d'envoyer des forces à la conquête du Chili. Le général de brigade Robert Craufurd et 4,000 hommes partirent en novembre pour l'entreprendre. Mais, un peu plus tard, arriva à Londres la nouvelle de l'échec de Beresford. Aussitôt un fin voilier fut expédié en toute hâte rejoindre Craufurd et le faire se diriger vers la Plata au lieu des côtes du Chili. Enfin, environ 4,000 hommes de plus quittèrent l'Angleterre avec le général Whitelocke, qui avait reçu le titre de commandant en chef de l'expédition, laquelle, au total, comprenait 12,000 soldats, dix-huit vaisseaux de guerre et quatre-vingts transports. Ces forces étaient plus que suffisantes pour mener l'entreprise à bonne fin, mais à la condition d'être confiées à un chef capable et énergique, ce qui n'était pas le cas¹. Whitelocke n'avait joué jusqu'alors aucun rôle important. Il avait servi aux Antilles, mais son avancement n'était nullement dû à des talents militaires². On a dit de lui, à l'occasion de son choix comme chef de l'expédition : « Toutes les possibilités que pouvait réservoir l'avenir furent compromises et rendues stériles par la désignation du général Whitelocke, homme extrêmement impopulaire, sans titres dus à de précédents services...³. »

Il paraît qu'il était vigoureusement protégé par son beau-frère, Matthews Lewis (« Monk » Lewis), sous-secrétaire d'État de la Guerre. Toutefois ce dernier, qui ne semble pas s'être fait beaucoup d'illusions sur la valeur de son parent, ne désirait pas lui confier ce commandement, qu'il préférât voir entre les mains de Sir John Stuart. Mais des personnages influents, dont le duc d'York, insis-

1. John Whitelocke (né en 1757) ne doit pas être confondu avec le célèbre jurisconsulte de ce nom. La plupart des encyclopédies ne lui font même pas l'honneur d'une mention. La meilleure notice biographique de ce général se trouve, semble-t-il, dans le *Dictionary of National Biography* de Sidney Lee; vol. LXI.

2. Hirst, *loc. cit.*

3. J. W. Cole, *Memoirs of British Generals*, t. I, p. 224. — Voir aussi Bryan's, *History of British West Indies*, t. III.

tièrent en faveur de Whitelocke¹. Quoi qu'il en soit, on ne saurait que dire avec Hirst : « Cette nomination ne peut qu'être considérée comme une de ces nombreuses maladresses qui parfois contrecarreront la proverbiale bonne chance de l'Angleterre. En espèce, l'effet fut complet ! »

A Whitelocke était adjoint, comme commandant en second, le major général John Leveson-Gower, un des hommes auxquels il devait sa nomination.

L'admiral Sterling fut le premier à atteindre la Plata ; il arriva le 5 janvier 1807 et trouva, ainsi que nous l'avons vu, les troupes de Baird, venues de Cape-Town, campées à Maldonado, sur ce qui est aujourd'hui le territoire de l'Uruguay. Il n'avait pas assez de renforts avec lui pour passer à l'offensive et il attendit le second contingent, celui de Sir Samuel Auchmuty, qui débarqua peu après. Auchmuty était un de ces Américains qui restèrent fidèles à la mère-patrie, et par suite jouissaient d'une grande considération en Angleterre. C'était un bon officier, très entreprenant. Étonné, mais non découragé par la nouvelle de l'échec de Beresford, qu'il apprit à son débarquement, il décida d'attaquer Montevideo sans délai et ayant que Liniers ait pu organiser et entraîner complètement ses troupes. Il fit commencer le bombardement de la ville ; en quelques jours, il existait une brèche suffisante dans les remparts. Le vice-roi, Sobremonte, était, nous l'avons dit plus haut, à Montevideo avec les troupes amenées de Cordoba. Mais il fut totalement incapable de s'opposer aux mouvements des Anglais². Dans une reconnaissance, faite par lui au dehors des murs, il plia dès le premier choc, faisant tirer en l'air — on ne voit pas bien pourquoi — trois pièces de campagne qu'il abandonna du reste bientôt après dans sa fuite.

Auchmuty donna l'assaut le 3 février. Quelques troupes espagnoles ou plutôt créoles, à ce moment, firent assez bonne contenance ; mais le combat, en somme, fut bref et les Anglais, avec une perte de 600 tués ou blessés, restèrent maîtres de la cité³.

Ainsi que Beresford l'avait fait à Buenos-Ayres, Auchmuty se

1. Telle est du moins la version donnée par le ministre de la Guerre Windham (*Windham's Diary and Annotations to Diary*). — Il faut ajouter que, d'après Lord Holland, c'est Windham lui-même qui était l'instigateur de la mesure, parce qu'il désirait se débarrasser de Whitelocke, alors inspecteur général du recrutement, lequel faisait de l'opposition à ses projets de réformes pour l'armée.

2. Bennington, *loc. cit.*

3. La garnison perdit 700 hommes. C'est l'escadron des dragons de Buenos-Ayres qui souffrit le plus (*Historia Argentina*, de L. Dominguez, p. 151).

montra très désireux d'établir de bons rapports avec la population. Il avait d'ailleurs reçu du ministre de la Guerre, Windham, l'ordre de « décourager parmi les habitants toute espérance d'un autre ordre de choses que l'annexion à la couronne de la Grande-Bretagne¹ ».

Sur ces entrefaites, les navires de commerce frétés par un assez grand nombre de négociants de Londres arrivèrent, débarquèrent leurs marchandises et les mirent en vente dans des locaux de la ville. Comme toujours en pareil cas, il se produisit une hausse de prix générale sur le marché; la vie devint presque soudainement beaucoup plus chère à Montevideo qu'à Buenos-Ayres.

Quant au vice-roi, que sa conduite dans la dernière bataille avait achevé de ruiner dans l'esprit des habitants de la colonie, il fut arrêté à Soriano, ramené à Buenos-Ayres et formellement déposé par le Cabildo. Nous savons qu'il avait été suspendu de ses fonctions en juin de l'année précédente. Cette déposition du plus haut représentant du gouvernement espagnol à la Plata est considérée comme le premier acte de la révolution argentine.

Liniers n'avait rien pu faire pour empêcher la prise de Montevideo; mais il organisait systématiquement ses forces en vue de la défense de Buenos-Ayres, qu'il savait l'objectif principal de l'expédition anglaise. Les principales unités créées ou perfectionnées par lui étaient : 1^o les Patriciens, sous les ordres du Dr Cornelio Saavedra; 2^o les *Arribeños*, levées de l'intérieur que commandait le Dr Pio de Gaona; 3^o les *Pardos* et les *Morenos*, troupes de métis et de noirs, sous un officier du nom de Baudrix; 4^o cinq escadrons de hussards. Il y avait aussi, paraît-il, des escadrons composés de créoles et de soi-disant « corps espagnols », mais où l'élément espagnol brillait surtout par son absence, car les soldats étaient principalement, selon des historiens locaux, des « hijos del pais² ».

Whitelocke arrive le 10 mai et Craufurd le 15 juin. Le comman-

1. Williams, *loc. cit.*

2. Bennington, *loc. cit.* — D'après l'historien argentin Al. Deguer (*loc. cit.*), les unités nouvellement formées étaient cinq bataillons de créoles, dont quatre composés de natifs de Buenos-Ayres (les « Patriciens »), deux d'*arribeños*, et les troupes consistant en Espagnols d'Europe. Ces dernières formaient cinq corps (*tercios*, un vieux terme espagnol pour « régiment »; c'étaient plutôt de simples bataillons) portant les noms d'*andalous*, *galiciens*, *catalans*, *cantabres*, *montagnards*, suivant les régions d'où les hommes provenaient.

En outre, six escadrons de cavalerie, des grenadiers provinciaux, des bataillons de chasseurs légers et un corps d'artillerie, dans la composition desquels entraient des blancs, des indiens, des noirs et des mulâtres. De son côté, l'assemblée locale (Cabildo) avait organisé un corps d'artillerie appelé « la Union » aux frais des budgets municipaux. Le total se serait élevé à 8,600 hommes et quarante-neuf pièces de quatre à douze livres, plus des canons de 24.

dant en chef, laissant à Montevideo une garnison de 1,350 hommes¹, divise ses autres troupes en quatre brigades confiées respectivement à Craufurd, Auchmuty, Lumley et au colonel Mahon. Le mouvement commence le 18. L'état-major est plein d'enthousiasme : en fait, il ne s'agit que d'accomplir, avec 8,000 hommes, ce que Beresford a su faire avec un cinquième de ce nombre. Mais nul ne songe sans doute à la différence profonde qui sépare les deux généraux² ! Le 28 juin, les troupes débarquent sur la rive gauche du fleuve, à l'Enseñada de Barragon, localité située à environ 45 kilomètres de Buenos-Ayres, et se mettent en marche. Les forces de terre comprennent neuf bataillons d'infanterie, deux régiments et demi de cavalerie (servant à pied à l'exception de 150 hommes) et seize pièces de campagne : un total de 7,822 officiers et soldats³. Dès le début, Whitelocke commet une faute grave : le choix d'Enseñada comme point de débarquement est déplorable, car il oblige la colonne à de longues marches à travers des marécages malsains où la route est si défoncée que plusieurs canons et de nombreux fourgons à bagages doivent être abandonnés. Le 1^{er} juillet, les Anglais arrivent à Quilmés ; c'est là qu'ils auraient dû débarquer si Whitelocke avait été suffisamment renseigné sur la topographie locale, ce qui n'était pas bien difficile.

Liniers, cependant, a organisé la défense de Buenos-Ayres. Les habitants se sont joints à la troupe pour fortifier la capitale. Chaque route conduisant à celle-ci est barrée par des ouvrages de terre recouverts de peaux et ayant une épaisseur de quinze à vingt pieds ; de petits canons sont hissés sur les toits plats de certaines maisons ; beaucoup de ces dernières sont barricadées et forment autant de petites forteresses. Le 1^{er} juillet, tous les citoyens valides sont sous les armes ; cette sorte de garde nationale, qui n'a été sans valeur

1. Un bataillon d'infanterie ; deux escadrons de dragons et quelques marins.

2. Hirst, *loc. cit.* — Voir aussi, pour les opérations, Craufurd, *Life of Craufurd*.

3. Sydney Lee, *loc. cit.* — Les versions argentines donnent des chiffres différents⁴ :

1^{re} colonne (Craufurd) : *riflemen* ; compagnies légères de tous les régiments réunis en un corps.

2^e colonne (Auchmuty) : trois bataillons.

3^e colonne (général Lumley) : deux bataillons et un régiment de dragons servant à pied.

4^e colonne (colonel Mahon) : deux bataillons, un régiment de dragons à pied. Trois brigades d'artillerie. Total : 9,880 hommes.

Les troupes d'infanterie de terre paraissent provenir des régiments suivants : 5^e léger, 36^e, 37^e, 40^e, 44^e, 87^e, 88^e de ligne.

en rase campagne, peut être facilement utilisée pour un combat des rues.

Le 2, Liniers tente de s'opposer à la marche de Whitelocke, mais ses troupes, peu solides hors de la protection des ouvrages, lâchent pied devant les vétérans de Craufurd¹. Ce dernier, plus tard, déclarera qu'il eût été possible, selon lui, de s'emparer de Buenos-Ayres ce même jour avec tant soit peu d'audace; mais que Gower, le commandant en second de l'expédition, ne sut pas profiter de l'occasion. Au lieu de poursuivre Liniers l'épée dans les reins et de changer en déroute la retraite des Espagnols, il retint son avant-garde et donna à l'ennemi le temps de se ressaisir².

Toujours est-il que la colonne principale des Anglais ne rejoignit l'avant-garde que le 3 : elle avait été, paraît-il, égarée par un guide³. D'un autre côté, Whitelocke montrait une mollesse incompréhensible. Il envoya bien à Liniers une sommation de se rendre; mais il le fit évidemment pour la forme, car il semblait découragé d'avance. Il emmena Craufurd faire une reconnaissance sur une éminence d'où l'on voyait bien la ville et exprima l'opinion que l'assaut serait difficile sans une préparation sérieuse par l'artillerie. En cela, il n'avait peut-être pas tort et Craufurd tomba d'accord avec lui. Puisqu'on n'avait pas su profiter de l'avantage de la veille, il était logique de faire un siège en règle. Whitelocke préférait même un simple blocus, comptant sur la disette qui eût amené Buenos-Ayres à se rendre; cela lui semblait une meilleure politique à l'égard de la population de la future colonie qu'un bombardement. Mais il se heurta à l'opposition de Gower qui était persuadé du succès d'une attaque de vive force⁴. Il céda à ce général dont il subissait l'ascendant et divisa ses troupes en huit colonnes d'attaque⁵.

Le 5 au matin, celles-ci s'ébranlent; on a défendu de charger les mousquets pour obliger les hommes à précipiter leur marche. C'était là encore une faute, car au moment du premier choc les Anglais ne purent répondre au feu nourri partant des fenêtres et des toits des maisons.

1. Il semble que toute la garnison régulière de Buenos-Ayres, comprenant 6,860 hommes et cinquante-trois (?) canons, s'était portée en avant pour défendre le passage du pont de Barracas. Mais les Anglais franchirent un autre pont. Liniers, avec des troupes légères, se porta rapidement sur le point menacé; toutefois, il était trop tard et il avait trop peu de monde. Il fut battu avec une perte de 150 tués ou blessés et de trois canons.

2. Hirst, *loc. cit.*

3. Sydney Lee, *loc. cit.*

4. Il faut remarquer toutefois que la saison pluvieuse s'avancait et que la colonne expéditionnaire était mal préparée à faire un siège dans ces conditions.

5. Sydney Lee, *loc. cit.*, parle de trois bataillons en treize colonnes.

Buenos-Ayres avait une garnison de 6,000 hommes ; mais, comme nous l'avons vu plus haut, une grande proportion de sa population de 70,000 âmes pouvait participer plus ou moins à la défense. La cité, entrecoupée par des rues à angle droit, formait une multitude de carrés séparés les uns des autres par une distance de 130 mètres environ.

Les diverses colonnes avaient pour instructions de se diriger parallèlement les unes aux autres vers le square le plus près du fleuve, et, une fois là, d'occuper des carrés de maisons ; elles devaient éviter la partie centrale de la ville et la place principale qui étaient difficiles à emporter d'assaut. Si elles étaient contraintes de diverger de leur direction primitive, cela devait être dans un sens excentrique, non concentrique, pour ne pas affronter le centre¹. Mais ces ordres étaient trop vagues, car ils laissaient planer le doute sur ce qu'il fallait faire après avoir atteint le voisinage du fleuve². En dépit du feu violent qui part des toits et des fenêtres, Auchmuty, avec la colonne de gauche, force un passage jusqu'au Retiro et à la Plaza de Toros ; il s'empare de 600 hommes et trente-deux pièces de canon. Arrivé au Retiro, il s'y établit et attend. Les autres colonnes n'ont pas autant de succès. Celle de droite atteint la Residencia et s'y fortifie ; mais elle a été décimée par les projectiles de toutes sortes, balles, pierres, briques, grenades à main, brandons, lancés de toutes parts non seulement par la garnison et la garde nationale, mais aussi par les femmes et les enfants. Craufurd a pu arriver au couvent de San Domingo³. Gower, de son côté, a repoussé Liniers ; mais il a l'ordre de ne pas dépasser le point dit « Miserere » ; et, comme les autres, il s'immobilise, comptant sur des instructions qui ne viennent pas. Aucun des commandants de colonne ne sait où sont Whitelocke et son état-major. Dans l'après-midi du 5, les troupes anglaises sont disséminées au lieu d'être unies, et elles sont assiégées dans leurs respectives positions. C'est Craufurd qui souffre le plus au couvent de San Domingo, car ses forces — le 88^e d'infanterie et la brigade légère — sont soumises à un violent feu d'artillerie auquel elles ne peuvent répondre. A 4 heures 30 du soir, il se rend à Liniers. Les colonels Cadogan et Duff, dont les hommes sont aux prises avec des forces décuplées, en font autant. Du reste, plusieurs unités anglaises, malgré leurs instructions ou par la force des choses, avaient obliqué vers la place

1. Sydney Lee, *loc. cit.*

2. Hirst, *loc. cit.*; Bennington, *loc. cit.*

3. *An authentic narrative of the proceedings of the expedition under Brig. Gen. S. Craufurd* (London, 1808).

centrale, défendue par de formidables barricades, et avaient perdu un tiers de leur effectif¹. Les pertes des Anglais, dans cette journée du 5, s'élèvent à 70 officiers et 1,130 hommes tués ou blessés, 120 officiers et 1,500 hommes prisonniers.

Le lendemain matin 6, le seul centre de résistance sérieux était l'arène des courses de taureaux, à la Plaza de Toros, défendue par Auchmuty, que Whitelocke avait fini par rejoindre. Mais il est absolument certain que la situation des Anglais à ce moment n'était nullement désespérée. Il restait à Whitelocke la plus grande partie de son effectif, malgré les pertes de la veille. Les forces de mer étaient intactes et constituaient une sérieuse menace pour les Espagnols. Le commandant en chef avait assez de monde pour faire une trouée et sortir de la ville pour entreprendre un siège en règle ou attendre des renforts promis, du reste, par le ministre de la Guerre. Beaucoup d'experts militaires pensent même qu'il eût été possible de sortir de cette position de la Plaza de Toros et continuer la conquête de la cité². Un fait incontestable est que le général avait laissé sans emploi à l'est du Chuelo 1,600 hommes qui ne participèrent pas à l'affaire³. Quant à lui, pendant toute la bataille, il fut introuvable; et, le 5 au soir, il s'enferma dans le local où il avait établi son quartier général, dina copieusement et se mit au lit sans plus s'inquiéter de ce qui se passait.

Dans l'après-midi du 6, Liniers envoya aux Anglais un parlementaire. Il offrait à Whitelocke de rendre tous les prisonniers si les troupes anglaises évacuaient leurs positions de Buenos-Ayres. Il paraît que Liniers comptait voir refuser ces termes, car il savait que les assiégeants pouvaient tenir encore. Un bourgeois de la ville, nommé Alzaga, qui connaissait mieux Whitelocke, dit à Liniers que, non seulement la sommation avait des chances de succès, mais qu'on pouvait fort bien ajouter comme autre condition la reddition de Montevideo. Le commandant espagnol tomba d'accord, car on ne risquait rien, en tout cas, en demandant le plus possible. Au grand étonnement de Liniers, le général anglais montra seulement un peu d'hésitation à accepter les termes. Alors Liniers lui fit savoir qu'il ne répondait pas de la sécurité des prisonniers si l'on était obligé de reprendre le combat. Whitelocke, effrayé, céda. Il fut convenu que Buenos-Ayres serait évacué dans les quarante-huit heures et Montevideo dans le délai de deux mois.

1. Williams, *loc. cit.*

2. Hirst, *loc. cit.* — Aussi les débats du conseil de guerre royal, dans *The Trial at large of General Whitelocke* (London, 1808).

3. Les troupes du régiment n° 40.

Le total des pertes, du côté des Anglais, pour les deux journées, s'élève à 2,500 hommes; celui des prisonniers à 1,176.

Whitelocke prit les choses philosophiquement. Il écrivit, un peu plus tard, au roi d'Angleterre qu'il avait été impressionné par l'idée des dangers que pouvaient courir les soldats et officiers prisonniers si les termes de Liniers avaient été rejetés.

Les habitants de Buenos-Ayres, justement fiers de ce succès, célébrèrent celui-ci de diverses manières et principalement par de nouveaux noms donnés à des rues ou des places¹.

Les Anglais évacuèrent Buenos-Ayres le 12 juillet et Montevideo le 9 septembre. Whitelocke eut la maigre satisfaction de recevoir des citoyens une adresse attestant qu'ils avaient été bien traités par les troupes d'occupation. En revanche, il se trouva en butte à de légitimes manifestations d'indignation de la part de ses subordonnés. Sur les murs de Montevideo, on put lire des placards portant ces mots : « Whitelocke est ou un lâche ou un traître. Peut-être les deux²! » Telle était la déconsidération encourue par le général, que le toast suivant devint courant dans l'armée et les clubs : *Success to grey hair but bad luck to white locks*³. On dit également que les soldats surnommèrent Whitelocke *Whitefeathers*, plumes blanches (« montrer les plumes blanches » en anglais est l'équivalent de « saigner du nez », la vieille expression française pour « caponner »).

Mais les gens les plus exaspérés furent les négociants qui avaient suivi l'expédition et qui se crurent, tout d'abord, dans une situation précaire. Nous verrons un peu plus loin que tel ne fut pas le cas. Pour en finir avec le côté stratégique de l'entreprise, mentionnons que la Couronne n'entendit pas rester sur cet échec, dû uniquement à l'incapacité d'un officier. L'amirauté prépara une nouvelle expédition dont le commandement devait être confié à Sir Arthur Wellesley, plus tard duc de Wellington. Toutefois, par suite des vicissitudes de la politique européenne, la Grande-Bretagne devint, sur ces entrefaites, l'alliée de l'Espagne et, par suite, l'expédition fut contremandée.

1. La calle de San Martin devint « calle de la Victoria »; celle de Rivadavia « Reconquista », parce que c'est par cette rue qu'étaient entrées les troupes qui obligèrent Beresford à se rendre. La Plaza del Retiro, où un vif combat avait eu lieu, s'appela désormais « Plaza de la Gloria ».

2. Témoignage d'un officier de l'état-major anglais, cité dans *A Memoir of Sir Samuel Ford Whittingham*, p. 24-25.

3. Il y a là, on le voit, un jeu de mot sur le nom du général Whitelocke = *white locks*, mèches blanches (« succès aux cheveux gris, mais malchance aux mèches blanches »). Sydney Lee, *loc. cit.*

Whitelocke arriva en Angleterre le 28 janvier 1808 et fut presque aussitôt traduit devant le conseil de guerre séant à Chelsea. Il fut accusé : 1^o d'avoir fait évanouir toute chance d'accommodement avec la population de la colonie espagnole en demandant la livraison de tous les fonctionnaires civils de Buenos-Ayres ; 2^o de ne pas avoir pris les mesures nécessaires pour assurer le succès des armes ; 3^o de ne pas avoir assuré la coopération effective des diverses colonnes engagées dans le combat des rues ; 4^o d'avoir conclu avec l'ennemi une convention qui, sans nécessité et d'une façon honteuse, abandonnait les avantages gagnés cherement et d'avoir rendu aux Espagnols la forteresse de Montevideo.

Les débats durèrent sept semaines. Le 18 mars, la cour rendit un jugement qui déclarait Whitelocke coupable sur tous les chefs d'accusation¹. Le général fut condamné à la destitution. Le roi donna son approbation à ce verdict qu'il ordonna de lire à tous les régiments².

Il est à remarquer que Popham et les autres instigateurs de l'expédition, non seulement ne furent l'objet d'aucune répression sérieuse, mais furent traités avec une faveur spéciale, ce qui est en somme fort équitable, puisqu'ils avaient agi principalement dans l'intérêt du royaume. Popham fut réprimandé pour la forme parce qu'il avait outrepassé ses pouvoirs, mais il reçut une épée d'honneur de la ville de Londres qui appréciait ses efforts pour ouvrir de nouveaux débouchés commerciaux. Plus tard, on lui donna un commandement important dans une expédition contre Copenhague³. Baird, le commandant de place du Cap, qui avait secondé Popham dans les préparatifs, fut rappelé, mais nommé au commandement en chef de cette même expédition du Danemark⁴.

Quant à Liniers, le héros de cette petite guerre, si glorieuse pour les patriotes argentins, sa carrière subséquente fut très agitée et sa fin tragique⁵.

1. A l'exception de la partie du second chef relatif à l'ordre donné aux troupes de ne pas tirer sous aucun prétexte.

2. Whitelocke avait tenté d'invoquer pour sa défense la difficulté de la marche à travers les marais, la fausseté des rapports qui dépeignaient les Argentins comme prêts à bien accueillir les Anglais. Il essaya aussi de rejeter la faute sur ses subordonnés, déclarant qu'aucun officier de l'état-major n'avait soulevé d'objection contre le plan de bataille dressé par le général Gower; que Craufurd aurait dû suivre l'avis du colonel Pack, qui connaissait bien Buenos-Ayres, et se replier sur la Residencia pour y rejoindre les troupes du 45^e régiment, etc. Whitelocke se retira à Clifton, où il mourut en 1833.

3. Popham, mis à la retraite en 1814, mourut en 1820. Il était né en 1762.

4. Il y fut blessé deux fois et servit avec distinction jusqu'à sa retraite. Mort en 1829.

5. Il est d'abord récompensé par la cour d'Espagne, qui lui confère le grade

Les historiens anglais, en général, n'accordent pas grande place aux mésaventures de Whitelocke et à l'expédition elle-même. Quelques-uns semblent affecter de ne lui donner aucune importance. On peut juger du ton habituel de ces commentaires par l'extrait suivant :

Après la prise du cap de Bonne-Espérance, Sir Home Popham, sans autorisation, mêla le gouvernement à une expédition dans le sud de l'Amérique, qui s'empara de Buenos-Ayres et la perdit bientôt après...¹.

Il saute aux yeux qu'où bien les historiens dont nous parlons ont cherché à dissimuler un insuccès de la Couronne ou ils ont étrangement manqué de perspicacité en ce qui concerne les conséquences possibles de l'entreprise. On lit ailleurs :

Le prestige de l'Angleterre fut compromis par une expédition futile

de capitaine général du Rio de la Plata. Malheureusement pour lui, il se laisse influencer, en 1808, par les ouvertures que lui fit faire Napoléon. Ce dernier, pensant tirer parti de l'origine française de Liniers, envoie à celui-ci un de ses agents secrets, le sieur Jeassenet, avec mission d'informer le capitaine général de la révolution qui a mis le frère de Napoléon sur le trône d'Espagne et de s'assurer de son concours dans la colonie. Liniers, qui a reçu préalablement l'avis officiel de l'abdication de Charles IV en faveur de Ferdinand II et a déjà témoigné son attachement pour le nouveau monarque, se trouve fort embarrassé. Il est clair que la tournure des événements le prend au dépourvu. Il vient, en effet, d'être choisi comme vice-roi par la junta qui s'est emparée du pouvoir au nom de Ferdinand II. Son attitude devient hésitante et éveille les soupçons des libéraux, lesquels commencent à s'agiter, car ils voient dans les troubles de la métropole des chances de succès pour l'indépendance de la colonie.

Ils considèrent Liniers comme un facteur à éliminer et demandent son bannissement en raison de sa naissance en France.

Liniers, alors, déclare reconnaître que sa qualité de Français est incompatible avec les fonctions de vice-roi; il offre sa démission, qui est acceptée, mais il continue à déplaire aux libéraux en faisant paraître une proclamation par laquelle il exhorte ses nombreux partisans à obéir fidèlement au nouveau vice-roi, Hidalgo de Cisneros.

En même temps, il se déclare ouvertement contre l'« usurpateur » Joseph Bonaparte. Finalement, lorsque la révolution éclate dans la colonie, il prend les armes au nom de Ferdinand II. Arrêté et traduit devant un conseil de guerre, il est condamné à mort. Telle est sa popularité parmi les soldats que le peloton d'exécution ne se décide à tirer que sur la menace des officiers. On le manque; atteint enfin d'une balle, il crie : « Au nom de Dieu, je souffre atrocement; ayez pitié de moi! Approchez-vous et ne me manquez pas! »

Telle fut, le 26 août 1809, la fin de ce brave soldat, qui avait peut-être mérité d'être banni, mais certainement pas d'être fusillé. Il était l'idole de l'armée et des basses classes, et il est possible que ceci ait influencé les juges du conseil de guerre (cf. pour certains détails, Michaud, *Biographie universelle*, vol. XXIV, et les ouvrages argentins déjà cités).

1. *A History of England*, par C. Grant Robertson, p. 424.

dans l'Amérique du Sud, entreprise par Popham, sans ordres du gouvernement métropolitain. La cité de Buenos-Ayres fut prise, il est vrai, en juin, par le général Beresford, mais reprise par les Espagnols en août; et des soldats, dont on pouvait mal se passer dans le conflit européen, furent prodigues dans un projet chimérique sur l'autre rive de l'Atlantique...¹.

Ici donc, l'auteur ne voit que deux mauvais côtés à l'affaire : un accroc au prestige national et une déperdition de troupes. L'entreprise est qualifiée de *chimérique* : elle ne l'était pas plus que l'expédition du Cap et elle eût certainement réussi avec un autre chef que Whitelocke.

Le peu de place accordé dans l'histoire anglaise à la tentative sur la Plata² est indubitablement la cause de l'oubli dans lequel en Europe cette lutte est tombée. Toutefois, il faut bien reconnaître qu'il y avait, à cette époque, tant d'événements de majeure importance fertiles en conséquences pratiques immédiates que, comme d'ailleurs le fait remarquer Bennington, l'expédition ne fut guère, au point de vue purement abstrait, qu'un simple incident du drame formidable qui se jouait en Europe.

Pour les Argentins, au contraire, elle constitue un fait d'une importance considérable. Les ouvrages locaux lui consacrent des volumes ; des polémiques furieuses s'y engagent à l'occasion de détails infâmes. La tentative anglaise est presque mise sur le même rang que la guerre de l'Indépendance. Les poètes argentins ont décrit l'invasion dans des termes homériques, en y faisant intervenir les dieux de l'Olympe.

En fait, l'expédition eut une influence incontestable sur la politique et l'économie argentines. Tout d'abord, le succès de la résistance révéla aux créoles que leur force militaire n'était pas une quantité négligeable³; et cette considération avait son poids à la veille de la lutte pour l'indépendance. D'un autre côté, de nombreux négociants anglais avaient suivi l'armée et mis leurs marchandises en vente, surtout à Montevideo et ses environs. Si, au début, il

1. *The Political History of England*, par l'honorable G. C. Brodrick, revue par J. K. Fotheringham.

2. Les deux expéditions de Popham-Beresford et de Whitelock ont été racontées avec une grande abondance de détails et de bonnes cartes par Sir J. W. Fortescue dans son excellente *History of the British Army*, t. V (1910), livre XIII, ch. x, XII, XIII. [N. DE LA R.]

Nota. — Des renseignements de détail se trouvent aussi dans les ouvrages suivants : *Records of the 13th Regiment* (anglais); *Notes and Queries*, 1^{re} série, t. IX, p. 201, 455; 2^e série, t. XII, p. 492. Cf. P. Record office : *War Office. Original Correspondence*, n° 43 (1807).

3. Dawson, *loc. cit.*

paraît y avoir eu, de la part des Argentins, une sorte de boycott contre les marchandises britanniques¹, il est certain que, bientôt, ces dernières furent fort prisées par les gens du pays. Les articles de provenance anglaise étaient en effet plus variés, mieux confectionnés et bien meilleur marché que les produits indigènes². Les gauchos purent se procurer des choses accessibles, jusque-là, aux classes riches seulement.

Lorsque nous envisageons l'expédition dans son ensemble, nous sommes frappé de certaines analogies entre elle et celle des Américains contre Québec en 1813. Dans les deux cas, l'assaillant se méprend sur les dispositions des habitants de la colonie envahie.

En 1806, les Anglais escomptent les velléités d'indépendance de la population de la Plata, comme sept ans plus tard la jeune république des États-Unis est persuadée que les Franco-Canadiens accueilleront ses troupes en libérateurs. Or, dans le premier cas, l'on voit les leaders du libéralisme argentin défendre mieux les intérêts de la couronne d'Espagne que le vice-roi lui-même. Dans le second, les colonnes américaines sont arrêtées à Châteauguay par les voltigeurs franco-canadiens de Salaberry. En 1806 encore, le commandement de la colonne expéditionnaire est donné à un incapable, Whitelocke, dont le manque de courage facilite singulièrement la tâche de l'ennemi. En 1813, sous un autre général que Hampton, véritable nullité militaire, les soldats américains ne se seraient pas laissé démoraliser par les cris et les trompettes d'un adversaire inférieur en nombre et dépourvu d'artillerie. Enfin, au Canada comme à la Plata, les résultats du succès de l'envahisseur eussent pu devenir considérables³.

Il nous reste à examiner brièvement les conséquences possibles du succès des Anglais à la Plata.

L'occupation de Montevideo et Buenos-Ayres eût-elle fait avorter dans l'oeuf le mouvement d'indépendance des créoles? Ceci est possible, car ce sont plutôt les institutions espagnoles que le principe monarchique qui étaient odieuses au peuple. Les libertés accordées par l'Angleterre à Montevideo pendant la courte occupation de cette ville par Beresford montrent que la politique britannique était ins-

1. Williams, *loc. cit.*, déclare que, même après l'armistice, les habitants refusaient d'acheter aux négociants anglais des articles dont ils avaient cependant grand besoin.

2. Dawson, *loc. cit.* — La hausse de prix qui s'était d'abord produite ne fut que temporaire.

3. On peut consulter, sur l'expédition de 1813, notre article *Batailles oubliées : Châteauguay*, dans le *Spectateur militaire*, livraisons des 1^{er} et 15 septembre 1912 (Paris, Lavauzelle).

pirée par des principes réellement démocratiques, absolument comme au Canada. Même si l'on admet la possibilité d'un soulèvement en faveur de l'indépendance, celui-ci, selon certains historiens, aurait été probablement restreint à ce qui est aujourd'hui l'Argentine proprement dite. Montevideo et le territoire actuel de l'Uruguay auraient pu rester, sans grande difficulté, aux mains des Anglais¹. Il est également possible que ce résultat eût été obtenu par une convention amiable entre l'Angleterre et les révolutionnaires, comme prix du concours accordé par la première à la cause de la liberté². On a fait observer que la fin de la crise napoléonienne et les traités de 1814 auraient amené le retour de la colonie à l'Espagne³. Ceci est fort contestable, car lorsque l'Angleterre, en 1806, entreprit la conquête de la Plata, elle avait évidemment l'intention de se créer dans l'Amérique du Sud autre chose que des débouchés commerciaux temporaires; elle voulait sans aucun doute accomplir, là-bas, ce qu'elle avait fait au Cap.

Il y a tout lieu de penser que l'Angleterre aurait conservé cette nouvelle colonie, dans laquelle les immigrants n'auraient pas tardé à affluer⁴ et qui, étant donné son climat et ses richesses naturelles, serait devenue une des plus avantageuses possessions de la Couronne.

Personnellement, nous croyons que cette colonie aurait embrassé d'autres territoires que celui de l'Uruguay; mais, même restreinte à celui-ci, elle aurait exercé une influence énorme sur le reste de l'Amérique latine en y faisant pénétrer des méthodes politiques et commerciales empreintes de libéralisme et systématiques.

D'un autre côté, l'existence au sein de l'Amérique du Sud d'une contrée prospère relevant de l'Angleterre aurait rendu impossible la création de la doctrine de Monroe, et il est à penser que le rôle joué à présent dans la politique générale du Nouveau-Monde par les États-Unis aurait été l'apanage de la Grande-Bretagne.

George Nestler TRICOCHE.

1. Voir, par exemple, Hirst, *loc. cit.*

2. Williams, *loc. cit.*, paraît être un peu de cet avis.

3. Bennington, *loc. cit.*

4. Voir Dawson, *loc. cit.*

BULLETIN HISTORIQUE

HISTOIRE D'ITALIE

(1912-1920).

PÉRIODE DU RISORGIMENTO, 1789-1920.

Huit ans ont passé depuis notre dernier *Bulletin italien*¹, huit ans remplis d'événements formidables, dont un des bénéfices aura été, sans nul doute, en dépit de quelques nuages passagers, un rapprochement sérieux entre les deux pays que nous associons dans notre sympathie intellectuelle : la France et l'Italie. Pendant ces huit ans, il va sans dire que, dans l'un et l'autre de ces pays, l'effort scientifique s'est ralenti, et nous aurions peu de mal à établir le bilan de leur production en ce qui touche l'histoire du *Risorgimento*, si, d'une part, nous n'avions à solder ici même une sorte d'arriéré d'avant la guerre, à l'égard des auteurs et éditeurs italiens, dont nous avons trop tardé à lire les ouvrages ; si, d'autre part, des tâches multiples et diverses, au cours de la guerre, n'avaient amené une accumulation d'ouvrages de toute espèce, parus depuis 1914, sur notre table de travail, trop longtemps délaissée. Qu'ils veuillent bien, les uns et les autres, accepter nos excuses et se contenter des rapides indications bibliographiques contenues dans les pages qui suivent et qu'ils soient sûrs d'être, à l'avenir, mieux traités.

ORGANISATION GÉNÉRALE DU TRAVAIL. — La science italienne contemporaine a été, dans son ensemble, remarquablement analysée, dans son esprit, dans ses procédés et dans ses moyens, par M. H. JOLY². Au point de vue de l'histoire, les moyens essentiels de cette science sont les archives et les bibliothèques. Des archives italiennes, il convient seulement de savoir qu'en vertu d'une circulaire du 30 janvier 1913, on a dû réunir au ministère de l'Intérieur, de qui elles continuent de dépendre, les inventaires existants, et que,

1. Mars-avril 1913, p. 352 et suiv.

2. *Les Universités italiennes*, dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 août 1914.

en décembre 1916, elles sont devenues accessibles aux travailleurs pour la période 1830-1847. Les notices de la publication bien connue de M. G. DEGLI AZZI continuent de fournir des renseignements précis sur de nombreux dépôts italiens¹, et l'*Annuario del R. Archivio di stato di Milano* des indications intéressantes sur la marche des travaux effectués dans cet important dépôt de l'Italie du Nord. Les manuscrits conservés dans les principales bibliothèques continuent d'être répertoriés par M. A. SORBELLI, dont les volumes XXIV et XXV, parus en 1917, sont principalement consacrés aux collections de Pise et Bologne². M. C. BARBAGALLO, dans une étude publiée par la *Rivista d'Italia*³, a montré toutes les insuffisances de ces bibliothèques, nombreuses sans doute (il y en avait 3,584 en 1915), mais mal distribuées dans le pays, peu dotées, en général mal cataloguées. On trouvera le répertoire de toutes ces institutions dans l'*Annuario degli istituti scientifici italiani* de M. Silvio PRISANO, qui rendra de grands services⁴. Des institutions de même nature, mais conçues sur un plan nouveau, parce que issues de la guerre, comme l'*Ufficio storico della mobilitazione*, institué à Rome, ont été étudiées par moi-même dans plusieurs articles⁵. Parmi les bibliographies italiennes récentes, l'une des plus sérieuses et les plus utiles est celle que M. Alessandro MANNO a consacrée à l'histoire du Piémont : je n'en connais que le volume qui correspond aux lettres *La-Mo*, mais je puis témoigner, par l'usage que j'en ai fait, de la valeur des articles consacrés aux localités et aux régions qui s'appellent Ligurie, Marengo, Monaco, Mondovi, Moncalieri, etc.⁶.

Mais les institutions scientifiques anciennes ou nouvelles ne « rendront » qu'autant que changera l'esprit de ceux qui, en Italie, se consacrent aux études historiques. M. R. CAGGESE a très justement montré que la période des plaidoyers et des panégyriques devrait être désormais close et qu'il est grand temps d'aborder dans un

1. *Gli archivi della storia d'Italia* (ser. II, vol. III, 7^{me} della Raccolta). Rocca San Casciano, Cappelli, 1913, in-8°, 301 p. La notice la plus importante est celle que M. G. Bonelli a consacrée à l'une des sections des archives de Turin (*Archivio di Corte*), d'où M. Bianchi a tiré les matériaux de ses publications.

2. *Inventari dei manoscritti delle biblioteche d'Italia*. Firenze, Olschki, 1917, in-8°, 177 et 301 p.

3. *Le Biblioteche in Italia*, dans la *Rivista d'Italia*, 15 janvier 1920.

4. Roma, Athenaeum, 1918, in-8°, x-516 p.

5. Georges Bourgin, *l'Antigermanisme et la méthodologie historique en Italie* (*Revue bleue*, 20-27 avril 1918); *Le bureau historiographique de la mobilisation italien* (*Bibliographe moderne*, janvier-juin 1918-1919).

6. *Bibliografia storica degli stati della monarchia di Savoia* (*Biblioteca subalpina*, t. IX). Torino, Bocca, 1913, in-4°, 536 p.

esprit critique l'*histoire de la péninsule*¹. C'est à ces préoccupations nouvelles que répond, en partie, la création d'une nouvelle revue, la *Nuova Rivista storica*, dont M. L. HALPHEN a analysé les tendances² et qui continue de vivre très activement, grâce au dévouement des jeunes historiens groupés autour de MM. Rota et Barbagallo. Sans doute, la vie locale est trop intense encore en Italie pour qu'on puisse voir de sitôt s'atténuer la dispersion des efforts scientifiques entre tant d'institutions similaires. M. Albano SORBELLI, pour la Romagne³, M. Antonio PANELLA, pour la Toscane⁴, ont montré quels avaient été les avantages de ce qu'on peut appeler le régionalisme historique ; aux savants de la nouvelle école de montrer désormais les avantages du travail organisé et centralisé. Dès maintenant, dans cet esprit, M. Ettore ROTA, l'un des directeurs de la revue précitée, a consacré une intéressante notice à l'un des historiens les plus originaux et les plus avertis de l'Italie contemporaine, M. Gaetano SALVÉMINI, dont, au cours de ce Bulletin, nous aurons l'occasion de citer plusieurs fois le nom⁵. Puissent ces historiens, dont quelques-uns, comme le regretté Savi-Lopez, directeur de l'*Institut italien de Paris*⁶, ont pu collaborer avec quelques Français, être assurés de la sympathie avec laquelle, en notre pays, autour du *Bulletin des études italiennes*⁷ organisé par MM. HAUVENTTE, JORDAN et BOUVY, de la *Nouvelle Revue d'Italie*⁸ réorganisée par MM. É. LÉMONON et M. MIGNON, de l'*Institut français de Florence*⁹, on suivra leurs efforts. Cette sympathie, déjà ancienne, comme le prouve l'intéressante notice que feu M. Charles DEJOB a consacrée à la Société d'études italiennes¹⁰;

1. *Rivista d'Italia*, 15 mars 1920.

2. *A propos d'une nouvelle Revue historique italienne*, dans le *Bulletin italien*, juillet-décembre 1917.

3. *Delle cose operate dalla R. Deputazione di storia patria per le provincie di Romagna dall' anno 1914 al 1910*. Bologna, Emiliano, 1916, in-8°, 22 p.

4. *Gli studi storici in Toscana nel secolo XIX e l'opera cinquantenaria della R. Deputazione toscana di storia patria*. Bologna, Zanichelli, 1916, in-8°, 20 p.

5. *Una pagina di storia contemporanea*, Gaetano Salvéminti. Milano, Albrighi-Segati, 1919, in-8° (Biblioteca della nuova *Rivista storica*, n° 1).

6. Sur son œuvre, voir la notice de M. G. Manacorda, dans la *Rivista d'Italia*, juin 1919.

7. Chez E. Leroux. Joindre : général A. di Giorgio, *l'Alliance franco-italienne*; trad. par M. Georges Hervo. Paris, Impr. nationale, 1919, in-8°, 20 p.

8. Chez Félix Alcan en France, chez Formiggini en Italie.

9. Cf. à son sujet l'article de M. J. Alazard, *Revue bleue*, 10 janvier 1914, et la notice non signée de la *Revue hebdomadaire*, 8 février 1915.

10. *Histoire de la Société d'études italiennes*. Paris, de Boccard, 1919, in-8°, 85 p.

s'est renforcée, dans ces dernières années, en se dégageant précisément de la rhétorique périlleuse pour la vertu des individus et des peuples et la sûreté de leurs relations¹.

GÉNÉRALITÉS. — Le recueil des articles écrits de 1884 à 1911 par M. Alessandro d'ANCONA se clôt heureusement par un index des noms propres; on y trouve une quantité de notes souvent minuscules sur divers faits ou divers personnages du *Risorgimento*: Stendhal et l'Italie; Vieusseux et la Toscane; la mission d'Aleardi en France en 1848; Montanelli et Guerrazzi; Isaac Artom, le collaborateur de Cavour; Costantino Nigra, poète; la campagne de 1859; l'alliance prusso-italienne de 1866, tels sont les morceaux de résistance du volume, écrits, bien souvent, à propos d'un livre récent ou d'une allusion contemporaine, presque toujours vivants et bienvenus. Dans l'excellente petite collection de la Bibliothèque de l'Université populaire de Milan, le professeur Arrigo SOLMI a publié un *Risorgimento italiano* qui est un clair résumé de l'histoire italienne de 1815 à 1920; l'auteur est parvenu, en moins de 200 pages, à mettre en lumière les faits les plus caractéristiques de cette histoire². L'*Italia dal 1870 ad oggi*³ de M. Conrado BARBAGALLO constitue un autre travail de vulgarisation intelligente, où l'évolution économique de l'Italie moderne est retracée dans ses faits essentiels et en liaison avec les événements de la politique intérieure et extérieure⁴.

HISTOIRE LITTÉRAIRE. — Deux ouvrages de M. Luigi TORRELLI mettent en lumière deux aspects essentiels de la vie littéraire en Italie: le théâtre⁵ et la critique⁶. Dans le premier, M. Torrelli montre que,

1. Voir, à cet égard, Hauvette, *Les études italiennes*, dans la *Science française* (rédigé pour l'Exposition universelle de San-Francisco). Paris, Larousse, 1915, 2 vol. in-8°, t. II; — J. Luchaire, *Les relations intellectuelles franco-italiennes*, dans la *Revue politique et parlementaire*, 10 avril 1918, et Carlo Pellegrini, *Edgar Quinet e l'Italia*. Pisa, Folchetti, 1919, in-8°, 129 p., que je n'ai pas eu entre les mains.

2. *Biblioteca dell' Università popolare*, série A. Milano, 10, via Pace; 21. 50.

3. Milano, Treves, 1918, in-18, 93 p.

4. Cf. Ch. Seignobos, *Le passé et l'avenir de l'Italie*, dans *Scientia*, décembre 1919; — A. Ferrari, *Principi e fasi del Risorgimento italiano*, dans *Nuova Rivista storica*, mai-août 1919.

5. *L'evoluzione del teatro contemporaneo in Italia*. Palermo, Sandron, 1913, in-16, 435 p. On trouvera une bibliographie de l'histoire du théâtre en Italie dans un compte-rendu de M. C. Levi sur le livre de M. A. Chiappelli (*Storia del teatro in Pistoia*), dans *Archivio storico italiano*, 1913, 1^{er} fasc., p. 429.

6. *La critica letteraria italiana negli ultimi cincquant' anni (Biblioteca di cultura moderna)*. Bari, Laterza, 1914, in-8°, 511 p. Sur le journalisme italien,

dégradé de toute influence traditionnelle, le théâtre italien a pu très naturellement passer du romantisme et du naturalisme au vérisme des Giacosa, des Rovetta et des Praga, et souligne le peu de valeur « nationale » des œuvres, souvent remarquables, qui ont été jouées en Italie. Dans le second, il distingue les grands courants de la critique : romantique, avec Francesco de Sanctis; positiviste, avec les philosophes comme Bonghi et Chiappelli; les lettrés comme Carducci, Zumbini, Graf et d'Ovidio; les journalistes comme Morello-Rastignac, Capuana, Scarfoglio; les savants comme Lombroso; enfin esthétique, avec M. B. Croce et la *Critica*. Ces deux livres auraient la valeur de bons instruments de travail si l'on y trouvait les indications bibliographiques et biographiques que paraît comporter l'analyse des œuvres énumérées¹.

HISTOIRE ÉCONOMIQUE. — C'est un des mérites, parmi beaucoup d'autres, de la *Riforma sociale*, la revue « libériste » de Turin, que d'assurer la publication régulière de l'ouvrage considérable, par la taille et par le contenu, que constitue l'*Italia economica* de M. Riccardo BACHI². Ses notices, ses tableaux, ses bibliographies fournissent des matériaux de premier ordre aux économistes et aux historiens. M. Ernest LÉMONON est l'un et l'autre, et on lui saura gré, à plusieurs titres, de son étude sur l'*Italie économique et sociale de 1861 à 1912*³; il y montre la remarquable façon dont l'Italie a pu se relever, depuis 1861, et ses progrès véritablement gigantesques entre 1898 et 1907. L'évolution sociale y est moins nettement analysée, et, à cet égard, on se reportera davantage, pour le point de vue moral, aux travaux de M. Henri JOLY⁴ ou de M. Anto-

cf. R. Barbiera, *Per la storia del giornalismo italiano : l'alba del « Corriere della sera »*, dans *Rivista d'Italia*, septembre 1919. — Sur certains éléments de la vie intellectuelle à Florence, voir les deux ouvrages, que nous n'avons pas reçus : Gaspero Barbéra, *Lettere di Gaspero Barbéra, tipografo editore (1841-1879)*, avec préface d'A. d'Ancona. Firenze, Barbéra, 1914, in-16, xx-317 p., et P. Prunas, *Il gabinetto scientifico-letterario G.-P. Vieusseux, 1919-1914*. Firenze, Soc. tip. fiorentina, 1914, in-8°, 223 p.

1. Signalons, à propos de F. de Sanctis, ses *Lettere da Zurigo a Diomede Marvasi, 1856-1860*, publiées par Elisabetta Marvasi, avec une préface de B. Croce. Napoli, Ricciardi, 1913, in-16, 146 p., et Benedetto Croce, *Gli scritti di Francesco de Sanctis*. Bari, Laterza, 1917, in-8°, 116 p.

2. 1913, xvi-313 p.; 1914, xvi-314 p.; 1915, xvi-317 p.; 1916, xvi-394 p.; 1917, xvi-312 p.; 1918, xv-352 p.

3. Collection du Musée social. Bibliothèque d'histoire contemporaine, Paris, Félix Alcan, 1913, in-8°, 432 p.

4. *Études sociales sur l'Italie. L'Ombrie*, dans le *Correspondant*, 25 janvier 1913; *le Latium, Rome capitale et la campagne romaine*, Académie des sciences morales et politiques, comptes-rendus, juin 1913.

nio GRAZIADEI¹; pour le point de vue de la législation, au très bon petit livre du député Angiolo CABRINI², un des hommes les plus clairvoyants et les plus actifs du Parlement italien. M. Cabrini montre qu'en matière sociale les premières réalisations remontent à l'année 1880; depuis lors, dans la mesure où ses traditions et ses besoins le lui permettaient, l'Italie a imité les grands pays voisins, dotés de tout un système d'assurances et de protection, gardant d'ailleurs sa pleine originalité en ce qui touche les institutions agraires. — M. Cabrini est un des membres du commissariat de l'émigration. A ce phénomène si caractéristique de l'Italie moderne, un grand nombre d'ouvrages ont été consacrés, dont nous ne retiendrons ici que celui de M. Ernest LÉMONON, qui a su très heureusement exposer une question délicate en employant des arguments et en utilisant des faits qui ne peuvent plus, ni en France ni en Italie, donner matière à de fâcheuses interprétations³. M. PAULO-G. BRENNNA a également étudié l'émigration italienne, qui est, dans la péninsule, un fait ancien⁴; mais ce fait a pris, à partir des environs de l'année 1881, un caractère tout nouveau, avec des répercussions considérables sur l'économie italienne. M. Brenna montre, très justement, l'« adaptabilité » des ouvriers italiens : « soyeux » à Lyon, mineurs en Lorraine, vigneron à Avignon, métallurgistes en Allemagne, confiseurs à New-York. Mais il se contente de décrire et ne propose pas de remède. M. L. BONNEFON-CRAPONNE⁵ place le phénomène de l'émigration dans l'ensemble de l'économie italienne, dont il retrace l'évolution aux XIX^e et XX^e siècles et les principales manifestations actuelles : sériciculture, tissage de la soie, du coton et de la laine, métallurgie et industries dérivées, agriculture, industrie des étrangers, telles sont les principales directions où s'affirme l'activité des Italiens, dont la réussite en matière de construction automobile ou d'hydro-électricité est un gage de leur avenir industriel. L'économie italienne n'a pu, comme toutes les économies, qu'être bouleversée par la grande guerre : on en trouvera des preuves

1. *La questione agraria in Romagna. Mezzadria e bracciatanto* (*Biblioteca della Critica sociale*). Milano, Critica sociale, 1913, in-16, 252 p. Cf. G. Bourgin, *La question agraire en Italie*, dans la *Revue d'Économie politique*, 1912, p. 148 et suiv.

2. *La Legislaçao sociale*, dans la collection *l'Italia d'oggi*. Roma, Bon-temelli, 1914, in-16, 266 p.

3. *L'après-guerre et la main-d'œuvre italienne en France*. Paris, Félix Alcan, 1918, in-18, 90 p.

4. *L'emigrazione italiana nel periodo antebellico*. Firenze, Bemporad, 1918, in-18, VIII-335 p.

5. *L'Italie au travail*. Paris, P. Roger, [1916], in-18, x-282 p.

surabondantes dans la collection de M. R. BACHI, déjà signalée, et dans le recueil officiel publié par les soins de M. GIUFFRIDA sous le titre de *l'Effort économique et financier de l'Italie pendant la guerre*¹.

HISTOIRE MILITAIRE ET NAVALE. — En dehors des ouvrages multiples publiés sur la grande guerre, dont nous citerons plus loin quelques-uns², on compte peu de livres consacrés à l'histoire militaire de l'Italie moderne. Le lieutenant-colonel Sante LARIA a constitué *I fasti militari dei finanzieri d'Italia*³. Le tome premier de cette histoire retrace l'origine de ce corps, qui est sorti d'un corps pontifical créé en 1786 et des « chasseurs verts » de la Cisalpine. Pendant la période française, les *finanzieri* participèrent à plusieurs expéditions contre les brigands des frontières ; après 1815, plus d'un d'entre eux fit partie des *carbonari* et joua un rôle dans les insurrections de 1831, 1843, 1848, 1849 et 1859. C'est un aspect spécial de la vie militaire pendant la grande guerre qu'étudie le Dr Francesco LEONETTI en commentant les textes qui concernent la *Mobilitazione industriale italiana*, organisée par le décret du 26 juin 1915⁴.

La grande guerre a attiré l'attention des Italiens sur le facteur naval, grâce surtout aux productions de l'*Ufficio speciale* du ministère de la Marine⁵. M. Pietro SILVA, le distingué professeur à l'Académie navale de Livourne, a exposé les progrès faits par la marine italienne depuis le temps de la défaite de Lissa jusqu'au moment où Rizzo fit sauter en plein port de Trieste le cuirassé autrichien *Wien* et où, le 11 juin 1918, le même Rizzo et

1. Rome, impr. de l'Institut international d'agriculture, 1919, in-4°, 63 p. Cf. mon compte-rendu dans la *Revue du mois*, 10 janvier 1920. Joindre : R.-G. Lévy, *L'Italie économique*, dans la *Revue des Deux Mondes*, 1915, t. LXXXV, p. 28 et suiv.; C. Manducci, *L'essor industriel de l'Italie*, dans la *Science et la vie*, mars 1918, et, pour le commerce, le t. II du *Manuale di storia del commercio*, par A. Segre (Torino, Lattes, 1915, in-8°, 513 p.), p. 268-379. — Nous n'avons pas reçu : Sartorius von Waltershausen, *Die sizilianische Agrarverfassung und ihre Wendungen, 1786-1912*. Leipzig, 1913, in-8°.

2. Voir p. 283.

3. T. I, 1800-1870. Milano, Alfieri-Lacroix, 1917, in-8°, xv-376 p.

4. Roma, collection des *Manuali pratici legislativi*, n° 12, tip. della Camera dei deputati, 1916, in-18, 268 p. — A compléter par le *Bulletino del Comitato centrale della mobilitazione industriale*.

5. C'est de cette espèce de propagande que relèvent le livre de M. Maffei Maffei et la luxueuse revue mensuelle *l'Italia sul mare*, brillant succédané de la solide *Rivista marittima*.

ses compagnons remportèrent, à Premuda, une véritable victoire navale¹. Il y montre l'action des grandes individualités, comme Saint-Bon et B. Brin, mais s'efforce de replacer cette action dans le cadre de la vie nationale. Avec M. Mario SOBRERO, nous retombons dans la mauvaise littérature de guerre : comme ceux qui, en France, ont prétendu décrire l'œuvre de la mariné, M. Sobrero se contente de rappeler, à grand renfort d'épithètes, l'héroïsme silencieux de celle-ci²; le moindre récit critique d'une opération ferait mieux notre affaire. Si le livre de M. Archibald HURD est tendancieux³, parce qu'il est écrit par un allié sympathique à l'œuvre italienne, il a cependant beaucoup plus de valeur que le livre de M. Sobrero, parce que l'auteur est un spécialiste et qu'il a dessiné avec précision le cadre chronologique où s'est déroulée, pour l'Italie, la guerre maritime et déterminé l'aire d'action de certaines formes offensives ou défensives nouvelles, telles que l'aviation ou la marine marchande. Malheureusement, il ne situe pas suffisamment le rôle politique de l'Italie par rapport aux puissances et aux problèmes méditerranéens. Quant à l'ouvrage du contre-amiral E. BRAVETTA⁴, ce n'est qu'un manuel, pour le grand public sans doute, de la guerre sous-marine : la description du sous-marin, ses moyens défensifs et offensifs, son rôle dans les flottes de combat, la défense active et passive des navires marchands, telles sont les principales divisions où il a réparti une matière déjà riche et dont l'étude détaillée de la guerre ne peut manquer d'augmenter la masse.

HISTOIRE COLONIALE. — Un bon exposé de l'histoire coloniale de l'Italie, depuis 1852, c'est-à-dire depuis le moment où le Piémont songea à organiser une colonie pénitentiaire dans l'archipel malais, jusqu'à la conquête de la Libye, a été dressé par M. Alberto BOTARELLI⁵;

1. *Da Lissa a Premuda* (coll. *Pagine dell' ora*, n° 48). Milano, Treves, 1918, in-16, 63 p. Cf. O. Guéhéneuc, *la Revanche de Lissa*, dans la *Revue de Paris*, 1^{er} août 1918, et la brochure : *la Política navale dell' Italia e degli altri stati belligeranti, e dei neutrali nell' ora presente, Quaderni della Rassegna la Vita marittima e commerciale*. Genova, 1918, in-8°, 290-III p.

2. *Sulle navi d'Italia*. Milano, Alfieri-Lacroix, [1917], in-8°, 159 p.

3. *Italian sea power in the great war*. London, Constable and C°, [1918], in-16, 124 p.

4. *L'insidia sottomarina e come fu debellata, con notizie sul recupero delle navi affondate*. Milano, Hoepli, 1919, in-8°, 500 p.

5. *Compendio di storia coloniale italiana* (Biblioteca del collegio di scienze politiche e coloniali, I). Roma, tipografia della Camera dei deputati, 1914, in-16, 210 p. — Sur l'Érythrée, cf. A. Omodeo, V. Peglio, Gh. Valenti, *la Colonia Eritrea, condizioni e problemi* (Società italiana per il progresso delle scienze). Rome, Bertero, 1913, in-8°, 226 p.

l'auteur montre très justement la liaison très étroite des événements intérieurs et de l'expansion coloniale, mais on ne voit pas suffisamment, en dehors des documents parlementaires, les sources sur lesquelles repose son travail, et il ne replace pas assez l'effort italien dans l'ensemble des efforts coloniaux réalisés par les états européens aux xix^e et xx^e siècles. Un autre petit livre de M. Ernest LÉMONON⁴, nourri de faits et de citations, oppose avec esprit l'impérialisme de Crispi, qui s'est renouvelé dans le nationalisme de l'*Idea nazionale*, et la prudence de Depretis et de Di Rudini, et poursuit l'étude de la politique coloniale italienne pendant la guerre. A cet égard, on regrettera que M. Lémonon n'ait pas étudié dans le détail les idées très intéressantes de l'Institut colonial; du moins, avec les amis de l'Italie, il pourra se réjouir des réalisations qui ont été récemment enregistrées touchant l'Asie Mineure et la Méditerranée orientale.

Un grand nombre d'ouvrages ont été consacrés à la conquête de la Tripolitaine². Nous ne retiendrons ici que l'ouvrage officiel du capitaine de frégate G. RONCAGLI, qui, dans les archives de la section historique de la marine, aux destinées de laquelle il préside actuellement, a trouvé la matière d'un travail considérable. Le tome premier, récemment paru³, expose les raisons profondes, économiques, politiques et sentimentales, qui ont amené l'Italie à se préoccuper de la Tripolitaine, étudie le plan général de la campagne, sa préparation, et fait l'historique des opérations en Adriatique, dans la mer Ionienne, dans la Méditerranée centrale, à Tripoli, Tobruk, Derna, Bengasi et Homs, jusqu'au moment où la publication du décret du 5 novembre 1911, établissant la souveraineté italienne dans cette partie de l'Afrique du Nord, clôture la première période de la conquête.

La grosse difficulté que l'Italie devait trouver en Tripolitaine — et qu'elle y a, de fait, trouvée — c'est l'élément fanatique⁴. M. Aldo-

1. *La politique coloniale de l'Italie*. Paris, Félix Alcan, 1919, in-16, iv-75 p.

2. Nous citerons ici : C. Causa, *La guerra italo-turca e la conquista della Tripolitania e della Cirenaica dallo sbarco di Tripoli alla pace di Losanna* (1^{re} éd., 1912). Firenze, Salani, 1913, in-16, 314 p.; B. Labanca, *La guerra italo-turca, considerazioni storiche, politiche, religiose*. Agnone, tip. Sannitica, 1912, in-8°, 106 p.; G. Bordoni, *Storia completa della guerra italo-turca*. Milano, Bietti, 1913, in-8°, 190 p.

3. *Guerra italo-turca (1911-1912). Cronistoria delle operazioni navali*. Milano, Hoepli, 1918, in-8°, xix-436 p.

4. Sur la Tripolitaine au point de vue économique, cf. *Guida-Annuario della Tripolitania...*, 1916-1917. Genova, Provenzal, 1917, in-8°, 708 p., et

brandino MALVEZZI, bien que nationaliste convaincu¹, explique qu'il y a moyen, pour les Italiens, de ne pas s'aliéner cet élément, et qu'il y a lieu, à cet effet, de favoriser les congrégations religieuses indigènes pour contrecarrer l'action politico-religieuse ottomane. Le rôle des Senoussistes tripolitains pendant la grande guerre aura peut-être fait changer M. Malvezzi d'avis sur ce point. Ajoutons que le nationalisme de M. Malvezzi se donne libre carrière touchant... la France, à qui il reproche d'avoir échoué totalement, au point de vue musulman, en Algérie et en Tunisie : l'Italie, sans doute, eût fait mieux.

BIOGRAPHIE. — Une des caractéristiques, et, sans doute, une des erreurs de l'historiographie moderne en Italie, c'est l'importance qu'elle donne aux études biographiques. Nous ne retiendrons, des figures innombrables qui sollicitent l'attention des écrivains, que les essentielles, et, parmi les écrits biographiques, que ceux qui s'efforcent de rattacher l'étude biographique à l'évolution profonde de la nation.

Leopardi a été étudié dans divers travaux : le livre de M. Paul HAZARD² fournit une analyse délicate du pessimisme éminemment original du grand écrivain italien. L'*Essai* de M. N. SERBAN ne renouvelle rien en matière leopardienne³; on y trouvera une bonne traduction du *Journal d'amour*. M. L. FALCHI a montré les éléments de la pensée civique de Leopardi⁴.

Mazzini est l'objet d'études non moins nombreuses. La publication de ses œuvres continue régulièrement⁵. A l'histoire de sa jeunesse,

R. della Volta, *la Tripolitaine*, dans la *Revue économique internationale*, 15-20 octobre 1913.

1. *L'Italia e l'Islam in Libia*. Milano, Treves, 1913, in-18, xxiv-270 p.

2. *Leopardi* (coll. les *Grands écrivains étrangers*). Paris, Bloud, 1913, in-18, 243 p. Cf. G. Finzi, traduction Mme Thiérrard-Baudrillard, *Giacomo Leopardi. Sa vie et son œuvre*. Paris, Perrin, 1920, in-16, viii-280 p.

3. *Leopardi sentimental. Essai de psychologie leopardienne*. Paris, Champion, 1914, in-8°, 247 p. Cf. la traduction anglaise de divers poèmes de 1828-1830, par H. Cloriston, dans *Quarterly Review*, janvier-avril 1913; C. Pascal, *Le scritture filologiche di G. Leopardi*. Catania, Battiatto, 1919 (voir *Rivista d'Italia*, juin 1919, p. 274-275).

4. *Nuove osservazioni sul sentimento civile del Leopardi*, dans *Nuova Antologia*, 1^{re} mars 1913. Nous n'avons pas reçu : Antonio Fradeletto, *Giacomo Leopardi*. Milano, Treves, 1919, in-16, xi-50 p. (coll. des *Pagine dell' ora*).

5. Le t. XV de l'*Epistolario* est paru en 1918 (Imola, Galeati, in-8°, vi-281 p.). La fameuse lettre de Mazzini à Charles-Albert a été étudiée, d'après la collection Malvezzi, par M. Albano Sorbelli (*La prima edizione della lettera di Giuseppe Mazzini a Carlo-Alberto*. Bologna, Gamberini-Parmiggiani, 1918, in-8°, 12 p.).

M. Alessandro Luzio a consacré un important livre : il a publié un choix de lettres de la mère de Mazzini¹, où l'amour maternel le plus intense s'exprime pour celui que son patriotisme condamne aux périlleuses entreprises et à l'exil amer. Dans son milieu familial, on comprend que Mazzini ait pu puiser cette confiance en soi, qui constitue un des aspects de sa psychologie. M. F.-L. MANNUCCI a, d'autre part, étudié les origines littéraires de Mazzini², en utilisant les notes et extraits sortis de la plume du futur conspirateur entre 1820 et 1829. Extrêmement précoce, Mazzini a beaucoup lu et, sans doute, beaucoup retenu ; c'est probablement pour cela que, en dépit de ses exégètes italiens, sa pensée se trouve, sur tant de points, si peu originale. Parmi ces exégètes, deux ont récemment abordé l'étude de la pensée mazzinienne avec un état d'esprit critique assez rare en Italie : l'un est M. E. BERTANA, dans un article important de la *Nuova Rivista storica*³, où il étudie les sources intellectuelles de Mazzini ; l'autre est M. Gaetano SALVÉMINI, qui a montré les rapports exacts de la pensée et de l'action chez Mazzini, dans un volume de tous points remarquable faisant partie de la bonne petite collection la *Giovine Europa*⁴. M. Salvémini définit le système mazzinien comme essentiellement théocratique-utopiste ; ce système est issu de la philosophie de Rousseau et du socialisme saint-simonien. Si, en matière politique, bien souvent indépendamment de l'action de Mazzini lui-même, ses idées sont parvenues à se réaliser, elles ont échoué en matière religieuse et sociale ; sur ce dernier point, elles se sont heurtées au socialisme moderne, prolétarien, destructeur et antinational. MM. F. DE LUCA⁵, Mario BARATTA⁶ et H. BERGMANN⁷ ont étudié des aspects particuliers de la pensée ou de l'action mazzinienne en matière politique et sociale⁸.

Y a-t-il eu entre Mazzini et Gioberti des rapports intellectuels ?

1. Maria Mazzini, *Carteggio inedito del 1834-1839*. Torino, Bocca, 1919, in-16, xu-382 p. Cf. l'étude de G. Gentile, *Rivista d'Italia*, mai 1919, p. 45-58.

2. *Giuseppe Mazzini e la prima fase del suo pensiero letterario*. Milano, Casa editrice Risorgimento, 1919, in-18. Cf. l'étude de P. Silva, dans le *Corriere della sera*, 31 août 1919.

3. Septembre-décembre 1919, p. 497-539.

4. Catania, Battiatto, 1915, in-8°, 202 p. Sur les idées sociales de Mazzini, voir le résumé d'une conférence du professeur Colajanni dans le *Corriere della sera*, 7 avril 1919.

5. *Giuseppe Mazzini e le più importanti questioni politico-sociali odiere*. Catania, Giannotta, 1913, in-16, 35 p.

6. *Giuseppe Mazzini ed il confine orientale d'Italia (Quaderni geografici)*, 7). Novara, Istituto di Agostino, 1919, in-8°, 30 p.

7. *Mazzini et les Slaves*, dans le *Monde slave*, mai 1918.

8. Sur le séjour de Mazzini en Angleterre, voir les *Recollections* de John

Telle est la question que s'était posée M. Edmondo Solmi dans un livre posthume, publié par M. Arrigo Solmi¹. M. Solmi connaît certainement mieux Gioberti que Mazzini, auquel il attribue à tort une grande originalité de pensée; les analogies d'idées qui déterminent les deux patriotes ne permettent pas de conclure à une parenté proprement dite. Au surplus, ces rapports n'ont pu durer bien longtemps, car ils ne sont pas antérieurs à 1833 et ils n'ont pas duré après 1848, date de la rupture entre Gioberti et Mazzini. M. Solmi, en revanche, expose avec beaucoup de précision l'influence du procès de 1833 et de l'exil en France sur la formation des idées de *Il Primate*. La rupture entre Mazzini et Gioberti fut rendue publique lorsque parut l'écrit de Mazzini, quatre jours après la chute du ministère Gioberti². Pour M. Giuseppe MAGGIORE, il y a une parenté d'idées entre Fichte et Gioberti³, car le second a été, par ses écrits, l'excitateur de la race latine, comme le premier a été, par ses discours, celui de la nation allemande. Mais, ouvrage de propagande, l'opuscule de M. Maggiore se contente d'affirmations grandiloquentes, qui ne peuvent tenir compte de démonstrations. M. Gustavo BALSAMO-CRIVELLI s'est donné la tâche de publier les grandes œuvres de Gioberti. En 1917 paraissait, par ses soins, l'*Ultima replica ai municipali*⁴, dirigée principalement contre Da Bormida et Pinelli, et dont la première édition fut brûlée, par souci d'union nationale et par respect du souvenir de morts récents, le 7 juin 1852; le seul exemplaire subsistant, retrouvé à la Bibliothèque nationale de Rome, a permis à M. Balsamo-Crivelli d'enrichir l'histoire des polémiques patriotiques d'un texte remarquable, où Gioberti fait la critique des théories et, encore plus, du scepticisme des « municipaux » italiens. Le *Primate morale* est antérieur à l'*Ultima*

Morley, publiées à Londres en 1917 (cf. *Rivista d'Italia*, décembre 1919, p. 539-540). — Sur deux amis de Mazzini, voir Alfonso Lazzari, *Lettera di Eleonora Ruffini a E. Benza*. Rome, Lapi, 1916, 90 p. Joindre : général Filaret, *La pensée de Mazzini*, dans la *Nouvelle Revue d'Italie*, avril 1920.

1. *Mazzini e Gioberti* (*Biblioteca storica del Risorgimento italiano*, VII, 8). Milano, Società editrice Dante Alighieri, 1913, in-18, xx-467 p.

2. Voir Natali, *L'idea del Primate italiano prima di Vincenzo Gioberti*, dans la *Nuova Antologia*, 1^{er} juillet 1917. — Sur l'évolution du néoguetfisme, voir Antonia Anzilotti, *Del neoguetfismo all' idea liberale*. Milano, Società editrice Dante Alighieri, 1917, in-8°, 69 p.

3. *Gioberti e Fichte* (coll. des *Pagine dell' ora*, 53). Milano, Treves, 1919, in-18, 68 p.

4. *Biblioteca di storia contemporanea*, 9. Torino, Bocca, 1917, in-18, 204 p. Cf. une curieuse application aux événements contemporains par R. Mauro, *Il « disfattismo » nella disfatta di Novara*, dans la *Critica sociale*, 16-31 mars 1918.

*replica*¹. L'idée première de l'ouvrage a été formulée par Gioberti dès 1842, et il a été écrit avant le mois de mai 1843. Les éditions postérieures diffèrent de la première touchant le passage consacré aux Jésuites, devenu les *Prolegomeni*, dans lesquels Gioberti refuse aux membres de l'ordre la faculté de redevenir véritablement Italiens. Dédié à Silvio Pellico, le *Primate* fait reposer l'avenir de l'Italie sur l'idéal religieux, et cet avenir ne peut être réalisé que par l'éducation de l'opinion publique et par la collaboration de la papauté et du royaume piémontais².

Une des familles qui, dans le Mezzogiorno, ont eu le plus d'influence, et la plus méritée est, sans nul doute, celle des Poerio, sur lesquels M. Benedetto CROCE fournit un ensemble de renseignements tout à fait intéressants³. Le juriste Giuseppe Poerio, tout nourri de J.-J. Rousseau et de Goethe, a participé au mouvement de 1799 et soutenu le gouvernement français après 1806; au retour des Bourbons, il sera puni par trois années d'exil, mais son esprit modéré n'adoptera pas alors les conclusions révolutionnaires de son frère Raffaele, qui jouera un rôle dans les événements de 1820. De ses deux fils, Carlo est celui qui continue le mieux sa pensée, car c'est lui qui s'efforcera de convertir Naples à la monarchie constitutionnelle. Sa fille Carlotta a été la mère des Imbriani et elle a maintenu la tradition « poerienne parmi ses nombreux enfants⁴ ». Quant à Alessandro Poerio, dont M. B. CROCE a publié un certain nombre d'œuvres⁵, il a fait l'objet d'une courte, substantielle et un

1. *Del primato morale e civile degli Italiani*, t. I (*Collezione dei classici Ital.*, XXIV). Torino, Unione tipografica editrice torinese, 1919, in-18, LXVIII-262 p. Le t. II vient de paraître. Cf. l'étude d'Ottolini dans la *Rivista d'Italia*, avril 1919, p. 500-501.

2. Des *opera minora* de Gioberti, à citer : Vittorio Cian, *Letttere di Vincenzo Gioberti e di P.-D. Pinelli, 1833-1849*. Torino, Oliveri, 1913, in-8°, cxii-316 p. Je n'ai pas vu G. Saitta, *Il pensiero di Vincenzo Gioberti*. Messina, Principato, 1917, in-8°, 452 p. — De Gioberti, on pourra, à certains égards, rapprocher Rosmini (cf. G.-B. P., *Il Rosmini e gli uomini del suo tempo*. Firenze, Giannini, 1918, in-18, 262 p.; P. Pedrotti, *La missione diplomatica di un filosofo irredento*, dans *Vita italiana*, 15 novembre 1917) et Romagnosi (sur ses rapports avec Hegel, cf. A. Ghisleri, *Metafisica germanica e mentalità italiana*, dans *Rivista d'Italia*, mars 1919, p. 273-284).

3. *Una famiglia di patriotti ed altri saggi storici e critici* (*Scritti di storia letteraria e politica*, XIII). Bari, Laterza, 1919, in-8°, VIII-310 p.

4. D'autres « essais » sont consacrés par M. Croce aux De Angelis, exilés en France en 1821, et dont l'un servira à Michelet pour ses travaux sur Vico, à D. Fiore, expulsé de Naples après 1799, à F.-P. Borzelli et G. de Sivo, deux écrivains napolitains de valeur.

5. *Il viaggio in Germania, il carteggio letterario ed altre prose*. Firenze, Le Monnier, 1917, in-16, 277 p.

peu grandiloquente biographie de M. Gilberto SECRÉTANT¹. Ce Poerio, que son état de santé a condamné aux lettres, a beaucoup voyagé; il s'est familiarisé avec la littérature allemande, tout en s'imprégnant de la poésie de Leopardi et de Tommaséo. Il a cherché à renouveler la poésie italienne en y faisant pénétrer sa foi patriotique; s'il n'a pas complètement réussi comme poète, il a du moins mis d'accord ses convictions et ses actes, car, blessé à la bataille de Mestre, livrée le 27 octobre 1848 pour le salut de Venise, il fut amputé d'une jambe et mourut, en héros, le 3 novembre suivant.

C'est une autre espèce de héros qu'Orsini, sur lequel on trouvera des renseignements dans la biographie compacte et diffuse que lui a consacrée M. Alessandro LUZIO². Il en ressort qu'Orsini, dès sa jeunesse, s'est révélé comme un déséquilibré. Cet état n'a pu être qu'exaspéré par les procédés politiques employés dans les milieux mazziniens, par son arrestation et sa détention de 1855. Quant à l'attentat contre Napoléon III, c'est l'acte d'un isolé subissant non seulement les conditions générales de son pays et de la France, mais l'influence qu'ont pu exercer sur sa psychologie rudimentaire d'autres attentats, ceux de Pianori, en 1855, et de Tibaldi, en 1857.

On sera très reconnaissant à M. D. BATTESTI, professeur au lycée de Nîmes, de la biographie qu'il a écrite sur le grand ministre italien Massimo d'Azeglio³. Sans doute, M. Battesti n'a pas dépouillé les sources italiennes dans le détail, et, en particulier, les nombreux *carteggi*, qui contiennent tant de renseignements, mais son livre repose sur des faits bien établis et bien choisis, et il met en pleine lumière l'artiste élégant et distingué, le patriote qui trouve sa voie en comprenant les tares du gouvernement romain, le littérateur lié avec le milieu manzonien, l'agitateur des États romains, entre 1844 et 1849, le ministre libéral de Victor-Emmanuel, vite dépassé par Cavour, qui saura, cependant, se servir de lui en 1859 et 1860, jusqu'au moment où d'Azeglio s'opposera aux enrôlements garibaldiens à Milan. D'Azeglio n'avait pas prévu jusqu'où les événements iraient, et sa vieillesse, toute remplie qu'elle ait été par des préoccupations d'ordre littéraire et artistique, a pu en être parfois assombrie. En mourant, le 15 janvier 1866, il laissait inachevés ses

1. *Alessandro Poerio*. Profili, n° 23. Genova, Formiggini, 1912, in-16, 77 p.

2. *Felice Orsini*. Milano, Cogliati, 1914, in-16, 442 p. Il est extraordinaire que M. Luzio ne se soit pas préoccupé des sources françaises de l'affaire Orsini (Arch. nationales, BB⁸⁰ 440-444).

3. *Un patriote italien : Massimo d'Azeglio. Sa vie, ses écrits, son rôle politique*. Bourges, Sire, 1913, in-8°, 287 p.

Ricordi, qu'il avait conçus comme un bréviaire de morale et de patriotisme.

D'Azeglio a été l'adversaire du « garibaldisme ». On aura peu de nouveautés à indiquer ici sur Garibaldi : le petit livre de M^{me} Anna ERRERA est écrit pour le grand public, avec un souci méritoire de simplicité dans l'expression¹. M^{me} Bice DOBELLI n'a rien changé au texte de M. G.-M. TREVELYAN². M. G. CASTELLINI a publié le second volume des *Pagine di storia* du garibaldien ABBA³, où sont groupées diverses études sur Garibaldi : la stratégie antimilitariste de Garibaldi, sa retraite de Rome en 1849, la formation du corps des « chasseurs des Alpes » dix ans plus tard, l'organisation diplomatique et militaire de la campagne de 1860, l'opinion politique dans le monde universitaire pisan en 1866, tels sont les sujets de ces études, que l'affection d'Abba pour le « héros » ne rend pas inutilisables pour l'historien. L'attitude de Garibaldi en 1859 a été étudiée par M^{me} Ida NAZARI MICHELI⁴, à l'occasion de son désaccord avec le colonel Medici touchant la conquête des Marches, désaccord qui aboutit à la démission de Garibaldi. Les documents utilisés, qui proviennent de la Bibliothèque nationale de Rome, nous renseignent en outre sur le rôle de la Ligue militaire fondée par Medici. C'est à un garibaldien français, Paul de Flotte, qu'est consacré le très joli livre de M. Adriano COLOCCI⁵. Ce marin aventureux, devenu révolutionnaire par réflexion et aussi par fantaisie d'esprit, après avoir joué sa partie dans les événements français de 1848-1850 et tenté de résister au coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte, prit part à l'expédition des « Mille », comme chef d'une petite légion de Français, et fut tué, le 22 août 1860, au combat de Solano. On l'a comparé à Pimodan — à un Pimodan rouge — et il y a de la vérité dans

1. *Garibaldi. Facile biografia*. Firenze, Bemporad, 1919, in-16, rv-254 p.

2. *Garibaldi. La formazione dell'Italia*. Bologne, Zanichelli, [1913], in-18, xiv-468 p. Voir Trevelyan, *Garibaldi e l'arte della guerra rivoluzionaria*. Udine, Moretti-Percotto, 1917, in-8°, 28 p.

3. *Ricordi garibaldini*. Torino, Società tipografica editrice nazionale, 1913, in-18, 348 p. Je n'ai pas reçu : Giacomo Curáto, *Documenti storici e cimeli riguardanti Garibaldi*. Roma, tip. Tiber, 1917, in-8°, 217 p. — Sur Garibaldi et la France en 1871, voir les pages venimeuses de M. H. Dutrait-Crozon, *Gambetta et la Défense nationale*. Paris, 1914, in-8°, p. 350 et suiv.

4. Fanti, *Medici e Garibaldi. Documenti inediti per la storia dell'esercito della Lega nell'Italia centrale, 1859*. Roma, W. Modes, 1914, in-8°, 34 p.

5. Paolo de Flotte, 1817-1860 (*Biblioteca di storia contemporanea*, 4). Torino, Bocca, 1912, in-18, 287 p. Cf. Georges Bourgin, *Deux garibaldiens français : Paul de Flotte, Édouard Lockroy*, dans *France-Italie*, 1^{er} juillet 1913. Je me suis assuré que les archives de la Marine n'auraient rien fourni à M. Colocci sur son sujet.

cette comparaison qui souligne heureusement l'idéalisme de Flotte. M. Colocci a écrit avec amour sa biographie, qui est aussi amusante qu'un roman.

On sait le rôle des femmes italiennes dans l'histoire du Risorgimento¹. L'une des plus ardentess d'entre elles, la princesse de Belgiososo, méritait d'avoir les honneurs d'une biographie détaillée. M. Raffaello Barbiera, en écrivant celle-ci, a sacrifié trop souvent, à notre avis, au démon de la littérature². Il est vrai que la vie de la princesse s'y prêtait, depuis son mariage avec un des plus grands noms milanais, en 1824, en passant par sa condamnation en 1833, par son salon parisien, où figurent Thiers et Mignet, Tommaséo et Gioberti, Heine et Musset, par ses journaux, la *Gazetta italiana* et *Ausonio*, jusqu'à son rôle en 1848. Elle arrive alors à développer une activité inouïe : organisation de corps de volontaires, publications de toute espèce, soins donnés aux blessés, missions politiques, tout lui est bon pour son ardent enthousiasme, qu'anime une foi de plus en plus profonde pour la démocratie. L'année 1859 la verra tout aussi philanthrope, quoiqu'un peu moins passionnée, et elle mourra, âgée de soixante-trois ans, après une vie vraiment consacrée à l'idéal patriotique.

PÉRIODES PRÉFRANÇAISE ET FRANÇAISE³. — Les Italiens ont pu avoir un avant-goût de ce que leur réserveraient la domination française par ce qu'ils ont pu vérifier dans l'ancien comté de Nice et la principauté de Monaco, dont l'organisation en 1793 a été étudiée par M. H. Morris⁴.

En Savoie, si les conditions économiques du pays devaient assurer une assimilation relativement rapide, l'état d'esprit des princes

1. Voir, en dernier lieu, M^{me} Giulia Sanson, *Il Risorgimento italiano e la poesia patriottica italiana*, dans *Rassegna nazionale*, 1^{er} et 16 mai 1913. Nous n'avons pas reçu : Giacomo Curatolo, *Garibaldi e le donne, con documenti inediti*. Roma, l'Universelle, 1913, in-8°, xvi-323 p.

2. *La principessa Belgiojoso da memoria mondane inedite o rare e da archivi segreti di stato*, nouv. éd. Milano, Treves, [1914], in-18, 466 p. Cf. M^{me} Pailleron, *Une princesse ennemie de l'Autriche : la princesse Christine de Belgiojoso*, dans la *Revue des Deux Mondes*, 1915, t. LXXXV.

3. Sur le comte Gorani, un des plus curieux internationalistes italiens du XVIII^e siècle, voir les lettres qu'il a adressées à son ami le comte Visconti, dans l'*Archivio storico lombardo*, 1^{er} mars 1913, et l'étude de G. Natali, *Un gentiluomo patriota e cosmopolita del secolo XVIII*, dans *Rivista d'Italia*, janvier 1920, avec une bonne bibliographie.

4. *Organisation du département des Alpes-Maritimes...*, dans *Annales de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes*, 1914-1915, t. XXIII.

la faisait prévoir bien difficile, si l'on en croit les études du vicomte DE REISSET¹ et de M. le commandant H. WEIL². M. DALL' OLIO, qui a écrit une préface pour le livre du général C. DE ANTONIO³, prétend que ce pays, en constituant, en 1793, le noyau de la résistance contre les Français, a, indirectement, servi la cause de l'unité italienne; je préfère à cette vue contestable l'étude des opérations militaires de l'Authion qui, même après celle du capitaine J. Colin, ne manque pas d'intérêt. Elle est précédée d'un travail sur l'accord austro-piémontais, devenu définitif le 23 septembre 1792. M. De Antonio assure que les Piémontais étaient de bons soldats, mais mal commandés, et donne deux exemples caractéristiques de leur défaillance justifiée à l'égard de leurs collaborateurs autrichiens. Il est vraisemblable que la résistance piémontaise eût été plus longue si l'organisation économique et sociale du pays eût été meilleure. De cette situation économique, postérieurement à l'époque étudiée par M. De Antonio, M. G. PRATO a donné incidemment un tableau dans un curieux et savant article de la *Riforma sociale*⁴.

En Lombardie, ce sont les paysans, conduits par les prêtres, qui ont mené la lutte contre les Français envahisseurs, ainsi que l'a prouvé, pour une région du moins de ce pays, M. FIORANI⁵. L'organisation de la République cisalpine devait répondre principalement aux vues de la bourgeoisie éclairée de Milan et des villes de la vallée du Pô : les textes publiés par MM. C. MONTALCINI et A. ALBERTI⁶, et qui méritent une étude détaillée que nous essaierons sans doute de mettre prochainement sur pied, fournissent des matériaux de premier ordre pour l'histoire de la pensée politique en

1. *Joséphine de Savoie, comtesse de Provence (1753-1813)*, d'après des documents inédits. Paris, Émile-Paul, 1914, in-18. Cf. L. Capelletti, dans la *Rassegna nazionale*, 16 mars 1914, p. 266-271.

2. Deux articles dans la *Revue historique de la Révolution française et de l'Empire*, octobre-décembre 1916, juillet-septembre 1917.

3. *Austria e Piemonte nel 1793*. Bologna, Zanichelli, [1919], in-18, xvi-156 p. — Sur les campagnes françaises en Italie, voir une étude d'ensemble de M. Louis Madelin, *les Armées françaises en Italie*, dans la *Revue hebdomadaire*, 9 mars 1918.

4. *Le fonti storiche della legislazione economica di guerra. Il controllo dei cambi in Piemonte nel 1798*, dans la *Riforma sociale*, septembre-octobre 1918, p. 417-449.

5. *Appunti storici sul territorio, borgo e castello di Mombione*, dans *Miscellanea di storia italiana*, t. XV (1913, in-4°), p. 239-243.

6. *Assemblee della repubblica cisalpina*, vol. I-II, en trois tomes. Bologna, Zanichelli, 1917, in-8°, ccvij, 821 et 846 p. Cf. A. Alberti, *Le Assemblee cisalpine, carte costituzionali italiane*. Selci, tip. Pliniana, 1918, in-8°, 48 p. Cf., sur cette publication, Emanuele Greppi, dans *Nuova Antologia*, 1^{re} juillet 1917.

Lombardie. Que Bonaparte ait voulu diriger cette pensée dans le sens favorable à ses desseins, c'est ce qui ressort d'un intéressant travail de M. Luigi RAVA sur le *Courrier de l'armée d'Italie*, qui a été proprement le journal de Bonaparte en Italie et dont le premier numéro sortit le 2 thermidor an V (2 juillet 1797)¹. Une contribution à l'histoire de l'administration de la première Cisalpine a été fournie par M. Alfredo BOUDET, étudiant, dans un esprit d'ailleurs assez peu sympathique à la France et à la Révolution, l'histoire de Varese à la fin du XVIII^e siècle². Il y montre le rôle du curé Lattuada et du duc Serbelloni, qui figureront dans la Congrégation municipale instituée à Milan par Bonaparte, le fonctionnement du cercle constitutionnel et les résultats de certaines mesures révolutionnaires, comme la fermeture des couvents et la nationalisation des biens du clergé : la réaction de l'an V devait fatallement prendre la forme religieuse³. La transition naturelle de la Cisalpine au royaume d'Italie a été la République italienne, entièrement conçue par Bonaparte : l'histoire en a été faite, et de façon définitive, on peut le dire, par M. Albert PINGAUD⁴, qui a, en utilisant des matériaux très nombreux, montré comment les conditions politiques, économiques et géographiques des pays de l'Italie du Nord ont préparé la tentative de Bonaparte.

Le grand-duché de Parme a été administré, avant la Révolution, par un Français, Guillaume du Tillot, dont M. Umberto BENASSI a diligemment étudié les tendances réformatrices⁵. M. Benassi a été ainsi amené à mieux comprendre les événements révolutionnaires dans ce duché et, des sources italiennes il a, dans un second ouvrage, tiré une infinité de détails du plus vif intérêt sur les organisations jansénistes et jacobines qui ont salué l'arrivée des Français dans l'Italie septentrionale⁶. L'armistice du 9 mai 1796, la mission

1. *Il giornale di Bonaparte in Italia*. Firenze, éd. des Lincei, 1919, in-8°.

2. *Varese e la prima repubblica cisalpina*. Varese, Macchi, [1913], in-16, 89 p.

3. Sur la seconde Cisalpine, cf. la courte étude d'A. Ottolini, *La seconda repubblica cisalpina (2 giugno 1800-14 febbraio 1802)*, dans *Nuova Rivista storica*, octobre-décembre 1917.

4. *Bonaparte et la République italienne*. Paris, Perrin, 1914, 2 vol. in-8° (thèse principale); *Notices et documents biographiques*. Paris, Champion, 1916, in-8°. Cf. mon étude dans la *Revue des Études napoléoniennes*, septembre-octobre 1918.

5. *Guglielmo du Tillot. Un ministro riformatore del secolo XVIII*. Parma, Regia deputazione di storia patria, 1915 et 1916, in-8°. Sur Lueques au XVIII^e siècle, voir l'étude de M. Spinelli, dans les *Studi critici*, 1913, t. XXI.

6. *Il generale Bonaparte ed il duca e i giacobini a Parma e Piacenza*. Parma, Regia deputazione di storia patria, 1914, in-8°, 114 p. — Sur l'administration du duché aux mains de Marie-Louise, voir un rapport du baron de

Politi auprès de Bonaparte, l'influence révolutionnaire de Gioja, l'incorporation de la partie des états parmesans d'au delà du Pô dans la République cisalpine, tels sont les faits essentiels qui ont retenu l'attention de M. Benassi. Parmi les riches appendices qui ferment son volume, il en est un très curieux sur les persécutions subies par les Jacobins de Parme pendant la réaction de 1799.

Pour la Toscane, nous n'avons guère à indiquer qu'une forte plaquette de M^{me} Tommasina BALDI¹ sur la nomination de l'évêque de Nancy, Mgr Osmond, à l'archevêché de Florence, après la mort de Mgr Martini, le 30 juin 1809. M^{me} Baldi étudie l'opposition du clergé toscan contre le nouveau prélat et la répression de cette opposition par Napoléon, qui exila en Corse un certain nombre de prêtres florentins. En février 1814, Mgr Osmond quittait Florence, la réaction s'installait, brutale ou sournoise, et le diocèse ne reprit son calme qu'avec le nouvel archevêque, Mgr Moralo, élu le 15 mars 1815. Il est fâcheux que M^{me} Baldi ait, comme trop d'historiens italiens de cette période, borné sa documentation aux dépôts italiens.

Pour les états pontificaux, un seul travail mérite d'être signalé : celui sur l'intervention de Bonaparte en 1796-1797, de M. Pierre BODEREAU ; il a étudié, d'après des ouvrages surtout de deuxième main, la pointe que fit Bonaparte sur Ancône, après la prise d'armes de la Romagne et du val de Garfagnana, pour forcer le Saint-Siège à exécuter l'armistice de Bologne². Le combat du 2 février 1797 mit les pontificalx en déroute, et Bonaparte put entrer à Ancône dans la nuit du 9 au 10 ; neuf jours après était signé le traité de Tolentino. A l'histoire de la Rome impériale, M. l'abbé Jacques MOULARD a apporté une intéressante contribution dans sa thèse complémentaire, où sont publiées des lettres du préfet de Rome, le comte de Tournon, lettres extrêmement suggestives, où l'on discerne l'évolution de l'esprit public et celle aussi de la psychologie particulière de l'administration, de 1809 à 1814³.

Barante publié par M. le commandant H. Weil, dans la *Revue de Paris*, 1^{re} mai 1918.

1. *Un episodio della politica ecclesiastica di Napoleone*. Firenze, Seeber, 1914, in-16, 129 p. Comparer l'étude de M. Paul Marmottan dans la *Revue historique*, t. LXXXVI, p. 58. — Signalons un article de L. Levi sur les *Condizioni familiari degli Ebrei di Firenze nel 1810*, dans la *Rivista italiana di sociologia*, juillet-décembre 1917.

2. *Bonaparte à Ancône* (*Bibliothèque d'histoire contemporaine*). Paris, Félix Alcan, 1914, in-18, xii-254 p.

3. *Lettres inédites du comte de Tournon, préfet à Rome (1809-1814)*, 1^{re} partie. Paris, Champion, 1914, in-8°, ix-287 p. On regrettera l'absence d'une table des matières, qui aurait permis d'utiliser plus facilement une matière si dense. Joindre : E. Driault, *Rome et Napoléon*, dans la *Revue des Études napoléoniennes*, janvier-février 1918.

L'histoire des Deux-Siciles paraît avoir attiré davantage l'attention des historiens italiens¹. La *Rivoluzione napoletana del 1799* de M. Benedetto CROCE, dont la troisième édition vient de paraître, contient un riche assemblage d'études de détail sur le personnel politique napolitain : la plus importante est consacrée aux rapports des patriotes napolitains avec le Directoire et le Consulat, d'après les papiers de Ciaia, envoyé par la République parthénopéenne à Paris, en 1799. On ne saurait trop regretter que les travaux si divers du grand philosophe de Naples, devenu, entre temps, ministre, l'empêchent de mettre sur pied une histoire complète de l'Italie méridionale à l'extrême fin du XVIII^e siècle, pour laquelle il est si admirablement préparé². Le patriote milanais Vincenzo Cuoco, qui, en 1801, publia son *Saggio storico sulla rivoluzione napoletana del 1799*, a eu un sens exact des réalités politiques, et les événements auxquels il a assisté l'ont confirmé dans sa foi unitaire et patriotique : on sera donc reconnaissant à M. Fausto NICOLINI d'avoir donné une édition nouvelle du *Saggio*, suivie du rapport de Francesco Lomonaco à Carnot³. Lomonaco, lui, est un patriote napolitain, à qui M. Giulio NATALI n'a pas eu tort de consacrer un ouvrage qui est intéressant⁴. Son rapport précité à Carnot donne également un historique de la catastrophe napolitaine, et, comme Cuoco, Lomonaco aspire à l'unité et à la libération de l'Italie ; l'un et l'autre ont cru que ce serait au moins l'une des tâches de Napoléon I^{er} ! La Sicile est devenue, après l'expulsion des Bourbons de Naples, le séjour des réacteurs napolitains⁵. Mais il serait inexact de croire que l'absolutisme monarchique ait pu s'y exercer sans difficulté : il a, au contraire, rencontré l'opposition de « patriotti » groupés autour du prince de Belmonte

1. Parmi les travaux secondaires, on signalera : R. Palmarocchi, *Francesi e Napoletani nel 1799*, dans *Archivio storico italiano*, 1913, t. II; le texte de la proclamation du 15 mai 1799 publié par Cardona, dans *Archivio storico per la Sicilia orientale*, 1914, p. 190-191; A. Simioni, *Orazio Nelson e le sue incantatrici*, dans *Archivio storico per le provincie napoletane*, octobre-décembre 1913.

2. *Scritti di storia letteraria e politica*, t. II. Bari, Laterza, 1912, in-8°, xxii-473 p.

3. *Scrittori d'Italia*, 43. Bari, Laterza, 1913, in-8°, 395 p. Cf. P. Momigliano, *Dall'influsso francese alla coscienza italiana*, dans la *Vita Internazionale*, 20 juin 1913.

4. *La Vita e il pensiero di Francesco Lomonaco, 1792-1810*. Napoli, Sangiovanni, 1912, in-8°, 123 p.

5. Voir P. Cardona, *la Sicilia durante la prima e la seconda coalizione contro la Francia*, dans *Archivio storico per la Sicilia orientale*, 1914, t. XI, avec un état des documents siciliens de l'ère révolutionnaire.

et dont M. Giuseppe TRAVALI a étudié l'action¹. L'intervention anglaise finit par avoir raison des résistances de la cour, dont l'échec se solda par le rappel des exilés, l'abolition des mesures fiscales non autorisées par le parlement, l'institution d'un vicariat en faveur du prince héritier, la ratification d'une nouvelle constitution du type britannique. Le Génois Maghella est une des physionomies les plus curieuses du personnel muratien. Originaire de l'Italie du Nord, il servit Bonaparte dès 1800 et, en 1808, accepta le ministère de la Police à Naples. A cette place, il intriguait en faveur d'une alliance franche des Deux-Siciles avec l'Autriche et l'Angleterre, dans l'espoir d'organiser pour Murat l'unité et l'indépendance italiennes. Après la chute de Murat, il fut emprisonné, puis mis sous la surveillance de la haute police, et, après 1831, entra au service du gouvernement sarde. Sa biographie, qu'a écrite son petit-neveu le baron Livio Carranza, méritait d'être publiée par M. le commandant H. WEIL, qui l'a annotée au moyen de divers documents des Archives nationales². M. Giustino FORTUNATO a publié, d'après l'original de la Bibliothèque nationale de Florence, le dernier texte émané de Murat³ : écrit, le 13 octobre 1815, au moment de quitter la Corse pour la Calabre, Murat y expose le programme qu'il entend réaliser. M. Fortunato a publié ce document avec beaucoup de soin.

La disparition de la République de Venise a fait l'objet de diverses études de détail⁴ et d'un livre de M. Ricciotti BRATTI, qui ne nous est pas parvenu⁵. La Vénétie trentine et, plus particulièrement, le département du Haut-Adige sont représentés dans la littérature historique par un ouvrage collectif⁶, où MM. P. PEDROTTI, T. CASINI et DELFRANCESCO ont inséré diverses études sur l'ad-

1. *Vicende che produssero le riforme costituzionali del 1812 in Sicilia.* Roma, Bontempelli, in-8°, 23 p.

2. *Antonio Maghella. Documents biographiques inédits.* Extrait des *Miscellanea di studi storici in onore di A. Manno.* Torino, Officina Opes, 1912, in-4°, 30 p.

3. *L'ultimo autografo politico di re Gioacchino Murat.* Extrait de la *Rassegna nazionale.* Florence, Rassegna nazionale, 1917, in-8°, 15 p.

4. G. Sforza, *La caduta della repubblica di Venezia studiata nei dispacci inediti della diplomazia piemontese*, dans le *Nuovo archivio veneto*, avril-juin et juillet-août 1913; — L.-G. Pélissier, *A la veille des Pâques vénoraises*, dans la *Revue historique de la Révolution et de l'Empire*, janvier-mars 1914; — Charles Ferrari, *Inscriptions et souvenirs de l'armée française d'Italie et du général Bonaparte à Vérone, 1796-1797.* Verona, Franchini, 1917, in-8°, 29 p.

5. *La fine della Serenissima.* Milano, Alfieri-Lacroix, 1917, in-8°, 233 p.

6. *La Venezia Tridentina nel regno d'Italia (1810-1814).* Roma, Garroni, 1919, in-8°, 486 p.

ministration de cette région après son incorporation dans le royaume d'Italie; le volume se clôt par un essai bibliographique dressé par M. S. EMERT. — L'histoire de l'Adriatique est très étroitement liée à celle de la Vénétie. M. le lieutenant de vaisseau G. DOUIN, dans un travail d'ensemble, qui, sur plusieurs points, renouvelle l'histoire de la marine sous Napoléon I^{er}, a consacré d'intéressants chapitres à la place que les îles Ioniennes ont tenue dans les préoccupations françaises et russes, et les emprunts qu'il a faits aux archives corfutes permettent de comprendre l'attitude des populations septinsulaires à l'égard du gouvernement impérial de 1803 à 1806¹.

Quelques Italiens affectent aujourd'hui de ne pas voir les apports faits à la culture de leur pays par la domination française²: il n'est pas niable, cependant, qu'au point de vue militaire les Italiens ont beaucoup appris dans les armées napoléoniennes, et c'est ce que reconnaissent les historiens italiens de la campagne de 1812³. Parmi ceux-ci, M. G. CAPPELLO est très net⁴. Son livre sur la grande armée n'apporte rien de bien original sur la campagne de Russie, qu'il traite en employant surtout Laugier, le prince Eugène et Séguir; mais, en insistant sur le rôle des éléments italiens de la 15^e division du IV^e corps et du corps napolitain, il montre que les événements de 1812 ont servi à former l'esprit de l'Italie moderne. M. AGNELLI, d'autre part, dans un important travail publié dans *Il Risorgimento italiano*, reconnaît tout ce qui, au point de vue économique, par les procédés domaniaux et fiscaux introduits, par

1. *La Méditerranée de 1803 à 1805. Pirates et corsaires aux îles Ioniennes*. Paris, Plon, 1917, in-16, 283 p. — Sur le rôle des ports dans l'Italie napoléonienne, voir, pour la Spezia, A. Poggioloni, *la Spezia nel periodo napoleonico e della Restaurazione*, dans la *Rassegna nazionale*, 16 novembre 1913; pour Savone, Filippo Noberasco, *Savona durante il dominio napoleonico*. Savona, Bertolotto, 1919, in-18, 41 p., qui signale l'activité remarquable du préfet Chabrol de Volvic. — Pour la Dalmatie sous la domination française, voir Vuol Primorac, *la Question yougoslave*. Paris, 1918, in-8°.

2. Sur l'attitude politique, en 1815, de Napoléon I^{er} à l'égard de l'Italie, voir, en dernier lieu, A. Chuquet, *le Départ de l'île d'Elbe*, dans la *Revue de Paris*, 1^{er} février 1920.

3. Alfr. Comandini, *Gli Italiani in Russia nel 1812*. Milano, Vallardi, 1913, in-8°, 71 p.; de Laugier, *In Russia nel 1812, memorie (rassunte e pubblicate a cura di C.-G. Pini)*. Livorno, Giusti, 1913, in-16, xx-143 p.; Antonio Corti, *Gli Italiani in Russia*. Milano, Sonzogno, 1917, in-16, 63 p. Cf. L^e Madelin, *les Armées françaises en Italie*, dans la *Revue hebdomadaire*, 2 et 9 mars 1918, et sur Bagetti, peintre militaire de Napoléon I^{er}, Camille Ducray, *les Peintres des victoires de Napoléon*, dans la *Grande Revue*, mai 1918, p. 462-466.

4. *La Grande armata (Biblioteca encyclopédica Vallardi. Biblioteca patriottica, I)*. Milano, Vallardi, 1914, in-18, 159 p.

les brevets d'invention, les expositions, l'unification administrative, a été réalisé en Italie de 1800 à 1814¹. La pesanteur des années qui suivirent ne doit pas faire oublier ce que la période française a fait surgir d'espoirs et d'enthousiasme dans la péninsule.

PÉRIODE DE 1815-1848. — C'est la période des conspirations et des tentatives révolutionnaires. Les rédacteurs du *Conciliatore*, dont le premier numéro sortit à Milan le 3 septembre 1818, devaient presque tous participer aux unes ou aux autres; M. Andrea GUSTARELLI a raconté avec esprit l'histoire de cette feuille, qui vécut treize mois et où écrivirent S. Pellico, Porro, Confalonieri, Berchet, Romagnosi, Gioia, F. Ugoni². Dans l'Italie du Sud, la charbonnerie a été la machine de guerre imaginée par les libéraux contre la réaction bourbonniene : M. Giuseppe DE NINNO en a étudié l'action à Altamura, lors du mouvement constitutionnel de 1820-1821³. Ce mouvement, d'origine méridionale, devait se répercuter dans le nord de l'Italie. M. Santo MONTI a montré, dans un ouvrage fort mal composé, mais intéressant par le détail des faits, comment l'aimable ville de Côme avait été elle-même, à plusieurs reprises, troublée, à partir de 1821, par les machinations des unitaires⁴. M. Monti n'a pas de mal à prouver que de nombreux Comasques ont participé, à la première place, aux troubles de 1848 : on put en voir dans le Tyrol; à Venise, à Rome, et, contre les Autrichiens, les insurrections de Chiavenna, Luino et du Vall' Intelvi ont affirmé l'énergie d'une conviction soutenue.

L'Italie de 1830 et des premières années suivantes mériterait une étude spéciale ; on la trouvera esquissée dans un ouvrage de

1. *Il fattore economico nella formazione dell' unità italiana*, dans *Il Risorgimento italiano*, mars-avril, mai-juin 1913. — Sur la suppression des droits féodaux en Lombardie, voir une note signée A.-G., dans *Archivio storico lombardo*, novembre 1913. Au point de vue du droit, voir Alessandro Visconti, *la Codificazione del processo civile a Milano durante la prima dominazione austriaca (1784-1795)*. Milano, Soc. ed. libr., 1913, in-8°, 48 p., que nous n'avons pas reçu.

2. *Il Conciliatore (Pagine dell' ora)*. Milano, Treves, 1918, In-18, 58 p. Des extraits du *Conciliatore* ont été présentés au public par M. Pier-Angelo Menzio dans la *Collezione di classici italiani* de G. Balsano-Crivelli (t. XVIII). Torino, U.-T. editrice, 1919, in-16, 326 p. Nous n'avons pas reçu cet ouvrage.

3. *La Carboneria in Altamura durante il nonnestre costituzionale 1820-1821*. Bari, Pansini, 1917, in-16, 59 p. MM. G. Caso (dans l'*Archivio storico per le provincie napoletane*, 1913 et 1914) et V. Zara (dans *Il Risorgimento italiano*, 1913) ont étudié la charbonnerie en Capitanate et en terre d'Otrante.

4. *Pagine di storia comasca contemporanea (1821-1859)*. Collana storica comense. Como, Nani, 1917, in-16, VIII-266 p. Joindre : F. Caronte, *La vita e le memorie del patriotta comasco F. Caronte*. Lugano, Cœnobium, 1918, in-8°, 43 p.

M. Ernest DEJEAN, qui n'a guère connu les documents italiens¹. Une riche collection de ceux-ci nous est offerte par M. Mario DEGLI ALBERTI, qui a publié la correspondance diplomatique du comte di Sambuy, ministre de Sardaigne à Vienne, de 1835 à 1846². Sambuy est un diplomate qui craint la révolution, mais c'est un Piémontais qui essaie d'affirmer à l'étranger la grandeur virtuelle de sa patrie et toute sa correspondance, admirablement encadrée par l'éditeur de commentaires précis, renseigne, par sa masse même, sur la force des sentiments qui animaient le personnel officiel turinois. Il va sans dire que, hors de ce personnel, c'est par la révolution qu'on pensait libérer la patrie. Mais les révolutionnaires ont été parfois au-dessous de leur tâche, témoin le Ramorino de la tentative savoyarde de 1834, dont l'Allemand Harring, ami de Mazzini, a fait une critique véhémente, heureusement rééditée par M. Mario MENGHINI³.

Un travail clair et solide a été écrit par M. E. CASTELLANI sur le mouvement insurrectionnel bolonais de septembre 1843⁴. On a longtemps cru qu'il s'était agi d'un mouvement mazzinien; en réalité, c'est un dissident de la *Giovine Italia*, Fabrizi, qui a été le principal meneur et qui a organisé l'affaire d'accord avec le Livournais Cipriani et les Bandiera. On avait compté sur une insurrection synchronique à Naples, et la double tentative de Savigno et d'Imola fut rapidement réprimée par les troupes pontificales.

PÉRIODE DE 1848-1870. — Les efforts sporadiques de la période de 1814 à 1848 ont été dépassés par le grand effort collectif de 1848, qui répond à un programme d'ensemble. M. Raffaele CIASCA a étudié de près la formation de ce programme⁵, où l'on trouve des fac-

1. *La Duchesse de Berry et la monarchie européenne*. Paris, Plon, 1913, in-8°, p. 30 et suiv. — Cf. une dépêche du baron de Barante, du 23 janvier 1832, publiée par M. le commandant H. Weil, *Revue de Paris*, 15 décembre 1919.

2. *La politica estera del Piemonte sotto Carlo Alberto* (*Biblioteca di storia recente*). Torino, Bocca, 1914, 1915, 1919, in-4°, xxx-549, 618, 554 p.

3. Paolo Harro Harring, *Memorie sulla « Giovane Italia » e sugli ultimi avvenimenti di Savoia* (*Biblioteca storica del Risorgimento italiano*, Casini et Fiorini, VII, 7). Milano, Società editrice Dante Alighieri, 1913, in-18, xvi-348 p.

4. *Il moto di Romagna dell'agosto 1843* (*Biblioteca encyclopédica Vallardi. Biblioteca patriottica*). Milano, Vallardi, 1917, in-18, 172 p.

5. *Le origini del « programma per l'opinione nazionale » del 1847-1848* (*Biblioteca storica del Risorgimento italiano*, Fiorini-Casini, VIII, 7). Milano, Società editrice Dante Alighieri, 1916, in-18, viii-624 p. — Sur l'Italie en 1848, voir l'intéressant groupement d'analyses d'ouvrages fait par M. P. Silva dans la *Rivista d'Italia*, 31 juillet 1919, p. 389-392, et, pour 1848-1849, les lettres de

teurs idéologiques, sur lesquels on a trop insisté peut-être, et des facteurs économiques, dont la construction d'un réseau de chemins de fer, l'instauration d'un régime économique uniforme en gros sont les principaux éléments. Emilio Dandolo a pris part aux expéditions faites par les volontaires lombards de 1848 et 1849; il a vu les choses et les hommes de très près, et les impressions qu'il a recueillies, pour les publier, en 1850, en un volume devenu introuvable, sont sévères. Les *Colonne*, en fait, ont renfermé la fleur et la lie de la population, et leur retraite, en août 1848, a été lamentable, par la faute du gouvernement révolutionnaire de Milan, qui n'a rien su organiser. Dandolo est moins dur pour le gouvernement républicain de Rome, encore qu'il apporte quelques critiques contre le système militaire de Garibaldi. Le corps lombard fut dissous après la prise de Rome, le 4 juillet 1849; Emilio Dandolo laissait à Rome le corps de son frère, Enrico, tué le 3 juin. M^{me} la comtesse Luisa CASATI a eu l'excellente idée de publier une nouvelle édition de ce volume, âpre et vrai, et dont les considérations valent d'être méditées par les « rhétoriqueurs » de l'histoire moderne¹. Le journal du comte Luigi Passerini de' Rilli a enregistré les faits principaux de la révolution toscane, du 18 mars 1848 au 24 novembre 1849, avec une lacune, pour la période du 18 juillet au 16 novembre 1848, heureusement comblée par l'excellent éditeur, M. Ferdinando MARTINI². L'annotation de ce dernier permet au lecteur d'apprecier exactement les allégations de l'auteur, conservateur renforcé, hostile à toutes les innovations révolutionnaires. De plus, le journal renferme un grand nombre de textes officiels, devenus naturellement très rares. L'histoire entière de la révolution romaine a été reprise, en réalité, en dépit de son titre, dans le petit ouvrage de M. C. CESARI³. Si M. Cesari n'était pas parfois si grandiloquent, s'il avait eu l'idée de rejeter en note les renseignements biographiques qu'il produit sur divers personnages, il n'aurait mérité que des éloges pour le tableau exact et précis des causes et du déve-

Thiers et du roi Léopold I^r, publiées par M. de Lanzac de Laborie dans le *Correspondant*, 25 décembre 1916.

1. *I volontari ed i bersaglieri lombardi* (*Biblioteca storica del Risorgimento italiano*, Fiorino-Casini, VIII, 7). Milano, Società editrice Dante Alighieri, 1917, in-18, VIII-229 p. Cf. Edgardo Gamerra, *La campagna del 1848, il contributo toscano*. Extrait de la *Nuova Antologia*. Roma, Arnani, 1914, in-8°, 11 p.

2. *Il Quarantotto in Toscana. Il diario inedito del Conte Luigi Passerini de' Rilli*. Firenze, Bemporad, [1918], in-8°, xxxvi-592 p. Un second volume est annoncé, qui contiendra des appendices.

3. *La difesa di Roma nel 1848* (*Biblioteca encyclopédica Vallardi. Biblioteca patriottica*). Milano, Vallardi, 1913, in-18, VIII-140 p.

loppelement de la révolution romaine; la petite bibliographie choisie qui clôt le volume rendra certainement des services. La *Biblioteca storica del Risorgimento*, publiée par MM. FIORINI et CASINI, s'est récemment enrichie de diverses rééditions d'ouvrages rares, dont nous avons déjà cité quelques-uns¹. Nous avons encore à signaler la réédition, par les soins de M. Francesco TORRACA, d'un témoignage de grand intérêt sur la révolution napolitaine de 1848, dû à la plume de Ferdinando PETRUCELLI². Passionné comme un romancier qu'il était, Petruccelli devait écrire des pages colorées sur les événements auxquels il fut mêlé, et, de fait, son témoignage est particulièrement vivant, surtout quand il fait la critique du gouvernement napolitain et du personnel bourbonien; ses allégations, manifestement exagérées, auraient dû être mises au point par M. Torraca. M. Vincenzo MARCHESI a nourri son grand travail sur Venise en 1848-1849 de documents italiens et autrichiens³. La première partie de l'ouvrage expose les origines de la révolution, la seconde est consacrée à l'année 1848, la troisième à l'année 1849, et, si l'ouvrage eût gagné à être allégé de développements un peu étrangers à son objet exact, il n'en est pas moins certain qu'il constitue une heureuse synthèse historique et comble une lacune de la bibliographie italienne. Vérone marche de pair avec Venise. M. Gaetano POLVER raconte comment un gouvernement révolutionnaire, sous l'impulsion du patriote Pietro degli Emily, se constitua à Vérone. Le vice-roi Rainier et l'évêque Multi préparèrent la réaction qu'installèrent, avec quelle brutalité! les généraux d'Aspre et Radetzky. M. Polver a raconté ces faits de façon intéressante, mais dans un désordre déconcertant et avec d'inutiles détails⁴.

Malgré le mot fameux, l'Italie ne s'est pas faite, elle ne pouvait pas se faire elle-même. Deux pays l'ont aidée à se créer : l'Angleterre et la France. Le rôle exact de l'Angleterre dans le *Risorgimento* n'a pas été étudié jusqu'ici avec la précision désirable.

1. Voir p. 260, 272.

2. *La rivoluzione di Napoli nel 1848* (*Biblioteca storica del Risorgimento*, Fiorini-Casini, VII, 1). Milano, Società editrice Dante Alighieri, 1912, in-18, xiv-239 p.

3. *Storia documentata della rivoluzione e della difesa di Venezia negli anni 1848-1849*. Venezia, Istit. Veneto di arti grafiche, 1916, in-8°, 562 p. — Sur ces points de détail, voir G. Paladino, *I Napoletani a Venezia nel 1841*, dans *Nuovo Archivio veneto*, juillet-décembre 1919; R. Barbiera, *Poesia veneziana di guerra*, dans *Rivista d'Italia*, mai 1918; D. Montini, *Scene e figure del risorgimento veneto, 1848-1862*. Città di Castello, Lapi, 1913, in-8°.

4. *Radetzky a Verona nel 1848. Cronistoria documentata ed illustrata, con poesie inedite di Cesare Betteloni*. Verona, Cabianca, 1913, in-8°, 447 p.

MM. Bonaventura ZUMBINI¹ et Adolfo COLOMBO² ont du moins apporté sur ce sujet des faits et des idées qui pourront être ultérieurement repris. Le premier rappelle dans quelles conditions Gladstone a écrit les fameuses lettres à Lord Aberdeen sur le gouvernement napolitain ; il expose l'évolution ultérieure des idées du grand homme d'État anglais touchant l'Italie, idées souvent heureuses, souvent chimériques, et ainsi il fournit des éléments à l'histoire de la collaboration morale, dont, à l'heure actuelle, on fait encore état, en Italie, de ce pays et de l'Angleterre. M. Colombo, plus court, embrasse une période plus vaste : le libéralisme italophile anglais est antérieur à 1814 ; le nom de Bentinck suffit à le prouver. L'émigration italienne de 1821, puis le séjour de Mazzini à Londres, enfin certains aspects de la psychologie de Cavour, « milord Camillo », en ont assuré le développement. L'attitude de Gladstone n'est qu'un instant, d'ailleurs essentiel, dans cette évolution. Mais les sentiments de l'Angleterre à l'égard de l'Italie seront sans cesse gênés par ses sentiments à l'égard de la France, dont elle a, à tant de reprises, suspecté les intentions.

Si la réaction napolitaine a déterminé l'attitude de Gladstone, les violences autrichiennes ont eu la plus grande action sur l'attitude des Français qui ont fait la guerre d'Italie³. Pour l'histoire des procès de Milan et de Mantoue en 1851 et 1853, M. Alessandro Luzzo a pu apporter de nouveaux documents, récupérés par la Commission d'armistice sur l'Autriche⁴, et qui permettent à cet historien, malheureusement trop souvent obscur et diffus, d'apporter quelques précisions à son livre sur *I Martiri di Belfiore*. Un appendice curieux est consacré à la polémique qui s'ouvrit en 1884 entre Finzi, député de Pesaro, et Castellazzo, qui a joué un rôle immonde dans l'affaire Tazzoli, mais fut couvert par le parti politique auquel il appartenait. M. Licurgo CAPPELLETTI a montré quelle avait été en Toscane l'influence du gouvernement lombardo-vénitien, coryphée de la réaction en Italie⁵. Cette influence est même antérieure à l'année 1824, à laquelle il fait remonter son étude, et qui marque l'avènement du grand-duc que découronneront les évé-

1. W.-E. Gladstone nelle sue relazioni con l'Italia (*Biblioteca di cultura moderna*). Bari, Laterza, 1914, in-8°, xix-373 p.

2. L'Inghilterra nel risorgimento italiano. Milano, Casa ed. Risorgimento, [1917], in-18, viii-72 p.

3. Voir le résumé populaire intitulé *Le infamie della dominazione austriaca in Italia*. Roma, de Vecchis e Sabatini, 1917, in-16, 48 p.

4. Sette lustri di storia. Austria e Toscana, 1824-1859 (*Piccola biblioteca di scienze moderne*). Torino, Bocca, 1918, in-18, ix-456 p.

5. I processi politici di Milano e Mantova, 1851-1853, restituiti dall'Austria. Milano, Cogliati, 1919, in-16, 111 p.

nements de 1859. Il faut se rappeler, en particulier, que la Toscane a été occupée par l'Autriche de 1850 à 1855, et c'est dans cette période, le 6 mai 1852, qu'a été aboli le statut constitutionnel de 1848, qu'en 1853 ont été achevés les procès politiques contre les hommes politiques de la révolution, Guerrazzi et Montanelli. Le mouvement de 1859 balaya le faible monarque qui avait fait du grand-duché un état vassal de l'Autriche : la démonstration est rigoureusement faite par M. Cappelletti. Dans les États pontificaux, la réaction, brutale, s'affirme sous l'égide de la France, déjà bonapartiste, dès 1849. M. Auguste Bonopera en signale un épisode particulièrement odieux, le procès de Girolamo Simoncelli, arrêté et exécuté, le 2 octobre 1852, sous prétexte de s'être associé aux brigands de Sinigaglia, en réalité parce qu'il avait joué un rôle dans le mouvement libéral et antipapal¹. Les Légations, entre 1852 et 1856, n'ont cessé d'être agitées par des mouvements souterrains, dont M. A. Dall' Olio a parfaitement expliqué les origines et le sens². Ces mouvements causent une perpétuelle terreur aux gouvernements réactionnaires qui se renseignent les uns les autres, et c'est ainsi que M. Dall' Olio a pu publier les rapports d'un agent du duc de Modène au commissaire extraordinaire du Saint-Siège à Bologne, rapports où sont dénoncés les agents de la révolution menaçante, Mazzini et Louis-Napoléon Bonaparte en tête : documents de police, certes, mais dont précisément la nullité et les considérants révèlent toute une psychologie. Il était bien facile à Cavour d'utiliser, pour réaliser son programme unitaire, toutes les rancœurs et les espoirs de ceux que brimaient les gouvernements de réaction. M. Pietro Orsi n'a pas su exposer cette politique cavourienne, si prudente, si réaliste, et finalement si heureuse³; nulle part son livre ne donne l'impression d'une étude approfondie des idées ou de la politique du grand ministre. Nous préférons de beaucoup la substantielle étude de M. Mario Degli Alberti sur le sens de la participation du Piémont à la guerre de Crimée, d'après les papiers La Marmora, que nous n'avions pas eus encore sous les yeux⁴, et nous attendons avec impatience de pouvoir parler d'une publication,

1. *Sinigaglia nel 1848-1849 ed il processo di Girolamo Simoncelli*. Iesi, Tip. iesina, 1912, in-16, vii-145 et 236 p. (le second volume contient un choix utile de documents).

2. *Cospirazioni e cospiratori. M DCCC LII-LVI*. Bologna, Zanichelli, [1914], in-18, xix-193 p.

3. *Cavour e la formazione del regno d'Italia*. Torino, Società tipografica editrice nazionale, [1913], in-18, 383 p.

4. Dans la *Biblioteca di storia italiana recente (1800-1870)*, publiée par la Regia depurazione sovra gli studi di storia patria per le antiche provincie e la Lombardia, t. IV. Torino, Bocca, 1918, in-4°.

qui paraît importante, de M. L. Cesare BOLLÉA¹, sur l'alliance franco-sarde. Déjà, cet auteur avait étudié les conditions dans lesquelles fut prononcé le fameux mot de Victor-Emmanuel sur le « cri de douleur », à la chambre sarde, le 10 janvier 1859². Sur la guerre même de 1859, il y a peu de chose à signaler, en dehors des quelques pages de M. V. CARLIER sur le rôle du général Trochu à Magenta et à Solferino³; du comte de MAUGNY, qui a participé à la bataille de San-Martino⁴; du Dr E. LADOIRE, qui a accompagné en Italie le 43^e régiment d'infanterie⁵; d'un rapport suggestif de BOU-NÉE sur l'attitude de la Confédération germanique touchant les affaires italiennes⁶; de vers de Foscarini sur la Venise d'après la paix de Villafranca⁷; d'une courte étude de M. Giovanni GIBELLINI-TORNIERI sur Novare en 1859⁸; d'un jugement sévère de M. Léon DE MONTESQUIOU sur la politique italienne de Napoléon III⁹.

Cette politique a tout de même abouti à la réunion de Nice et de la Savoie à la France. M. l'abbé J. TRÉSAL a consacré à l'histoire de la réunion de cette dernière province un livre qui est intéressant, mais dont la documentation, nécessairement réduite à des sources imprimées et à quelques archives privées, reste insuffisante et dont les tendances sont nettement hostiles à la politique libérale du royaume piémontais¹⁰. Sur l'opposition suisse contre la réunion de la Savoie par la France, sur la question des zones, il a écrit des pages utiles, qui pourront, pour le moins, servir de point de départ pour des études ultérieures.

La politique cavourienne a su utiliser les journaux de la péninsule, et le journalisme italien peut être ainsi considéré comme un des facteurs essentiels de l'unité italienne. M. Giuseppe RONDONI a montré le rôle des journaux humoristiques toscans, *Buon*

1. *Sillogio di lettere del risorgimento di particolare attinenza all'alleanza franco-italiana*. Torino, Bocca, 1919, in-8°, viii-541 p., avec le compte-rendu de M. Pietro Silva dans le *Corriere della sera*, 7 août 1919.

2. Ancora il « grido di dolore » del 1859. Casale, Tip. cooperativa, 1912.

3. *Le général Trochu*. Paris, 1914, in-8°, p. 242 et suiv.

4. *Cinquante ans de souvenirs (1859-1909)*. Paris, Plon, 1914, in-18, VIII-318 p. Officier sarde, M. de Maugny a opté pour la France en 1860.

5. *Souvenirs d'un médecin major*, dans la *Révolution de 1848*, décembre 1918-février 1919.

6. Publié dans la *Revue de Paris*, 1^{er} août 1915.

7. Publié, par M. G. Pilot, dans le *Nuovo archivio veneto*, 1912, t. XXIV.

8. *Gli Austriaci a Novara nel 1859*. Novara, Tip. novarese, 1913, in-8°, 50 p.

9. *1870. Les causes politiques du désastre*. Paris, Nouvelle librairie nationale, 1914, in-18, chap. xv et xvi.

10. *L'Annexion de la Savoie à la France (1848-1860)*. Paris, Plon, 1913, in-8°, xxxviii-350 p.

Gusto, Passatempo, Lanterna di Diogene, Momo, etc., qui ont activement, et souvent habilement, servi la cause de 1859 à 1861¹.

Dans le centre de l'Italie, la réaction romaine se maintint égale à elle-même : le comte de Rayneval, qui représentait la France à Rome, crut pouvoir affirmer à Napoléon III la bonté du gouvernement pontifical ; deux longs rapports du marquis Pepoli, publiés par M. le commandant H. WEIL², jettent quelque lumière sur le fonctionnement réel du régime papalin.

Dans le sud, enfin, le scandale napolitain s'affirme. M. S. NICASTRO a, dans un excellent petit livre, qui est un modèle de synthèse, exposé les causes économiques, sociales et morales de la révolution de 1860 en Sicile³ : le mouvement de 1848 avait donné à la bourgeoisie sicilienne conscience de sa force naissante ; le vide des années suivantes l'habitua à sympathiser avec les idées novatrices, dont elle se défiait, et à constituer des associations, qui élaborèrent un programme positif au moment où la crise économique de 1860 faisait davantage apprécier l'incapacité du gouvernement de Naples. C'est dans ce milieu qu'allait apparaître Garibaldi. Le livre de M. F. GUARDIONE, intitulé *les Mille*⁴, raconte non seulement l'expédition de Garibaldi, mais retrace les principaux événements de l'histoire napolitaine de 1849 à 1860, de sorte que l'histoire de la campagne des Mille ne commence qu'au chapitre VII ; d'autre part, M. Guardione a le tort d'employer, à l'égard de l'expédition garibaldienne, tout le fatras d'épithétés par trop sonores qui sont de mise, en Italie, lorsqu'il est question du « Héros⁵ ». Quelques détails sur la chute des Bourbons de Naples ont été fournis par M. Édouard LOCEROUY, qui participa à l'expédition des Mille⁶, par le capitaine Giulio DEL BONO, qui a étudié l'expédition Zambianchi de mai 1860⁷, par M. Decio ALBINI⁸.

1. *I giornali umoristici fiorentini del triennio glorioso (1859-1861).* Firenze, Sansoni, 1914, in-8°, iv-179 p.

2. *La question romaine (1856-1860)*, dans la *Revue d'histoire diplomatique*, octobre 1913.

3. *Dal Quarantotto al Sessanta. Contributo alla storia economica, sociale e politica della Sicilia nel secolo XIX (Biblioteca storica del Risorgimento italiano*, VII, 6). Milano, Società editrice Dante Alighieri, 1913, in-18, XIV-453 p.

4. *I Mille (Narrazione documentata)*. Palermo, Reber, 1913, in-16, 422 p.

5. On peut signaler ici la cinquième édition de la *Storia dei Mille* de Giuseppe-Cesare Abba (Firenze, Bemporad, 1918, in-8°, 212 p.).

6. *Au hasard de la vie. Notes et souvenirs*. Paris, Fasquelle, 1913, in-18, p. 23 et suiv. Cf. mon article déjà cité p. 263, n. 5.

7. *La spedizione Zambianchi* (Comando del corpo di stato maggiore, Ufficio storico). Città di Castello, Unione arti grafiche, 1913, in-8°, 67 p.

8. *La Lucania e Garibaldi nella rivoluzione del 1860*. Roma, Tip. delle Mantellate, 1912, in-8°, 56 p.

Après 1860, et jusqu'à 1870, de difficiles années s'ouvrent pour le royaume nouveau. Les hommes politiques qui le gouvernent ont-ils été à la hauteur de leur tâche? C'est ce qu'a nié très énergiquement F. PETRUCELLI DELLA GATTINA dans un pamphlet amer, heureusement publié à nouveau par M. G. FORTUNATO¹: il s'agit de lettres écrites pour la Presse, en français, et où l'auteur, républicain intransigeant de la Basilicate, attaque violemment les politiciens du Mezzogiorno, Spaventa, Depretis, « malfaiteur politique né », Mariano d'Alala, Scialoja, Imbriani, Massari. Il sait pourtant admirer Ricasoli et, surtout, le « diplomate géant » Cavour. Les successeurs de celui-ci n'ont, à coup sûr, pas eu la même habileté : sur les négociations austro-italiennes de 1865, M. Alessandro Luzzo a publié un intéressant petit ouvrage², qui éclaire de très vive façon la politique hésitante de La Marmora : la mauvaise volonté de l'empereur François-Joseph devait précipiter la crise et amener les graves événements de 1866. M. Pietro SILVA a exposé les lignes générales de ces événements et leurs causes italiennes dans un excellent ouvrage qui est un acte de courage³, car il analyse sans pitié les erreurs des hommes politiques, des hommes de guerre et des marins qui ont, en 1866, conduit leur pays aux désastres de Custoza et de Lissa. C'est à Lissa qu'est consacrée la plus grande partie du livre de M. Giuseppe GONNI⁴, qui y étudie également l'expédition sarde contre Tripoli en 1825, le rôle de Cavour en matière maritime, la psychologie de la marine napolitaine en 1860 : M. Gonni analyse avec précision la mentalité de l'amiral Persano, faite de vanité et de lâcheté, et, ce qui est d'une méthode excellente, expose la valeur du facteur matériel — charbon et matières grasses — parmi les causes du désastre. Venise libérée, tel fut cependant le résultat de la campagne militaire et diplomatique de 1866. Le comité régional vénitien a eu l'idée, au cours de la guerre, de publier

1. *I moribondi del palazzo Carignano*. Bari, Laterza, 1913, in-8°, xxxii-193 p.

2. *Francesco Giuseppe e l'Italia (Pagine dell' ora)*. Milano, Treves, 1917, in-18. Joindre mon article de la *Revue politique et parlementaire*, 10 janvier 1919.

3. *Il Sessantasei. Studi storici*. Milano, Treves, 1917, in-16, 320 p. — Sur Custoza, cf. Enrico Cosenz, *Custoza e altri scritti inediti*, publié par F. Guardione (Palermo, Reber, 1913, in-8°, 198 p.), que nous n'avons pas reçu.

4. *Fatti e documenti della marina italiana (Quaderni di storia navale, I)*. Firenze, Quattrini, 1917, in-18, 223 p. Cf. une étude du major général Aston, *Combined operations*, dans *The Journal of the Royal United Service Institution*, février 1920, p. 25-26. Sur la question adriatique en 1866, cf. M. Gallio Cassi, *les Napoléons et l'Adriatique*, dans la *Revue des Études napoléoniennes*, janvier-février 1916.

un recueil d'études sur l'événement¹ : l'administration autrichienne, en particulier, y est étudiée dans cinq mémoires de M. F.-N. MOCHENIGO, et M. COMBI a suivi minutieusement les événements du 15 octobre 1866 à l'arrivée de Victor-Emmanuel.

La chute de Rome, qui devait s'opérer quatre ans plus tard, fut, si l'on peut dire, retardée par le combat de Mentana, sur lequel nous avons à signaler deux monographies, l'une, de M. G. COCCIA, strictement limitée à l'étude de la campagne garibaldienne², l'autre, de M. Marino MARI, qui montre, d'après les papiers du ministre de la Justice dans le cabinet Menabrea, Adriano Mori, l'attitude de ce cabinet à l'égard de Garibaldi³.

PÉRIODE CONTEMPORAINE. — La « Bibliothèque d'histoire et de politique », que dirige si heureusement M. E. Denis, s'est enrichie d'un excellent livre de M. Albert PINGAUD sur *l'Italie depuis 1870*⁴. M. Pingaud, par sa situation officielle, par sa préparation scientifique et, ne craignons pas de l'ajouter, grâce à ses sympathies raisonnées pour le pays voisin, était tout à fait qualifié pour composer cet ouvrage; dégagé de la phraséologie trop en usage chez les historiens italiens et des préjugés de nos historiens, qui se refusent à étudier sérieusement l'Italie moderne, pour ne considérer et n'aimer qu'une sorte d'Italie factice de l'antiquité et du moyen âge, le volume rendra d'éminents services. M. Pingaud, malheureusement, n'envisage, dans ce livre, que la politique extérieure de l'Italie, faite d'idéalisme et de réalisme; du moins, il montre très exactement, et sans considérations inutiles, comment la conclusion de la Triplice a été la résultante des conditions générales de la diplomatie européenne de 1870 à 1882; à l'apogée de la Triplice, entre 1871 et 1898, ont succédé un déclin rapide, puis une brisure que, pour tant de raisons, nous souhaitons définitive.

L'attentat et l'exécution d'Oberdan ne sont pas les moindres des incidents qui en traversèrent l'histoire. M. Vittorio CUTTIN a rappelé, dans une brochure nourrie⁵, la vie et la mort du jeune patriote,

1. *L'ultima dominazione austriaca e la liberazione del Veneto nel 1866*. Chioggia, Vianelli, 1916, in-8°, 430 p.

2. *Garibaldi e suoi volontari a Villaflori, Monterotondo, Mentana, con l'elenco dei caduti*. Roma, Colombo, 1912, in-8°, 52 p.

3. *L'arresto di Garibaldi e il ministero Menabrea*. Firenze, Baldoni, 1913, in-8°, VIII-187 p.

4. Paris, Delagrave, 1916, in-18, xxix-344 p. Nous n'avons pas reçu *The Book of Italy* (London, Unwin, 1917), paru grâce aux soins de M. le professeur Piccoli, professeur à l'Université de Cambridge, avec une préface de M. Boselli, à l'occasion de l'*Italian Day*.

5. *Guglielmo Oberdan*. Biblioteca illustrata Bemporad per la gioventù, per i soldati, per il popolo. Firenze, Bemporad, [1919], in-18, 40 p.

qui fut exécuté le 20 décembre 1882, comme coupable d'avoir préparé un attentat, fixé au 17 septembre, contre l'empereur d'Autriche. Dans un excellent travail, M. Gaetano SALVÉMINI a montré dans quelle mesure le tempérament brouillon de Crispi a servi la politique de Bismarck¹. Sans doute, le patriotisme de Crispi n'a pu supporter de voir son pays, en 1877, placé entre la France cléricale et l'Autriche expansionniste, puis dépassé, en 1881, dans la course aux colonies par la France; mais, d'après les documents crispiniens eux-mêmes², M. Salvémini n'a pas de peine à démontrer que Crispi, emporté par sa passion, n'est pas parvenu à défendre comme il fallait la situation de son pays, « roulé », comme il l'a été, par le grand ministre allemand. Le plus clair de l'action gouvernementale de Crispi, c'est, d'une part, la mésintelligence franco-italienne et, de l'autre, le désastre d'Adoua, qui entraîna la chute du créateur de l'impérialisme italien. La guerre d'Abyssinie a précisément fait l'objet d'une nouvelle publication de M. Tommaso PALAMENGHI-CRISPI³. On y aperçoit très clairement, ce qui ressort également des analyses de M. Salvémini, la préoccupation très nette du gouvernement italien de s'appuyer sur l'Angleterre pour réaliser sa politique méditerranéenne et africaine. Pour Crispi, en matière strictement abyssine, il fut bien obligé d'accepter une partie de la situation créée par son prédécesseur Depretis, et sa plus grande faute, c'est de n'avoir pas surveillé de près la préparation technique des opérations militaires par le ministre de la Guerre, le général Bertolà-Viale, leur exécution par les généraux Baldissara, Orero et Baratieri. La marche sur Adoua s'est faite sans l'aveu du ministre italien, qui s'intéressait presque exclusivement aux intrigues russes et françaises à la cour de Ménélik. Peut-être trouvera-t-on des arguments contre la thèse crispinienne dans les journaux de Baratieri, dont un journaliste, il y a quelques années, a tiré d'intéressants passages sur la campagne africaine de 1876-1877⁴.

1. *La politica estera di Francesco Crispi* (*Quaderni della Voce*, 15). Roma, libr. della *Voce*, 1919, in-18, 93 p. Joindre : G.-A. Cesareo, *L'anima di Francesco Crispi*, dans la *Rivista d'Italia*, septembre et octobre 1919.

2. On sait que ces documents font, depuis quelques années, l'objet des publications de M. T. Palamenghi-Crispi. A citer, en dernier lieu : *Politica estera*. Milano, 1911, in-8°. Joindre, pour l'histoire de la Triplice, le livre de M. Pribram, professeur à l'Université de Vienne, sur les *Traités secrets austro-italiens de 1879-1914*, livre que nous ne connaissons que par les analyses de journaux italiens (cf. *Corriere della sera*, 27 octobre 1919).

3. *La prima guerra d'Africa*. Milano, Treves, in-8°.

4. Gualtiero Castellini, *Diarii inediti di Baratieri*, dans la *Tribuna*, 12 mai 1914. Joindre : Eugenio Dolciotti, *Da Napoli a Adua, bozzetti e ricordi della campagna d'Africa, 1895-1896*. Tivoli, Chicca, 1913, in-8°, 144 p., que nous n'avons pas vu.

Avec la petite brochure de M. N. COLAJANNI, sur les partis politiques italiens, nous entrons presque dans la polémique courante — si vite dépassée par les événements¹. En homme habitué à faire lui-même de la politique, M. Colajanni analyse sans bienveillance les programmes des partis constitutionnels, dépourvus d'idéalisme et de volonté réformatrice, et les partis anticonstitutionnels, le républicain, qui n'existe plus guère que dans les Romagnes, et le socialiste, contre lequel est dressé un brutal réquisitoire. La *Voce* n'a pas eu tort de donner une nouvelle édition de l'enquête faite, en 1904, par M. Gaetano SALVÉMINI sur les procédés électoraux dans le Mezzogiorno au temps du giolittisme triomphant². Les violences et les « tripataouillages » de Gioa del Colle caractérisent la vie politique à cette époque de l'histoire. M. Salvémini fut plus tard victime des mêmes procédés lors de sa campagne électorale à Molfetta, en 1913, qui est racontée par M. U. OJETTI et par les délégués des professeurs secondaires; ces rapports sont publiés en appendice. C'est de la plume d'un brillant journaliste qu'est sorti le livre que M. E. LÉMONON a traduit pour le public français sur les relations italo-allemandes d'avant la grande guerre³. M. Giovanni PREZIOSI a montré comment la « Banca commerciale », elle-même dans la dépendance du capitalisme allemand, a absorbé ou soutenu la plupart des grandes entreprises industrielles de l'Italie. Une des besognes du ministère Salandra a été précisément d'éliminer cette action allemande, qui devait forcément empêcher le gouvernement italien de déclarer la guerre à l'Allemagne comme il l'avait déclarée à l'Autriche. M. Jules CHOPIN, qui est plein de tendresse pour les Yougoslaves, n'en témoigne aucune pour l'Italie, et l'on sent, dans son petit livre sur la politique italienne avant, pendant et après la guerre, une sorte de colère continue qui n'a rien de critique⁴. Il est d'ailleurs exact que l'activité politique de l'Italie n'a cessé d'être déterminée par une idée centrale, la suprématie nécessaire sur l'Adriatique en tant qu'elle est l'héritière et de Rome et de Venise, et la prépondérance dans la Méditerranée. Cette politique heurte certains sentiments, certains intérêts, et M. Chopin s'efforce de déterminer quelles seront, en fonction de ces facteurs, les alliances possibles de l'avenir.

1. *I partiti politici in Italia*. Roma, Libreria politica moderna, 1914, in-18, 133 p.

2. *Il ministro della mala vita*. Roma, libr. della *Voce*, 1919, in-18, 136 p.

3. *L'Allemagne à la conquête de l'Italie*. Paris, Delagrave, 1914, in-16, xxxix-228 p.

4. *L'unité de la politique italienne*. Paris, éditions Bossard, 1919, in-16, 138 p.

LA GRANDE GUERRE. — Nous avons fait allusion, au début de ce bulletin, à l'*Ufficio storico della mobilitazione*¹, chargé de préparer la documentation qui servira à écrire l'histoire de la grande guerre. Quelques règles de méthodologie ont été formulées par des officiers pour des officiers²: puissent-ils ne pas oublier qu'en matière d'histoire il y a des spécialistes! A ces spécialistes, le comité pour l'histoire du Risorgimento a, par la bouche de son président, M. Paolo BOSELLI, indiqué, dès 1916, les grandes lignes de la tâche à remplir par eux³.

Il est fatal que, pendant longtemps, l'histoire de cette guerre soit apologétique, unilatérale, dépourvue de valeur critique, même quand elle est abordée par ceux que leurs occupations habituelles sembleraient rendre plus aptes à se soumettre aux lois de la méthode scientifique. Ainsi, *La nostra guerra*, rédigée par l'Association nationale des professeurs universitaires⁴, est essentiellement une œuvre de propagande, qui vaut surtout pour l'instant où elle a été publiée : on y trouve d'ailleurs des pages bien venues de MM. DEL VECCHIO, sur les origines morales de la guerre; P.: FEDOZZI, sur les devoirs de l'Italie; C. ERRERA, LEICHT, L. BIANCHI, sur la question adriatique; A. SOLMI, sur la guerre italo-turque. Il en est de même des conférences, groupées sous le titre de *Pagine geografiche della nostra guerra*⁵, de MM. BARATTA, TARAMELLI, MARTELLI, DAINELLI, VINASSY DE REGNY, où la démonstration géographique écartera délibérément toute objection d'ordre ethnique et historique. C'est sous les auspices de l'Union générale des membres de l'enseignement que M. Enrico MELCHIORRI a édité son livre sur l'italianité des provinces non rachetées⁶: livre de circonstance, sans doute, mais où il y a un exposé de faits qui ne laisse pas d'être intéressant et où l'auteur a inséré des textes démonstratifs⁷. Dans une petite brochure pleine de renseignements, M. Tan-

1. Voir p. 250. Signalons la bibliographie raisonnée rédigée par M. R. Palmarocchi, *Il problema dell'Austria negli scrittori italiani durante la neutralità*, dans *Archivio storico italiano*, 1918, t. I, p. 135-156.

2. Giovan-Battista Curti, *L'ordinamento del servizio archivistico corrente in un comando al fronte*. Siena, Lazzeri, 1917, in-8°, 11 p.; *Ufficio storico, pubblicazioni e documenti* (Comando del corpo di stato maggiore). Roma, 1918, in-16, 11 p.

3. Dans la *Nuova Antologia*, 16 août 1916.

4. Firenze, Stamperia domenicana, 1915, in-18, 200 p..

5. Rome, Società geografica italiana, 1917, in-8°, 181 p.

6. *La lotta per l'italianità delle terre irredenti (1797-1915)*. Firenze, Bemporad, [1918], in-16, VIII-221 p.

7. Nous n'avons pas vu : S. Benco, *Gli ultimi anni della dominazione austriaca a Trieste*. Milano, Casa ed. Risorgimento, 1919; — Livio Marchetti, *Il*

credo GALIMBERTI a énuméré les noms de ceux qui, nés dans les mêmes provinces, ont donné leur vie, pendant la guerre, pour la plus grande Italie, toute la belle jeunesse de Trieste, Rovereto, Spalato¹; cette énumération s'arrête au début de mai 1917 : combien d'autres, depuis, ont disparu ! Deux bons petits livres, où la tendance propagandiste n'altère pas le contenu, sont dus à MM. Alessandro LATTE² et Pietro SILVA³. Dans le premier, M. Lattes rappelle les institutions et l'histoire primitive de Trieste, qui est passée sous le joug des ducs autrichiens sans aucune spontanéité, et avec l'espoir de l'abandonner quelque jour. Dans l'autre, M. Silva montre comment les problèmes tchéco-slovaques et yougoslaves n'ont cessé de se présenter comme des menaces aux empereurs d'Autriche, dont l'incapacité à les résoudre les a conduits à la grande crise de 1914; c'est un clair résumé d'histoire moderne, dont la conclusion est celle d'un Italien soucieux, certes, de la grandeur de son pays, mais aussi de la justice internationale.

Trop de concitoyens de M. Silva n'ont pas eu la même sagesse, et, s'il fallait citer, ici, ceux qui, à propos de la question adriatique, ont adopté les vues extrêmes des impérialistes crispiniens et des nationalistes prussophiles, nous tomberions dans l'inutile polémique dont trop de journaux se sont alimentés, dans ces derniers temps, pour le plus grand dommage des relations franco-italiennes⁴. Mais

Trentino nel risorgimento. Milano, Soc. ed. Dante Alighieri, 1913, 2 vol. in-16; — Cipriano Giachetti, *la Vigilia di Trento, l'ultimo periodo della dominazione austriaca nel Trentino*. Milano, Treves, 1917; — C. Battisti, *Il Trentino, cenni geografici*, nouv. éd. Novara, de Agostinis, 1919, in-8°.

1. *I martiri irredenti della nostra guerra (Pagine dell' ora)*. Milano, Treves, 1917, in-18, 56 p.

2. *Trieste nella storia politica e giuridica d'Italia*. Sestri Ponente, Bruzzone, 1918, in-18, 47 p.

3. *I problemi fatali agli Absburgo (Pagine dell' ora)*. Milano, Treves, 1919, in-18, 75 p.

4. Nous signalerons seulement, au point de vue général : Adriaticus, *Da Trieste a Valona*. Milano, Alfieri-Lacroix, 1919, in-16; *les Revendications italiennes au Congrès de la paix*. Roma, Comitato di difesa interna, 1919, in-8°; S. Ghelli, *La maschera dell' Austria nell' Adriatico orientale*. Prato, 1919, in-16; — sur la Slovénie : C. Errera, *Italiani e Slavi nella Venezia Giulia*. Novara, 1919, in-8°; F. Musoni, *Gli Sloveni*. Novara, 1919, in-8°; C.-O. Urban, *Sloveni ed il movimento jugoslavo*. Roma, 1919, in-8°; — sur Spalato : Ireneo Sanesi, *Spalato e la questione dalmatica*. Novara, 1918, in-8°; — sur Fiume : Edoardo Susmel, *le Droit italien de Fiume*. Bologna, Zanichelli, 1919, in-16; Guido Depoli, *Fiume e la Liburnia*. Bari, Laterza, 1919, in-8°; l'exposé de la Société internationale per la pace, dans la *Paix par le droit*, décembre 1919, et la *Rassegna di storia* de M. Pietro Silva, dans *Rivista d'Italia*, octobre 1919; — au point de vue linguistique, une note de M. G. Bartoli, dans la *Rivista d'Italia*, octobre 1919. — En France, les revendica-

ces publications éphémères, dont on parle trop, ne sont rien à côté de l'ouvrage remarquable de MM. C. MARANELLI et G. SALVÉMINI¹. Dirigé contre les slavophobes de l'*Idea nazionale*, cet ouvrage insiste sur la possibilité de créer un royaume serbo-croate-slovène, détermine les modalités de la réunion à l'Italie de la Vénitie Julienne, exclut des aspirations italiennes la Liburnie et Fiume, qui doit être une république indépendante, proteste contre l'incorporation à l'Italie de la Dalmatie²; au surplus, MM. Maranelli et Salvémini estiment que le pacte de Londres, admissible dans sa généralité, devrait être revisé. M. Angelo VIVANTE, Triestin qui est mort pendant la guerre, avait, dès 1912, appliqué à sa ville natale une partie de l'argumentation de MM. Maranelli et Salvémini. La traduction française de son livre affirme très nettement le droit des Slaves Juliens de s'organiser comme ils le veulent³. Il allait de soi que le petit livre de M. Auguste GAUVAIN, sur la *Question yougoslave*⁴, devait apporter à la thèse slave le concours d'une argumentation qui a plus d'une fois choqué en Italie; son court exposé a heureusement surtout la valeur d'un exposé historique du *Risorgimento yougoslave*, et il le complète par plusieurs textes utiles, en particulier le pacte de Corfou du 20 juillet 1917. Il était fatal que le comte DE VOINOVITCH exagérât encore le point de vue de M. Gauvain. Son livre est un réquisitoire contre l'administration vénitienne des territoires yougoslaves; les Autrichiens, après 1815, n'ont cessé, d'autre part, de s'appuyer sur les autonomistes dalmates, qui étaient des italianisants, et qui, en 1874, se sont groupés en parti italien. La conclusion est nette: rien de la Dalmatie ne doit aller à l'Italie⁵. Inversement, l'un des plus brillants collaborateurs du *Giornale*

tions italiennes ont été généralement accueillies avec peu de sympathie. Voir E. Denis, *L'Italie et l'Autriche*, dans le *Monde slave*, février-mars 1918; J. Chopin, les *Yougoslaves et l'Entente*, dans le *Mercure de France*, 1^{er} octobre 1918.

1. *La questione adriatica.* (*La Giovine Europa.*) Firenze, Libreria della Voce, 1918, in-18, xv-294 p. (nous n'avons pas vu la nouvelle édition, 1919, in-18, xxiiij-374 p.). Joindre : G. Salvémini, article dans *Quarterly Review*, janvier 1918.

2. Dans le même sens, voir Mondaini, dans *l'Azione socialista*, 12 août 1916.

3. Trad. par « Tergestinus ». Genève, Impr. commerciale, 1917, in-8°, xv-266 p.

4. Paris, éditions Bossard, 1918, in-18, -107 p. Cf. également l'exposé, plus large et plus objectif, de M. Jules Duhem, *la Question yougoslave (Bibliothèque d'histoire contemporaine)*. Paris, Félix Alcan, 1918, in-18, 276 p.

5. *La Dalmatie, l'Italie et l'unité yougoslave (1797-1917).* Genève, Georg et C°, 1917, in-8°, cix-381 p.

d'Italia, M. Franco CABURI¹, conclut à l'inexistence du problème yougoslave dans l'Adriatique², ce problème étant une invention purement factice des politiciens yougoslaves. Assurer l'hégémonie italienne sur l'Adriatique, c'est, pour M. Caburi, une nécessité économique et stratégique; au reste, la Dalmatie est italienne par sa géographie et son histoire. Les exagérations des deux partis devaient avoir pour conséquence l'équipée de Gabriele d'Annunzio à Fiume. Dès 1915, M. Stéphane Pitor, dans une brochure savoureuse, démontrait comment le poète de la Nave était devenu le « poète national³ ». M. Valentino PICCOLO, à son tour, a exposé, dans une intéressante conférence reproduite en volume⁴, la conception que d'Annunzio s'est faite de l'héroïsme, la place que Garibaldi tient dans ses œuvres, le sens éminemment patriotique des *Canzoni della Gesta d'Oltremare* et de la *Beffa di Buccari*.

Le fameux pacte de Londres du 30 novembre 1915 est le texte auquel on devra toujours se rapporter pour apprécier l'effort de l'Italie dans la guerre mondiale. M. Attilio TAMARO a fait un exposé et une critique de ses clauses, ne se consolant point que ce fut, comme n'importe quel pacte entre des hommes, un compromis entre des tendances divergentes⁵; son petit livre se rattache ainsi au groupe des ouvrages de polémique nationaliste auxquels nous venons de consacrer un paragraphe. M. G.-A. BORGESSE a, au contraire, été nettement au fond du problème en montrant que la raison prééminente pour l'Italie d'entrer dans la guerre, c'était de se dégager de l'emprise allemande⁶. Puisse-t-elle se maintenir dans cet état de rébellion morale que seul l'appui de l'Entente lui permettra d'affirmer⁷.

1. Voir, de cet auteur, *L'Austria e l'Italia. Note ed appunti di un giornalista italiano a Vienna*. Milano, Treves, in-16.

2. *Italiani e jugoslavi nell' Adriatico (Quaderni della guerra)*. Milano, Treves, 1917, in-18, 139 p.

3. *Gabriel d'Annunzio et la politique nationale en Italie*. Paris, Félix Alcan, 1915, in-8°, 30 p.

4. *Glorie e martirii nella poesia di Gabriele d'Annunzio (Pagine dell' ora)*. Milano, Treves, 1919, in-18, 57 p.

5. *Il trattato di Londra e le revendicazioni italiane (Pagine dell' ora)*. Milano, Treves, 1918, in-18, 67 p. Voir un résumé de cet opuscule par le même (Roma, tip. Unione ed., 1918, 23 p.).

6. *L'Italie contre l'Allemagne*, trad. de M^{me} T. Laigned. Paris, Payot, 1917, in-18, 248 p.

7. Sur l'évolution de la politique italienne, une infinité de choses ont été publiées. Nous ne signalerons que : Gabriel Maugain, *L'opinion italienne et l'intervention de l'Italie dans la guerre actuelle*. Paris, Champion, 1916, in-8°, 105 p.; — le P. Dudon, *Les courbes de la politique italienne*. Paris, Lethielleux, 1917, in-16, 88 p.; — Jean Ajalbert, *l'Heure de l'Italie*. Paris, éditions

Quant à la guerre elle-même, aucun travail officiel ne semble, à l'heure actuelle, avoir été élaboré : une infinité d'ouvrages, en revanche, a paru, travaux d'ensemble ou de détail, dont nous ne voulons rien dire¹. Du moins, dès maintenant, un procès est instruit, c'est celui de la bataille de Caporetto. Dans une brochure qui est une synthèse puissante, M. Giuseppe PREZZOLINI a analysé les causes du désastre²; il n'a pas, sans doute, donné de ces causes un exposé détaillé, mais, précisément, par leur raccourci même, elles s'imposent : manque de préparation de l'armée en 1915, inexistance d'un système stratégique, mauvaise discipline de la troupe, d'ailleurs mal instruite du but de la guerre, épuisée par une alimentation insuffisante, énervement du moral national par la propagande socialiste, cléricale, neutraliste, mensonges de la presse « italocentrisme », impuissance de l'opinion à situer « la nostra guerra » dans l'ensemble des événements : à très juste titre, M. Prezzolini rejoint les conclusions de certains socialistes proclamant que Caporetto est la faillite des classes dirigeantes. Le général Cadorna, choisi, après Caporetto, comme bouc émissaire, occupe, dit-on, ses loisirs à écrire ses mémoires pour réfuter l'acte d'accusation dressé contre lui par la commission officielle. En attendant, contentons-nous de lire le petit livre de M. Ezio-M. GRAY, qui est un chaud plaidoyer en faveur du chef malheureux³. On doit à Cadorna onze victoires contre la plus ancienne puissance militaire de l'Europe, sans compter l'écrasement du bolchevisme italien ; Caporetto n'est qu'un phénomène de grève militaire, qu'explique la décomposition morale des troupes, prévue par Cadorna dans ses dépêches au gouvernement des 6, 8, 13 juin et 18 août 1916. La seule erreur du chef de l'armée fut d'avoir organisé l'armée en superficie et non en profondeur. Quelques durs jugements de M. Gray sur divers généraux italiens compenseront ce que certaines de ses pages contiennent de désagréable ou d'injuste sur la France⁴. En tout cas, de son livre, il ressort bien

Bossard, 1917, in-16, 191 p. — ***, *la Coopération franco-italienne*, dans la *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} et 15 mars 1920; — E.-J. Dillon, *From the triple to the quadruple alliance*. London, Hodder, 1916, in-18, 254 p.

1. Signalons, en raison de leur titre général : professeur C. M., *La guerra d'Italia per terra e per mare*. Milano, Alfieri-Lacroix, 1919, in-16, VIII-159 p.; — Enrico Barone, *La storia militare della nostra guerra fino a Caporetto*. Bari, Laterza, 1919, in-8^e, 223 p.

2. *Caporetto*. Roma, Libreria della Voce, 1919, in-16, 59 p.

3. *Il processo di Cadorna*. Firenze, Bemporad, [1920], in-16, 168 p.

4. Voir dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1920, un article anonyme, mais fait de première main, sur la *Mission du maréchal Foch en Italie, octobre-novembre 1917*.

que l'heure n'est pas encore venue d'écrire l'histoire : il vaut comme témoignage à demi personnel, non comme construction objective.

Des témoignages sur la guerre, on en trouvera une quantité, ingénieusement groupés par M. Giuseppe PREZZOLINI dans son *Anthologie patriotique*¹. C'est une idée extrêmement originale qu'a eue le distingué directeur de la *Voce* de publier, sur la guerre, un livre où l'on trouve des textes de toute origine, provenant des plus grands aux plus humbles, choisis pour leur valeur intrinsèque ou narrative, à l'effet de mettre en lumière le peuple combattant des tranchées et pour que le peuple, dans son ensemble, arrive à prendre conscience de lui-même. Dans son petit livre sur Caporetto, M. Prezzolini avait insisté sur cette idée que l'Italie moderne n'a pas conscience d'elle-même. Elle a le devoir, elle a le moyen, par ce livre, de sortir de cette ignorance : circulaires du commandement, bulletins et communiqués, lettres, proses et vers des littérateurs qui ont participé à la guerre — Borsi, d'Annunzio, Mussolini — testaments de guerre, où, parfois, s'affirment des mentalités spartiates — « non piangere, mamma, sia romana » — chansons et lettres de soldats, inscriptions mortuaires, documents diplomatiques, extraits des grands discours politiques et des ouvrages scientifiques, tels sont les riches matériaux que M. Prezzolini offre à sa patrie ; elle y puisera les éléments d'un acte de foi dans un avenir qui, en dépit des difficultés de l'heure présente, se présente large et lumineux².

Georges BOURGIN.

1. *Tutta la guerra. Antologia del popolo italiano*. Firenze, Bemporad, [1918], in-16, xv-398 p.

2. Joindre : Louis Chervoillot, *Littérature de guerre en Italie*, dans les *Études...*, 5 mars 1918 ; — Giuseppe Bellucci, *Folklore di guerra*. Perugia, U. T. coop., 1920, in-16, 118 p., que nous n'avons pas encore reçu.

COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

René MILLET. *Socrate et la pensée moderne*. Paris, Plon, s. d.
[1920]. In-12, xxi-287 pages, avec un portrait de l'auteur.

Cet ouvrage nous vient d'un ancien ambassadeur. Mais René Millet était un homme de pensée en même temps qu'un homme d'action. Tous les ouvrages qu'il a publiés de son vivant, depuis *la France provinciale* (1888) jusqu'à *la Conquête du Maroc* (1913), en passant par *Rabelais* (1892), montrent bien que la réflexion la plus intense, chez lui, sait sortir d'elle-même pour s'élancer, sous une forme toujours littéraire, souvent brillante, vers les questions qui ont préoccupé l'humanité dans tous les temps et, surtout, vers celles où est engagée la vie morale et politique des générations présentes. Il n'est pas étonnant que, dans les dernières années de son existence, tandis que l'effroyable tempête secouait le monde, il se soit tourné vers Socrate, comme vers la source première de ses propres conceptions.

« L'homme dont les idées sont les plus vivantes dans la société contemporaine, c'est Socrate » : cette définition, dohnée par M. Boutroux, René Millet la fait sienne, et il la justifie à sa façon. Pour lui, le *pragmatisme*, la seule doctrine qui, de nos jours, ait tenté de combler l'infranchissable fossé qui séparait la pensée de l'action, a eu pour précurseur le philosophe qui rompit délibérément avec les écoles naturalistes et appliqua pour la première fois la méthode expérimentale et intuitive à l'étude de l'homme. Par là s'expliquent les rapports plutôt hostiles de Socrate avec les sophistes, son goût pour les petites gens, particulièrement pour les gens de métier, qui lui fournissaient des règles pratiques d'une application générale. Sans se compromettre dans les petitesse et les vilenies des luttes politiques, il chercha, de loin et de haut, à mettre au service d'Athènes la puissance de la raison souveraine et les préceptes que lui dictait son « démon ». Il voulut agir sur la jeunesse ; il crut pouvoir agir sur Périclès lui-même par l'intermédiaire d'Aspasie. Ce ne fut pas sa faute si les plus remarquables de ses élèves, Alcibiade et Critias, se laissèrent entraîner par la passion et oublierent ses leçons. Il n'en parut pas moins, à des yeux prévenus, moralement responsable. Dès lors, il ne lui restait plus, pour rendre à ses idées un témoignage suprême et décisif, qu'à mourir pour elle.

Cette façon de concevoir le rôle de Socrate, qui est la bonne, oblige René Millet à maintenir continuellement l'histoire de la philosophie

en contact avec la grande histoire. Il s'acquitte de ce devoir avec une connaissance et surtout une compréhension profonde des faits. Ses vues sur la connexité intime entre la morale de Socrate et l'art de Phidias, sur les causes et les transformations de la guerre du Péloponèse sont vraiment intéressantes. Il y a là, et en grand nombre, des pages qui frappent. En un mot, l'ouvrage est d'une lecture à la fois attachante et profitable¹.

Gustave GLOTZ.

J. CARCOPINO. *Virgile et les origines d'Ostie*. Paris, de Boccard, 1919. (Bibl. des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, fasc. 116.)

Nous distinguerons, dans le remarquable ouvrage de M. Carcopino, deux thèmes principaux, d'ailleurs liés entre eux étroitement : d'une part, la préhistoire d'Ostie; d'autre part, le décor et la topographie des chants VII-XII de l'*Énéide*.

Examinons d'abord ce que l'auteur nous enseigne sur les origines d'Ostie. Il faut abandonner l'histoire traditionnelle, selon laquelle la fondation d'Ostie et la création des salines datent du roi Marcius, et se rallier aux résultats obtenus par les méthodes critiques de M. Pais, selon qui Ostie date de la victoire remportée en 356 par le dictateur Marcius sur les Étrusques dans la région des salines. M. Carcopino prouve, en effet, que l'archéologie confirme les résultats obtenus par la critique des textes : par exemple, la céramique des plus anciennes tombes d'Ostie n'est pas antérieure au milieu du IV^e siècle. Dans un des meilleurs chapitres de ce livre, la date de la fondation d'Ostie est ainsi précisée : elle est postérieure au deuxième traité entre Rome et Carthage, qui ne mentionne pas Ostie, mais antérieure à la fondation des colonies d'Antium et de Terracine, que M. Carcopino date de 318 ; elle se place donc entre 335 et 318, et plutôt, selon l'auteur, vers 335. Malheureusement, il n'est pas facile de savoir quelle est l'antiquité des salines d'Ostie : M. Carcopino admet qu'exploitées au V^e siècle, elles étaient abandonnées dès le IV^e siècle ; c'est dire que les salines d'Ostie, si elles ont existé, sont préhistoriques. On ne peut obtenir plus de précision, et rien n'est plus fâcheux, car le problème de l'origine des salines est lié à celui de l'origine de la Via Salaria, et finalement de Rome elle-même.

1. On dirait que l'auteur n'a pas corrigé lui-même toutes les épreuves. Dans la première moitié de l'ouvrage, il y a peu à reprendre. Le « vers célèbre » cité à la p. 80 n'est pas un vers, mais la réunion de deux moitiés de vers. Dans la seconde moitié, au contraire, et surtout dans le troisième tiers, les lapsus sont plus nombreux. Exemples : p. 149, *tout autre* cité ; p. 179, *frippons*. Les noms propres sont massacrés : p. 198 et 251, *Xantippe* ; p. 199, *Anthistène* ; p. 200, *Aritodème* ; p. 210, *Phrynicus* et *Astiochus* ; p. 229 et 286, *Eutypphon* ; p. 239, *Appollodore*.

Or, cette Ostie mythique que M. Carcopino vient d'abattre irrémédiablement, semble-t-il, au nom de la critique historique et de l'archéologie, tout aussitôt il la restaure. Ostie a été précédée par une agglomération très antique, dont la sodalité des *Arulenses* nous conserverait le nom, Arula. A cette Arula préostienne, dont nous connaissons peut-être les anciens cultes, M. Carcopino a consacré la première partie de son ouvrage. Si l'on objecte que les arguments tirés de l'archéologie qui valent contre l'Ostie royale valent aussi contre Arula, M. Carcopino répondra que l'emplacement d'Arula n'était pas exactement celui d'Ostie, mais qu'il était situé un peu plus à l'est et que le déplacement du cours du Tibre l'a englouti.

A ces conjectures nous pouvons donner notre adhésion : elles ont l'avantage de réconcilier l'histoire et la légende, d'expliquer de la manière la plus élégante le nom des *sodales Arulenses* et d'expliquer aussi l'aspect archaïque du culte du Vulcain d'Ostie. Mais nous serons plus inquiets quand nous verrons cette Arula presque ignorée devenir une des plus anciennes et des plus vénérables métropoles du Latium. « A Ostie comme à Délos, la métropole religieuse aurait précédé le port marchand » (p. 82). Le culte de Vulcain serait identique à celui du Tibre ; une partie considérable du présent ouvrage est consacrée à cette démonstration, qui rencontrera nécessairement de vives résistances, bien qu'elle soit défendue avec toutes les ressources d'une dialectique pressante et de la plus riche érudition ; admettre l'identité de Vulcain et du Tibre, c'est admettre « l'identité des contradictoires » (p. 109). De plus, le Vulcain de Rome serait de provenance ostienne, et comme, d'autre part, Vulcain, à Rome même, aurait précédé Jupiter, il en résulterait que le plus grand dieu de Rome, au V^e siècle, aurait été emprunté par Rome à Ostie. Pour faire à ce Vulcain ostien une place digne de lui parmi les anciens cultes romains, M. Carcopino est disposé même à admettre que le flaminicat de Vulcain était primitivement uni au grand pontificat. Enfin, ce n'est pas seulement le culte de Vulcain qui serait originaire d'Ostie — bien que le nom même du dieu soit toscan — mais d'autres cultes encore. Les Sabins, ayant conquis la plaine latine jusqu'à la mer, auraient ensuite introduit d'Ostie à Rome « Vulcain, dieu du Tibre; Maia, sa parèdre; les Lares » (p. 166). Ces thèses sont hardies et soulèvent des difficultés sérieuses.

Je me contenterai de présenter une observation de détail au sujet du culte des Dioscures à Ostie. Est-il bien sûr que ce culte soit vraiment, comme l'admet M. Carcopino, très ancien ? On admet communément que le plus ancien témoignage que nous possédions concernant les *ludi Castorum* à Ostie serait l'inscription *C. I. L.*, XIV, 1, du début du III^e siècle ap. J.-C. Or, cette inscription même ne me paraît pas du tout mentionner des jeux célébrés en l'honneur des Castors et d'autres jeux semblables offerts à Neptune (p. 79); elle nous apprend seulement qu'un magistrat a offert à Neptune des jeux

sur le rivage consacré aux Castors; c'est-à-dire sur le rivage près duquel s'élevait un temple des Castors. On voit ainsi par quelle transition les jeux de Neptune sont devenus les jeux des Castors et que ceux-ci ne sont point du tout primitifs. D'un texte curieux d'Ethicus, cité par M. Carcopino, il paraît bien résulter même que le temple des Dioscures était situé dans l'*isola sacra*, au nord du bras ancien du Tibre, et par conséquent hors de l'ancien finage ostien (p. 78, n. 4). Il nous semble donc qu'il convient peut-être de rendre au culte de la Mer, à Ostie, la place prise plus tard par le culte des Castors.

Au cours de l'exposé de M. Carcopino, on notera un grand nombre de développements originaux et d'observations pénétrantes, et particulièrement cette très curieuse relation qu'il a eu le mérite d'établir entre la date des Vulcanalia et celle des martyres ostiens, ou bien encore une très remarquable étude des anciens sacerdoce du Latium¹.

Le commentaire topographique de la deuxième partie de l'*Énéide* a été très heureusement renouvelé par M. Carcopino, grâce à une découverte curieuse et riche de conséquences. Les anciens commentateurs ont toujours supposé que la ville de Latinus, Laurente, était distincte de la ville fondée par Énée, Lavinium; et comme nous savons qu'à l'époque historique Lavinium était situé là où s'élève aujourd'hui Pratica di Mare, on admettait comme évident que la ville de Latinus ne pouvait pas être à Pratica. M. Carcopino a prouvé que Virgile ne mentionne jamais une ville du nom de Laurente et qu'il connaît seulement un peuple laurentin dont il place la capitale précisément à Pratica. Il n'a pas existé de Laurente préhistorique, distincte de la vieille cité de Pratica. Seulement, il a existé, depuis le temps d'Auguste, vers Tor Paterno, une plage à la mode et une villa impériale : Virgile n'a pas commis la faute d'y localiser Laurente.

D'autre part, le camp d'Énée est situé aux bouches du Tibre, et précisément à l'emplacement de l'Arula préostienne. Le texte de Virgile fournit même à M. Carcopino ses principaux arguments en faveur de l'antiquité de cette Préostie. Donc, les derniers livres de Virgile ont pour décor cette campagne qui s'étend entre Ostie, capitale des *Laurentes Arulenses*, et Pratica, capitale des *Laurentes Lavinates*. Grâce à sa connaissance parfaite de cette contrée, M. Carcopino a retrouvé le ravin où Turnus prépare un guet-apens (XI, 522) au nord de Pratica — l'oracle d'Albunea (VII, 83) à la Zolforata — le Numicius au canale dello Stagno — le bois sacré de Pilumnus au Rio Torto — le port d'Énée aux docks de tuf de l'Ostie actuelle — les *loci Albani* (IX, 387) au sud-est de Dragoncello. Cette étude est du plus grand charme et nous explique très bien certains des procédés de travail de Virgile; on ne lira plus les derniers livres de l'*Énéide* sans le secours de ce commentaire excellent.

1. N'est-ce point par erreur qu'il est parlé (p. 44) d'un « premier dictateur albain »? Il s'agit, semble-t-il, dans l'inscription citée, du premier personnage qui ait été dictateur albain à vingt-huit ans.

Maintenant, faut-il aller jusqu'à reconnaître en Virgile un archéologue scrupuleux? Ceci est un autre problème. Nous craignons que M. Carcopino, ainsi que d'autres savants, M. Pichon, M. Warde Fowler, ne soient portés à exagérer les soucis d'érudition de Virgile. Il semble que Virgile ne puisse se tromper : si, dans deux ouvrages différents, Virgile a décerné le titre de roi des fleuves, une fois à l'Éridan, une autre fois au Tibre, M. Carcopino se croit tenu de trouver une solution à cette difficulté (p. 604). Jamais la poésie virgilienne n'avait été mise à la question avec une énergie pareille. Nous avions une école des Plus-Homériques; M. Carcopino, par ce livre magistral, contribue à fonder l'école des Plus-Virgiliens. Or, cette exégèse paraîtra peut-être subtile et un peu voisine de la méthode de Servius ou de Macrobe, transformée, à vrai dire, grâce à toutes les ressources de la plus vaste érudition. Nous persistons à penser que les intuitions de Virgile sont plus pénétrantes que sa science.

Notre analyse n'épuise pas le contenu très riche de cet ouvrage. Bien que surtout consacré à l'Arula préhistorique, il est une contribution de premier ordre à l'étude des ruines et de l'histoire d'Ostie. Il sera le bienvenu non seulement auprès des historiens, mais auprès des amis de Virgile et même auprès des amis de la campagne de Rome, et l'on sera d'accord pour louer la sûreté de la documentation, sa nouveauté et le talent de la mise en œuvre¹.

A. PIGANIOL.

Francesco GUICCIARDINI. *La Storia d'Italia*, éditée par Alessandro GHERARDI. Florence, Sansoni, 1919. In-8°, 4 vol., cxii-322, 450, 456 et 456 pages.

Nous n'avions jusqu'à présent que trois éditions notables de l'œuvre magistrale de Guicciardini, toutes trois faites à Florence : celle de Torrentino publiée en 1561; celle de 1774-1776, qui porte la fausse indication : Kluch à Fribourg; et enfin celle de Conti (1818-1819). Mais la première avait dû se conformer aux exigences de la censure grand-ducale, et les deux autres reproduisaient sans fidélité le manuscrit original.

Sur la demande du comte Francesco Guicciardini, M. Alessandro Gherardi, directeur des Archives florentines, entreprit, vers 1900, de collationner tous les textes manuscrits et de publier une nouvelle édition critique de la *Storia d'Italia*. M. Gherardi, dans une communication qu'il fit au « Congrès international des sciences historiques » qui eut lieu à Rome en avril 1903, exposa le projet, qui n'a été réalisé que sept ans après. La mort de M. Gherardi vint malheureusement inter-

1. Des photographies inédites et des reproductions de plans très rares ajoutent à l'intérêt de l'ouvrage.

rompre un travail qui était loin d'être aussi définitif que l'aurait voulu celui qui l'avait entrepris. M. Gherardi avait en effet à peu près achevé la collation des manuscrits; le texte que reproduit, avec de nombreuses variantes, l'édition de 1919 est celui auquel il s'était arrêté. Mais, au texte même, il devait ajouter une longue et importante introduction, pour expliquer la genèse de l'édition, les raisons pour lesquelles il avait adopté telles règles orthographiques et non telles autres; il voulait y étudier les sources de l'*Histoire de Guicciardini*, et nul, plus que lui, n'aurait élucidé ce problème si complexe sur lequel Pasquale Villari avait déjà donné dans son *Machiavel* quelques précieuses indications¹.

M. Gherardi élabora son édition avec trois manuscrits. Il prit comme base celui de la bibliothèque Laurentienne de Florence (section médiéco-palatine), qui est le dernier en date, et qui contient les dernières corrections de l'auteur. En même temps il eut recours aux deux versions manuscrites qui se trouvent dans les archives privées du comte Guicciardini. La comparaison des trois textes explique les variantes de la nouvelle édition, où, d'autre part, M. Gherardi a reproduit le texte du manuscrit laurentien avec une précision qui n'est aussi parfaite dans aucune édition précédente.

Cette publication se complète par un index très développé, qui est de la plus grande utilité. On n'a qu'un regret, en relisant cet authentique Guicciardini, c'est que nous n'ayons pas le résultat des longues et patientes recherches que M. Gherardi avait entreprises dans les papiers de Guicciardini, et en particulier dans les quatre volumes de « Memorie storiche di M° Francesco », où se trouvent tous les documents qui servent à l'établissement de la *Storia d'Italia*. Guicciardini fut, parmi les historiens italiens, le premier à écrire l'histoire d'après une méthode de critique sérieuse. Villari lui avait déjà rendu justice sur ce point; Gherardi voulait le démontrer de la façon la plus complète. Sa démonstration est malheureusement à peine ébauchée. Les notes qu'on a publiées ne sont rien à côté de ce qu'il devait nous donner. Mais c'est déjà beaucoup qu'il ait pu mener à bien cette œuvre si délicate : l'établissement du texte de la *Storia d'Italia* de 1492 à 1534. Les quatre volumes qu'on vient de publier contiennent, dans toute sa fidélité, l'œuvre de celui qui fut, à n'en pas douter, le plus grand historien de l'Italie.

Jean ALAZARD.

1. P. Villari, *Niccolò Machiavelli e i suoi tempi*, t. III, p. 435-450.

The letters of Saint Teresa. A complete edition translated from the spanish and annotated by the Benedictines of Stanbrook with an introduction by cardinal GASQUET. Volume I. London, Thomas Baker, M CM XIX. In-8°, xix-308 pages.

Les Bénédictins de Stanbrook ont entrepris, après avoir donné une traduction du *Camino de perfección*, du *Castillo interior* et des poésies, de gratifier le public anglais d'une version anglaise de la correspondance de sainte Thérèse, qui portera sur 460 lettres environ, illustrées de nombreuses notes historiques. La publication aura quatre volumes, et la traduction a été faite d'après le texte de Vicente de La Fuente, avec quelques lettres puisées à d'autres sources. Dans une note, imprimée au verso du titre du tome I, ils expriment leur gratitude, d'abord au R. P. Grégoire de Saint-Joseph d'avoir autorisé l'usage des quelques lettres découvertes par lui, puis au P. Bénédicte Zimmerman et aux Carmélites du premier monastère de Paris d'avoir permis de disposer des notes de leurs éditions, et enfin aux Mères Carmélites de Chichester pour un fragment d'une lettre inédite de sainte Thérèse.

Une introduction du cardinal Gasquet fait l'histoire de la correspondance de sainte Thérèse, parle de ses traductions anglaises et de l'importance de la réforme théresienne.

Tout bien considéré, les Bénédictins de Stanbrook n'ont pas été au-delà de la traduction du R. P. Grégoire de Saint-Joseph, et nous avons le regret de dire, ce que nous disions dans le *Journal des savants* de mars 1911 : « Toute lettre de Thérèse dont on ne possède plus l'original doit être mise en quarantaine ». D. Vicente de La Fuente, dont on ne saura jamais assez reconnaître les services qu'il a rendus à la cause de sainte Thérèse, manquait tout à fait de méthode. Sur la fin de sa vie, il reconnaît que les autographes de la sainte méritaient de voir le jour, et c'est ainsi que, grâce à lui et à d'autres, nous possédons le fac-similé de cinq ouvrages de Thérèse ; il reconnaît même qu'il fallait reproduire les autographes de la correspondance, mais son désir échoua, faute de ressources. Deux membres de l'Académie de l'Histoire de Madrid, le R. P. Fidel Fita et D. Bernardino de Melgar y Abréu, marquis de San Juan de Piedras Albas, ont publié toute une série d'autographes de la correspondance dans le *Boletin de la R. Academia de la Historia*, à partir du tome LVII (1910). Le R. P. Fita est mort, et je ne sais pas si le marquis de Piedras Albas sera en état de continuer la publication. Les Bénédictins de Stanbrook ont totalement ignoré cette importante contribution. Ainsi, le n° 2 de la correspondance anglaise, adressé « au seigneur Venegrilla », est un des autographes reproduits par le R. P. Fita (*Boletin de la R. Academia de la Historia*, t. LVIII, p. 177), qui lit *Santos Garcia* à la place de ... *amos Garcia*. Il est vrai que le R. P. Fita lit *Solgara* à la place de

olgara, prenant le petit trait devant *olgara* pour un *s* : or, ce petit trait est très fréquent dans l'autographe du *Livre de la vie*, preuve que même les paléographes les plus exercés se trompent.

Le n° 6 de la présente publication est la première lettre de sainte Thérèse à D^a Luisa de La Cerda, à propos du monastère de Malagon. Au dire des Bénédictins de Stanbrook, cette D^a Luisa était sœur du duc de Medina et son mari était le *Lord of Aragón*¹ ! D^a Luisa de La Cerda était la sœur de Juan de La Cerda, duc de Medinaceli, et son mari s'appelait Antonio Arias Pardo de Saavedra, premier seigneur de Malagon, qui mourut le 13 janvier 1561². Dans le *Bulletin hispanique*, t. IX, p. 87-91, j'ai dit, à propos de la lettre de sainte Thérèse à la fille de D^a Luisa, D^a Guiomar, que cette lettre a été écrite, non pas comme le veut La Fuente le 22 octobre 1581, mais le 22 octobre 1576 : elle doit donc prendre place immédiatement après le n° XCIVII, où est annoncé son mariage avec D. Juan de Zuñiga, fils de D. Luis de Requesens, qui mourut en mai 1577. Dans la même revue (t. XIX, p. 265), j'ai aussi publié une lettre de sainte Thérèse, que l'évêque de Valladolid a envoyée au monastère des Carmélites de Darlington : elle répond au n° CCLXXIV de Vicente de La Fuente. D'après la très bonne copie qui m'a été remise par le P. José María de Elizondo, j'ai constaté que même Vicente de La Fuente a commis deux erreurs !

Entre la lettre X et la lettre XI (p. 32) les Bénédictins de Stanbrook publient, mais sans lui donner de numéro, la lettre à Cristobal Rodríguez de Moya, en l'accompagnant de cette note : « This letter, fragments of which have been published at various times, is not considered genuine by P. Grégoire ». Cette lettre est manifestement fausse et, malgré ses remarques, Vicente de La Fuente a eu tort de la publier. Alors, pourquoi la comprendre dans cette traduction anglaise ? Je ne le sais pas.

Pour être bonne, une traduction doit se plier à deux conditions : il faut être un bon paléographe et posséder jusque dans ses détails le vocabulaire de sainte Thérèse. La réformatrice du Carmel ne ponctuait pas, mettait un mot pour un autre et écrivait comme l'on parlait : d'où quantité de phrases qui ne donnent de sens que quand on sait ponctuer et qu'on sait la valeur de certains mots castillans dans le parler d'Avila. L'étude posthume d'Antonio Sánchez Moguel sur le langage de Thérèse est très insuffisante³ et il est à désirer que certains collaborateurs du *Centro de estudios históricos* nous en procurent une meilleure.

Les Bénédictins de Stanbrook ne connaissent pas assez le milieu de sainte Thérèse, et notamment les dames de l'aristocratie qui épou-

1. Francisco Fernández de Béthencourt, *Historia de la monarquía española*, t. V, p. 240-241.

2. *El lenguaje de Santa Teresa de Jesús*, por D. Antonio Sánchez Moguel. Edición póstuma. Madrid, 1915.

sérent avec ferveur la réforme thérésienne, surtout les consolations que la sainte sut leur prodiguer.

Je crois qu'en présentant ces observations sur le tome I^{er}, les trois autres nous donneront une satisfaction plus complète.

A. MOREL-FATIO.

Prof. P.-J. BLOK. Willem de eerste, Prins van Oranje. 1^{re} partie. Amsterdam, Meulenhoff, 1919. In-4°, xiv-254 pages. (T. XI de la « Bibliothèque historique néerlandaise » de Brugmans.)

Voici un ouvrage de premier ordre, non seulement au point de vue du fond, mais encore, ce qui ne gâte rien, au point de vue de la forme. Le lecteur en est dès l'abord séduit et reste sous le charme jusqu'au bout : partagé entre l'intérêt souvent dramatique du texte et l'agrément des images, il ne sait ce qu'il doit le plus admirer, de la consciencieuse documentation que l'auteur a modestement dissimulée, en la rejetant dans des notes à la fin du volume, du développement harmonieux et logique des faits, ou de l'impression luxueuse et des belles illustrations, reproduisant des toiles ou gravures de l'époque, dont une précieuse collaboration a permis d'orner abondamment le récit.

Comme le dit la préface, il manquait une biographie complète du plus illustre des princes d'Orange, du fondateur de l'État néerlandais, Guillaume le Taciturne. Bien des étrangers, depuis l'Américain Motley jusqu'à l'Allemand Rachfahl, avaient ébauché la figure énigmatique du personnage et signalé les traits essentiels de sa vie tragique; aucun historien hollandais de valeur ne s'y était risqué. M. Blok regrette que son maître vénéré, Robert Fruin, n'ait pu exécuter l'œuvre à sa place; c'est un sentiment qui l'honore, mais que le résultat obtenu nous interdit de partager, car son premier volume, entrepris avec appréhension, prouve que l'historien du peuple néerlandais était pleinement à la hauteur de la tâche. Peut-être le respect pour le grand nom de Guillaume d'Orange, auquel s'est ajouté le respect pour la reine Wilhelmine, a-t-il parfois donné à l'ouvrage des apparences de panégyrique; du moins, en louant les qualités, il ne cache pas les défauts du héros, surtout cette duplicité en matière de religion et de politique qui n'a d'excuse, outre les périls de la situation, que la duplicité plus odieuse d'un souverain tel que Philippe II. Peut-être, d'autre part, le privilège d'avoir pénétré dans les archives de la maison d'Orange et d'y avoir feuilleté des lettres intimes inédites de Guillaume I^{er} et des siens a-t-il engagé M. Blok à faire une place par trop large aux relations du prince et de ses deux premières femmes, les deux Annes, la douce Néerlandaise bien-aimée et l'Allemande, mal faite, étrange et finalement infidèle; il a pourtant dégagé ainsi deux figures intéressantes et expliqué certaines attitudes, jadis obscures, de l'époux. Pour n'oublier aucune critique à l'égard d'un

livre qui en suscite très peu, je tiens à indiquer de légères lacunes dans la bibliographie, à savoir l'omission de nombre de livres américains et français qui auraient mérité une mention, par exemple l'ouvrage de Motley et le *Marnix* de Quinet.

Les dix chapitres du volume retracent la carrière de Guillaume d'Orange, depuis le 24 avril 1533, jour de sa naissance, dans le pittoresque château de Dillenbourg, près de la Lahn, jusqu'à sa retraite en Hollande, à la fin de 1572. Après d'utiles renseignements sur son père, Guillaume de Nassau-Dillenbourg, et sa mère, Juliane de Stolberg, plus ou moins gagnés à la doctrine de Luther, ainsi que sur l'héritage d'un cousin de la maison de Chalon, René de Nassau, prince d'Orange (+ 1544), le second chapitre décrit la jeunesse heureuse de Guillaume, élevé dans la religion catholique à la cour de Bruxelles, sous la paternelle surveillance de Charles-Quint, et dans l'entourage brillant de sa sœur, Marie de Hongrie, gouvernante des Pays-Bas. Comblé d'honneurs et de pouvoir, chargé même un moment de commander l'armée durant la guerre contre la France, le jeune prince voit à regret l'abdication, puis le départ du vieil empereur qu'il chérissait et qui le payait de retour. Pour Philippe II, le nouveau roi d'Espagne, autoritaire, intolérant, dissimulé, il n'éprouve aucune sympathie; il se sent suspect, comme la plupart de ses compatriotes, trop exubérants et indépendants au gré du sombre despote. Il vaut certes rester fidèle à son souverain, qui l'emploie dans le Conseil d'État de Bruxelles, et à la nouvelle gouvernante des Pays-Bas, Marguerite de Parme, qui le charge de missions diplomatiques; mais peu à peu l'antinomie radicale des tempéraments et des idées le conduit à l'opposition : de 1561 à 1564, il combat avec les autres nobles des Pays-Bas l'administration impopulaire d'Antoine Perrenot de Granvelle, dont il finit par obtenir non sans peine le renvoi (mars 1564). Après le départ de l'archevêque de Malines, la lutte continue contre les décrets du Concile de Trente, contre la nouvelle organisation ecclésiastique des Flandres, surtout contre l'introduction de l'inquisition espagnole avec sa procédure sournoise et ses peines cruelles.

La question religieuse a été reléguée jusqu'ici à l'arrière-plan, car le prince, même après son second mariage avec la luthérienne Anne de Saxe, est demeuré catholique de nom et a fréquenté la messe (en 1566 encore) : il semble plutôt indifférent en la matière; le luthéranisme de son frère Louis ne l'a pas tout à fait gagné; le calvinisme farouche de Brederode l'effraye. Un changement se produit alors, provoqué par la politique, parce qu'il estime la tolérance nécessaire. Le 29 mars 1566, en plein Conseil d'État, il ose déclarer que « par l'inquisition la religion se perd, car voir brûler un homme pour penser avoir fait bien, fait mal aux hommes », et il conclut que « la rigueur est nullement pour maintenir la religion ». Sans doute, il n'a pas pris part à la ligue des nobles, à ce fameux *Compromis* de décembre 1565, dont son frère Louis, Brederode, les deux Marnix et Culemborg

ont été les principaux instigateurs ; mais en avril 1566, après la remise à la Régnante, au cours d'un défilé imposant, de la requête des nobles, que Berlaymont traite de *gueux* et qui adoptent le nom, il ne cache pas ses sympathies pour ceux que Philippe II considère comme des rebelles félons ; lui-même est déjà regardé comme tel seulement, car le duc d'Albe conseille de le ménager, pour mieux l'empêcher de se soustraire au châtiment prochain.

Au milieu de 1566 éclate la crise, marquée par les pillages et les regrettables excès des iconoclastes. Le prince les réprouve et rétablit l'ordre en Hollande et à Anvers ; il se déclare cependant pour la tolérance des prêches (1566-67) ; bientôt même, il cesse d'aller à la messe et passe au luthéranisme (avril 1567). Il ne tarde pas à se sentir menacé dans sa sécurité, et, après avoir averti Egmont, Hoorné, d'autres peut-être, du danger que va leur faire courir la venue du duc d'Albe, il se retire prudemment en Allemagne, dans le château fort de Dillenbourg (mai 1567). Il était temps. Fernand Alvarez de Tolède, duc d'Albe, muni de pleins pouvoirs pour châtier les coupables, arrivait à marches forcées avec 10,000 vétérans, commandés par des chefs aguerris ; le 22 août, il faisait à Bruxelles une entrée solennelle ; le 5 septembre, le Conseil des troubles ou tribunal de sang était ins titué ; le 9, Egmont et Hoorné arrêtés. Cité à comparaître, lui aussi, devant le tribunal, menacé de la confiscation de ses biens, frappé dans la personne de son fils ainé du premier lit, qui est enlevé à Louvain et embarqué pour l'Espagne (février 1568), Guillaume proteste contre ces violences et publie sa célèbre apologie ou « Justification », rédigée par Hubert Languet.

A partir de ce moment, la lutte ouverte commence entre lui et le duc d'Albe, lutte à main armée où le prince a recours d'abord aux protestants allemands, puis aux huguenots de France, enfin aux « gueux de mer » ; lutte sans merci où son jeune frère Adolphe périra à Heiligerlee, dans la province de Groningue (23 mai 1568), et où le duc d'Albe, après l'exécution d'Egmont et de Hoorné (5 juin), remporte maint succès ; lutte de pamphlets et de manifestes aussi, où Guillaume se défend et attaque habilement par la plume de juristes comme le pensionnaire d'Anvers, Wesenbeke, de publicistes comme Marnix, de poètes comme l'inconnu qui compose le chant enflammé, dit « chant du prince d'Orange » (commencement de 1569). Entre temps, il passe peu à peu d'un luthéranisme assez tiède à la doctrine plus exaltée, plus radicale, plus belliqueuse de Calvin ; il s'en est rapproché dès 1569, bien qu'il ne se décide à s'y lancer officiellement qu'en 1571, en partie sous l'influence du fougueux Marnix de Sainte-Aldegonde.

M. Blok a raconté avec clarté les événements confus des années 1569 à 1572 ; l'expédition de 1569 qui conduit Orange en France, le mettant en étroites relations avec les huguenots et Coligny ; les négociations entamées de Dillenbourg en tous sens, avec les princes alle-

mands, avec les cours de France et d'Angleterre, en 1570-71; la campagne accidentée de 1572 : celle-ci s'ouvre par un coup d'éclat des gueux de mer sous Lumey et Treslong (prise de Brielle et de Flessingue en avril) et se continue par la révolte de la Hollande et de la Zélande, succès compromis, il est vrai, par l'échec de Guillaume en Brabant, succédant au coup de massue de la Saint-Barthélemy.

A l'automne de 1572, comme à la fin de 1568 où Languet le croyait un homme mort, le prince d'Orange semble perdu. Pourtant, il ne désespère pas. Il dit qu'il va se retirer en Hollande et Zélande, afin « d'illec faire sa sepulture », paroles qui reflètent moins le découragement que la résolution virile de lutter jusqu'à la mort. Hollande et Zélande seront sa forteresse inexpugnable, parce qu'il trouvera dans ces deux provinces, cœur et âme de la future Néerlande, un peuple digne par sa foi et son énergie de naître à la vie nationale.

Albert WADDINGTON.

D^r HOOGEWERFF. *De twee reizen van Cosimo de Medici, prins van Toscanie, door de Nederlanden (1667-1669); Journalen en documenten.* Amsterdam, Müller, 1919. In-8°, LXXII-448 pages. (*Werken* publiés par la Société historique d'Utrecht, 3^e série, n° 41.)

Ce sont des documents intéressants que les journaux de route et les correspondances que M. Hoogewerff a tirés des Archives d'État et des bibliothèques de Florence pour en donner une première édition. Le prince Cosme de Médicis, fils et futur successeur du grand-duc de Toscane, Ferdinand II, était né en 1642 et avait été marié en 1661 à Marguerite-Louise d'Orléans, fille ainée du duc Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII. L'union fut assez malheureuse et le grand-duc eut l'idée de faire voyager son fils pour atténuer peu à peu l'antipathie réci-proque des jeunes époux; de là les deux voyages du prince dans les Pays-Bas. Disons tout de suite que le remède fut inefficace. Après l'avènement de Cosme III à Florence en 1670, la brouille fut si complète que Marguerite-Louise s'en alla à Paris, où elle vécut jusqu'en 1721, irréconciliable; Cosme III régna jusqu'en 1723 et mourut désolé, prévoyant l'extinction de sa race, son second fils Jean-Gaston, seul enfant survivant, n'ayant pas d'héritier.

Les journaux de voyage, rédigés par les secrétaires, maîtres d'hôtel ou médecins du prince de Toscane, sont surtout précieux pour l'histoire des Provinces-Unies au milieu du XVII^e siècle; on y trouve maint détail curieux sur les villes, les hommes d'État, lettrés et artistes hollandais, sur les mœurs des habitants à l'époque de Jean de Witt. Le jeune prince était désireux de tout voir et de s'instruire : il visita tour à tour les imprimeries des Elzévir à Utrecht et à Leyde, celle de Blaeu à Amsterdam, les superbes chantiers de la Compagnie des

Indes orientales dans la ville de l'Y, les quais populeux de Rotterdam, l'Université de Leyde, les fabriques de faïences de Delft, les palais et les jardins de La Haye, « petit endroit devenu en peu de temps très important, mais sans acquérir le nom de cité » ; en le suivant dans ses tournées, ou bien au bal chez le prince d'Orange, comme dans ses rencontres avec les princes de la maison de Nassau, avec Ruyter, avec des érudits comme Nicolas Heinsius ou Gronovius, on se rend compte de l'épanouissement merveilleux du pays et du peuple néerlandais.

Pourvue de notes explicatives très soignées, d'appendices nombreux et d'utiles index, la publication de M. Hoogewerff est un des bons volumes du recueil de la Société historique d'Utrecht.

Albert WADDINGTON.

Baron HENNET DE GOUTEL. *Le général Cassan et la défense de Pampelune, 25 juin-31 octobre 1813*, d'après des documents inédits et les archives du ministre de la Guerre. Paris, Perrin et C^{ie}, 1920. In-8°, VIII-297 pages.

M. le baron Hennet de Goutel nous a narré en trois livres, intitulés : *Pampelune investie, l'Effort de Soult et l'Agonie de Pampelune*, la défense de Pampelune par le général Cassan contre les Anglais et les Espagnols en 1813. Il a brillamment et éloquemment fait ressortir la conduite héroïque de Cassan, né à Lézignan le 23 avril 1771, et montré que ce général, en maintes circonstances, témoigna d'une fermeté et d'une abnégation des plus méritoires et eut, comme récompense de ses loyaux services, la honte de ne pas se voir inscrit sur l'Arc de Triomphe !

Comme adversaire, il eut, en dernier lieu, le fameux Don Carlos de Espana¹, un Français comme lui et qui devait au pacte de famille d'avoir servi en Espagne. Il est surprenant que ce comte d'Espagne n'ait pas tenté quelque biographe français, car l'opusculo de l'abbé Eugène Ferran, *Un Ariégeois devenu vice-roi de Catalogne* (Foix, 1911), ne répond qu'imparfaitement au programme, et les livres espagnols ne parlent que de son assassinat, commis le 8 novembre 1839, et de la vice-royauté de Catalogne². Toutefois, un écrivain carliste, B. de Artégan, a donné dans ses *Carlistas de antaño* (Barcelone, 1910) une courte biographie du comte d'Espagne, avec son portrait (p. 60-67), et a cité les *Memorias íntimas* de D. Fernando Fernandez

1. M. le baron Hennet de Goutel dit : « Il s'appelait en réalité d'Espagne » ; mais Ferran prétend qu'il était le fils ainé du marquis d'Espagne qui présida l'Assemblée de la noblesse en 1789.

2. Voir les références dans B. Sánchez Alonso, *Fuentes de la historia española*, Madrid, 1919, sous les numéros 5858, 5914 et 6168.

de Córdoba (t. I, p. 121-122), qui nous prouvent la vénération qu'il inspirait aux jeunes officiers espagnols de l'époque. « On l'aurait cru sévère », dit Córdoba, « mais j'ai connu peu d'hommes aussi gais. » Passé au parti carliste, sous la régence de Marie-Christine, il causa aux officiers allemands de D. Carlos, tels que Lichnowsky, Rahden et Gœben, une admiration sans borne, comme on peut le voir dans leurs récits et leurs souvenirs¹.

Espérons qu'un Français nous contera l'histoire de ce splendide militaire, victime de quelques trabucaires catalans.

Dans le cours de son étude, le baron Hennet de Goutel s'est appliqué à donner sur les militaires français, anglais et espagnols des indications très précises et que nous avons tout lieu de tenir pour exactes, quoiqu'il n'ait pas indiqué ses sources. Il a particulièrement traité du colonel Louis de Maucune et du major Le Gentil de Quélerm, les deux adjoints de Cassan dans la défense de Pampelune. Les renseignements géographiques sur la contrée où opèrent les Français d'une part et les Anglais et les Espagnols de l'autre nous ont paru aussi exacts. Je ne ferai qu'une objection sur le lieu de Cuenca : c'est Cuenca qu'il faut. Cette erreur, que déjà l'auteur de l'histoire de l'inquisition, J.-A. Llorente, notait dans ses *Observations critiques sur le roman de Gil Blas de Santillane* (Paris, 1822, p. 38) en disant : « Et je ne compte pas l'erreur de Cuenca au lieu de Cuenca [dans le *Bachelier de Salamanque*], parce qu'elle n'est pas particulière à Le Sage et que tous les Français la commettent »; en effet, aujourd'hui encore, il n'y a qu'à lire la *Bourse de Paris*, et l'on y trouvera les obligations ou les actions du chemin de fer de Cuenca!

A. MOREL-FATIO.

Ed. VAN DER SMISSSEN, professeur à l'Université de Liège. **Léopold II et Beernaert**, d'après leur correspondance inédite de 1884 à 1894. Liège et Bruxelles, Goemaere, 1920. 1 vol. in-8°, 456 pages.

A. Beernaert (1829 † 1912) fut un des hommes les plus en vue du monde politique belge. Ministre des Travaux publics dans le cabinet Malou, de 1873 à 1878, devenu un des principaux chefs de l'opposition sous le gouvernement libéral de 1878 à 1884, il joua surtout un rôle important après la chute du ministère Frère-Orban, d'abord comme ministre de l'Agriculture dans le cabinet Malou (1884), ensuite comme premier ministre, chargé du portefeuille des Finances, de 1884 à 1894.

Détenteur du pouvoir dans des circonstances particulièrement délicates, il fit preuve d'une rare souplesse — on la lui a parfois reprochée

1. A. Morel-Fatio, *les Néo-carlistes et l'Allemagne*, dans le *Correspondant* du 25 juillet 1915.

— et d'un esprit fertile en ressources, et il sut se maintenir à la tête des affaires, malgré les attaques réitérées d'une opposition vigoureuse, dirigée par des hommes de grande valeur, rompus aux luttes parlementaires.

Un des aspects les plus intéressants de l'action gouvernementale de Beernaert fut l'évolution, préparée et favorisée par lui, du parti conservateur belge, dont une fraction importante s'attacha désormais à la solution des problèmes sociaux qu'il jugeait impossible d'échapper. Ce qu'on appela « la jeune droite » estima que le meilleur moyen de combattre le socialisme était de démontrer aux masses ouvrières, en réalisant des réformes hardies, que l'esprit de solidarité sociale n'a rien d'incompatible avec le maintien des traditions religieuses.

En agissant de la sorte, Beernaert s'attira l'hostilité des catholiques conservateurs; il les mécontenta davantage encore lorsqu'il mena une active campagne en vue de faire inscrire dans les lois électorales le principe de la représentation proportionnelle, et il fut obligé de se retirer au mois de mars 1894. Cependant, il continua à exercer une influence considérable comme président de la Chambre des représentants, puis comme délégué de la Belgique à diverses conférences diplomatiques, notamment aux délibérations du Congrès de la paix à La Haye.

On connaissait sans doute la carrière publique de l'homme d'État, mais beaucoup de détails étaient restés dans l'ombre. On ne pouvait se rendre un compte bien exact du rôle qu'il avait joué dans la politique coloniale; on n'était pas fixé non plus sur la nature de ses rapports personnels avec Léopold II, sur les négociations auxquelles avait donné lieu la question militaire, qui pesa si longtemps sur la politique belge.

Tous ces problèmes sont résolus par la publication d'une centaine de lettres échangées entre le roi des Belges et son ministre au cours des années 1884-1894. Cette correspondance nous apporte bien des révélations intéressantes. La haute intelligence, la ténacité de Léopold II, son esprit parfois aventureux, mais toujours préoccupé d'aspirations élevées, la prudence de son ministre y apparaissent à chaque page. Au point de vue intérieur, le monarque constitutionnel se renferme dans les limites de ses prérogatives, mais il use constamment de sa légitime influence pour faire prévaloir les conseils de modération et de sagesse.

D'autre part, la défense nationale a été le souci constant de Léopold II, et il n'a pas cessé d'agir, non seulement sur les hommes politiques de son pays, mais aussi sur les hommes d'État de l'étranger, auxquels il a fait entendre maintes fois des avertissements prophétiques. C'est ainsi que, le 25 juin 1887, il fait part à Beernaert d'un entretien qu'il vient d'avoir à Londres avec Lord Salisbury :

« La conversation a naturellement roulé sur les forces militaires de la Belgique; ici on désire vivement que notre armée soit aussi consi-

déirable que possible. J'ai exprimé l'espoir que les Anglais, de leur côté, sauraient se caler (sic) et j'ai cherché à démontrer qu'un grand peuple ne peut pas s'effacer sans se condamner à devoir faire ensuite de terribles efforts pour reprendre sa place. »

Nous trouvons encore dans ce recueil une foule de détails inédits sur l'œuvre grandiose du Congo, sur la brûlante question des fortifications de la Meuse, sur l'histoire intime du parti catholique, etc. L'éditeur, M. Ed. Van der Smissen, a relié ces documents par un commentaire sobre, clair et suffisamment objectif, écrit avec une élégante simplicité. Ce premier volume fait désirer la publication du second, qui est annoncé ; il constitue une nouvelle et importante source d'information pour notre histoire contemporaine.

E. HUBERT.

Karl KAUTSKY. Die deutschen Dokumente zum Kriegsausbruch.
Charlottenburg, Deutsche Verlagsanstalt für Politik, 1919. 4 vol.
in-8°.

Id. Wie der Weltkrieg entstand. Berlin, P. Cassirer. In-8°,
182 pages.

Après la révolution du 9 novembre 1918, le socialiste indépendant Kautsky fut nommé adjoint au secrétaire d'État pour les Affaires étrangères. En cette qualité, il eut à rechercher si, comme on le craignait, le gouvernement précédent n'avait pas fait disparaître des archives des pièces compromettantes. Les premiers sondages ayant révélé qu'il y en avait encore, Kautsky proposa aux commissaires du peuple, qui acceptèrent, de rassembler celles qui se rapportent aux origines de la guerre et de les publier en quatre gros volumes qui ont paru en décembre 1919 ; ils contiennent 900 pièces. Simultanément, Kautsky a résumé dans un volume de 182 pages intitulé : *les Origines de la guerre mondiale*, les conclusions qu'on peut tirer de ces documents confrontés avec ceux des recueils antérieurs. C'est de ce dernier volume que nous rendons compte.

Les révélations de Kautsky portent principalement sur ce qui s'est passé entre Guillaume II, ses ministres et leurs principaux collaborateurs. Le Kaiser dirigeait ceux-ci à l'aide d'annotations *impulsives* et *brutales* sur les documents qu'on lui soumettait. Kautsky les publie. Elles prouvent que, loin d'avoir été entraîné par ses ministres, c'est lui qui les a poussés en avant.

Le 30 juin, l'ambassadeur d'Allemagne à Vienne, Tschirschky, ayant « averti les Autrichiens avec calme, mais aussi avec emphase et sérieux, contre toute démarche trop hâtive », Guillaume note : « Qui lui en a donné l'autorisation ? Est-ce bête ! Cela ne le regarde

pas. Ce que l'Autriche veut faire ne regarde qu'elle. Si, après coup, ça allait mal, on dirait que c'est parce que l'Allemagne n'a pas voulu! Tschirschky doit cesser de dire ces bêtises. *On doit en finir avec les Serbes, et, cela, vite.* »

Le 5 juillet, sans en avoir conféré avec le chancelier Bethmann, Guillaume donne carte blanche à l'Autriche.

C'est donc Guillaume qui a voulu que l'Allemagne soutint les plans de l'Autriche contre la Serbie, sans même exiger de les connaître (Bethmann éprouvait une « inquiétude croissante » le 29 juillet de l'incertitude où l'Autriche le laissait à cet égard). Seulement, Kautsky se trompe quand il croit que cette conduite de Guillaume II est une conséquence de ses sentiments monarchiques, car le Kaiser se rendait bien compte qu'en agissant ainsi il minait les trônes de Serbie et de Russie; mais il comptait profiter de leur écroulement : *rex regi lupus*. J'ai démontré en avril 1917, dans mon livre sur la *Diplomatie de Guillaume II*, qu'il n'y avait là qu'une manœuvre (imitée de Bismarck) pour engager l'Autriche contre la Russie, afin d'avoir la main libre contre la France. Plus tard, en novembre 1918, le dentiste américain A. Davis a révélé l'avoir entendu dire dans l'entourage du Kaiser.

Quoique Bethmann ait en général adopté sans résistance les idées de l'Empereur, on note parfois une divergence dans leurs vues. Le 25 juillet, Bethmann ayant télégraphié à Guillaume de ne pas ordonner le retour de la flotte allemande pour ne pas alarmer l'opinion, le Kaiser note : « Ma flotte doit être dans la Baltique pour le cas où la Russie mobiliseraient ; elle retourne donc à ses ports. » Bethmann ayant réitéré son conseil le lendemain 26, « pour faciliter la médiation de l'Angleterre à Saint-Pétersbourg qui est *visiblement vacillante* », Guillaume annote : « Quels documents l'indiquent ? Pas ceux qui m'ont été soumis. — Il y a une flotte russe. Dans la Baltique, cinq flottilles de ses torpilleurs font dès manœuvres et peuvent être devant les Belts en seize heures et les bloquer. Port-Arthur est une leçon. Ma flotte a l'ordre d'aller à Kiel et elle l'exécutera. »

Ne pas laisser sa flotte en mer dans la crainte d'une attaque russe équivautait de la part de Guillaume à reconnaître que l'attaque de l'Autriche contre la Serbie équivautait à une attaque contre la Russie.

Dans quelle mesure le désir de Bethmann de ne pas empêcher la Russie de vaciller venait-il de sentiments pacifiques, nous l'ignorons. Ce qui le préoccupait surtout était la nécessité de sauver les apparences : le 27, il télégraphiait à Tschirschky : « Ayant déjà refusé le projet anglais de Conférence, il nous est impossible de rejeter d'embûche la proposition [de médiation]. Ce refus nous rendrait responsables du conflit devant le monde entier et nous passerions pour les véritables auteurs de la guerre. *Notre position en Allemagne deviendrait alors impossible, car nous devons y passer pour contraints à faire la guerre.* Notre situation est d'autant plus diffi-

cile que la Serbie en apparence est allée très loin dans les concessions. Nous devons donc soumettre la proposition anglaise au cabinet autrichien, d'autant que Londres et Paris ne cessent d'agir sur Pétersbourg. Je désire connaître l'opinion du comte Berchtold tant sur la suggestion anglaise que sur le vœu de Sazonov de négocier directement avec Vienne. »

La réponse serbe fit faire les mêmes réflexions à Guillaume. « Tout motif de guerre manque grâce à elle », écrivit-il le 28 à Bethmann. Mais les observations que le Kaiser écrivit le 29 sur un télégramme du 28 du général Chelius ne trahissent aucune angoisse de déclencher la guerre. Troubetzkoi, l'aide de camp du tsar, avait dit à Chelius : « Nous croyons que l'Empereur allemand donnera à son allié l'Autriche le conseil bien intentionné de ne pas trop tendre l'arc [note de Guillaume : *Phrases vides pour me charger de la responsabilité : je ne l'accepte pas...]*] et de laisser les puissances ou le tribunal de La Haye régler les points litigieux [note de Guillaume : *Fou*]. »

Mais au moment où le Kaiser émettait l'avis que l'Autriche devrait provisoirement se borner à « prendre un gage (Belgrade) », Berchtold déclarait la guerre à la Serbie sans en avoir prévenu l'Allemagne. Bethmann chercha alors à le ramener à la politique à la fois plus prudente et *plus perfide* suggérée par son maître. L'écho qui en parvint à Sir Edward Grey inspira à celui-ci sa seconde proposition, acceptée dans sa substance par Sazonov, refusée en fait par Berchtold. Bethmann, le 29 et le 30, essayera de la faire accepter *partiellement* par l'Autriche, mais sans jamais lui faire dire que l'Allemagne ne la soutiendra pas si elle provoque la guerre générale. Au cours de ses instances, Bethmann ne dit jamais rien qui puisse faire croire qu'il répugne à la guerre d'une façon générale. Non, il ne proteste que contre celle où il ne pourrait entraîner l'opinion publique et où l'allié italien ne l'aiderait pas. Une remarque de Guillaume, le 24, quand Grey eut parlé de la guerre à quatre, prouve que le Kaiser comptait alors sur la coopération italienne. Le 26, il était encore plein de confiance. Lisant que Sir Edward Grey avait dit que « l'Autriche appréciait insuffisamment la force de résistance de la Serbie, que la lutte serait longue et acharnée et affaiblirait notablement l'Autriche », il note : *Bêtise! Elle donnera la Perse à l'Angleterre*. Sa colère, le 29, quand Sir Edward Grey fit entrevoir l'intervention anglaise si la France était entraînée dans la guerre, n'en fut que plus vive : « C'est le plus grand et le plus inouï spécimen de pharisaïsme anglais que j'aie jamais vu », annota-t-il le 30. « Je ne conclurai jamais de *convention navale* avec de pareils gredins. » Bethmann n'avait d'ailleurs pas attendu cette annotation pour rayer l'offre d'une convention de ce genre du brouillon de la proposition « infâme » faite la veille au soir par lui à l'ambassadeur d'Angleterre pour obtenir la neutralité de celle-ci.

Dès ce moment, les choses n'allaient pas mieux avec l'Italie et la

Roumanie. Kautsky dit seulement de la seconde qu'à la date du 29 elle avait la même attitude que la première, mais il nous fait connaître que, dès le 15, Jagow avait fait demander que Vienne s'entendit avec l'Italie « qui pourrait bien ne pas admettre d'autre compensation que le Trentin ». Le 20, Berchtold répondit qu'il était convaincu que l'Italie « n'était guère en état d'intervenir activement et ne cherchait qu'à bluffer ». Il semblait donc ne pas compter sur son intervention, ni contre l'Autriche, ni contre nous. Or, un entretien de l'ambassadeur d'Allemagne avec les ministres italiens, le 25, non seulement confirma que l'Italie n'interviendrait pas contre nous, mais eût dû laisser redouter une attaque contre l'Autriche dans le cas où cette dernière n'accorderait pas la compensation demandée. Guillaume, lisant, le 25, ce télégramme de son ambassadeur, nota : *Le petit voleur doit toujours avaler quelque chose.*

Ainsi donc, l'occasion que Bismarck d'abord et Guillaume ensuite poursuivaient depuis 1875 échappait encore une fois. Depuis près de quarante ans, à chaque crise provoquée par eux, un rapprochement anglo-franco-russe les avait contraints de laisser le sabre au fourreau. Les documents de Kautsky ne disent pas que Guillaume avait résolu cette fois-ci de le braver, ce sont les faits qui le prouvent.

Quand Guillaume et Bethmann ont-ils été prévenus par Lichnowsky que le maintien de la neutralité anglaise dépendait du respect de la neutralité belge ? Kautsky ne le dit pas, mais il est probable que Lichnowsky n'a connu que dans la nuit du 2 au 3 août la décision de la violer, car le ministre d'Allemagne à Bruxelles qui devait remettre l'ultimatum le 2 à six heures du soir n'a reçu que le 2 l'ordre d'ouvrir le pli cacheté qui renfermait celui-ci.

Il serait difficile de faire un éloge exagéré du livre de Kautsky : par son impartialité, la hauteur de ses vues et son talent, il égale le fameux *J'accuse* ; il lui est même notablement supérieur par la manière d'exposer les faits. Enfin, non seulement il a pris le meilleur des documents antérieurs, mais il est le premier qui ait pu mettre à profit les 900 pièces du dernier *Livre blanc*. Pangermanistes allemands et socialistes de tous pays trouveront profit à le lire et à le méditer ; ce sera pour eux le meilleur moyen de se convaincre combien sont faux la plupart de leurs clichés.

Émile LALOY.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

HISTOIRE GÉNÉRALE.

— M. G. WELLS. *Dieu, l'invisible roi*. Traduction et préface de M. BUTTS (Paris, Payot, 1918, in-16, III-329 p.). — L'auteur de la *Guerre des mondes* et de tant d'œuvres de puissante fantaisie nous propose une religion nouvelle. Ce n'est qu'une demi-surprise pour quiconque s'est intéressé depuis quelques années à l'œuvre de M. Wells. Les préoccupations religieuses s'y sont affirmées de livre en livre avec une insistance plus grande, sous leur forme psychologique et individuelle (*A bishop's soul*), sous leur forme sociale (toute la fin de *Mr. Britling sees it through*), sous leur forme métaphysique (*First and Last Things*, qui est de 1908 et dont le traducteur nous donne de larges extraits dans sa préface). Sa foi, M. Wells nous dit qu'il l'a tirée de sa propre expérience : il a senti et vécu *l'invisible roi*. Au reste, les affirmations de cette foi tiendraient « sur une carte postale » et, si elles font l'objet de tout un livre, c'est qu'il a fallu les débarrasser des préjugés confessionnels qui font obstacle à leur fortune. C'est cette partie critique, où sont pris à partie rudement les églises établies, leurs dogmes, leurs rites et leurs sacrements, qui présente le plus d'intérêt pour l'historien du sentiment religieux d'aujourd'hui. A vrai dire, M. Wells n'a pas poussé très avant l'étude des origines chrétiennes, mais il pose en termes excellents des constatations justes et fortes sur les insuffisances actuelles du christianisme. De ses expériences, de ses réflexions, de ses critiques, il a tiré la notice d'un dieu qui n'est pas l'Être infini et inconnaisable, mais qui n'est pas non plus un dieu sacrifié, un dieu « à plaindre » comme le Christ; c'est un Être divin « fini », qui agit avec nous et par nous, qui se manifeste en nous; ce n'est pas une Providence ni un Tout-Puissant, mais c'est un lutteur énergique qui possède des possibilités illimitées de développement, comme l'humanité elle-même. Voilà donc une véritable *gnose*; M. Wells nous l'expose avec une singulière assurance. Encore qu'elle ne soit point compliquée en métaphysique et qu'elle offre en morale et en action d'incontestables avantages, je doute, au contraire de son prophète, qu'elle obtienne l'adhésion de *foi* d'un grand nombre d'hommes. Elle est, au fond, d'esprit et de tendances assez analogues à la religion de M. Loisy, mais elle garde une place à la *révélation* et, par là, elle se rapproche davantage du type commun des religions. D'autre part, le royaume de Dieu, que

M. Wells attend de l'activité ordonnée des hommes, ressemble beaucoup à la société idéale selon le socialisme. Du point de vue historique, l'intérêt de la religion de M. Wells git surtout dans son anti-christianisme; elle nous apporte une preuve nouvelle de la vitalité du sentiment religieux, qui cherche à se créer des formes plus en rapport avec ses besoins actuels que ne le sont celles des « confessions » du passé.

Ch. G.

— P. M.-J. LAGRANGE. *Le sens du christianisme d'après l'exégèse allemande* (Paris, J. Gabalda, 1918, in-12, xx-335 p.). — Voilà, j'en ai peur, un livre qui n'ajoutera pas grand chose au crédit dont jouit légitimement l'érudition de son auteur auprès des hommes compétents. La critique qui s'exprime en conférences offertes au public de l'Institut catholique ne peut que bien difficilement s'empêcher de tomber dans l'apologétique partielle, et sa chute paraît alors d'autant plus fâcheuse que ses prétentions à la sérénité scientifique s'étaient d'abord étalées avec plus de complaisance. Le P. Lagrange n'a pas évité ce péril. Sa sincérité ne fait pas question, bien entendu, et l'on se prend à le regretter; je veux dire qu'on voudrait excuser les trop nombreux écarts de son jugement, voire de son bon sens, par cette subtile sollicitation de l'auditoire auquel nombre d'orateurs n'arrivent pas à se soustraire et qui les pousse parfois plus loin que leur pensée authentique n'irait volontiers toute seule. — On distingue dans l'ouvrage deux tendances : la première consiste à opposer l'une à l'autre les diverses hypothèses de l'exégèse allemande et à s'efforcer de nous faire croire que chacune ruine entièrement la précédente, pour la consolidation et la gloire (la *θέα* de saint Paul, que le P. Lagrange connaît bien) de la vérité orthodoxe. Cela, dans le principe, est en vérité puéril et, dans la réalisation de détail, souvent très pénible. L'autre tendance consiste à prendre cependant acte des résultats de la critique allemande lorsqu'il paraît possible de les tirer à l'avantage de la tradition catholique. On se demande, en se plaçant au point de vue de l'auteur, de quel poids peuvent bien peser ces misérables débris de systèmes disloqués; mais ainsi les Pères découvraient jadis avec ravissement les perles de la Révélation dans le fumier de la philosophie grecque. Naturellement, en s'attaquant à la critique « allemande », ce qui donne à son entreprise un vernis de patriotisme très recommandable, c'est à toute critique indépendante que s'en prend le P. Lagrange. Il y a plus : ses sympathies paraissent plus près de certains Allemands, tels Schweitzer, et d'autres encore plus compromettants, dont quelques thèses au moins consolident celles de l'Église, que des Français, tels Loisy, dont la complète indépendance de tout dogmatisme, de toute tradition d'autorité et de tout mysticisme ne laisse plus aucun espoir. Il ne lui paraît pas indifférent que l'anglican Headlam prononce que « l'opinion publique anglaise ne voudrait pas s'en tenir à une conception purement humaine de la vie de

Jésus-Christ » ! Il n'est pas non plus négligeable que Sanday pro-fesse que « pourtant Jésus était essentiellement plus qu'un homme ». Quand on connaît Sanday et Headlam ! Il paraît que nous touchons « à un moment où il faudra ou bien accepter le christianisme dans l'Église, tel qu'elle le comprend, ou renoncer au christianisme » (p. 306). Le P. Lagrange est pour ceux qui rassemblent contre ceux qui dispersent; c'est parfaitement son droit, que nul ne lui conteste; mais alors qu'il ne mêle pas le patriotisme à l'affaire et qu'il n'intitule pas *Étude biblique* un réquisitoire confessionnel contre la libre recherche et la science autonome, un plaidoyer *pro domo*, nourri et éloquent sans doute, mais qui cherche à exploiter l'érudition, non à la servir.

Ch. G.

— G. G. COULTON. *Christ, St. Francis and to-day* (Cambridge, University Press, 1919, in-8°, 203 p.). — Ce livre est un recueil de conférences données à Cambridge, en 1918, dans l'intention de provoquer un mouvement de retour à un christianisme acceptable en raison et en science. Il s'agit donc d'une contribution, d'ailleurs intéressante, au mouvement moderniste qui se dessine en ce moment dans l'Église d'Angleterre. M. Coulton a l'âme d'un croyant et la volonté de rester chrétien, mais aussi il est instruit et il ne faut pas lui demander l'impossible en matière de crédulité, sinon de foi. Historien averti des choses du moyen âge, il paraît mal à son aise sur le terrain rocheux de l'exégèse scripturaire et de la patristique, mais il nous dit des choses excellentes sur le *médiévalisme* de l'Église officielle d'Angleterre; ce sont d'ailleurs les mêmes que les catholiques libéraux mettaient au compte de l'Église romaine voilà une douzaine d'années. Aussi ne sommes-nous pas surpris de trouver sous la plume de M. Coulton un éloge de Newman et de M. Loisy, du Loisy de l'Évangile et l'Église, bien entendu. L'ouvrage témoigne de beaucoup de générosité et représente un effort très digne de respect, alors même qu'on le juge parfaitement inutile; il garde aussi une haute valeur de symptôme; mais l'histoire chrétienne proprement dite n'a pas à en attendre beaucoup d'avancement.

Ch. G.

— Charles HARRIS. *The Creeds and modern Thought. Can theology be progressive while the faith remains unchanged?* (Londres, Society for promoting christian knowledge, et New-York, the Macmillan Company, 1919, in-12, 61 p.). — Petit livre édité par une Société qui s'est donné pour but de prouver que les connaissances scientifiques d'aujourd'hui et la foi traditionnelle s'accordent parfaitement en réalité et qu'il suffit d'un peu de bonne volonté de part et d'autre pour s'en convaincre. M. Harris me paraît posséder tout ce qu'il faut d'illusions et d'incompréhension critique pour collaborer utilement à cette entreprise. Il a d'ailleurs la sagesse de ne s'adresser qu'à des lecteurs d'avance convaincus, comme lui, que la conciliation en question est évidemment et nécessairement possible et décidée à

imposer, à leur bon sens les sacrifices indispensables. Son raisonnement aurait du mal à convaincre les autres. Il tient dans un mélange singulier et, pour parler franc, contradictoire et incohérent d'affirmations d'apparence moderne, sur la nécessité de la recherche libre, et de *repentirs* traditionalistes, appuyés tour à tour sur l'autorité de l'Écriture, celle d'Origène, celle d'Aristote et celle de la biologie. L'auteur se débarrasse des plus redoutables difficultés en les niant et, assurément, il ne paraît pas malaisé d'accorder sa science avec sa foi; mais est-ce la science que sa science? Hélas! Ce pourrait bien être le contraire.

Ch. G.

— G. Duncan BARRY. *The inspiration and authority of Holy Scripture. A study in the literature of the first five centuries* (Londres et New-York, the Macmillan Company, 1919, in-12, 146 p.).

— Cette étude a pour point de départ l'évidence de l'inspiration de l'Écriture et se développe sur des thèmes rebattus; j'ai le regret de dire que, témoignant de la plus parfaite méconnaissance des conditions scientifiques du problème, elle ne saurait porter à un travailleur sérieux d'autre profit que de l'éclairer sur un état d'esprit redoutable à la science.

Ch. G.

— Samuel BUTLER. *God the Known and God the Unknown* (New-Haven, Yale University Press, 1917, in-8°, 91 p.). — Réimpression revue et augmentée, d'après les manuscrits de l'auteur, d'une série d'articles publiés en 1879. Il s'agit de prouver l'existence d'un Ètre suprême, *Animator of all living things*, et d'essayer d'approcher de sa définition. Comme contribution à l'histoire du concept de Dieu, ce petit essai n'est pas sans intérêt.

Ch. G.

— LANOE-VILLÈNE. *Principes généraux de la symbolique des religions* (Paris, Fischbacher, 1916, in-12, 292 p.). — A la page 267, l'auteur dit, du reste avec raison, à propos de l'exégèse allégorique de Philon : « Je veux bien le croire, mais qui me le prouve? » C'est la réflexion qui ne m'a pas laissé un instant de repos à moi-même tout au long du livre; après en avoir achevé la lecture, je me demande si je l'ai compris. Pour retrouver ailleurs l'impression qu'il me laisse, il me faut me reporter, dans l'antiquité, aux *Stromates* de Clément d'Alexandrie ou aux récits de Denys d'Halicarnasse et d'Élien, dans les temps modernes aux ouvrages de Volney ou de Dupuis, enfin songer à quelqu'un de ces hommes intrépides qui ont explication décisive pour toute difficulté et hypothèse assurée pour tout problème. Dès les premières pages, je demeure confondu d'ignorer qu'il a existé dans la nuit des temps « une religion universelle » qu'on nommera *homérique* ou *antéhomérique*, parce que les poèmes homériques nous la font connaître dans ses parties essentielles — encore qu'elle leur soit fort antérieure — et que cette religion était symbolique et que son ésotérisme s'est prolongé dans toutes les religions subsé-

quentes sans même qu'elles s'en doutent! Et M. Lanoe-Villène de retrouver, en effet, d'un coup d'œil infailible, ces prolongements de « la science religieuse primitive », de cet ésotérisme homérique, dans toutes les réalisations religieuses connues, depuis le temps d'Homère au moins. Il ne prouve ni ne discute; il chemine paisiblement, sans hâte et sans inquiétude, en entassant des témoignages et des affirmations; par malheur, il ne critique pour ainsi dire jamais les témoignages et ne vérifie pas les affirmations, en sorte que le lecteur averti, s'il est parfois séduit par une remarque pleine de sens, ne sait à l'ordinaire où on le mène et à quoi il peut se fier. Le livre me semble être, en somme, le produit type de la « méthode comparative » appliquée sans méthode et sans précautions. Aussi les résultats sont-ils extraordinaires. Je confesse que, spécialement, le chapitre consacré aux Juifs et aux chrétiens m'a stupéfié; je n'arrive pas à comprendre qu'on se lance dans d'aussi étonnantes théories quand on est aussi évidemment étranger aux études d'exégèse. Si c'est M. Lanoe-Villène qui a raison, je n'ai plus qu'à retourner à l'école — la sienne — et j'y retrouverai, je pense, tous les travailleurs qui se piquent de quelque compétence en matière d'histoire des religions. Ch. G.

— Th. MAINAGE. *Le témoignage des apostats. Leçons données à l'Institut catholique de Paris, 1915-1916* (Paris, G. Beauchesne et J. Gabalda, 1916, in-12, XII-440 p.). — L'auteur affiche de grandes prétentions à l'impartialité scientifique et à l'impassible logique; je ne doute pas de sa sincérité et même j'aperçois de ci et de là les marques d'un certain effort pour comprendre sans injurier; le livre n'en demeure pas moins au fond une simple contribution à cette pitoyable apologétique qui se croit habile en dénigrant ses adversaires et en fermant délibérément les yeux à tout ce qui ne la favorise pas. Je doute que puisse se trouver un homme de sens droit qui aille jusqu'au bout de ces pages sans prendre une fâcheuse opinion de la cause défendue par de tels arguments et sans se demander quelle peut bien être la culture du public qui s'en est contenté. Assurément, tout n'est pas faux dans le détail de la pseudo-restitution psychologique que l'auteur nous présente de Julien, de Luther, de Calvin, de Lamennais et de Renan, mais la vérité de l'histoire n'en est pas moins offensée par l'impression d'ensemble qu'il prétend nous donner de ces illustres apostats, par les formules définitives qui cherchent à les enfermer tout entiers et par la puérilité des conclusions qui se posent au bout de cette « étude », avec une gravité qui serait comique si l'on n'y voyait la marque d'un état d'esprit si attristant. Ch. G.

— Yves DE LA BRIÈRE. *Luttes de l'Église et luttes de la Patrie.* 3^e série des *Luttes présentes de l'Église*, août 1914-décembre 1915 (Paris, G. Beauchesne, 1916, in-12, xv-401 p.). — Cette série d'articles a paru déjà dans les *Études*. L'auteur analyse lui-même leur contenu essentiel dans son *Avertissement*: « Parmi les problèmes

de doctrine que nous avons abordés, mentionnons en particulier : les principes du droit chrétien de la guerre, la vertu providentielle et rédemptrice de la guerre, les droits et les devoirs de la neutralité, le droit de la souveraineté légitime, les garanties présentes et à venir du droit international, la rémunération divine des épreuves de la guerre, les espérances spéciales de salut pour les soldats tombés au champ d'honneur. » On trouvera encore dans le livre un commentaire des événements religieux de la période de « l'union sacrée », beau rêve que le P. de La Brière croit évanoui — dès 1916 ! —, de l'élection du « pape noir » et du réveil religieux engendré par la guerre; on y trouvera également un plaidoyer en faveur de la politique pontificale durant la première partie des hostilités. L'ensemble est riche de faits et d'idées; surtout il révèle un état d'esprit anachronique et proprement effrayant, mais très logiquement construit, et qu'il importe de connaître si l'on veut pénétrer la mentalité des plus actifs dirigeants du monde catholique d'aujourd'hui. Ce jésuite, qui, du reste, ne manque pas de talent, a aussi le mérite de ne pas mettre son drapeau dans sa poche, et il en doit être remercié par les libéraux de la science comme par ceux de la politique.

Ch. G.

— James George FRAZER. *Les origines magiques de la royauté*; trad. par Paul-Hyacinthe LOYSON (Paris, Paul Geuthner, 1920, in-8°, 359 p.). — Plusieurs des œuvres les plus caractéristiques de J. G. Frazer viennent d'être ou vont être traduites à l'usage des lecteurs français. Après G. Roth, qui nous a offert la *Tâche de Psyché* (Paris, Colin), voici que M. P.-H. Loyson nous apporte une version française de *The Magical Origin of kings* (Londres, Macmillan, 1920), recueil de conférences données à Cambridge en 1905; et l'on annonce, pour paraître chez P. Geuthner, une traduction de *Folklore in the Old Testament* (*Ibid.*, 1918). La qualité du travail fourni par M. Loyson excède singulièrement le niveau littéraire de la plupart des traductions : l'excellence et la pureté de la langue, la beauté aussi de l'impression font de cette publication une œuvre rare, que ne séparent point quelques insignifiantes imperfections (p. 156, lire *chen-jen*, non *chen-yen*, dans la transcription chinoise; p. 293, lire « du » et non « de la » *Svayamvara*).

On trouvera dans ce livre, traitée pour elle-même et avec certains développements nouveaux, une des opinions que l'auteur a exprimées avec le plus d'insistance dans son *Rameau d'or*. Le contenu de l'ouvrage se peut décomposer ainsi : un fait, point de départ et perpétuel point de comparaison ; une multitude d'autres faits évoqués pour éclairer le premier ; une thèse fondée sur les phénomènes allégués.

Le point de départ, c'est l'étrange culte du roi et de la reine du bois (*Nemorensis*), près du lac de Némi, aux plus anciens temps de l'histoire romaine. Le « roi » de la mystérieuse forêt, prêtre de Diane, possédait son sacerdoce et sa souveraineté tant qu'il réussissait à se défendre contre quiconque l'attaquait pour l'en dépouiller; lui-même

ne devait sa dignité qu'à sa meurtrière victoire sur son prédécesseur.

— Une grande quantité de faits sont cités, de toute origine, en vue d'illustrer cette sauvage pratique par des croyances ou des rites comparables : à ce propos, l'immense documentation de M. Frazer fait merveille. — La thèse enfin consiste à soutenir que le passage de la magie à la religion s'est effectué à l'occasion de la transformation du magicien primitif, qui agissait directement sur la nature, en roi plus ou moins assimilé à une divinité ; la religion consistera désormais non à régir les événements par des formules ou des rites, mais à implorer des dieux conçus à l'image de l'homme, puisque les premiers dieux auront été des hommes.

Une théorie si grosse de conséquences, quoique si simple, ne peut, malgré l'abondance des faits invoqués, présenter qu'un caractère hypothétique. Elle exclut l'ancienne attitude animiste, qui postulait que l'homme primitif croit trouver dans la nature des âmes comme la nôtre. La théorie magique s'oppose à cette vue abstraite comme le pragmatisme à l'intellectualisme ; elle prétend que la donnée première est le rite, qui intervient dans les événements : les dieux ou le dieu supérieur qu'elle conçoit ne sont encore que des magiciens transcendants capables d'accomplir, quand on les en prie, ce que les magiciens humains se reconnaissent impuissants à réaliser. Une autre originalité de la théorie est de proclamer la fonction religieuse du chef temporel, sans prêter au fait religieux une signification sociologique. La pratique assidue de la méthode comparative, maniée d'ailleurs au caprice d'une ingéniosité native plutôt que selon des règles rigoureuses, suffit à l'auteur pour conduire sa recherche sans s'asservir à des dogmes d'« école ».

P. M.-O.

— E. RODOCANACHI. *Études et fantaisies historiques*. 2^e série (Paris, Hachette, 1919, in-16, 256 p.; prix : 4 fr. 50). — Dix études forment ce volume ; six concernent l'Italie : on sait que ce pays a déjà fourni à l'auteur le sujet de plusieurs de ses ouvrages : 1^o *L'éternelle querelle des médecins et des pharmaciens et ses mille péripéties bouffonnes*. Récit amusant et tout de même très instructif. 2^o *Les médecins et astrologues italiens en France*. C'est de Salerne, puis de Sienne qu'ils vinrent d'abord. Citons parmi eux le père de Christine de Pisan (p. 51). Un autre, Angelo Cato, soigna si bien Louis XI qu'il devint archevêque de Vienne. Une famille de Pestalozzi, fixée à Lyon au XVII^e siècle, donna à cette ville plusieurs médecins. 3^o *Les légendes relatives à Rome au moyen âge*. 4^o *Virgile dans la légende née de l'interprétation un peu forcée de quelques vers du poète*. 5^o *Les courses en Italie au vieux temps*, à Vérone, Padoue, Bologne, Ferrare, Florence, Rome. 6^o *La cour de Ferrare sous Alphonse II d'Este, mort en 1597*. 7^o *Essai sur l'organisation des finances pontificales à la fin du XV^e siècle*. 8^o *La fin d'une race. Le dernier des Stuarts après Culloden*. 9^o *Grandeur et décadence d'un héros. Le duc de Brunswick*. Cet article est de

beaucoup le plus intéressant du recueil. Il nous révèle un Bruns-wick tout nouveau, bien différent de celui de 1792 et de 1806 qui, généralement, est seul connu. 10^e *Lettres de Foster aux deux duchesses de Devonshire*. Foster, né en 1780, élève de Monnier à Weimar, raconte son voyage en France en 1797 et correspond avec Moreau en 1812 (p. 239, lire *Kehl* au lieu de *Kiel*). Th. SCH.

— Robert H. MURRAY. *Erasmus and Luther : their attitude to toleration* (Londres, Society for promoting Christian Knowledge, et New-York, Macmillan, 1920, in-8°, xxiii-503 p., index, 2 portraits). — Ce n'est pas la première fois que, pour expliquer comment la Réforme s'est séparée de la Renaissance, on oppose les deux figures d'Érasme et de Luther. Retracer l'histoire de leurs relations, d'abord amicales, montrer comment peu à peu le moine révolutionnaire de Wittenberg est passé, à l'égard du doux et prudent humaniste de Bâle, de la méfiance au mépris, puis à la colère et à l'exécration, c'est faire comprendre comment, à l'autorité de Rome, une réforme proclamée au nom de la souveraineté du sens individuel a fini par substituer une autorité nouvelle. Contradiction interne que l'auteur traduit en cette formule très vraie : « La tolérance n'est pas la fille des réformateurs ; cependant elle est la fille de la Réforme. »

M. R. H. Murray a lu beaucoup de ses prédécesseurs. Il semble cependant avoir étudié de plus près ses précurseurs anglais et allemands que ceux de langue française. Il cite bien, dans sa bibliographie, le remarquable essai d'A. Meyer, qui porte précisément sur son sujet, mais il ne paraît pas l'avoir manié. Sur aucun sujet, ni sur les géographes allemands de la Renaissance, ni sur l'Espagne des rois catholiques, ni même sur la Réforme française (par exemple sur Castellion), sa connaissance des livres français n'est suffisante ni précise.

Il lui arrive de donner comme neuves des vérités connues. D'autre part, à force de vouloir tout dire, il grossit son livre de parenthèses exégétiques ou morales, qui lui donnent tantôt l'allure d'une prédication, tantôt celle d'une méditation. Il cède trop facilement à son goût pour les comparaisons et les rapprochements historiques. En deux pages (248-250), par exemple, à propos de la position prise par Luther en face du *Bundschuh*, nous voyons défiler Napoléon III, Metternich, Burke, Coleridge, Thomas Cromwell et Joseph II, la révolution russe de 1917, en attendant qu'une longue citation de Shakespeare nous ramène à Talleyrand !

M. Murray croit à tort que l'idée de progrès a été étrangère à l'esprit du XVI^e siècle. Dans l'appendice qu'il consacre à cette question, s'il fait sa place à Rabelais, il a tort de ne pas attacher leur pleine importance aux pages de Bodin dans sa *Methodus*. Ces pages ne sont pas, comme il le croit, un épisode. Ses disciples les ont reprises, et La Popelinière en fera sortir sa thèse de la supériorité des modernes sur les anciens.

M. Murray (p. 102) ne se fait pas une idée très exacte du change-

ment qui se produit alors dans la géographie économique de l'Allemagne. Ici, ce sont des auteurs spéciaux de langue allemande qu'il a trop peu consultés.

Henri HAUSER.

— E.-F. HECKSCHER. *Le système continental* [Kontinental-systemet. Den stora handelsspärningen för hundra år sedan. En ekonomisk-historisk studie] (Stockholm, 1918, in-8°, 272 p.; « Skrifter utgifna af handelshögskolan »). — M. Heckscher n'a point entendu consacrer au système continental un ouvrage original, préparé par des recherches dans les diverses archives d'Europe, comme celui que que fit paraître en 1913 l'historien russe E. Tarlé (cf. *Rev. histor.*, t. CXV, p. 159-161). Il s'est contenté de lire avec soin les travaux déjà publiés et les recueils essentiels de documents. Moins qu'un livre, il nous a donc donné plutôt une esquisse, un peu comme avait fait autrefois Kiesselbach dans son essai, si remarquable pour l'époque, *Die Kontinentalsperre in ihrer ökonomisch-politischen Bedeutung* (1850). L'esquisse de M. Heckscher est, d'ailleurs, clairement composée et les conclusions sont celles qu'ont rendues classiques les articles de J. Holland Rose sur le commerce britannique pendant les guerres du premier Empire, les volumes de P. Darmstädter et de Charles Schmidt sur l'Allemagne napoléonienne. Les lecteurs scandinaves posséderont ainsi désormais un résumé commode et sûr d'une question particulièrement complexe, mais nous regretterons pourtant que, concentrant son effort, M. Heckscher ne se soit pas attaché plus simplement à composer l'ouvrage sur le blocus continental et la Suède, qui nous fait toujours défaut.

A. G.

LA GUERRE.

— JEAN-BERNARD. *Histoire générale et anecdotique de la guerre de 1914* (Paris, Berger-Levrault). — Le tome III de cette intéressante publication s'achève avec le fascicule 35 et s'arrête en mars 1915.

— *L'Histoire de la grande guerre*, par Victor GIRAUD, est maintenant terminée avec la cinquième partie, où sont exposées la bataille impériale, la bataille de Foch, la victoire alliée et la paix (Paris, Hachette, 1920, p. 589-775; prix : 6 fr.). L'impression très favorable produite par les premiers fascicules persiste jusqu'à la fin. On voudrait parfois une critique plus serrée des grands problèmes politiques, moraux, économiques, soulevés par cette guerre monstrueuse; mais c'est à dessein que l'auteur écarte les discussions pour laisser parler les faits. Remercions-le, sans chercher à le chicaner, du plaisir délicat et réconfortant que procure la lecture de son livre. Ch. B.

— Louis MADELIN. *La bataille de France, 21 mars-11 novembre 1918* (Paris, Plon-Nourrit, 1 vol. in-8°, 379 p., avec 15 cartes en noir et en couleurs). — On a lu dans la *Revue des Deux Mondes* les beaux récits de cette bataille géante qui, après avoir débuté par de

cruelles défaites pour les Alliés, s'est terminée par une suite admirablement coordonnée de victoires qui ont finalement bousculé l'ennemi hors de toute France et de toute Belgique. Reproduits en volume, ils auront leur place parmi les meilleurs ouvrages sur la dernière guerre. Deux grandes cartes en couleurs, que n'avait pu accueillir la *Revue des Deux Mondes*, montrent, dans un ensemble saisissant, les zones occupées par les armées alliées en 1918, la position Hindenburg avec ses triples ou quadruples lignes creusées à l'arrière, les offensives de l'armée allemande en 1918 et la triomphante réplique des armées alliées de juillet à novembre. Dans l'énorme production suscitée par la guerre, l'ouvrage de M. Madelin, si bien informé, mais tout chaud encore de la bataille, restera longtemps au premier rang. — Ch. B.

— Commandant DOUMENC. *Les transports automobiles sur le front français, 1914-1918*. Avant-propos du maréchal FOCH; préface du général PAYOT (Paris, Plon, 1920, in-16, iv-346 p., 22 grav. de A. Cossard; prix : 7 fr.). — Ces notes du directeur des services automobiles des armées françaises ont été recueillies et classées par le lieutenant Paul Heuzé. C'est toute l'histoire des transports automobiles pendant la guerre qu'on trouvera ici. Le développement qu'ils prirent dans ces quatre ans est marqué par des chiffres que nous donne l'avant-propos : « A la fin d'août 1914, nos armées comptaient 6,000 véhicules automobiles, et, en novembre 1918, sur le seul front français, 92,000. De 15,000 conducteurs et ouvriers, l'effectif était passé à 115,000. » Les transports effectués en un mois, sans parler de celui des blessés et de quelques autres services spéciaux, passaient de 27,000 tonnes et 200,000 hommes (septembre 1914) à 1,040,000 tonnes et 950,000 hommes (juillet 1918).

L'exposé de ces transformations gigantesques est groupé dans cinq chapitres : les premiers efforts de 1914, l'organisation méthodique de 1915 à 1917, l'aspect du service automobile au début de 1918, les grands transports pendant les offensives allemandes, le rôle du service dans la bataille finale. Tout y est passionnant, surtout la course à la mer, les camions de Verdun, le passage des Alpes, la marche générale en avant. On y voit pas à pas tout ce formidable développement qui finit par permettre au service automobile de jouer le rôle de véritable régulateur de la bataille. Comme le remarque la conclusion, ce n'est qu' « aux derniers jours qu'il a pu donner sa vraie mesure », et même il n'a pas eu le temps de remplir complètement son grand rôle ; « mais il l'a, du moins, nettement défini... » En plusieurs circonstances, il a permis, seul, la riposte aux corps de l'ennemi ; dans l'offensive finale, il s'est vu confier la formidable responsabilité de nourrir tout le grand front d'attaque, « sans que le public s'en soit jamais rendu compte ». Mais il faudra bien qu'ils l'apprennent, ceux qui voudront savoir la « vraie histoire de la guerre ».

L'auteur de la préface, le général Payot, dirigeait avant la guerre la 1^{re} section du 4^e bureau de l'État-major (transports de mobilisation

et de concentration), il fut ensuite chef d'État-major de la direction de l'arrière et succéda, en 1917, au général Ragueneau comme directeur général des communications et des ravitaillements aux armées, qu'il organisa, dans la période finale de la guerre, pour toutes les armées alliées. C'est lui qui signa, à Wiesbaden, le 22 mars 1920, la citation à l'ordre de l'armée du commandant Doumenc, pour avoir « imprimé au S. A. cette impulsion vigoureuse qui en a fait un des facteurs de la victoire » et « obtenu de ce service un rendement supérieur à toutes les prévisions, assurant, par vingt-quatre heures, le transport de plus de 100,000 hommes et de 70,000 tonnes... ». Th. SCH.

— *Guides illustrés Michelin des champs de bataille, 1914-1918* (Clermont-Ferrand, Michelin et Cie; chaque vol. : 5 fr.). — Admirablement illustrés, munis de bonnes cartes et de renseignements précis, ces guides rendront les plus grands services aux automobilistes et autres touristes désireux de visiter les champs de bataille et les régions dévastées de notre France; ils ne seront pas moins utiles à consulter par les historiens qui veulent suivre de près, sur le terrain même, les opérations militaires. En mai 1920 ont paru les volumes intitulés : *l'Ourcq, les Marais de Saint-Gond, la Trouée de Revin-gny, Reims, la Bataille de Verdun, la Deuxième bataille de la Marne, le Saillant de Saint-Mihiel, Ypres, Nancy et le Grand-Couronné, les Batailles de la Somme, les Batailles de la Picardie*. En juin et juillet : *Arras et les batailles d'Artois, l'Yser et la côte belge*; enfin deux volumes sur *l'Alsace et les combats des Vosges*. Ces deux derniers sont précédés d'une introduction qui résume l'histoire et les souffrances du pays pendant les quarante-huit ans d'annexion à l'Empire allemand. Les luttes meurtrières dont le Linge et le Vieil-Armand ont été le théâtre sont contées et expliquées avec une lumineuse exactitude.

Ch. B.

— Paul ADAM. *Reims dévastée* (Paris, librairie Félix Alcan, in-16, iv-180 p.; collection « la France dévastée »; prix : 2 fr. 75). — Ceci n'est pas un roman historique, genre où l'auteur a remporté de gros succès. Le fond est de l'histoire : l'histoire d'hier, puisque c'est le tableau de la destruction méthodique, implacable, de Reims et de sa cathédrale par les Allemands, au milieu duquel l'auteur a inséré une histoire de la ville du sacre depuis Clovis jusqu'à Jeanne d'Arc. C'est mieux encore : un poème en prose, vivant, vibrant, violent, tout en images, en visions de guerre, en invectives contre le « Boche », en élans d'adoration pour l'œuvre de Jean d'Orbais et pour la mission divine de la France.

A la même collection appartient la *Grande pitié de la terre de France*, par Gabriel LOUIS-JARAY (136 p.; prix : 2 fr. 75). Grande pitié en effet de suivre l'exode lamentable des citadins et paysans chassés de leurs demeures par l'invasion étrangère, les grandes évacuations de Verdun en 1916, de l'Aisne, de l'Oise et de la Somme de 1915 à 1918, les convois de rapatriés, d'assister aux misères des Fran-

çais demeurés sous le joug ennemi, de constater, par des chiffres rigoureusement contrôlés, les pertes en biens et en vies qu'ils ont subies. Il faudrait que ce petit livre fût largement répandu, non seulement chez les neutres, mais chez nos alliés et associés eux-mêmes pour les convaincre de cette vérité que c'est la France dont les sacrifices pour la cause commune ont été de beaucoup les plus lourds.

Ch. B.

— Jean DESFLANDRES (Werner van Caillie). *Rennbahn. Trente-deux mois de captivité en Allemagne, 1914-1917. Souvenirs d'un soldat belge étudiant à l'Université libre de Bruxelles* (Paris, Plon, 1920, 2 vol. in-16, XIII-355 et 381 p.; prix : 10 fr. les 2 vol.). — Quand Jean Desflandres eut été délivré de sa captivité en Allemagne, il adressa de Suisse, où il était interné, des lettres intimes (août 1917-août 1918), que l'on trouvera reproduites à peu près telles quelles dans ce volume. L'auteur a une facilité de style remarquable. Il sait peindre avec une vivacité extraordinaire les situations les plus diverses. Mais il nous prévient que la réalité fut plus sombre que son tableau. Celui-ci l'est pourtant suffisamment, sans que le récit cesse un instant d'être enjoué. Peut-être quelques lecteurs trouveront-ils même qu'il l'est trop pour les horreurs qui sont racontées. L'auteur est jeune et la jeunesse a l'enviable privilège de ne pas trop s'appesantir sur les côtés sombres de la vie.

Rennbahn (champ de course) était un des trois camps de prisonniers qui avoisinaient Munster, en Westphalie. L'auteur y fut interprète et n'en sortit jamais durant sa captivité. A ce titre, il forme une exception. Mais tous les camps se ressemblaient et même « les voyageurs expérimentés accordaient parfois la préférence » à *Rennbahn*. Que devaient être les autres? On se le demande après cette lecture; le charme littéraire très grand ne réussit pas toujours à voiler l'atrocité des situations. Aussi nous croyons l'auteur sur parole quand il nous affirme « que, si j'avais mis plus de noir dans mon tableau, vous n'auriez pu en supporter longtemps la hideuse monotonie ».

La vie du camp est donc décrite dans tous ses détails; mais ce qu'on est étonné de ne pas trouver au début, c'est un récit des circonstances dans lesquelles l'auteur a été fait prisonnier, ni de son arrivée au camp. Par contre, la délivrance est racontée très longuement, depuis la première annonce, le 5 juin 1917, jusqu'à l'arrivée en Suisse, le 14. Nous serions bien embarrassé de donner la préférence à l'un des vingt-trois chapitres qui le composent. Le talent du narrateur et son entraîn juvénile sont si grands qu'ils animent les sujets les plus ternes. Quand on a commencé à le lire, on ne peut le mettre de côté sans l'avoir achevé, et puis on se demande comment des êtres humains ont pu supporter trois ans d'une vie pareille, sans perdre la raison et la santé. En tout cas, on en emporte le dégoût de la guerre qui transforme les hommes en brutes. *Homo homini lupus*, rappelle à propos l'introduction.

Th. SCH.

HISTOIRE DE L'ANTIQUITÉ.

— A. ROSTAGNI. *Ibis*. « Contributi alla scienza dell' Antichità, pubblicati da G. de Sanctis e L. Pareti », t. III (Florence, Felice Le Monnier, 1920, gr. in-8°, 123 p.). — Dans ce travail, consacré à l'*Ibis* de Callimaque et d'Ovide, M. Rostagni soutient les thèses suivantes, opposées aux opinions traditionnelles : l'*Ibis* grec, en vers élégiaques, où l'ibis, oiseau, ne jouait aucun rôle, n'avait pas été écrit contre Apollonius de Rhodes ; il ne peut être attribué à Callimaque, puisqu'il renferme des allusions à des faits historiques allant jusque vers 213 av. J.-C. et certainement postérieurs à ce poète. Il a dû être écrit dans la première moitié du II^e siècle av. J.-C., contre un ennemi fictif, du nom égyptien ou libyen d'Ibis, par un imitateur de Callimaque, qui a utilisé toutes ses œuvres, surtout les *Aitia*. Ovide l'a traduit et imité, en le croyant de Callimaque et en appliquant le nom libyen ou égyptien d'Ibis et toutes les particularités du poème grec à cet ennemi inconnu, énigmatique, auquel il fait allusion dans beaucoup d'autres pièces. L'œuvre d'Ovide nous permet donc dans une certaine mesure de reconstituer son modèle, mélange extraordinaire et précieux de mythologie et d'histoire grecque et romaine. Les scolies latines, incessamment remaniées jusqu'au XIII^e siècle ap. J.-C., ont probablement reproduit primitivement les scolies grecques et nous ont conservé beaucoup de fragments authentiques de Callimaque, sous son nom écrit correctement ou défiguré en Darius, Clarus, Battus, Gallus et autres formes ; les vers mêmes qu'elles donnent sont probablement des traductions de Callimaque. Au dernier chapitre et dans l'appendice, M. Rostagni recueille et commente les données de l'*Ibis* d'Ovide sur la Thessalie, venues probablement du traité d'Euphorion sur les Aleuades, et essaie d'expliquer quelques passages particulièrement obscurs. Il a conduit sa discussion avec une connaissance parfaite du sujet et des travaux antérieurs, avec une érudition et une perspicacité remarquables. Les conclusions paraissent tout à fait convaincantes. Ch. L.

— Ettore PAIS. *Il Liber coloniarum*. « Memorie della R. Accademia dei Lincei », Classe di scienze morali, storiche e filologiche, serie quinta, vol. XVI, fasc. II (Roma, tipografia della R. Accad. dei Lincei, 1920, in-4°, p. 55-93). — Dans ce travail, qui se prête malaisément à l'analyse, M. Pais s'est proposé de démontrer, contre Mommsen et ses autres collaborateurs pour les tomes IX et X du *Corpus Inscriptionum Latinarum*, l'importance et la valeur des renseignements fournis par un des morceaux des *Gromatici Latini*, le *Liber coloniarum*. La comparaison avec les autres textes, surtout avec les inscriptions, lui donne en général raison et lui fournit beaucoup d'observations et d'hypothèses intéressantes sur les dates de fondation, la condition, le territoire des colonies de l'Italie.

Ch. L.

— Angelo SEGRÈ. Κατινδύ Nέμισμα, *Moneta imperiale, circolante in Egitto da Claudio II a Costantino*. « Memorie della R. Accademia dei Lincei », Classe di scienze morali, storiche et filologiche, vol. XVI, fasc. III (Roma, tipografia della R. Accademia dei Lincei, 1920, in-4°, p. 96-114). — Les renseignements fournis par plusieurs papyrus et par des trouvailles récentes de monnaies en Égypte ont été utilisés par M. Segré pour élucider non seulement le problème de l'introduction de la nouvelle monnaie impériale dans cette province, mais les questions les plus obscures de la numismatique des III^e et IV^e siècles ap. J.-C. D'après lui, c'est sous Claude II qu'a été introduite en Égypte, à côté du tétradrachme alexandrin, la nouvelle pièce, qui n'est pas un *antonianus*, mais une pièce pesant en moyenne 3 gr. 55, et dont Aurélien a probablement fixé la valeur à 20 deniers. Dioclétien la remplace par le double *follis*, pièce de cuivre avec un peu d'argent, en poids moyen de 10 grammes. L'évaluation faite par Mommsen et Blümner, d'après un fragment de l'édit de Dioclétien de *pretiis rerum venalium*, de la livre d'or, dont l'aureus est le soixantième, à 50,000 deniers, est absolument fausse. Sont également fausses toutes les identifications proposées jusqu'ici pour le denier de cet édit. En réalité, le double *follis* vaut 20 deniers ou 80 drachmes, de 295 à 307, époque où l'aureus vaut 2 talents et 3,000 drachmes. De 307 à 314 environ, époque où l'aureus vaut 5 talents 3,600 drachmes, on a un double *follis* réduit à 2 % d'argent et pesant 6 gr. 50. Dans le Code théodosien, le *nummus centenionalis* est identique au *nummus decargyrus* et vaut théoriquement 10 deniers. L'exposition de M. Segré manque trop souvent de clarté; mais ses conclusions neuves et originales intéresseront les numismates. Ch. LÉCRIVAIN.

HISTOIRE D'ALLEMAGNE.

— Max BÄR. *Bücherkunde zur Geschichte der Rheinlande*. Erster Band. *Aufsätze in Zeitschriften und Sammelwerken bis 1915* (Bonn, Hanstein, 1920, 1 vol. in-8°, LX-716 p.; t. XXXVII des publications de la « Gesellschaft für Rheinische Geschichtskunde »). — Sous les auspices de la Société pour l'histoire rhénane — dont le président est le professeur Hansen à Cologne — M. Max Bär, directeur des Archives d'État de Coblenz, vient de publier le premier volume d'un répertoire bibliographique de la région rhénane. On y trouve l'indication de plus de 16,000 articles de revues consacrés à l'histoire politique, religieuse, littéraire, sociale des régions qui forment aujourd'hui la Prusse rhénane. Choisies et répertoriées suivant une méthode excellente, classées topographiquement ou par matières, suivant le cas, commentées quand cela est nécessaire, accompagnées d'indications chronologiques précieuses, les fiches groupées par M. Bär forment un recueil bibliographique très utile. Quand le second volume aura paru — consacré aux ouvrages — les historiens

auront sous la main un précieux instrument de travail. L'auteur fait prévoir que tous les dix ans une bibliographie paraîtra qui suivra la production historique.

Souhaitons que l'exemple donné par la Société de Cologne soit suivi en Alsace et que les Sociétés historiques y entreprennent en commun, d'abord l'achèvement du catalogue des alsatiques de la bibliothèque régionale de Strasbourg, puis la préparation d'une bibliographie de l'histoire de l'Alsace.

Ch. S.

HISTOIRE DE BESSARABIE.

— Ion G. PELIVAN. I. *La Bessarabie sous le régime russe (1812-1918).* — II. *L'union de la Bessarabie à la mère-patrie, la Roumanie.* — III. *Le mouvement et l'accroissement de la population en Bessarabie de 1812 à 1918 et quelques dates concernant la géographie de la Bessarabie* (Paris, impr. Lahure, 1919, 64, 51 et 28 p.). — Dans la première de ces brochures, l'auteur, ancien député du Conseil bessarabien, décrit l'état de la Bessarabie pendant le siècle du régime russe et montre que ce n'est « qu'une partie des boyards moldaves qui a été russifiée », tandis que la masse des paysans « est restée presque ce qu'elle était... la russification n'ayant pu avoir d'autre résultat que le règnes de la culture et le règnes économique de cette riche province ». On remarquera dans cette citation l'emploi rare du mot règnes, et l'on trouvera dans la brochure encore d'autres termes exotiques, tels qu'« impropriation des paysans en 1868 ». Le rôle de l'école, de l'église, de la justice, de la bourgeoisie, des ruraux est successivement exposé, et un chapitre final peint le caractère de l'administration russe, tandis que d'autres expliquent les termes de « Mazils » (descendants des anciens boyards destitués, la vraie noblesse moldave) et de « Razesi » (descendants des grands propriétaires moldaves de toute provenance sociale). Voir aussi ce que l'auteur dit de la secte curieuse fondée par le moine Inokentie (p. 30).

La deuxième brochure a pour objet de prouver que la Bessarabie n'a cessé d'être roumaine et que l'idée de la réunion avec la Roumanie n'y a jamais pu être étouffée. Intéressant est le récit des phases qu'a traversées la province pendant la guerre, organisation du parti national, protestations contre les tendances annexionnistes de l'Ukraine, congrès des paysans et congrès des militaires en octobre 1917, proclamation de la république, etc.

La troisième brochure fait aussi œuvre de propagande en démontrant « que l'élément roumain forme au moins 70 % du total de la population ». On y trouvera, entre autres statistiques, l'état de cette population en 1858, 1861 et 1897, date du premier recensement général en Russie. Pour janvier 1919, le chiffre est estimé à 2,700,000.

Ajoutons les deux brochures suivantes dues au même auteur et qui tendent à prouver que la Bessarabie, terre roumaine, doit être réunie

à la Roumanie (*Chronologie de la Bessarabie depuis son annexion à la Russie en 1812 jusqu'à la ratification de l'union de la Bessarabie à la Roumanie par l'Assemblée constituante de la grande Roumanie*, 29 décembre 1919. Paris, impr. des Arts et Sports, 1920, 30 p.) et pourquoi les Russes voudraient rester maîtres d'une province aussi fertile (*l'État économique de la Bessarabie*. Paris, impr. J. Charpentier, 1920, 34 p.). — Dans le même sens, lire : *la Bessarabie*, bulletin du bureau de presse bessarabien, dont onze numéros avaient déjà paru à la date du 12 mars 1920. Th. SCH.

— Voici, par contre, deux brochures qui protestent contre l'invasion des Roumains en Bessarabie, contre le manifeste royal du 29 mars 1919 qui proclama l'union de ce pays à la Roumanie, repoussant les prétentions roumaines, qu'elles se fondent sur des droits historiques, sur le principe des nationalités ou sur la volonté des populations bessarabienes. Cette volonté, le peuple bessarabe doit la déclarer par un plébiscite honnêtement pratiqué : 1^e *Bessarabie et Roumanie*, brochure rédigée au nom des délégués bessarabes à la Conférence de la Paix; elle est signée par A.-N. KROUPENSKY, ancien président du Zemstvo de province, et par M.-A.-Ch. SCHMIDT, ancien maire de Kichinef (Paris, impr. Lahure, in-8°, 14 p.). 2^e *Choses de Bessarabie*, par E.-M. SIMAIS, ancien directeur du Bureau de propagande du général d'Anselme (Ibid., in-8°, 19 p.). Ch. B.

HISTOIRE DE BULGARIE.

— Au dossier du peuple bulgare, qui se glorifiait, il n'y a pas si longtemps, d'être appelé le Prussien des Balkans, versons deux nouvelles brochures : 1^e le *Traitément des prisonniers en Bulgarie*; récit de ma captivité, par le Dr Costa CONSTANTINOVITCH, médecins-major de 1^{re} classe dans l'armée serbe (Courbevoie, « la Cootypographie », 1919, in-8°, 86 p.). 2^e *Les Crimes bulgares en Serbie occupée*, d'après les documents officiels présentés à la Conférence de la Paix, par un officier français (Ibid., 1919, in-8°, 64 p.). Lisez et vous serez édifiés. Ch. B.

HISTOIRE DE DANEMARK.

— La librairie Gad, à Copenhague, a mis en vente le 1^{er} fascicule du tome I des *Annales danici medii aevi*, nouvelle édition par Ellen JOERGENSEN. On y trouve les Annales de Colbaz (*Annales Colbaenses*, O. C.-1181), de Lund (*A. Lundenses*, O. C.-1128), de Ryd (*A. Ryenses*, depuis l'origine du peuple danois jusqu'en 1127), de Næstved (*A. Nestvedienses*, 821-1300), de Sorø (*A. Sorani*, 1130-1300, avec la continuation des Annales de Lund et de Ryd jusqu'en 1300), de Slesvig (*A. Slesuicenses*, 966-1268), les *Annales dano-suecanni*, 916-1263, avec une continuation jusqu'en 1415. Tous ces

textes sont en latin. Dans l'introduction, M. Jørgensen présente une esquisse rapide, mais précise, de la littérature annalistique du Danemark au moyen âge (in-fol., 143 p.).

Ch. B.

HISTOIRE D'ÉGYPTE.

— M. SABRY. *La question d'Égypte, depuis Bonaparte jusqu'à la révolution de 1919* (au siège de l'Association égyptienne de Paris, 1920, in-8°, 102 p.; prix : 3 fr.). — Plaidoyer en faveur de l'indépendance égyptienne : l'Égypte a montré dans la première moitié du XIX^e siècle qu'elle était capable de se transformer pour se mettre au niveau des États européens; trahie par ses propres chefs, Ismail et ses indignes successeurs, elle est tombée sous le joug de l'Angleterre, qui ne craignit pas de violer ses engagements envers le sultan et le droit international en la soumettant à son protectorat. L'Angleterre doit aujourd'hui, non pas « donner », mais « rendre » l'indépendance complète à l'Égypte et à son Soudan. Ces vœux paraissent d'ailleurs devoir être bientôt en partie réalisés.

Ch. B.

HISTOIRE DE FRANCE.

— M. le chanoine Ulysse CHEVALIER vient de donner le tome VII et dernier de la *Gallia christiana novissima*, commencée par le chanoine J.-H. Albanès. Ce volume est consacré à *Avignon (évêques, archevêques, prévôts)* (Impr. valentinoise, place Saint-Jean, à Valence; Drôme, 1920, in-fol., 1080 col.). L'introduction générale du volume et la table alphabétique des matières paraîtront en un fascicule séparé.

Ch. B.

— George Baer FUNDENBURG. *Feudal France in the French Epic: a study of feudal French institutions in history and poetry* (Princeton, University Press, 1918, petit in-8°, 121 p.). — Quand sont nées les vieilles épopées françaises et quelle en est l'origine? M. Fundenburg, après tant d'autres, a senti l'attrait de ce beau et délicat problème. Pour le résoudre, il croit avoir trouvé une méthode nouvelle. Chaque chanson de geste ou chaque roman d'aventures présente l'image d'institutions et de coutumes déterminées; comparons ces poétiques tableaux aux données que fournissent, sur l'évolution de la société médiévale, les documents historiques; nous pourrons ainsi dater chaque œuvre, au moins approximativement. Tel est le travail auquel M. Fundenburg nous convie. Hélas! c'est une double illusion que d'en espérer, comme il le fait, des résultats certains. D'une part, en effet, nos vieux poèmes ne sont pas, tant s'en faut, des romans d'observation; si je ne craignais de paraître irrévérencieux, je dirais volontiers qu'on trouve dans beaucoup d'entre eux à peu près le même sens des réalités sociales qu'aujourd'hui dans les romans-feuilletons. Ce n'est pas à dire qu'ils ne

puissent fournir aux historiens bien des renseignements précieux, mais à condition de les prendre pour ce qu'ils sont : des œuvres littéraires où se reflètent, avec plus ou moins d'exactitude, les mœurs, les usages, les idées collectives, non des manuels de droit. D'autre part, la société médiévale a comporté tant de variations locales, elle a évolué d'une façon si peu régulière et si peu uniforme, le droit qui la régissait, purement coutumier et le plus souvent transmis seulement par la tradition orale, est toujours demeuré si flottant, et enfin elle nous est à tant d'égards si mal connue que pour aucune des institutions ou des coutumes de ce temps on ne peut dire avec certitude : elle est née à tel moment, elle a disparu à tel autre. Contentons-nous, comme exemple, de renvoyer sur ce point M. Fundenburg à un travail important, qui semble lui avoir échappé : l'article de M. Jean Acher sur les *Archaïsmes apparents dans la Chanson de « Raoul de Cambrai »* (*Revue des langues romanes*, 1907). En somme, je doute que les romanistes adoptent les conclusions de M. Fundenburg ou trouvent très topiques les critiques qu'il dirige contre les théories antérieures. Aux historiens, son livre, dont le titre est riche de promesses, ne rendra guère de services. Sa curiosité pour les choses de l'ancienne France ne peut que flatter notre amour-propre; son audace un peu naïve n'est pas sans séductions; mais son inexpérience est grande, et il ne semble pas avoir saisi toute la difficulté des graves questions qu'il a cru devoir traiter.

M. B.

— René STUREL. *Bandello en France au XVI^e siècle* (Bordeaux, Féret et fils, et Paris, E. de Boccard, éditeurs, 1918, 1 vol. in-8°, 187 p.; extrait du *Bulletin italien*, t. XIII à XVIII). — Une préface de M. Henri Hauvette, simple et profondément émouvante, rappelle ce que la science française a perdu à la mort prématurée de ce jeune maître, tombé aux premiers combats de la guerre (au Châtellet, près de Charleroi) dès août 1914. Il eût marqué dans l'enseignement supérieur; il eût approfondi et étendu les enquêtes sur la France et la littérature française au XVI^e siècle. Mainte publication de lui en avait témoigné. Aucune mieux que cette étude sur Bandello, que M. Hauvette a parachevée en publiant le chapitre sur les *Histoires tragiques*. C'est de l'érudition, mais de l'érudition « bien française », avec de l'aisance, de la grâce et de l'autorité. R. L.-G.

— Bertran DE LA VILLEHERVÉ. *François-Thomas de Baculard d'Arnaud; son théâtre et ses théories dramatiques* (Paris, Champion, 1920, 1 vol. in-8°, XXXIV-172 p.). — L'auteur de ce livre, mort à dix-neuf ans, en 1919, donnait les espérances les plus brillantes au point de vue littéraire; qu'on permette à son ancien professeur de dire : exceptionnelles. Étudiant à Paris en 1918, et déjà à dix-sept ans licencié ès lettres, il écrivait à son père, le poète havrais Robert de La Villehervé, des lettres affectueuses et remarquables sans effort, qui sont comme une chronique vivante et colorée du lycée

Louis-le-Grand, de la Sorbonne, du quartier latin et de Paris sous le bombardement des gothas (cf. préface, iv à xv).

La grippe traîtresse enleva tôt cet extraordinaire enfant. Son vieux père le suivit dans la tombe. Les pères meurent souvent de la mort de leurs fils. C'est sa mère qui a pieusement publié ce livre. A le lire, on comprend que ses maîtres de la Sorbonne aient vu dans la mort de Bertran de La Villehervé « une perte pour les lettres et pour la France ».

R. L.-G.

— Walther DE LERBER. *L'influence de Clément Marot aux XVII^e et XVIII^e siècles* (Lausanne, Haeschel-Dufey, et Paris, H. Champion, 1920, in-8°, xv-128 p.). — L'étude a été menée consciencieusement. Elle porte trop exclusivement sur l'imitation de la forme pour intéresser les historiens. Elle est écrite assez lourdement et émaillée d'un nombre vraiment excessif de vers auxquels l'auteur, trop peu familier avec nos rythmes, a retranché ou ajouté des syllabes en les copiant.

H. HR.

— *Figures de la bourgeoisie française. XV^e siècle-XIX^e siècle* (édité par la « Civilisation française »; en vente chez J.-E. Buloz. Paris, [1920], in-fol., 8 p. et 16 pl.; prix : 10 fr.). — Il est nécessaire, paraît-il, de défendre l'ancienne bourgeoisie française contre la mauvaise réputation que certains partis politiques ont faite à celle de nos jours. M. Louis GILLET, qui a signé la préface de la belle plaquette que nous annonçons, a cru trouver un argument favorable à cette cause en faisant reproduire quelques œuvres d'art où sont reproduits des types de cette classe calomniée. Son plaidoyer ne me paraît pas convaincant; du moins nous a-t-il valu de belles reproductions de plusieurs toiles ou dessins célèbres : *l'Homme au verre de vin* et *Étienne Chevalier*, par Fouquet; *Nicolas Rollin et sa femme*, par Van der Weyden; *Madame de Forbin*, par Le Nain, etc., et toute une série de crayons d'Ingres.

Ch. B.

— SAINT-SIMON. *Mémoires*, éd. A. DE BOISLISLE. *Table des tomes I à XXVIII*, 1^{er} vol., A-L, in-8°, VIII-404 p.; 2^e vol., M-Z, in-8°, 345 p. T. XXIX, in-8°, 596 p. (Paris, Hachette, « Collection des Grands Écrivains », les trois vol. datés de 1918). — Les vingt-huit premiers tomes de la monumentale édition comprennent le règne de Louis XIV. Il faut donc savoir le plus grand gré à MM. L. Lecestre et J. de Boislisle d'en avoir publié la table alphabétique, sans attendre l'achèvement de la publication. Cette table fournira aux historiens de Louis XIV un instrument de travail incomparable. Par les détails qu'elle contient, elle a parfois, pour certains personnages, la valeur d'un dictionnaire biographique (voy. les notices de Conti, de Chamillart, de Louvois). En dehors des noms d'hommes ou de lieux (voy. Fontainebleau), elle comprend certains noms d'institutions (conseils, parlements, pairs). Commencé dès 1907 par M. de Brotonne, ce travail a été terminé depuis sa mort. Brotonne avait débouillé les vingt premiers tomes. M. L. Lecestre a débouillé les huit derniers.

Avec le tome XXIX est inaugurée une nouvelle période, celle où Saint-Simon a l'illusion de jouer un des grands rôles, et pour laquelle il est un témoin de premier rang. Ce volume va jusqu'au début de 1716. Les éditeurs l'ont complété, comme d'ordinaire, par les additions au *Journal de Dangeau*, par des notes sur l'établissement de la Régence, sur les obsèques du roi, sur l'affaire du bonnet, sur les *Mémoires* de Torcy (note qui enregistre les résultats des études de M. Émile Bourgeois et qui annonce l'édition de ces *Mémoires* entreprise par M. François Rousseau), etc. Il y a, comme à l'ordinaire, des tables,

H. HR.

— L.-H. LABANDE. *Inventaires du palais de Monaco, 1604-1731* (Monaco, impr. de Monaco, et Paris, Aug. Picard, 1918, in-8°, CCXXXII-375 p., index, pl.). — Le savant archiviste ne se contente pas de nous donner, à peu près intégralement, les précieux inventaires dressés à l'avènement d'Honoré II (1604) et, après la mort de ce prince (1664), des extraits de l'inventaire dressé après la mort de Louis I^r (1701) et l'inventaire dressé après la mort d'Antoine I^r (1731), ce qui serait déjà nous rendre service en nous faisant connaître les richesses d'art et les curiosités rassemblées à diverses époques dans le palais, jusqu'à l'ascenseur destiné à soulager les rhumatismes du prince Antoine : « chaise volante » ou « machine à guinder S. A. S. ». Dans une longue introduction, il nous apporte une « histoire du palais depuis la fin du xv^e siècle », histoire qui est en même temps une étude sur « les collections qui y furent conservées et les artistes qui y travaillèrent ». Il a essayé de suivre le sort de ces inestimables collections jusqu'au moment où elles furent malheureusement dispersées par la confiscation révolutionnaire.

H. HR.

— I. DE RÉCALDE. *Le message du Sacré-Cœur à Louis XIV et le P. de La Chaise*. Étude historique et critique (Paris, E. Chirou, [1920], in-16, 126 p.; prix : 2 fr.). — Est-il exact que le Sacré-Cœur ait fait demander, en 1689, à Louis XIV, par l'entremise de Marguerite-Marie Alacoque, d'être peint sur les étendards et gravé dans les armes de France? Est-il exact que Dieu ait choisi le R. P. de La Chaise pour procurer cette gloire au divin Cœur? L'authenticité des textes cités prête à discussion. Louis XIV, en 1688, s'était élevé contre le pape et avait envahi les états de l'Église; toute la biographie du P. de La Chaise prouve qu'il n'était qu'un « misérable courtisan ». Roi et confesseur étaient donc indignes d'être mentionnés dans un message divin. Au demeurant, la dévotion au Sacré-Cœur avait fait son apparition dans l'Église longtemps avant 1689, puisqu'on en peut faire remonter l'origine dès le début du xiv^e siècle. — Telle est la thèse soutenue en ce volume sur un ton très violent, et il ne nous appartient pas d'intervenir dans cette controverse.

C. PF.

— Alfred HACHETTE. *Une fondation polonaise à Versailles. Le couvent de la reine* (publié dans la collection « les Amis de la

Pologne », 1920, in-8°, 8 p.). — La fondation est due à Marie Leszczinska, reine de France et fille du roi de Pologne Stanislas. Sur ses économies, elle fit éléver à Versailles, en 1766, après la mort de son père, une maison pour l'éducation des jeunes filles pauvres de la ville et elle en confia la direction à des religieuses de la congrégation lorraine de Notre-Dame; un architecte lorrain, Richard Mique, fit le plan et dirigea les travaux de l'édifice. Le bâtiment est devenu aujourd'hui le lycée Hoche. Sur la voûte de la chapelle, Briard et Lagrenée le jeune peignirent « la feuue reine présentant les religieuses à la Vierge », et M. Hachette a fait reproduire cette image en tête de son excellente étude.

C. PF.

— Julien MAUVEAUX. *Le fonds Beurnier aux archives communales de Montbéliard* (Paris, Honoré Champion, 1919, in-8°, 79 p.). — Le 6 juin 1917 mourut à Paris le Dr Charles-Louis-Edmond Beurnier, chirurgien des hôpitaux, dont le père et les ancêtres étaient nés à Montbéliard. Il léguait à la ville sa maison de la place Saint-Martin, à charge pour elle d'y installer un musée et une bibliothèque consacrés surtout aux choses de Montbéliard, et en outre une quantité de vieux papiers. De ces papiers ont été brûlés ceux qui étaient insignifiants; ceux qui paraissaient avoir quelque intérêt historique ont été mis de côté; ce sont 4,317 pièces réparties en 173 articles, dont l'on trouvera en cette brochure un excellent inventaire avec une bonne table alphabétique des matières. Ces papiers concernent la famille Beurnier et les trois familles Berdot, Morel et Tuetey qui lui étaient alliées. Déjà M. Mauveaux s'était occupé de ces maisons dans son « *Armorial du comté de Montbéliard* »; il y revient ici et, dans une longue préface, en expose la généalogie. Il donne en passant quelques détails sur certains domaines des comtes de Montbéliard qui sont devenus la propriété des Berdot ou des Beurnier, ainsi le domaine de la Grange-la-Dame et surtout le château d'Étupes, que les mémoires de la baronne d'Oberkirch nous ont fait aimer.

C. PF.

— Édouard SCHURÉ. *L'Alsace française. Rêves et combats* (Paris, Perrin et Cie, 1919, in-8°, 330 p.; prix : 5 fr.). — Le volume renferme, après une éloquente préface : « l'Œil de la tempête », six études qui ont paru à des dates différentes. Les deux premières, « Harpes éoliennes » et « l'Étincelle celtique », sont antérieures à la grande guerre. Elles contiennent des souvenirs d'enfance et d'adolescence; nous y voyons de quelle façon un jeune Strasbourgeois, élève au Gymnase protestant, fut initié, vers l'année 1864, à la littérature française et au génie latin. Fort amusante la silhouette du professeur Roissac, un méridional qui commentait avec tant de verve, devant les élèves alsaciens, Alfred de Vigny, le Tasse et Chateaubriand. Les trois études suivantes ont été écrites au cours de la guerre, sous le choc immédiat des émotions qu'elle suscitait. « Sous le joug prussien, 1871-1916 », est un résumé de l'histoire de l'Alsace annexée malgré elle

à l'Allemagne et nous montre son indéfectible fidélité à la mère-patrie. « Une figure de la nouvelle Alsace » est le portrait du docteur Pierre Bucher; le docteur expose à M. Schuré trois épisodes qui lui ont fait comprendre la différence profonde entre les deux civilisations française et allemande et la nécessité pour l'Alsace de s'attacher à la première. « L'Alsace à vol d'oiseau », c'est l'Alsace vue du mont Sainte-Odile; c'est, sur la cime, près du Menelstein, une conversation entre M. Schuré et le docteur Bucher sur l'âme même du pays; c'est comme un essai de synthèse de l'âme alsacienne et de l'âme française. Enfin le dernier fragment, « la Mission de l'Alsace au courant de l'histoire », souligne quelques grands épisodes du passé de la province et est « un aperçu de son développement psychique à travers les âges dans ses rapports avec la France ». Ces épisodes sont la victoire de César sur Arioviste, la légende de sainte Odile, à laquelle l'imagination de M. Schuré ajoute quelques traits charmants, le poème de Gotfrid de Strasbourg sur Tristan et Iseult, les sermons de Geiler de Kaysersberg, le développement de la vie de salon au XVIII^e siècle, telle que la baronne d'Oberkirch nous la fait connaître, l'héroïsme d'un Kléber. M. Schuré, très idéaliste, reste sur les sommets où se respire l'air pur, et sa thèse peut se résumer ainsi : le génie alsacien s'est retrouvé dans le génie français, et qu'est-ce que celui-ci, sinon une résurrection de l'âme celtique à travers la tradition gréco-latine, élargie à l'universalité humaine ?

C. PF.

HISTOIRE DE GRANDE-BRETAGNE.

— Le neuvième bulletin des publications historiques, rédigé pour la « Historical Association », a paru en juin 1920 (« Annual Bulletin of historical literature, n° IX, dealing with the publications of the year A. D. 1919 »). Au secrétariat de la Société, 22, Russell Square, Londres, W. C. 1. Il contient neuf sections : Antiquité, par A. M. Woodward; Moyen âge, par Miss Alice Gardner, F. M. Powicke et Miss Eileen E. Power; XVI^e siècle, par A. F. Pollard; XVII^e siècle, par F. C. Montague; XVIII^e siècle, par G. S. Veitch; XIX^e siècle, par F. J. C. Hearnshaw, directeur de l'entreprise, qui a aussi traité, dans la dernière section, des publications relatives à l'histoire en général.

Ch. B.

— Arthur Granville BRADLEY. *An old gate of England : Rye, Romney Marsh, and the Western Cinque Ports* (Londres, Robert Scott, 1918, in-8°, ix-374 p.; prix : 6 sh.). — Les Cinq Ports, ou plutôt les sept villes maritimes qui constituent le groupe historique des Cinq Ports, ont été pendant tout le moyen âge les sentinelles chargées de veiller sur une des portes les plus menacées de l'Angleterre, la côte méridionale, si basse, sillonnée de tant de canaux débouchant sur la mer comme pour inviter l'envahisseur à tenter l'aventure.

M. Bradley en a donné une charmante description, qu'illustrent de jolies gravures par Marian E. G. Bradley. Le point central du volume est la petite ville de Rye, située sur un monticule qui prend des airs de montagne au milieu des marais, et à qui se rattachent Hastings, Winchelsea, New Romney. On ne saurait trouver un meilleur guide; il ne fait pas oublier l'ouvrage monumental de M. Madox Hueffer, mais il occupe tout à côté une place enviable.

Ch. B.

HISTOIRE DES PAYS-BAS.

— La librairie Martinus Nijhoff (La Haye) a commencé la publication des *Lettres et documents* provenant du fondateur de la suprématie néerlandaise dans les Indes orientales, Jan Pietersz COEN. Ce recueil, capital pour l'histoire coloniale des Pays-Bas, est publié par les soins de M. COLENBRANDER, professeur à l'Université de Leyde. Les documents des années 1614-1629 comprendront cinq volumes de 850 pages environ chacun. Le tome I a paru : *Jan Pietersz Coen. Bescheiden omtrent zijn bedrijf in Indië* (xx-854 p., avec deux portraits en héliogravure; prix : 25 florins).

HISTOIRE DE SUÈDE.

— G. WITTRÖCK. *La Compagnie suédoise de commerce et le commerce du cuivre sous Gustave-Adolphe II* [Svenska Handels-kompaniet och kopparhandeln under Gustaf II Adolf] (Uppsala et Stockholm, 1919, in-8°, 162 p.). — Au XVII^e siècle, les produits des mines de cuivre composaient une part extrêmement importante des recettes de la couronne suédoise. Afin de l'augmenter encore, Gustave-Adolphe eut tout naturellement l'idée de constituer une Compagnie à privilège qui aurait le monopole de la vente du cuivre. C'est l'histoire de cette Compagnie que nous retrace M. Wittrock en un livre très documenté. Fondée en fait en 1619, elle disparut en 1628, ayant connu des années de prospérité vers 1624, mais aussi, bien vite, des difficultés causées en partie par le souverain dont la politique économique fut malheureuse. Après 1628, les agents du roi, Erik Larsson et Louis de Geer d'abord, le Palatin Jean Casimir ensuite, s'occupèrent directement de régenter le commerce du cuivre, qui prit un essor inattendu quand les victoires de Gustave-Adolphe introduisirent en Allemagne le métal de la nation victorieuse.

A. G.

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

FRANCE.

1. — **Annales révolutionnaires.** 1920, mars-avril. — Maurice DOMMANGET. La déchristianisation à Beauvais. Les saints patriotes. — François VERMALE. Joseph de Maistre et Robespierre (dans ses lettres en 1793 comme dans ses *Considérations sur la France en 1796*, J. de Maistre a maintes fois exprimé son admiration pour la grandeur « satanique » de Robespierre). — Gabriel VAUTHIER. La Valette et son témoignage sur la journée du 10 août (publie une apologie du comte La Valette, faite, le 28 novembre 1815, pour être présentée à Louis XVIII. Le futur directeur des postes n'était alors qu'un « simple chasseur dans la compagnie du bataillon du Petit-Saint-Antoine »). — Antoine RICHARD. La réaction thermidorienne à Lescar. — Albert MATHIEZ. Erreurs et légendes de l'histoire révolutionnaire. I. Les Dantonistes et la clémence (les Dantonistes ont combattu la Terreur avant même qu'elle fût organisée; leur prétendue clémence était inspirée par des intérêts privés de l'ordre le moins avouable). II. Le programme hébertiste (ce fut un programme de défense nationale à l'intérieur comme à l'extérieur; dans leur pensée, la Terreur fut une arme économique autant que politique). — ID. Une lettre de Régis Deshorties à Robespierre Jeune (d'Arras, le 30 messidor an II). — L. PINGAUD. Les conventionnels sous l'Empire. — Mai-juin. Albert MATHIEZ. Robespierre terroriste (la situation de la France en 1793 était telle qu'un régime de terreur pouvait seul sauver la France. Robespierre en fut un des instruments les plus résolus, mais aussi les plus modérés. On lui a reproché la loi de Prairial; en réalité, cette loi visait seulement cinq ou six proconsuls corrompus et sanguinaires qui avaient joué de la Terreur pour couvrir leurs crimes. Son grand tort fut de n'avoir pas nommé ces victimes désignées et d'avoir laissé croire qu'il voulait sacrifier un grand nombre de ses ennemis à la Convention). — H. DESTAINVILLE. La réquisition des cloches dans un district de l'Aube. — Albert MATHIEZ. Quelques affaires de commerce et d'intelligence avec l'ennemi sous la Terreur: le banquier Boyd et ses amis. — A. RICHARD. L'atelier de salpêtre de Lescar en l'an II et en l'an III. — Albert MATHIEZ. Encore le banquier Perregaux.

2. — **Bibliothèque de l'École des chartes.** T. LXXX, 1919. — P. GUILHIERMOZ. Remarques diverses sur les poids et mesures du

moyen âge (mémoire de cent pages où l'auteur complète et, là et là, corrige ce qu'il avait déjà écrit dans sa *Note sur les poids* publiée dans le même recueil en 1906). — Georges GAZIER. Un manuscrit inédit de Philippe de Maizières retrouvé à Besançon (il contient l'« *Epistola exhortatoria et perutilis omni sacerdoti* » que l'on considérait comme perdu depuis longtemps). — H. OMONT. Inventaire des livres de Jean Courtecuisse, évêque de Paris et de Genève, 27 octobre 1423. — F. AUBERT. Les sources de la procédure au Parlement au XIV^e siècle; suite (Jean Boutillier et la « Somme rural »; les « Questions » de Jean Le Coq). — Ph. LAUER. Un nouveau document sur Rodrigue de Villandrando. Le meurtre de Giraud de Goulart, bailli de Berry, 1437 (publie un mandement de Charles VII « ordonnant le paiement de cent livres tournois à André Sourdet pour couvrir les frais des réquisitions faites à Bourges par le défunt bailli Giraud de Goulart, tué en combattant Rodrigue de Villandrando », 30 janvier 1438). — Léon MIROT. L'hôtel et les collections du connétable de Montmorency; suite et fin. — René CAGNAT. Notice sur la vie et les travaux de M. Paul Meyer. = C.-rendus : Kurth. Études franques (important compte-rendu par L. Levillain). — Mgr P. Batiffol. Études de liturgie et d'archéologie chrétienne (beaucoup de renseignements précieux). — L.-Ch. Jones. Simon Goulart, 1543-1628 (bonne biographie). — Jean-E. Godefroy. Les Bénédictins de la congrégation de Saint-Vanne et la Révolution (important). — R. P. Mortier. Histoire des maîtres généraux de l'ordre des Frères Prêcheurs; t. V et VI : 1487-1650 (très important). — Ch. Porée. Études historiques sur le Gévaudan (c'est le meilleur livre d'histoire qui ait jamais été publié sur l'ancien Gévaudan). — Le P. Frédégaud, d'Anvers. La vie religieuse et familiale en Belgique au XVII^e siècle; étude sur le P. Charles d'Arenberg, frère mineur capucin, 1593-1669 (l'auteur utilise beaucoup de pièces d'archives publiques et privées; il a omis de donner la bibliographie du sujet).

3. — **Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français.** 1920, avril-juin. — Ch. BOST. A propos des descendants de M^{me} de Staél. Les pasteurs Scoffier ou Escoffier (on trouve ce nom en Champagne, en Berry et dans le Languedoc; c'est des pasteurs du Languedoc que M^{me} de Staél descendait par sa mère; on peut suivre leur filiation depuis le XVI^e siècle). — Jacques PANNIER. Une grande collecte en Écosse en faveur des églises réformées de France en 1622 (elle produit 2,305 livres; reçu donné par Benjamin Basnage). — V.-L. BOURRILLY. Au lendemain de la révocation en Languedoc (programme arrêté le 8 novembre 1685 par une assemblée de prélats pour une action contre les protestants, généralement pacifique et doucereuse, sauf recours, en cas de résistance caractérisée, à des mesures de rigueur). — H. AUBERT. Jeanbon Saint-André et les protestants de Mayence (lettre adressée par Jeanbon le 14 avril 1802 au pasteur Marron de Paris, par laquelle il réclame son aide pour établir un

temple à Mayence). — P.-E. H. A propos de l'affaire Roux-Roubel (1774; on sait que la femme Roubel réclamait l'annulation de son mariage avec Roux, sous prétexte que le mariage avait été bénit au désert). — C.-rendus : Mgr Baunard. Un siècle de l'Eglise de France, 1800-1900 ; 16^e mille (très partial). — A. Leroux. La colonie germanique de Bordeaux (a su rattacher son petit sujet au grand courant de l'histoire générale). — L. Romier. La Saint-Barthélemy. Les événements de Rome et la préméditation du massacre (observations de N. Weiss sur cet article paru dans la « Revue du XVI^e siècle »).

4. — Bulletin hispanique. 1920, avril-juin. — C.-R. CERIELLO. Les comédies sacrées à Naples au XVII^e siècle, avec des documents inédits (en espagnol). — G. LE GENTIL. Le mouvement intellectuel en Portugal. Une orientation nouvelle des études historiques : M. Fidelino de Figueiredo, M. Antonio Ferrão et l'histoire diplomatique. — C.-rendus : Miguel Asin Palacios. Abenmasarra y su escuela. Origines de la filosofía hispano-musulmana (très intéressant). — A. Aureliano da Costa Ferreira. Os ossos de Camões (prouve qu'on ne saurait voir dans les ossements recueillis en 1854 à Belem, dans l'église des Jeronimos, les restes du chantre des Lusiades). — Ramón Menéndez Pidal. Discurso acerca de la primitiva poesía lírica española (remarques pénétrantes d'E. Mérimée). — P. Miguélez. Catalogo de los Códices españoles de la Biblioteca del Escorial. I. Relaciones históricas (on signale les manuscrits les plus importants). — F. Pasquier. La question d'Andorre au XIII^e et au XX^e siècle d'après l'acte constitutif de 1278 (quelques critiques par Brutails).

5. — Nouvelle Revue historique de droit français et étranger. 1919, juillet-septembre (paru en mai 1920). — Roger GRAND. L'histoire du droit français. Ses règles, sa méthode, son utilité (leçon d'ouverture du cours d'histoire du droit professé à l'École des chartes, 3 novembre 1919). — A. DE CURZON. L'enseignement du droit français dans les Universités de France aux XVII^e et XVIII^e siècles; suite et fin (chap. VI. Les études en droit français et les étudiants. Chap. VII. L'échec de la Réforme de Louis XIV. Chap. VIII. L'agonie des Universités. En appendice, tableau des professeurs de droit français de 1679 à 1792; liste alphabétique de ces professeurs). — A. PETIT. La métairie perpétuelle en Limousin au XV^e siècle (les prieurés des abbayes, les repaires des seigneuries laïques, centres auxquels se rattachaient des cens et des rentes, étaient concédés sous forme de métairie perpétuelle; motifs pour lesquels ce mode de tenure décroît au XV^e siècle). — E. MAUGIS. Note sur quelques arrêts du Parlement concernant l'administration de la question dans les sièges du ressort. — ID. Note sur un procès en falsification d'un registre du Parlement et sur l'origine de la formule : « Religion prétendue réformée » (on constata en 1685 que dans un registre de 1558-1559 des folios originaux avaient été arrachés et d'autres insérés à leur place; le faux

fut prouvé, puisque en 1559 on n'employait pas l'expression de R. P. R., qui apparaît pour la première fois dans l'édit du 4 août 1564). — C.-rendus : *Jean Allenou. Histoire féodale des marais, territoire et église de Dol. Enquête par tourbe, ordonnée par Henri II, roi d'Angleterre, texte latin publié avec bibliographie, traduction et notes (enquête de 1181; elle avait été publiée par les Bénédictins; mais il manquait une édition critique qui nous est donnée ici).* — *Charles Lefebvre. L'ancien droit de succession; t. II* (résumé de cet important ouvrage qui marque une étape dans notre connaissance du droit coutumier).

6. — Polybiblion. 1920, avril. — G. MOLLAT. Hagiographie et biographie ecclésiastique. — Publications relatives à la guerre européenne, parmi elles : *S. Zurlinden. Der Weltkrieg, t. II* (remarquable); *Charles Andler. La décomposition politique du socialisme allemand, 1914-1919* (réquisitoire contre la majorité de la social-démocratie); *Joseph Powell et Francis Gribble. The history of Ruhleben* (Ruhleben, aux portes de Berlin, fut un camp de concentration pour les civils anglais; tableau de la vie menée par les prisonniers); *Gabriel Hanotaux. Le traité de Versailles du 28 juin 1919* (excellent). — *Stéphane Gsell. Histoire ancienne de l'Afrique du Nord, t. IV* (œuvre magistrale). — Abbé Joseph Bousquet. L'unité de l'Eglise et le schisme grec (conférences faites à l'Institut catholique). — J. Pacheu. Jacopone de Todi, frère mineur de saint François, 1228-1306 (c'est l'auteur présumé du *Stabat mater*). — R. Doumic. Saint-Simon. La France de Louis XIV (jugement exact de l'écrivain et de l'historien). — Genaro Garcia. Don Juan de Palafox y Mendoza (Mendoza cumule avec les évêchés de Puebla et d'Osma la charge de vice-roi du Mexique; tableau animé de la vie au Mexique au milieu du XVII^e siècle). — Comtesse Brevern de La Gardie. Un ambassadeur à la cour de Catherine II, feld-maréchal comte de Stedingk (ambassadeur de Suède, d'après ses dépêches et lettres de 1776 à 1786). — A. Aulard. Recueil des actes du Comité de Salut public, t. XXIV (3-29 juin 1795). — Léonce Pingaud. La jeunesse de Charles Nodier (intéressant et amusant). — Fernand Mourret. Le concile du Vatican (bon). — Henri Welschinger. L'alliance franco-russe. Les origines et les résultats (dernier ouvrage du regretté membre de l'Institut). — Jean Rodes. Dix ans de politique chinoise. La fin des Mandchous (remarquable). — Ernest Seillière. Le péril mystique dans l'inspiration des démocraties contemporaines. Rousseau visionnaire et révélateur (très riche d'idées). — Girolamo Golubovich. Biblioteca biobibliografica della Terra Santa et dell'Oriente francescano, t. II et III (œuvre colossale).

7. — La Révolution de 1848. 1920, mars-mai. — Paul RAPHAËL. Compte-rendu de l'assemblée générale. 22 février. — A. FORTIER. Deux lettres de Dupont de l'Eure (adressées à sa femme, 21 et 28 février 1848; entre les deux, son arrivée au pouvoir). — R. LÉVY-GUÉ-

NOT. Ledru-Rollin et la campagne des banquets (origines de la campagne ; les banquets de juillet à septembre 1848 ; à suivre). — **G. VAUTHIER.** « L'éducation républicaine. » Journal des maîtres d'études (parut du 20 mai 1848 à février 1850; d'abord hebdomadaire, puis mensuel). — **Paul RAPHAËL.** Bugeaud et la politique dans l'armée (lettre de Bugeaud, maréchal de camp, au baron Darriule, commandant du département de la Seine, 11 décembre 1834). — **Alvin-R. CALMAN.** Delescluze. Ledru-Rollin et l'échauffourée de Risquons-Tout (il s'agit de l'expédition de Belges venant de France qui voulaient proclamer la république aux Pays-Bas, mars 1848, et qui furent battus près de la ville Risquons-Tout).

8. — La Révolution française. 1920, janvier-mars. — Société de l'histoire de la Révolution française : assemblée générale annuelle (21 mars 1920). — **G. PERREUX.** Les origines du drapeau rouge en France (en juillet 1791, au Champ-de-Mars, le drapeau rouge a été l'emblème de l'autorité, le symbole du parti de l'ordre; plus tard seulement, entre 1792 et 1794, le drapeau rouge est devenu le drapeau révolutionnaire, puis celui de la lutte des classes, l'emblème socialiste et socialiste international). — **C. LEROUX-CESBRON.** Lofficial, député des Deux-Sèvres à l'Assemblée constituante (élu à trente-sept ans; son arrivée à Versailles; d'après des papiers de famille; l'auteur est son arrière-petit-fils; à suivre). — **A. AULARD.** La vie chère et le doctorat (comment le doctorat peut-il subsister, alors que les imprimeurs présentent pour les thèses de moyenne dimension des devis de 14,000 fr.?). — **Id.** Les publications historiques de la ville de Paris (la ville de Paris, par économie, interrompt ses publications historiques, autorisant seulement l'achèvement de neuf ouvrages en cours de publication; conséquences désastreuses de cette mesure). — **Documents :** Les chansons nationales en 1793 (extrait de la « Feuille villa-geoise » du 18 avril 1793); Le comte d'Artois et la Révolution française (lettre du comte d'Artois à un électeur allemand, 3 septembre 1791, prouvant qu'il avait assisté aux conférences de Pilnitz); lettre du conventionnel Jean-Baptiste Salle, avril 1793 (analyse). — **C.-rendus :** *Gabriel-G. Ramon.* Frédéric de Dietrich, premier maire de Strasbourg sous la Révolution (intéressant). — *Joseph Greuté.* Les martyrs de septembre 1792 à Paris (utile). — *J. Lefort.* Un avocat aux Conseils du roi au XVIII^e siècle, Danton (bon). — *Erich Ludendorff.* Souvenirs de guerre (aucun talent dans ces mémoires; ils sont l'œuvre non d'un penseur, mais d'un homme d'action).

9. — Revue critique d'histoire et de littérature. 1920, 1^{er} mai. — **Alfred von Tirpitz.** Erinnerungen (l'amiral montre quel admirable instrument de combat il avait réussi à forger contre l'Angleterre et quelle politique pitoyable a rendu ses efforts inutiles). — **Général Palat.** Les batailles d'Artois et de Champagne en 1915 (critique intelligente des opérations). — **Henri de La Martinière.** Souvenirs du

Maroc (bon). — *Louis Vignon*. Un programme de politique coloniale. Les questions indigènes (de la méthode, du savoir, du bon sens). — *G. Huard*. L'évolution de la bourgeoisie allemande (remarquable). — *Fréd. Lachèvre*. Geoffroy Vallée et la Béatitude des chrétiens (bonne contribution à l'histoire du libertinage au xv^e siècle. G. Vallée fut pendu et brûlé à Paris le 9 février 1574). — *E. Gagliardi*. Der Anteil der Schweizer an den italienischen Kriegen, 1494-1516; t. I (important). = 15 mai. American Journal of archaeology; t. XXIII, 1919. — *Tom P. Cross*. Witchcraft in North Carolina (beaucoup de faits actuels, intéressants pour le folklore). — *Jean Monval*. Soufflot, sa vie, son œuvre, son esthétique ; sa correspondance, 1756-1780 (important). — *Stan. Du Moriez*. La question polonaise vue d'Allemagne (important). — *Simon Askenazy*. Dantzig et la Pologne (bon). = 1^{er} juin. *J. Hatzfeld*. Les trafiquants italiens dans l'Orient hellénique (livre plein de vues nouvelles et d'un grand intérêt pour le développement des relations commerciales de Rome). — *Ch. Diehl*. Byzance, grandeur et décadence (excellent résumé). — *Jules Viard*. Les Journaux du Trésor de Charles IV le Bel (édition correcte; introduction et annotations très substantielles). — Inventaire des archives de Belgique. Chartes et cartulaires des duchés de Brabant et de Limbourg et des pays d'outre-Meuse, par *Alph. Verhooren*, 1^{re} partie, t. VI et VII; Chartes et cartulaires du Luxembourg, par le même, t. I-III; Chambre des comptes de Lille, catalogue des chartes et du sceau de l'Audience, par *H. Nélis*, t. I; Chambre des comptes de Flandre et de Brabant, inventaire des comptes en rouleaux, par le même; Inventaire des archives de l'Université de l'État à Louvain et du Collège philosophique, 1817-1835, par le même; Archives de l'État à Mons, inventaire du fonds de la cour des mortemains de Hainaut, par *Léo Verriest*; Inventaire général des archives ecclésiastiques du Brabant, par *Alfred d'Hoop*, t. II. — *Louis Ducros*. Jean-Jacques Rousseau; t. III : De l'île de Saint-Pierre à Ermenonville, 1765-1778 (très remarquable). = 15 juin. *J.-G. Frazer*. Les origines magiques de la royauté ; trad. par *P.-H. Loyson* (remarquable résumé des recherches de l'auteur sur les sociétés primitives). — *Ch. Diehl*. Histoire de l'Empire byzantin (très bon manuel, qui ne fait pas tout à fait double emploi avec l'autre, mentionné plus haut). — *Antonio Vivés y Escudero*. Estudio de arqueología cartaginesa. La necropoli de Ibiza (bon). — *F. de Motos*. La edad neolítica en Velez Blanco. = 1^{er} juillet. *P. Huvelin*. Études sur le furtum dans le très ancien droit romain. I. Les sources (ouvrage considérable qui marque une date dans les études de droit romain). — Chanoine *Ulysse Chevalier*. Notice sur la vie et les œuvres du chanoine J.-M. Albanès, historiographe du diocèse de Marseille. — *D^r Cabanès*. Chirurgiens et blessés à travers l'histoire, des origines à la Croix-Rouge (instructif). — *P.-E. Hugues*. Un impôt sur le revenu sous la Révolution (il s'agit de la contribution extraordinaire, « patriotique et volontaire », dans

le département de l'Hérault, fixée par la loi du 6 octobre 1789). — *H. Cordey*. Edmond de Pressensé et son temps (bon). — *M. Jastrow*. The eastern question and its solution (ingénieux; propose des solutions qui font réfléchir). = 15 juillet. *M. Monmarché*. Les guides bleus : Paris et ses environs (excellent). — *A. Gérard*. Ma mission au Japon, 1907-1914 (remarquable). — *Id.* L'Extrême-Orient et la paix (complète le volume précédent). — *Jean Rodes*. La fin des Mandchous (notes d'un témoin bien informé). — *G. Rodrigues*. La France éternelle (des observations pénétrantes, mais aussi un ton hyperbolique difficilement tolérable). = 1^{er} août. *Eug. Lintilhac*. Vergniaud, le drame des Girondins (bon). — *P. Foucart*. Un décret athénien relatif aux combattants de Phylé (corrections proposées par Th. Reinach). — *L. Leger*. Histoire de l'Autriche-Hongrie. 4^e édition (travail original par un historien et un prophète dont les prophéties se sont accomplies). = 15 août. *Stéphane Gsell*. Histoire ancienne de l'Afrique du Nord, t. IV : la civilisation carthaginoise (important et neuf). — *Nicolas Zvorikine*. La révolution et le bolchévisme en Russie (instructif). — *J.-W. Bienstock*. Histoire du mouvement révolutionnaire en Russie; t. I, 1790-1894 (livre mal écrit, mais où l'on apprend beaucoup). — *J. Colani*. En Prusse, il y a trente ans (remarquables impressions d'un voyage notées en 1887). — *Charles Schmidt*. Ce qu'ils auraient fait de l'Alsace-Lorraine (document précieux pour ceux qui auront à raconter plus tard les derniers moments passés par l'Alsace sous le joug allemand).

10. — **Revue d'histoire de l'Église de France.** T. V, 1914 (paru en 1920), 1^{re} livraison. — *Émile LESNE*. Les origines du bénéfice ecclésiastique (traite uniquement des bénéfices acquis par l'évêché et par l'abbaye). — *Léonce CELIER*. Bossuet et Jacques II en 1693 (d'après les lettres publiées au t. V de la Correspondance de Bossuet et la « Consultation » qu'il donna en 1693). = C.-rendus : *G. Morand*. Le capitaine Poncenat; épisodes des guerres de religion en Bourbonnais, de 1562 à 1568 (étude méritoire; l'auteur s'est donné trop de peine pour atténuer les méfaits commis par les huguenots). — *J. Tournyol Du Clos*. Richelieu et le clergé de France. La recherche des amortissements, d'après les Mémoires de Montchal. I, 1639-1640 (remarquable). — *Vicomte de Brimont*. Le cardinal de La Rochefoucauld et l'ambassade de Rome de 1743 à 1748 (agréable et bien documenté; mais le caractère de La Rochefoucauld ne se dégage pas des faits). = Chronique d'histoire régionale. = 2^{re} livraison. *P. IMBART DE LA TOUR*. Les débuts de la Réforme française, 1521-1525 (le mouvement de Meaux; le mouvement luthérien; les premiers centres : Paris, Meaux, Lyon, Grenoble. Cette réforme primitive n'a rien d'un mouvement politique ni d'une révolution sociale; elle garde un caractère religieux, ecclésiastique). — *J. ROUQUETTE*. Saint Louis et le comté de Melgueil (d'après le cartulaire et le bullaire de Maguelonne; du rôle décisif joué dans cette affaire par Gui Foucod, le futur Clé-

ment IV, tout dévoué à la politique capétienne). — C.-rendus : Abbé Émile Bouchez. Le clergé du pays rémois pendant la Révolution et la suppression de l'archevêché de Reims, 1789-1821 (bon). — 3^e livraison. Alfred RÉBELLIAU. La Compagnie du Saint-Sacrement de Grenoble. — Albert DUFOURCQ. L'évolution de la pensée chrétienne à l'Université de Paris au XIV^e siècle (conclusion : la critique parisienne a créé la méthode d'observation). — Léon MAITRE. Les apôtres et les confesseurs des Arvernes, d'après Grégoire de Tours et les monuments. — F. UZUREAU. La publication des lois au prône de 1803. — C.-rendus : Marius Besson. Monasterium Acaunense (peu de nouveau). — Aug. Lang. Zwingli und Calvin (remarquable). — F. de Bojani. Innocent XI; sa correspondance avec ses nonces. III, 1680-1684 (l'ouvrage, conçu sur un plan beaucoup trop vaste, est mal venu et doit être repris sur d'autres bases). — R. Coulon. Scriptores ordinis Praedicatorum recensiti, notis historicis et criticis illustrati, auctoriibus Fr. Jacobo Quetif et Fr. Jacobo Echard (importante réédition). — 4^e livraison. Pierre BESNARD. Les origines et les premiers siècles de l'église châlonnaise. — J. CHARNIER. Le jansénisme dans l'ancien diocèse de Nevers; suite et fin dans la 5^e livraison. — Henri MARTIN. Les biens ecclésiastiques à l'époque révolutionnaire, d'après les archives de la Haute-Garonne. — C.-rendus : L. Febvre. Notes et documents sur la Réforme et l'Inquisition en Franche-Comté; extraits des archives du parlement de Dôle (l'auteur du compte-rendu, abbé V. Carrière, ajoute un document inédit à ceux qu'a publiés L. Febvre). — Abbé Alph. Auguste. Contribution à l'histoire de la Compagnie du très saint sacrement de l'autel : les sociétés secrètes catholiques du XVII^e siècle et M.-A.-M. Boudon, grand archidiacre d'Évreux. — 5^e livraison. C.-rendus : P. Fr. Époque de l'apostolat de saint Saturnin à Toulouse et des premiers prédateurs de la foi dans les Gaules et Valeur historique de saint Grégoire de Tours (l'auteur, très sévère pour l'école dite critique, manque totalement lui-même d'esprit critique. Il n'a pas réussi à prouver sa thèse de l'apostolitique des églises de Gaule). — Auguste Vidal. L'ancien diocèse d'Albi d'après les registres de notaires (nombreuses mentions tirées des registres conservés en l'étude d'un notaire d'Albi). — Henri Patry. Les débuts de la Réforme protestante en Guyenne, 1523-1559. Arrêts du Parlement (beaucoup d'utiles documents publiés avec trop de hâte et de parti pris). — P. Gratien. Sermons franciscains du cardinal Eudes de Châteauroux, † 1273 (douze sermons qui nous font connaître les idées maîtresses du cardinal sur les hommes et les choses de l'ordre des Mineurs entre 1269 et 1273; elles sont nettement favorables aux membres de l'ordre). — T. VI, janvier-mars 1920. Louis HOGU. Le mythe de Fénelon (utilise la thèse de M. Albert Chérel : Fénelon au XVIII^e siècle en France, 1715-1820. A partir de 1747, où furent publiées les Directions pour la conscience d'un roi, Fénelon devient un philosophe au goût du jour, qui veut des réformes et ne craint pas de faire la leçon aux rois). — C.-rendus : Abbé L. Ricaud. Sulpice Sévère et

sa villa de Primuliac à Saint-Sever-de-Rustan (insuffisant). — *A. Longnon et V. Carrière*. Pouillés de la province de Trèves (on note ici d'utiles corrections au texte et aux notes des éditeurs). — *Ch.-G. Hefele*. Histoire des conciles d'après les documents originaux; trad. par *H. Leclercq*, VI, 1 et 2 (le traducteur a eu le tort de ne pas mettre au point ce bel ouvrage, sur beaucoup de points déjà démodé; mais, d'autre part, il y a joint quelques dissertations intéressantes). — *Dr W. Platzhoff*. Frankreich und die deutschen Protestanten, 1570-1573 (exposé de la politique des derniers Valois ou plutôt de Catherine de Médicis vis-à-vis des princes réformés de l'Allemagne). — *Vicomte H. Le Gouvello*. Une mystique bretonne au XVII^e siècle : Armelle Nicolas, dite la Bonne Armelle, 1606-1671. — *Louis Delanay*. Un Port-Royal saumurois : les religieuses bénédictines de la Fidélité (bon). — Chronique d'histoire régionale : Artois, Flandre, Picardie, Champagne, Lorraine, Alsace, Bourgogne, Franche-Comté.

11. — Revue de l'histoire des religions. 1920, janvier-février.
 — *Goblet d'Alviella*. L'initiation, institution sociale, magique et religieuse (traduit de l'article *Initiation* paru au t. VII de l'*Encyclopaedia of Religion and Ethics*, Édimbourg). — *Frédéric Macler*. Le texte arménien de l'Évangile d'après Mathieu et Marc (il est une traduction du grec et présente des ressemblances frappantes avec le texte de manuscrits grecs d'Asie Mineure, tels le codex Bezae et l'Évangile de Koridethi). — *Fr. Cumont*. A propos des Écritures manichéennes (Mani a dû connaître les œuvres de certains gnostiques, tels que Marcion, Basilide et Bardesane; additions au bel ouvrage de M. Alföric). — *Clermont-Ganneau*. Une nouvelle inscription nabatéenne datée du règne de Rabbel II (année 70-71 de l'ère chrétienne). — C.-rendus : *Rendel Harris*. Testimonies (important article de Guignebert). — *Denyse Le Lasseur*. Les déesses armées dans l'art classique grec et leurs origines orientales (la thèse n'emporte pas la conviction). — *G. Malandi*. La fase attuale degli studii di storia religiosa (croit que seule l'école sociologique française a posé le problème sous son vrai jour; est injuste envers l'école historique). — *Le P. Lagrange*. Le sens du christianisme d'après l'exégèse allemande (article très sévère). — *F. Macler*. Histoire universelle par Étienne Asolik de Taron, traduite de l'arménien et annotée; 2^e partie (écrite aux environs de l'an mille; jette une grande lumière sur les événements du monde oriental du IX^e au début du XI^e siècle). — *Wacyf Boutros Ghali*. Les perles épargpillées. Légendes et contes arabes (légendes en partie chrétiennes, mais dont quelques-unes remontent à l'Inde; adaptations de ces légendes plutôt que reproductions).

12. — Revue des études anciennes. 1920, janvier-mars. — *G. Seure*. Connaitrions-nous, enfin, un texte en langue thrace? (il s'agit d'un texte gravé sur le chaton mobile d'une bague en or qui se trouve au musée de Sofia; mais, hélas! ce texte n'est qu'une simple liste de noms propres). — *A. Piganiol*. Hannibal chez les Péligniens

(Hannibal, contrairement à la thèse de De Sanctis, a passé chez les Péligniens, tant à l'aller qu'au retour, dans la campagne de 211). — G. DOTTIN. Le celtique *clocca* (a donné naissance à notre mot cloche). — C. JULLIAN. Notes gallo-romaines. LXXXV. Questions hagiographiques : la légion thébaine (il est tout à fait possible d'admettre qu'une légion thébaine ait été amenée par Maximien à Agaune et qu'elle s'y soit révoltée; plus tard, les chrétiens se sont emparés de ces faits et ont greffé sur eux une légende de martyrs). — Id. Chronique gallo-romaine. = C.-rendus : P. Foucart. Le culte des héros chez les Grecs (lucide analyse au service d'une forte synthèse). — C. Julian. Histoire de la Gaule; t. V et VI (répertoire d'une valeur incomparable). — Georges Poulin. Les fana ou temples gallo-romains de Saint-Aubin-sur-Guillon, Eure (bon travail sur des fouilles bien conduites). — Prosper Alfaric. Les écritures manichéennes (deux fascicules aussi pleins d'idées que de faits). — J.-P. Waltzing. Étude sur le codex Fuldensis de l'Apologétique de Tertullien; édition de l'Apologétique, commentaire analytique, grammatical et historique (remarques pénétrantes de M. Guignebert sur ces trois volumes). — M. T. Feghali. Le parler arabe de Kfár 'Abida (dans le Liban; première étude scientifique consacrée à un dialecte arabe syro-palestinien, homogène et nettement déterminé). = Avril-juin. M. HOLLEAUX. Études d'histoire hellénistique. XI. Le prétextu recours des Athéniens aux Romains en 201/200 (montre que ce recours n'a pas existé et que, dans les dernières années du III^e siècle, Athènes a toujours été hostile à Rome). — R. CAGNAT. C. Julius Crescens Didius Crescentianus, fondateur de la basilique Julia à Djemila (au temps de Marc-Aurèle; rapproche des inscriptions en son honneur). — Th. REINACH. Une sorcière germane aux bords du Nil (d'après un ostracon grec d'Éléphantine). — C. JULLIAN. Notes gallo-romaines. LXXXVI. Castrum Bagaudarum. Les origines de Saint-Maur-des-Fossés (comment la légende a fait des Bagaudes de véritables chrétiens et a localisé leur martyre dans la boucle de la Marne). — Louis HAVET. Camp de César (la philologie prouve que cette dénomination n'a aucune valeur historique, le nom de César, dans cette expression, n'ayant subi aucune défiguration phonétique). — J. LOTH. Le gallo-latin *bri-gantes*. — C. JULLIAN. Chronique gallo-romaine. = C.-rendus : É. Cuq. Les nouveaux fragments du Code de Hammourabi sur le prêt à intérêt et les sociétés (bon). — Léon Robin. Études sur la signification et la place de la physique dans la philosophie de Platon (grande prudence qui n'exclut pas la hardiesse des idées). — P. Foucart. Les mystères d'Éleusis (modifications apportées par l'auteur à ses précédentes études). — J. Hatzfeld. Les trafiquants italiens dans l'Orient hellénique (excellent). — St. Gsell. Histoire ancienne de l'Afrique du Nord. T. IV. La civilisation carthaginoise (l'intérêt croît à chaque volume). — R. Lautier. Inventaire des monuments sculptés préchrétiens de la péninsule ibérique; 1^{re} partie (pendant au répertoire d'Espérandieu pour les pays gallo-romains). — S. Loeschke. Lampen

aus Vindonissa (important). — *Alfred Loisy*. Les mystères païens et le mystère chrétien (instructif et suggestif). — *G. Kurth*. Études franques (Jullian cherche les idées maîtresses de Kurth dans ces dix-huit articles). — *F. Lot*. Étude sur le Lancelot en prose (l'auteur montre bien l'unité de l'œuvre).

13. — Revue générale du droit. 1920, janvier-février. — *E.-H. PERREAU*. Des marchés de l'intendance particulièrement depuis les débuts de la guerre; suite et fin. — *André ISORÉ*. Recherches d'un régime matrimonial de droit commun; suite et à suivre. — *J. CROUZET*. Études sur la responsabilité; suite (les rapports du voisinage d'après la doctrine classique). — C.-rendu : *B. Kritchensky*. Vers la catastrophe russe (lettres adressées de Petrograd à l'*Humanité* d'octobre 1917 à fin février 1918).

14. — Le Correspondant. 1920, 25 mai. — *LIBER*. Hommes du jour : Joseph Pilsudski, chef de l'État polonais. — Baron Denys COCHIN. Montalembert (beau portrait où se mêlent des souvenirs personnels). — ***. La Podcarpatho-Russie (c'est le territoire ruthène, situé au pied des Carpates, territoire autonome, que la Conférence de la paix a rattaché politiquement et administrativement à l'État tchéco-slovake; sa géographie et son histoire, avec une carte). — Rogèr LAMBELIN. En Palestine. Le sionisme vu de près (pour s'opposer au sionisme et pacifier le proche Orient, « la raison, l'histoire, les données expérimentales sont en parfait accord avec le sentiment chrétien »). — 10 juin. ***. La situation en Angleterre sous le gouvernement de M. Lloyd George. — Mgr TOUCHET. Les fêtes de la canonisation de Jeanne d'Arc à Rome. Impressions d'un pèlerin. — Henry BORDEAUX. Un anniversaire : la bataille devant Souville, 20 juin-3 septembre 1916. Notes d'un témoin. I. — Z.-L. ZALESKI. L'alliance franco-russe et la Pologne. — 25 juin. Baron Jehan de WITTE. La France entre la Prusse et l'Autriche (depuis le XVII^e siècle). — Henry BORDEAUX. La bataille devant Souville; fin. — Amédée BRITSCH. Une étape du général Lyautey. Ain Sefra, 1903-1906. — 10 juillet. Duc DE LA FORCE. Confidences de princesses, d'après des lettres inédites de la reine Marie-Amélie et des princesses Louise et Marie d'Orléans. I (correspondance échangée entre la duchesse d'Orléans et ses deux filles ainées avec Mme de Celles, femme d'un gentilhomme belge, et la fille de celle-ci, Antonine, qui épousa le comte Augusta de Caumont La Force, second fils du duc de La Force; ces lettres nous font pénétrer dans l'intimité de la famille d'Orléans avant 1830). — L. DE LANZAC DE LABORIE. L'Église catholique au milieu du XIX^e siècle, 1823-1878, et le concile du Vatican, d'après deux récentes publications (par l'abbé Fernand Mourret : *Histoire générale de l'Église*, t. VIII, et le *Concile du Vatican*). — Amédée BRITSCH. Le général Lyautey, ministre de la Guerre, 12 décembre 1916-15 mars 1917 (expose les raisons pour lesquelles le général donna sa démission, trois mois seulement après avoir été appelé au minis-

tère). — Domenico Russo. M. Giolitti, le nouveau premier ministre d'Italie. — LIBER. M. Harding, candidat du parti républicain à la présidence des États-Unis. — 25 juillet. Comte Jean DE PANGE. Le bilinguisme en Alsace et en Lorraine. — LIBER. Hommes du jour : M. Cox, candidat du parti démocrate à la présidence des États-Unis. — Duc DE LA FORCE. Confidences de princesses ; suite et fin (on lira surtout les lettres écrites par la princesse Louise, devenue reine des Belges, à son amie « Tonine »). Cette correspondance intéressante, en somme, assez peu l'h^{istoire} générale). — 10 août. Christian MARÉCHAL. Une doctrine de défense sociale : Augustin Cochin. — Dora MELEGARI. Le cosmopolitisme. Son histoire, son action en bien et en mal. — ***. La question d'Égypte. Protectorat ou indépendance. — 25 août. Georges CLARETIE. Lettres intimes de l'impératrice Eugénie à M^e Cornu (écrites de 1870 environ à 1875, date de la mort de « sa chère amie » M^e Cornu ; elles ont appartenu à Jules Claretie, et c'est le fils de ce journaliste, Georges Claretie, qui les publie. Il y ajoute un passage du « Journal intime » de son père contant une conversation qu'il eut en 1908 avec l'impératrice, à Paris. Touchants souvenirs sur le prince impérial). — Ernest DAUDET. Souvenirs de mon temps. I. Les premières années d'une vie d'homme de lettres. — L. DE LANZAC DE LABORIE. Le ministère de Talleyrand avant le Congrès de Vienne, 1814 (à propos de l'ouvrage publié par Charles Dupuy : *le Ministère de Talleyrand en 1814*). — Paul GRUYER. Les origines du tourisme. I. Du moyen âge au XVII^e siècle.

15. — **Études.** Revue fondée par des Pères de la Compagnie de Jésus. 1920, 20 mai. — Paul DUDON. Trois filles de France sur les autels (Louise de Marillac, Marguerite Alacoque, Jeanne d'Arc). — Joseph DE TONQUÉDEC. G.-K. Chesterton ; fin (considère ici le chrétien et l'apologiste, « espiaigle et pieux, fantasque et sincère »). — Guillaume DE JERPHANION. Une ancienne reine de l'Adriatique : Ravenne (description des monuments). — C.-rendus : Ouvrages sur Jeanne d'Arc. — C. Enlart. Manuel d'archéologie française ; t. I, 1^{re} partie, 2^e édition (période mérovingienne, carolingienne et romane ; modifications importantes). — 5-20 juin. Général CHERFILS. L'état du Maroc en 1920 (notes de voyage). — Abel DECHÈNE. La dernière heure de Victor Hugo (veut prouver que le poète avait l'intention de mourir dans la foi catholique). — Louis JALABERT. La situation en Cilicie (janvier 1920). — 5 juillet. Paul DUDON. La « masse noire » de l'Ouganda et les martyres du Nord récemment béatifiées (vingt-deux noirs morts pour leur foi en 1886 et 1887 ; filles de la Charité d'Arras guillotinées à Cambrai, Ursulines mises à mort à Valenciennes en 1794). — C.-rendus : Mgr Laveille. L'abbé Henri Chaumont, fondateur de trois sociétés salésiennes, 1838-1896 (excellent). — Henry Bordeaux. Un coin de France pendant la guerre. Le Plessis-de-Roche, 2 août 1914-1^{er} avril 1918 (émouvant).

16. — **La Grande Revue.** 1920, mai. — Abel FERRY. La guerre

vue d'en bas et d'en haut. L'offensive du 16 avril 1917 (important témoignage à la suite d'une enquête poursuivie dans les corps de troupes pendant le mois qui suivit cette offensive). — Ch. JOURNEL. Le péché de suicide de Jeanne d'Arc (à Beaurevoir, Jeanne se précipita à corps perdu d'une tour haute de soixante pieds; non qu'elle ait voulu attenter à sa vie, elle céda à une impulsion intime plus forte que sa raison et fit le saut « en se recommandant à Dieu et à Notre-Dame »). — I. GUESS. Du président Wilson au futur président (situation actuelle du président à la veille de l'élection présidentielle. Le nouvel élu sera-t-il Hoover?). — Victor GASTILLEUR. L'Escurial de l'Extrême-Orient (c'est Hué, qui est à la fois le Versailles et l'Escurial de l'Extrême-Orient). — Aimé BERTHOD. L'âme alsacienne en un printemps de guerre (souvenirs d'un agent de liaison d'une section de mitraillées en avril-mai 1915). — Juin. Gérard HARRY. Sept ans après. L'unité belge menacée (elle est menacée par les projets tendant à transformer l'Université de Gand en un établissement tout flamand. Ainsi les « Activistes », amis de l'Allemagne pendant la guerre, vont triompher pendant la paix à la grande joie de La Haye et de Berlin). — Henri BACHELIN. Vauban et le peuple (d'après la *Dîme royale* et les *Oisivetés*. Rapide biographie de Vauban). — Juillet. Léon ABENSOUR. P.-J. Proudhon et la Pologne (publie des pages inédites d'une Histoire de la Pologne, que Proudhonacheva en 1863). — Août. UN TÉMOIN. Le Quatre septembre (récit anonyme trouvé par M. Paul Degouy dans les papiers de son père). — Capitaine ORY. La bataille de la Marne vue du côté allemand. Les responsabilités du haut commandement (d'après les ouvrages de Bülow, de Hausen, de Kuhl, de Kluck, de Baumgarten-Crusius). — Jean POMMIER. Renan à Saint-Nicolas-du-Chardonnet (d'après les archives du séminaire, qui ont conservé les notes données à Renan au séminaire en 1838-1840). — Léon DUCHEMIN. L'évolution du Sinn Fein depuis ses origines jusqu'à l'heure présente.

17. — Mercure de France. 1920, 15 juin. — Georges PRÉVOT. Les plans scéniques dans le théâtre ancien et dans le théâtre moderne. — Pierre GRYMOULT. L'Université de Fez et les Intellectuels marocains. — 15 juillet. Marc MODÈLE. Le problème persan. — 1^{er} août. Lumo SKENDO. Les origines du conflit italo-albanais, 1912-1920. — 15 août. J. JOLINON. La mutinerie de Cœuvres (émouvant). — 1^{er} septembre. Camille PITOLLET. Le secret de l'impératrice Eugénie (il s'agit du secret de sa naissance, que d'aucuns ont crue illégitime. Pose plus de questions qu'il n'en résout).

18. — La Revue de Paris. 1920, 1^{er} juin. — Abel FERRY. La guerre vue d'en bas et d'en haut. La rupture du front français le 27 mai 1918 (rapport présenté par Abel Ferry à la Commission de l'armée; daté du 17 juillet, il est très sévère pour le haut commandement). — Réginald KANN. La pacification du Maroc (montre combien l'œuvre est épineuse et quels longs efforts elle exigera encore). —

Albert-L. GUÉRARD. L'Université de Paris et les étudiants américains (énumère les nombreuses ressources intellectuelles que Paris peut offrir à ces étudiants). — J. CHAPPEY. L'organisation économique allemande. = 15 juin. G. DE RAULIN. Bazaine à Sainte-Marguerite (sa vie dans cette prison confortable et son évasion). = 1^{er} juillet. Maréchal FOCH. L'École polytechnique pendant la guerre. — **. En escadre d'Orient, juin 1915-janvier 1916; suite. — BRADA. La jeunesse de M^e Chrestienne de France (il s'agit de la sœur ainée de Louis XIII; composition de sa maison; son mariage avec le prince de Piémont, fils du duc Charles-Emmanuel de Savoie; fêtes et réjouissances qui l'accompagnent jusqu'en Savoie). — J. CHAPPEY. L'organisation économique allemande. = 15 juillet. E. DU VIVIER DE STRELL. La situation économique de l'Europe et la conférence de Bruxelles. — Général REGNAULT. L'échec du plan XVII (ce plan est l'œuvre personnelle du général Joffre; ses vices rédhibitoires; son application en août 1914; il aboutit à un échec total le 23 août). = 1^{er} août. Georges DELAHACHE. Strasbourg, 1918-1920 (difficultés qu'a rencontrées le régime français en Alsace reconquise; les Alsaciens sont unanimes dans la joie du retour à la France; mais certains supportent avec peine les contrariétés inséparables d'un bouleversement aussi subit). — André GILLES. A l'assaut des monts; croquis de tirailleurs (notes d'un médecin militaire). — Jacques ANCEL. Essad pacha. = 15 août. Augustin FILON. L'impératrice Eugénie. I (souvenirs sur l'enfance, la jeunesse et le mariage d'Eugénie de Guzman). — Lazare WEILER. La guerre aurait-elle pu être terminée plus tôt? (publie une note datée du 28 août 1916 où l'auteur relate deux longs entretiens qu'il eut à Berne avec un agent autrichien; c'étaient des ouvertures pour une paix séparée. Elles ne furent pas prises en considération par M. Ribot). — Léon HEUZEY. En Thessalie turque, 1858. — Capitaine KOELTZ. Le plan de campagne allemand de 1871 à 1914 (expose les différents plans dressés par le maréchal de Moltke, le comte de Waldersee, le comte de Schlieffen, enfin Moltke le Jeune, neveu du maréchal, qui perd de vue les idées fondamentales du plan de Schlieffen et prépare ainsi la défaite des armées allemandes). — Louis-F. AUBERT. La campagne présidentielle aux États-Unis. = 1^{er} septembre. Jean POMMIER. Un opuscule inédit de Renan (c'est un « Essai psychologique sur Jésus-Christ », que Renan écrit en 1845 à Saint-Sulpice « pendant la retraite de l'ordination à laquelle il devait participer comme sous-diacre ». On ne donne encore ici que l'introduction). — Augustin FILON. L'impératrice Eugénie. II. Après le mariage (l'impératrice sort de ces souvenirs singulièrement grandie. L'auteur donne de bonnes raisons pour faire croire qu'il n'y eut jamais, au point de vue politique, un « parti » de l'impératrice). — Commandant Henri CARRÉ. La bataille de la Marne vue du côté allemand (analyse et commente un ouvrage récent du général Baumgarten-Crusius : *Die Marne Schlacht, 1914*, qui rend le grand État-major prussien responsable de l'insuccès des armées allemandes. « Moltke n'était pas l'homme à

réaliser la prodigieuse conception édifiée par le génie de von Schlieffen ». — Louis BRUN. Le cas bulgare; notes d'un ancien combattant (le peuple bulgare a de grands défauts et de grandes qualités; en tout cas, il a pris virilement parti de sa défaite; la France se doit de l'aider dans son effort et notamment elle doit s'inspirer de cette vérité que le rapprochement des Bulgares et des Serbes est une chose à la fois possible et profitable).

19. — **Revue des Deux Mondes.** 1920, 15 juin. — Général MANGIN. Comment finit la guerre. V. Les causes de la victoire (la maîtrise de la mer par les Anglais et la supériorité des effectifs que les Alliés firent pour réaliser; le général insiste sur l'importance des contingents fournis par les colonies et montre combien il est urgent de les organiser fortement dès le temps de paix). — Raphaël-Georges LÉVY. La juste paix. III. Les régions anéanties et les finances des Alliés (tableau saisissant des dévastations commises par les Allemands dans les départements français qu'ils avaient envahis et dans les autres pays alliés. L'auteur fait ressortir « la mansuétude du traité de Versailles qui n'a mis à la charge des auteurs des dommages que le coût de la réparation, sans exiger d'eux le remboursement des dépenses de guerre »). — 1^{er} juillet. Général MANGIN. Comment finit la guerre. VI. Les conséquences de la victoire (la délivrance de l'Alsace-Lorraine et de la Belgique; l'occupation de la Rhénanie et la conférence de la paix. La nouvelle armée et ses cadres; la doctrine de guerre). — Louis MADELIN. L'Histoire de la nation française (à propos du tome I pour lequel M. Hanotaux a rédigé « une des plus admirables synthèses qui aient été faites de notre histoire ». Portrait de M. Hanotaux comme historien, et réflexions sur la vertu française à travers les âges). — Contre-amiral DEGOUY. L'Escaut et le Rhin (si la Belgique n'a pu obtenir des Alliés la révision du traité de 1839, c'est pour des raisons politiques et religieuses, les provinces « cédées » alors par la Belgique étant peuplées en partie de protestants; la paix de 1919 dite « anglo-saxonne » a été aussi une « paix protestante ». L'Angleterre a voulu de plus ménager la Hollande à cause des sources inépuisables de pétrole qu'elle possède en Malaisie. Il reste à la France un moyen de défendre au moins sur un point les intérêts de la Belgique, c'est en insistant sur le tracé du canal qui doit réunir le Rhin à l'Escaut, dans la direction d'Anvers et non de Rotterdam). — Raphaël-Georges LÉVY. La juste paix. IV. La capacité de paiement de l'Allemagne. — 15 juillet. ***. La fin d'une légende. La mission du maréchal Foch en Italie, octobre-novembre 1917 (plusieurs publicistes italiens ont tenté de prouver que, si l'offensive austro-allemande a pu être arrêtée après Caporetto, c'est grâce aux mesures prises par Cadorna. Foch voulait, disent-ils, reporter la ligne de résistance derrière la ligne du Pô et du Mincio. A l'aide des rapports adressés par Foch à son gouvernement, on prouve que c'est au contraire Foch qui a décidé les généraux italiens à s'arrêter derrière la Piave; quant aux contingents français, s'ils ont été d'abord portés à l'ouest du lac de Garde, c'est à la demande

expresse du commandement italien qui redoutait de ce côté une nouvelle offensive autrichienne, et Foch s'est ensuite empressé de ramener ses troupes vers la Piave pour relever les armées italiennes qui avaient besoin de se refaire plus en arrière). — FIDUS. Silhouettes contemporaines. VI. M. Georges Goyau. — Edmond VERMEIL. L'Allemagne politique. I. La nouvelle forme du pangermanisme, mars-septembre 1919 (cette nouvelle forme prétend organiser à son profit le socialisme et le régime des Soviets contre le capitalisme anglo-saxon. Elle est d'ailleurs partout, empoisonne tous les programmes, toutes les idées de réforme ; elle empêche surtout les Allemands de comprendre l'immensité de la faute commise en 1914). — Alfred RÉBEL-LIAU. Autour de la correspondance de Bossuet. VI. Les derniers actes de Bossuet à Metz, 1663-1668 (lutte de Bossuet contre l'abbesse de Sainte-Glossinde, Louise II de Foix-Candale, qui résistait avec opiniâtreté à toutes les mesures tendant à restaurer la règle austère de saint Benoît dans les couvents de femmes. Cette affaire eut une grande influence sur la pensée de Bossuet et ses rapports avec le monachisme). — 1^{er} août. Ferdinand BRUNETIÈRE. Lettres au cardinal Mathieu, 1895-1906 (ces lettres ne parlent guère que de la lutte à soutenir contre les adversaires du catholicisme, dont Brunetière était devenu le champion aussi ardent que convaincu, disait-il). — N. DE BERG-POGGENPOHL. Le crime d'Ékaterinburg, 16-17 juillet 1918 (l'auteur rapporte les déclarations que lui a faites le général Diederichs ; il en ressort que la famille impériale de Russie a été fusillée dans la nuit du 16 au 17 juillet ; on donne les noms des meurtriers qui formèrent le peloton d'exécution). — Commandant Marcel JAUNEAUD. Souvenirs de la bataille d'Arras, octobre 1914. I (échec de l'offensive française ordonnée pour le 2 octobre, à la suite d'ordres mal interprétés par le 10^e corps ; bataille du 3). — Raymond RECOULY. Autour d'une Conférence. Impressions de Spa. — André LICHTENBERGER. Les relations intellectuelles entre France et Pologne. Notes et souvenirs. I. — 15 août. Gabriel HANOTAUX. La canonisation de Jeanne d'Arc. — Edmond VERMEIL. L'Allemagne politique. II. Les origines du coup d'État Kapp-Luttwitz, octobre 1919-mars 1920 (ce coup d'État fut une erreur formidable, un acte de pure et lamentable sottise : les conjurés avaient tablé sur l'appui des travailleurs ; ce sont les travailleurs qui ont étouffé dans l'œuf la tentative réactionnaire machinée par les partis de droite). — Commandant Marcel JAUNEAUD. Souvenirs de la bataille d'Arras. II (batailles des 4, 5, 6 et 7 octobre. A partir du 8, la 10^e armée, conduite avec une énergie farouche par Maudhuy, est arrêtée autour d'Arras, que les Allemands détruisent, mais que tiennent les Français. « En lui fermant les portes d'Arras, en lui barrant les routes de Doullens et de Saint-Pol, la 10^e armée a permis la manœuvre d'Ypres et la victoire de l'Yser ; elle a assuré l'intégrité des communications de la France et de la Grande-Bretagne »). — André BELLESSORT. Les lettres du général Lyautey. — 1^{er} septembre. Gabriel HANOTAUX et lieutenant-colonel FABRY. Nos grands

chefs. Le maréchal Joffre (c'est une défense en règle du maréchal contre les critiques nombreuses qui ont été faites à son plan de campagne, à sa stratégie, à son caractère). — André LEBON. Cinquante ans de politique extérieure (annonce le livre de M. Christian Schefer : D'une guerre à l'autre). — Georges LECHARTIER. Scènes de mœurs électorales en Amérique. Les Conventions de juin-juillet 1920 (Conventions républicaine à Chicago et démocratique à San-Francisco pour l'élection présidentielle). — Julien ROVÈRE. Le particularisme bavarois de 1871 à 1914. I. La Bavière et l'Europe. — Louis GILLET. Une grande dame anglaise à Berlin (on vient de publier à Londres le journal tenu pendant la guerre par la princesse Evelyn Blücher, qui était une Stapleton-Bretherton. Il contient de fréquents détails sur la vie à Berlin dans le monde aristocratique, sur l'empereur Guillaume II, etc. La princesse Blücher juge tout ce monde avec indépendance et un humour tout anglais).

20. — Académie des inscriptions et belles-lettres. 1919, juillet-août. — H. OMONT. Manuscrits grecs du Mont-Athos provenant des missions de Minoïde Mynas (fragments d'un recueil de droit gréco-romain, d'un petit manuel de droit byzantin et du registre de route de Mynas ; ces trois fragments viennent d'être donnés à la Bibliothèque nationale). — F. CUMONT et L. CANET. Mithra ou Sarapis Κοσμοράτωρ (sur une inscription trouvée dans les thermes de Caracalla, au nom de Sarapis a été substitué à une date postérieure celui de Mithra; seulement, l'épithète de Κοσμοράτωρ ne convient pas à Mithra; sens de ce mot). — ESPÉRANDIEU. La maison carrée de Nîmes (deux inscriptions se sont succédé sur la frise de la maison carrée ; d'après les trous de scellement des tenons qui servaient à fixer les lettres de bronze dans la pierre, Espérandieu propose de lire la plus ancienne : M. AGRIPPA L. F. COS. III IMP. TRIBVN. POTEST. III COL. AVG. NEM. DAT. L'édifice aurait donc été achevé avant l'an 12 av. J.-C.). — Th. LEFORT. Un texte original de la règle de saint Pachôme (la découverte de fragments coptes de cette règle prouve l'exactitude de la traduction latine qu'en a donnée saint Jérôme). — Louis CHÂTELAIN. Une inscription nouvelle de Volubilis.

ALLEMAGNE.

21. — Historische Vierteljahrschrift. T. XVII. Année 1914-1915, n° 3. — Wilhelm SOLTAN. La reconstitution du livre des pontifes (étude sur les sources de l'ancienne histoire romaine). — Johannes HALLER. Étude sur les Annales de Murbach (maintient sur la composition de ces Annales ses précédentes conclusions contre H. Bloch et Oppermann). — Otto WINCKELMANN. Les plus anciennes ordonnances sur les pauvres du temps de la Réforme, 1522-1525; suite (étude ici celles de Strasbourg). — Paul OSWALD. Observations critiques sur les actes des diètes des états (bibliographie des actes déjà parus; choix à faire des matériaux, manière de les grouper). — C.-rendus : Heinrich Nis-

sen. Orientation, Studien zur Geschichte der Religion (comment les temples sont orientés dans les divers cultes). — *R. Holtzmann.* Französische Verfassungsgeschichte von der Mitte des neunten Jahrhunderts bis zur Revolution (manuel utile). — *O. Goldhardt.* Die Gerichtsbarkeit in den Dörfern des mittelalterlichen Hennegau (bon). — *J. Cuvelier.* Les dénombrements de foyers en Brabant, XIV^e-XVI^e s. (très intéressant pour la statistique). — *L. von Pastor.* Geschichte der Päpste seit dem Ausgang des Mittelalters; t. VI : Julius III, Marcellus II und Paul III, 1550-1559 (remarquable). — *M. Philippon.* Die äussere Politik Napoleons I. Der Friede von Luneville (on combat la thèse de l'auteur et l'on ne croit pas que Napoléon I^r ait violé la paix d'Amiens). — *Max Cornicelius.* Heinrich von Treitschkes Briefe; Bd. I : 1838-1858 (importance historique de ces lettres). — *Elias von Steinmeyer.* Die Matrikel der Universität Altdorf (1575-1809). — *Raymond Guyot.* Documents biographiques sur J.-F. Reubell (très bon portrait de l'homme d'État alsacien). — N° 4. *Paul HAGENBRING.* La philosophie de l'histoire d'Iselin (contre Rousseau. Optimisme du siècle philosophique). — *Julius PFLUGK-HARTTUNG.* Varsovie sous la domination prussienne, 1795-1806 (très incomplet; traite surtout de la police). — *Walther GERLACH.* La question de la formation de la ville allemande. — *Johannes LECHNER.* La mise au ban de l'Empire (brève histoire de cette institution). — *Albert Eugen VON ADAM.* Observations sur la manière d'édition les recès des Landtage (se prononce, contre Paul Oswald, pour l'édition intégrale). — C.-rendus : *G. Caro.* Neue Beiträge zur deutschen Wirtschafts- und Verfassungsgeschichte (œuvre de nouveaux horizons). — *A. Dopsch.* Die Wirtschaftsentwicklung der Karolingerzeit; t. I-II (beaucoup de résultats nouveaux; veut prouver que le capitulaire de *vallis* émane de Louis le Pieux seulement et s'applique à l'Aquitaine. Recherches philologiques et définitions nouvelles). — *F. J. Biehringer.* Kaiser Friedrich II; *L. Allshorn.* The life and times of Frederick II, emperor of the Romans (les deux ouvrages manquent complètement de critique; ils sont de seconde main, sans aucune valeur). — *F. Holländer.* Studien zum Aufkommen städtischer Akzisen am Niederrhein (pas toujours clair). — Survey of the honour of Denbigh 1334, edited by *Paul Vinogradoff* (important pour l'étude des antiquités indo-germaniques). — *W. Dilthey.* Gesammelte Schriften; t. II (seul paru; histoire des idées). — *A. Hartmann et H. Abele.* Historische Volkslieder und Zeitgedichte vom 16. bis zum 19. Jahrhundert (plus de trois cents poésies inédites ou insuffisamment publiées jusqu'à présent; bonne édition au point de vue historique, pas satisfaisante pour le philologue). — *M. Hass.* Die kurmärkischen Stände im letzten Drittel des 16. Jahrhunderts. — *G. Croon.* Die landständische Verfassung von Schweidnitz-Jauer. — *A. Wahl.* Geschichte des europäischen Staatsystems im Zeitalter der französischen Revolution und der Freiheitskriege (développement intéressant sur les déclarations de guerre. Napoléon est le produit des idées de la Révolution. Bon résumé).

— *W. Oechsli*. Geschichte der Schweiz im 19. Jahrhundert; t. II : 1813-1830 (œuvre magistrale). — *J. Uhlmann*. Joseph Görres und die deutsche Einheits- und Verfassungsfrage (paru trop tôt. Les travaux préparatoires manquent encore). — *W. Ulbricht*. Bunsen und die deutsche Einheitsbewegung (la caricature de Bunsen faite par Treitschke est détruite dorénavant). — *Heinrich Treitschke*. Briefe; t. II (donnent un portrait saisissant de Treitschke pendant les années 1859-1866). — Brefs articles nécrologiques sur vingt-cinq historiens morts pendant la guerre en 1914 et 1915. Articles nécrologiques sur Reinhold Koser, historien de Frédéric le Grand, et W. Wiegand, professeur d'histoire à l'Université de Strasbourg. — Oskar MASSLOW. Bibliographie de l'histoire allemande, année 1913-1914 (le t. XVII compte pour l'année 1914-1915). — T. XVIII, 1916, nos 1 et 2. Paru le 5 janvier 1917. — Robert HOLTZMANN. Les femmes fidèles de Weinsberg (cette anecdote a été rapportée par les annales de Paderborn à peu près une année et demie après la date où elle se serait passée. Polémique dirigée contre Norden, *Deutsche Literaturzeitung*, 1912, Nr. 33, et L. Riess, *Preussische Jahrbücher*, 148, cahier 3; tout le travail de ce dernier est fondé sur une faute d'impression commise par Scheffer-Boichhorst). — Paul VAN DYKE. Machiavel et Catherine de Médicis (Catherine de Médicis n'a pas agi d'après les préceptes du Prince de Machiavel et ne l'a pas étudié à fond). — Karl BRINKMANN. L'autonomie administrative des campagnes dans la Russie du Nord au XVII^e siècle (résumé du livre en deux volumes, 1909-1912, que M. Bogoslovski a écrit d'après l'étude des terriers). — G. B. VOLZ. Frédéric le Grand et la question d'Orient (critique du livre d'Uebersberger sur Frédéric le Grand pendant la guerre russo-turque, 1768-1774. Cet historien n'ayant pas consulté la correspondance politique, son opinion est complètement erronée). — Petites communications : Jacob BRUMMER. Le carmen de Timone comite (un poète inconnu critique en 834 une ordalie à Weihenstephan en Bavière). — W. BIEREYE. « Contemptus et reatus maiestatis », dans la charte de Gelnhausen du 13 avril 1180 (corrige Haller sur un point de détail dans l'interprétation de cette charte dirigée contre Henri le Lion). — C.-rendus : A. Görland. Ethik als Kritik der Weltgeschichte (une morale sociale de l'école philosophique de Marbourg). — J. Hirsch. Die Genesis des Ruhmes (modèle, qu'on trouve rarement en Allemagne, d'une monographie de psychologie sociale). — H. Pistorius. Beitrag zur Geschichte von Lesbos im 4. Jahrhundert (thèse soignée, utile résumé critique). — H. Kellner. Heortologie oder die geschichtliche Entwicklung des Kirchenjahres (cette troisième édition n'a pas été tenue au courant). — E. Lavisse. Histoire de France (cette histoire est « un reflet de la haute culture littéraire de la France ». Aucun autre peuple ne possède une histoire nationale d'un style aussi uni et typique. L'ouvrage traite dans de justes proportions de l'histoire politique, de l'histoire littéraire, de l'histoire du droit, etc.; il marque une date dans l'historiographie. La meilleure partie de l'excel-

lent ouvrage est celle de Lavisne, puis viennent celles de Luchaire et Mariéjol; la plus originale est celle de Vidal. On doit espérer que l'ouvrage sera tenu au courant dans les nouvelles éditions). — *L. M. Hartmann*. Geschichte Italiens im Mittelalter; t. III (de petites rectifications ne peuvent amoindrir la grande valeur de ce livre consciencieux). — *O. Forst-Battaglia*. Genealogische Tabellen zur Geschichte des Mittelalters und der Neuzeit. — *Id.* Wywóz przdków Maryi Leszczynskiej (utile, mais quelques erreurs). — Steirische Gerichtsbeschreibungen herausgegeben von *A. Mell* und *H. Pircherger* (nouveaux matériaux pour la topographie historique). — Monuments Germaniae historica. Necrologia Germaniae; t. V : Dioecesis Pataviensis pars altera, ed. *A. Fuchs* (ne laisse presque rien à désirer). — *F. Becker*. Das Königtum der Thronfolger im deutschen Reich des Mittelalters (ouvrage solide). — *R. Eberstadt*. Städtebau und Wohnungswesen in Holland (remarquable). — *W. Gerlaugh*. Die Entstehungszeit der Stadtbefestigungen in Deutschland (met en garde contre les formules trop absolues pour le moyen âge des historiens du droit). — *O. Dobiache-Rojdestvensky*. La vie paroissiale en France au XIII^e siècle (aurait plus de valeur si l'auteur connaissait mieux les ouvrages des savants français et allemands). — *K. Wuttke*. Aus der Vergangenheit des schlesischen Berg- und Hüttenlebens (trop étendu). — *E. Rosenstock*. Ostfalen Rechtsliteratur unter Friedrich II (ouvrage sérieux, mais trop de déductions). — *K. Bücher*. Die Berufe der Stadt Frankfurt am Main im Mittelalter (les résultats acquis démontrent la nécessité de semblables ouvrages pour d'autres villes). — *Th. Brieger*. Die Reformation (extrait de l'histoire universelle de Pflugk-Hartung). — *J. Hashagen*. Geschichte der Familie Hoesch (de Stolberg, près Aix-la-Chapelle; traite surtout du XVI^e siècle). — *H. Uebersberger*. Russlands Orientpolitik in den letzten zwei Jahrhunderten (a mis à profit les publications russes). — *B. Rosenmüller*. Schulenburg-Kehnert unter Friedrich dem Grossen (cette biographie du ministre éclaire la politique intérieure de Frédéric II). — *J. von Pflugk-Hartung*. Leipzig, 1813 (peu soigné). — Das preussische Heer der Befreiungskriege; t. I-II (ouvrage de l'État-major prussien; beaucoup de matériaux). — *D. Sarason*. Das Jahr 1813 (la plupart des articles bons). = Nécrologie. Douze historiens morts à la guerre; parmi eux, R. von Pöhlmann, Alfred Dove. = N° 3. Wilhelm SOLTAN. La constitution des populations primitives de l'Europe (examine la constitution des Germains, des Celtes, des Slaves, des Grecs et des Italiotes, et prétend qu'avant eux existait en Europe une population plus civilisée, ainsi les Étrusques). — Willy COHN. Heinrich von Malta (amiral de l'empereur Frédéric II). — Paul KALKOFF. Luther et la constitution de l'Empire (Luther est resté avant tout un théologien; pourtant, après l'édit de Worms, il fut amené à prendre parti pour les princes contre l'Empereur). — Paul WITTICHEN. Une histoire inédite de l'Assemblée constituante par Frédéric de Gentz (renseignements

que Gentz nous donne sur ce travail). — C.-rendus : *Maurice de Wulf*. Geschichte der mittelalterlichen Philosophie (bonne traduction allemande). — *Hermann Heinrici*. Ueber Schenkungen an die Kirche (bien sommaire). — *Martin Luther*. Ausgewählte Werke; t. II (édition de Borchert et Kalkhoff, volume de luxe avec portraits, anciennes gravures, etc.). — *Wilhelm Gusmann*. Quellen und Forschungen zur Geschichte des Augsburgers Glaubensbekenntnisses; t. I (remarquable). — *Georg Buchwald*. Doktor Martin Luther (accepte trop facilement les légendes). — *Paul Kalkoff*. Die Entstehung des Wormser Edikts (excellent). — *Wilhelm Bode*. Karl August von Weimar Jugendjahre (avec de nombreuses illustrations). — *Hermann Freiherr von Eglofstein*. Karl August während des Krieges von 1813 (veut prouver que le duc était un bon Allemand). — *Ernst Molden*. Die Orientpolitik Metternichs 1829-1833 (s'est servi des archives de Vienne). — *Karl Bachem*. Josef Bachem und die Entwicklung der katholischen Presse in Deutschland; t. II (de 1848 à 1860). — *Emil Hammucher*. Hauptfragen der modernen Kultur (il n'est pas possible de traiter un tel sujet sans tenir compte de la guerre présente). — *F. Braesch*. La commune du 10 août 1792 (beaucoup trop long). — Articles nécrologiques sur Heinrich Brunner et Richard Schröder.

22. — *Elio*. Tome XIII, 1913. — (Pour les volumes précédents, voir la *Revue historique*, tome CXIV, p. 208.) — G. VEITH. Corfinium, étude d'histoire militaire (évalue la cohorte, au temps de César, de 350 à 400 hommes; carte à la fin du fascicule). — W. SCHUBART. Un livre de conversation latin-grec-copte (progrès du latin en Égypte du IV^e au VI^e siècle). — D. MÜLDER. L'écrit de Dikalos sur Démarate (insiste sur l'influence toute personnelle de Cléomène, qui fut roi de Sparte vers 500, dans la symmachie péloponésienne). — A. VON PREMERSTEIN. Recherches sur l'histoire de l'empereur Marc-Aurèle (résumé de la carrière militaire de Pescennius Niger). — W.-J. BECKERS. Curiosités cosmologiques des premiers érudits chrétiens. — C.-F. LEHMANN-HAUPT. Recherches historico-métrologiques. — K.-J. BELOCH. Encore une fois Psyttalie. — M. HOLLEAUX. Études d'histoire hellénistique, remarques sur les décrets des villes de Crète relatifs à l'ἀστικά de Téos. — H.-I. BELL. Papyrus de Syène au British Museum. — Th. LENSCHAU. Pour l'histoire de l'Ionie. — M.-O.-B. CASPARI. Sur quelques problèmes de l'histoire agraire de Rome (article en anglais; la commission agraire a fonctionné jusqu'en 112 av. J.-C. Chaque sénateur pouvait avoir 4,000 jugera de terre publique). — H. POMTOW. Les deux temples expiatoires de Delphes comme exemples de l'architecture de marbre ionienne ancienne et dorienne ancienne (le trésor des Clazoméniens à Delphes date de 568 à 540). — F.-E. ADCOCK et A.-D. KNOX, 'Ηρώδεο περὶ πολιτείας (en anglais; deux parties : la première tend à prouver la faible valeur historique du discours quant au fond; la deuxième le caractère moderne de la forme. La première assertion n'est pas admissible : le discours, même s'il a été refait au

II^e siècle ap. J.-C., contient d'excellents éléments historiques. Quant à la seconde partie, M. Knox lui-même a tenu à se rétracter sur certains points). — E. HOHL. Contributions à l'histoire du texte de l'*Histoire Auguste*. — L. HOLZAPFEL. Dates impériales romaines; II. — G. PLAUMANN. Le préteur S. C. ultimum, la quasi-dictature de la République romaine de l'époque récente (remarques sur le caractère attribué à certaines dictatures anciennes, par exemple à celle de Cornélius Cossus contre l'agitateur Maelius). — H. BOLKESTEIN. Sur l'origine des tribus ionniennes (la colonisation de l'Ionie commence tout à la fin de la période mycénienne. L'Attique, à l'époque mycénienne, n'était pas encore un État uni. Les quatre tribus ionniennes sont une très vieille institution naturelle). — O. SEECK et G. VEITH. La bataille du Frigidus. — C.-F. LEHMANN-HAUPt. Sur l'origine de la colonne ionique. = Communications et nouvelles. A signaler : une note de G. PLAUMANN sur les éponymes égyptiens de l'époque ptolémaïque ; effacement de l'élément macédonien, à partir du milieu du III^e siècle (expliqué) ; une lettre de H. DIELS sur Hérodote, IX, 85 (les *Iranes* seraient le résultat d'une erreur de copiste). = C.-rendu : *Neugebauer. Sternatfel* (par Ginzel). = Tome XIV (1914). G.-A. WAINWRIGHT. Alashia-Alasia et Asy (en anglais ; Alasia n'est pas Cypré, Asy non plus). — E. CAVAGNAC. La chronologie romaine de 215 à 168. — E. GROAG. Contributions à l'histoire du 2^e triumvirat (le serpent à lunettes a pu tuer Cléopâtre). — Stanley CASSON. La vie de Miltiade par Corn. Nepos (en anglais ; remarques sur l'arrivée des Platéens à Marathon. Hérodote a utilisé Dionysios de Milet). — R. REGLING. Darique et Créséide (polémique contre Weissbach ; maintient le rapport de 13 1/3 à 1 pour l'or et l'argent avant Darius. Table utile de pièces de Crésus). — H.-H. WEBER. Sur la distance des unités et des files dans la légion manipulaire (les deux premiers rangs lançaient le *pilum* sans se gêner). — H. GUMMERUS. L'industrie romaine, recherches d'histoire économique. — E. KORNEMANN. Histoire constitutionnelle de l'Italie archaïque (un seul magistrat chez les Étrusques ; trois en général chez les Italiens au début. Nous voyons paraître deux magistrats chez les Latins en 340, et peu après chez les Ombriens. La dualité à Rome serait une réaction du plébéianisme latin contre le patriciat étrusque. Réflexions intéressantes sur le développement de la constitution primitive). — O. VIEDEBANTT. Ératosthène, Hipparche et Posidonius : contribution à l'histoire du problème de la mensuration du globe dans l'antiquité (réaction contre la géographie mathématique après Hipparche. Remarques sur le *schoinos* de 5 kilomètres 05 et son rapport au stade de 157 mètres. Hérodote, dans sa description de la route perse, contamine deux sources). — H. POMTOW. Nouvelles trouvailles delphiques (remarques sur les Sotéries, qui avaient commencé en 276. Delphes et les Étoliens de 255 à 234. Table des archontes delphiens du III^e siècle. Sur la réserve avec laquelle il convient d'accueillir certaines conclusions de M. Pomtow, cf. Bourguet, dans la

Revue archéologique, 1918, p. 209 et suiv.). — Ad. REINACH. L'origine du Marsyas du Forum (la statue a été transportée à Rome en 188 av. J.-C. Remarques sur les tribus phrygiennes des *Askanioi* et des *Berekynites*). — Fr. WESTBERG. Sur la topographie dans Hérodote (le stade d'Hérodote est de 148 mètres 85). — C.-F. LEHMANN-HAUPT. Recherches métrologico-historiques (cet article appartient à la série des travaux dans lesquels l'auteur essaye de montrer : 1^o que les Babyloniens avaient un système métrologique unitaire, où les différentes espèces de mesures étaient solidaires, comme dans notre système métrique; 2^o que ce système est à l'origine de tous les systèmes méditerranéens. M. Lehmann-Haupt est trop au courant des discussions métrologiques pour ignorer à quelles graves objections se heurtent les deux assertions. A la première, on répond qu'elle suppose acquises, dès une haute antiquité, des notions aussi savantes que, par exemple, le calcul du volume d'un récipient cylindrique ou la densité de l'eau distillée à 4°, etc. La seconde soulève tout le problème des relations commerciales entre pays éloignés. M. Lehmann-Haupt répond ici : que l'habitude de calculer le temps par l'écoulement de l'eau avait familiarisé les Babyloniens avec la comparaison des hauteurs de colonnes, des volumes de récipients et des poids d'eau; que précisément la difficulté de trouver une relation entre les différentes espèces d'unités rend difficile de croire que d'autres que les Babyloniens aient résolu le problème indépendamment d'eux. L'article contient en tout cas des observations intéressantes sur le roi Salmanasar III et ses réformes métrologiques). — W. Scott FERGUSON. L'introduction du cycle des Secrétaires (en anglais; le tirage au sort introduit en 367-366; l'ordre normal en 356). — L. WENIGER. Le sacrifice mensuel à Olympie (carte à la fin du fascicule). — John L. MYRES et R. T. FROST. Le fondement historique de la guerre de Troie (en anglais; met l'invasion des Muski, soixante ans avant Tiglathphalasar I^{er}, en relation avec l'invasion des peuples de la Mer). — Tadeusz WAŁEK. Alliance étolaco-acarnanienne au III^e siècle (le partage de l'Acarnanie se place entre 258 et 250). — Communications et nouvelles. Nous relèverons : une note de M. LEHMANN-HAUPT sur Sémiramis : rapprochement avec la reine Azag-Bau révélée par une récente découverte du P. Scheil; une note de M. SIGWART sur les fastes consulaires du VI^e siècle : il lutte une fois de plus contre ce qu'il appelle la « pièce de résistance » de ceux qui croient à l'authenticité de ces fastes, le fait que nombre de noms antiques ne reparaissent plus ensuite; une note de M. LEHMANN-HAUPT sur la chute de Jéricho qu'il date vers 1500; une autre note du même sur le nom de Sarapis, qu'il rapproche de *šarapši*, surnom du dieu chaldéen Ea; une note de M. DESSAU sur Tusculum, où la dictature existe au IV^e siècle; une note de M. KORNEMANN sur les collèges de magistrats italiens; les nombres impairs, indigènes, auraient fait place aux nombres pairs sous l'influence grecque. — Tome XV (1915-1918). H. POMTOW. Nouvelles trouvailles delphiques (inscriptions sur

l'Athénien Clitophon, sur Tyr en 125, sur les batailles de Chéronée et d'Orchomène, dont la dernière tomberait au plus tôt en automne 86, sur Mendè, sur le Thébain Eryanthès, sur les Samiens en 500-494, sur Gortyne en 485-450, sur Glaucon, etc.). — E. HOHL. Sur l'histoire du texte de l'Histoire Auguste, post-scriptum critique. — L. HOLZAPFEL. Dates impériales romaines; suite (la bataille de Crémone est de fin octobre 69). — R. GROSSE. La hiérarchie dans l'armée romaine du IV^e au VI^e siècle. — K. LEHMANN. Le champ de bataille de Cannes (l'auteur est partisan de la théorie de la rive gauche et lutte contre le texte de Polybe : ses arguments sont moins ingénieux que la tentative d'explication faite par De Sanctis dans sa *Storia dei Romani*. Il suppose le 2 août flavien correspondant au 2 août julien). — Fr. BLUMENTHAL. Ludi saeculares (le *saeculum* introduit par Varro en 43). — LEHMANN-HAUPt. Sémiramis et Sammuramat (l'auteur se range à la théorie qui abaisse d'une année toutes les dates du canon des *limmu*. C'est la reine Sammuramat qui a ordonné les campagnes contre les Mèdes). — H. GUMMERUS. L'industrie romaine; recherches d'histoire économique (l'orfèvrerie s'est développée surtout en Italie, à partir de 150 av. J.-C., sous l'influence grecque. L'orfèvre Domitius Polynigos, affranchi de M. Domitius). — H. POMTOW. Nouvelles trouvailles delphiques : Hippocrate et les Asclépiades à Delphes (le médecin Philistion. Hippocrate est parent de Gorgias et dédie son offrande à Delphes après 400. Les Nérides dans la première guerre sacrée; leur généalogie. Un second Philistion en 263. Le médecin militaire Mélankomas). — H. DIECKMANN. L'association effective de Tibère à l'Empire (la première année de Tibère en Egypte est bien 14-15 après J.-C.). — Paul-M. MEYER. Serment royal de quatre soldats de marine, Nésiotes d'origine, en 159 av. J.-C. (équivalence de Dystros et de Thoth dans le calendrier entre Ptolémée Epiphanes et Ptolémée Physkon). — K.-J. BELOCH. Le calendrier romain de 218 à 168 (nous consacrerons à cet article un compte-rendu séparé). — Communications et nouvelles. On relève : une note de M. BAUER sur les traités d'Athènes avec Léontini; une note de M. Fr. PFISTER sur la chronographie grecque ancienne : Hécataë plaçait la colonisation de l'Ionie 560 ans avant lui, en 1090; une note de M. LEHMANN-HAUPt sur Aménophis IV et les causes de sa mauvaise réputation; une note du même sur la métrologie et les nombreux spécimens de la mine de 490 grammes). — La table du t. XV se trouve dans les fasc. 1-2 de 1919. — Tome XV (1919, fasc. 1-2). L. WENIGER. Le sacrifice mensuel à Olympie (les six-autels doubles, symboles de la réunion des Éléens et des Pisates, sont de 580. Les guerres des Éléens contre les Pisates; leur suprématie assurée dès 576). — E. STEIN. Contribution à l'histoire de Ravenne aux époques romaine récente et byzantine. — Id. La Novelle *περὶ ἐπιθεῶντος* de Tibère Constantin et l'*Edictus domini Chilperici regis*. — A.-G. ROOS. Sur quelques fragments de Dion Cassius (le fragment 57, 77 est relatif à l'an 200 av. J.-C.). — O. VIEDEBANTT.

Posidonius, Marin et Ptolémée : autre contribution à l'histoire du problème de la mensuration du globe dans l'antiquité (le stade d'Hérodote est de 157 mètres 5). — H. POMTOW. Nouvelles trouvailles delphiques (sur le séjour d'Acilius Glabron à Delphes dans l'hiver 191-190; sur la prédominance des Macédoniens dans l'amphictyonie de 178 à 168; sur les trois séditions de Delphes. Mais cf. ci-dessus). — LEHMANN-HAUPT. La chronologie de Bérose et les nouvelles trouvailles cunéiformes (les nouvelles inscriptions sont importantes en ce qu'elles fixent la 8^e dynastie, qui était la plus difficile à caser dans la série babylonienne. L'auteur renonce enfin à abaisser de cent ans la date de Tiglath-phasar I^r). — Communications et nouvelles. On relève : une note de M. LEHMANN-HAUPT sur le décret de 445 relatif à Chalcis : essaie d'expliquer le $\chi\alpha\theta\alpha\pi\epsilon\rho$ οι δὲ τοι Χαλκίδες; une note du même sur l'ancienne chronologie égyptienne : se rallie aux conclusions de M. Borchardt dans les *Annales... de l'ancien Empire*; une note de M. ROSTOWZEW sur les villes grecques de Crimée au III^e siècle et leur situation précaire.

CANADA.

25. — Review of Historical Publications relating to Canada. T. XXII (publications de 1917 et 1918). — Sir Joseph Flavelle. Canada and its Relations to the British Empire; J. Williamson. Canadian Autonomy; Sir Robert Borden. The War and the Future; *Id.* Canada at War; Imperial War Conference, 1917 (brochures, ouvrages, discours sur la situation nouvelle du Canada vis-à-vis de l'Empire britannique. A noter les questions relatives à l'immigration des Indiens traitées dans la conférence impériale de 1917 : si le Canada refusait d'accueillir les travailleurs indiens, l'Inde aurait le droit d'exclure les travailleurs canadiens, non par préjugé de race, mais à raison des conditions économiques différentes). — Lieutenant-colonel Desjardins. L'Angleterre, le Canada et la Grande Guerre; Ferdinand Roy. L'appel aux armes et réponse canadienne-française (excellents pour juger de la mentalité franco-canadienne pendant la Grande Guerre. Le colonel Desjardins réfute surtout les excentricités nationalistes de M. Bourassa). — Copies of Proclamations, Orders in Council, and Documents relating to the European War, 1915-1917 (très important pour l'histoire du grand conflit). — Lord Beaverbrook. Canada in Flanders, t. II; major Charles Roberts. Canada in Flanders, t. III (récit officiel de la Grande Guerre, d'après les documents et journaux privés déjà recueillis aux archives du Canada; le t. III est accompagné, d'ailleurs, d'une préface de Lord Beaverbrook. Beaucoup de traits curieux et pittoresques). — Major A. Bishop. Winged Warfare; lieutenant Harvey Douglas. Captured; A Canadian Subaltern; Billy's Letters to his Mother; F. Curry. From the St. Lawrence to the Yser; lieutenant Monroe. Mopping up; Herbert Rae. Maple leaves in Flanders Fields; capitaine Manion. A Surgeon in Arms;

colonel *Nasmith*. On the Fringe of the Great Fight; *Mckelvey Bell*. The First Canadians in France; capitaine *Ralph Bell*. Canada in War Paint; *J. Sime*. Canada Chaps; With the First Canadian Contingent, published on behalf of the Canadian field comforts Commission (abondante littérature de guerre, encouragée par les éditeurs américains, dont la clientèle réclamait en hâte des impressions vécues « de toute sorte, de toute qualité, en toute quantité »). — Canada in the Great World War (premier volume d'une histoire qui en comptera six. Exposé, par manière d'introduction, l'histoire militaire du Canada depuis la fondation de Québec, en 1608, jusqu'en août 1914. Les divers chapitres sont traités par des écrivains connus. Peu de vues nouvelles et quelques erreurs notables). — *Francis Audet*. Canadian Historical Dates and Events, 1492-1815 (répertoire très utile et maniable; quelques erreurs inévitables, une révision sera nécessaire pour la prochaine édition). — *Edward Porritt*. Evolution of the Dominion of Canada (fait partie d'une série éditée par l'Université de Californie pour offrir aux étudiants des données exactes sur le développement et le fonctionnement des constitutions d'Amérique ou d'Europe. L'auteur s'en est trop tenu aux ouvrages de seconde main). — Professeurs *Lavell* et *Payne*. Imperial England (histoire de l'empire anglais à l'usage des Américains). — *Steensby*. The Norsemen Route from Greenland to Vineland; *Babcock*. Markland, otherwise Newfoundland (articles de revues sur un thème qui semble insoluble, d'abord, à raison de l'insuffisance des anciens récits, puis, parce que rien ne prouve que le climat et la flore n'aient pas varié depuis neuf cents ans). — *Philip Alexander*. The Discovery of America, 1492-1584 (série des « Cambridge Travel Books », qui a pour objet de montrer les découvertes géographiques à l'aide de voyages choisis. L'auteur a pris dans la collection Hakluyt ceux qu'il réimprime et annote dans son volume). — Sir *Charles Lucas*. The Beginnings of Overseas Enterprise (insiste sur le fait que les Anglais ont surtout étendu leur empire au moyen de compagnies à charte). — *Bennett Munro*. Crusaders of New France : A Chronicle of the Fleur-de-lis in the Wilderness (excellent tableau de la vie privée des Canadiens sous l'ancien régime français; première partie, qui s'arrête à la fin du XVII^e siècle). — Dr *Louise Phelps Kellogg*. Early Narratives of the Northwest, 1634-1699 (excellente réédition et annotation). — Abbé *Ivanhoe Caron*. Journal de l'expédition du chevalier de Troyes à la baie d'Hudson, en 1686 (inédit, publié par un missionnaire qui connaît parfaitement le pays; renferme des détails instructifs sur les postes anglais). — *Pierre-Georges Roy*. Le sieur de Vincennes identifié (éclaircit un point d'histoire relatif aux établissements occidentaux de la Nouvelle-France. Le personnage s'appelait de son vrai nom François Bissot). — *Gerald Malchelosse*. Études éparses et inédites de Benjamin Sulte; t. I (réimpression d'études souvent enfouies dans de vieux journaux et dont l'auteur est probablement l'érudit le mieux au cou-

rant de l'histoire canadienne). — *Frank Severance. An old Frontier of France : the Niagara Region and adjacent lakes under French Control* (deux volumes, remplis de faits et de renseignements souvent inédits, mais mal digérés). — *Edwin Wood. Historic Mackinac* (œuvre d'un amateur, le vice-président du parc de l'île Mackinac, qui réunit en deux gros volumes le résultat de ses lectures, recherches, observations sur le pays, auquel il a réussi à donner une valeur historique). — *George Wrong. The Conquest of New France : A Chronicle of the Colonial Wars* (dixième volume des « *Chronicles of America* » ; résume les guerres coloniales de l'Angleterre et de la France en Amérique, sans oublier leur rivalité en Asie, de 1689 à 1763). — *Arthur G. Doughty. Historical Journal of the Campaigns in North America, for the years 1757-1760*; by capitaine John Knox (t. II et III de cette excellente réédition pour la Société Champlain). — *Almon Parkins. Historical geography of Detroit* (étudie notamment l'influence des circonstances extérieures, topographie, climat, terroir, sur le développement historique du pays). — Miss *Louise Kellogg. Frontier Retreat on the Upper Ohio, 1779-1781* (intéressant surtout pour l'histoire des loyalistes, mais néglige trop d'utiliser les archives canadiennes). — *A. Hammond. Confederation and its Leaders*; abbe *Lionel Groulx. La Confédération canadienne, ses origines* (à l'occasion du cinquantenaire de la Constitution canadienne, de nombreux ouvrages et brochures ont été publiés, surtout d'un caractère biographique, pour les personnages qui prirent part à l'union du Dominion, soit favorables, soit hostiles; cf. *Rev. histor.*, t. CXXVII, p. 147). — *Colonel Hamilton Merritt. Canada and National Service* (comparaison des régimes militaires suisse et canadien. Inachevé). — *William Moore. A Clash! A study in Nationalities* (plaidoyer enthousiaste et peut-être un peu trop partial en faveur des Franco-Canadiens). — *J. O. Miller. The New Era in Canada, Essays dealing with the Upbuilding of the Canadian Commonwealth* (recueil formé, sous la direction du principal Miller, de travaux signés par les meilleurs écrivains du pays. Toutefois, il ne s'y trouve aucun Canadien français ni un travailiste, et un seul auteur représente l'ouest). — *Édouard Richard. Acadie* (t. II de la réédition par M. d'Arles; médiocre et très partial). — *Nova Scotia Historical Society*; t. XIX. — *Frank Patterson. A History of Tatamagouche. Nova Scotia* (excellent modèle d'histoire locale. On rencontre à Tatamagouche les descendants de huguenots venus directement du pays de Montbéliard, après la révocation de l'Édit de Nantes, et les fils d'Écossais arrivés au début de l'insurrection des colonies anglaises). — *Abbé Couillard-Després. Histoire de la famille et de la seigneurie de Saint-Ours* (deuxième volume. La famille de ce nom a été l'une des plus importantes du Canada français, et la paroisse en question a été le centre de l'insurrection de 1837-1838. L'auteur abonde un peu trop dans le sens de ses opinions sociales et religieuses). — *Casimir Hébert. Histoire de Saint-Gabriel*

de Brandon (traits de mœurs et souvenirs intéressants qu'il faut se hâter de recueillir parce qu'ils s'effacent de jour en jour). — *Régis Roy*. La famille d'Ailleboust; *Aegidius Fauteux*. La famille d'Ailleboust; *Gérard Malchelosse*. Généalogie de la famille Malchelosse; abbé *Eugène Duguay*. Généalogie de la famille de Pierre Duguay (histoires de familles canadiennes, qui rectifient de nombreuses erreurs commises par Mgr Tanguay, La Chesnaye-des-Bois, etc. Le travail de M. Fauteux, bibliothécaire de Saint-Sulpice, quoique inachevé, est excellent). — *Massicotte et Régis Roy*. Armorial du Canada français; 2^e série (dressé avec une grande érudition). — *Lennox and Addington Historical Society*; t. IX (analyse des *Canniff Papers*, offerts à la Société en 1908, et remplis de détails curieux sur les pionniers de l'Ontario. Des traits amusants font désirer une publication complète de certains documents). — Rapports sur les archives de l'Ontario (11^e, 12^e et 13^e rapports. Le 13^e rapport contient une très instructive annotation et critique, par le juge Riddell, de la partie canadienne des voyages de La Rochefoucauld. Mais pourquoi ces érudits écrivent-ils le nom si connu de La Rochefoucauld par un *t* et non par un *d?*). — Rev. *MacBeth*. *The Romance of Western Canada* (participe en grande partie de souvenirs personnels, le peuplement des provinces à l'ouest des grands lacs s'étant opéré surtout au cours de deux générations, celle de l'auteur et celle de son père. Beaucoup d'intérêt, mais avec nombreuses erreurs). — Rev. *James Woods-worth*. *Thirty Years in the Canadian North-West* (autres souvenirs d'un missionnaire méthodiste, depuis 1883. S'attache naturellement aux progrès de sa confession religieuse, mais, avec des notes d'une valeur plus générale, rappelle comment, du seul district de Swift Current, on emporta trois cents chariots d'ossements de buffles avant 1892). — *Morse Stephens et Herbert Bolton*. *The Pacific Ocean in History* (recueil d'études et d'adresses présentées au Congrès de San-Francisco en juillet 1915). — *Joseph Shafer*. *A History of the Pacific North-West* (très bonne réédition, refondue, mise au courant, d'un ouvrage remarquable, publié en 1905, aussi exact que romanesque). — *Harold Munro*. *Tales of an Old Sea Port* (souvenirs du temps où Bristol, dans le Rhode-Island, était un port maritime fort occupé du commerce des fourrures jusqu'en Alaska et de la concurrence des navires anglais; aussi gardait-on jalousement le secret sur tout ce qui tenait à cette navigation). — Prof. *Golder*. *Guide to materials for American History in Russian Archives* (publié par l'Institut Carnegie, qui s'attache à recueillir, dans les archives étrangères, tous les documents qui concernent l'histoire des États-Unis). — James *Bashford*. *The Oregon Missions* (détails utiles; mais insuffisamment historique et cherche trop à amplifier le rôle des missionnaires méthodistes dans la fameuse question des frontières de l'Oregon). — *Tees Curran*. *In Canada's Wonderful Northland* (voyage de la mission minière envoyée, sous la direction de l'auteur, pour reconnaître et incorporer au gou-

vernement de Québec, en 1912, le territoire d'Ungava, à l'est de la baie d'Hudson. On apprendra, avec un amer regret, que, dans certaines factoreries de la baie d'Hudson, tous les documents ont été détruits, entre 1907 et 1912). — *Donald Macmillan*. Four years in the White North (expédition tentée en 1913 par l'un des meilleurs élèves du commandant Peary, sous les auspices du Muséum américain d'histoire naturelle, pour découvrir une terre que Peary avait cru apercevoir au nord-ouest de la terre Axel Heiberg; il y a lieu de croire que le grand navigateur arctique a été victime d'une illusion). — *Robert Flaherty*. The Belcher Islands of Hudson Bay (simple article de la *Geographical Review*, mais bien imprévu. L'auteur a retrouvé, puis exploré, la fameuse île perdue à l'intérieur de la baie d'Hudson, et dont l'amirauté, en désespoir de cause, se bornait à indiquer le vague emplacement par un archipel d'îles en pointillé. L'île réelle n'a pas moins de 91 milles de longueur sur 57 milles de largeur et se trouve à moins de 100 milles du poste de la Compagnie, sur la Great Whale River). — *Inspecteur La Nauze*. A Police Patrol of the North-West Territories of Canada (article du *Geographical Journal*, qui montre à l'œuvre la police canadienne. Prévenue de la disparition de deux missionnaires catholiques près du grand lac de l'Ours, la patrouille partit en mai 1915 et revint en août 1917, ramenant les assassins, deux Esquimaux, qui furent jugés immédiatement). — *Enos Mills*. Your National Parks (publication américaine sur les parcs nationaux déjà nombreux aux États-Unis et au Canada, sans oublier les réserves pour les bisons et autres animaux). — *Georges Pelletier*. Le partage de l'immigration canadienne depuis 1900 (mémoire publié dans les *Transactions* de la Société royale : depuis 1897, il est arrivé 3,375,850 immigrants, dont moins de 55 %, entre 1901 et 1911, sont demeurés dans le pays; et ces nouveaux venus deviennent sédentaires à proportion qu'ils s'enfoncent dans l'ouest : provinces maritimes, 11 %; Québec, 27 %; Ontario, 52 %; Manitoba, 40 %; Saskatchewan et Alberta, 76 %; Colombie britannique, 81 %). — *Clark Wissler*. The American Indian (résumé par un savant expérimenté, mais travail un peu décousu et trop encyclopédique). — *Lefroy*. A Short Treatise on Canadian Constitutional Law (remarquable ouvrage qui montre combien le droit constitutionnel anglais demeure le fondement du régime politique canadien). — *Walter S. Scott*. The Canadian Constitution (s'adresse aux étudiants; plus d'une rectification à y introduire au point de vue historique). — *Kennedy*. Documents of the Canadian Constitution, 1759-1915 (compilation fort utile). — *W. Renwick Riddell*. The Constitution of Canada in its History and Practical Working (conférences à l'Université de Yale; le point de vue américain : l'auteur, qui est magistrat, témoigne d'une profonde aversion pour les seconde chambres et pour les jurys). — *Robert Bacon et J. Brown Scott*. North Atlantic Coast Fisheries at the Hague (beau volume, où se trouve exposée la thèse de M. Elihu Root pour défendre les droits

des États-Unis, devant le tribunal de La Haye, contre la Grande-Bretagne, le Canada et Terre-Neuve. Sa logique d'avocat est généralement inattaquable). — *C. B. Sissons*. Bilingual Schools in Canada; *Anderson*. The Education of the New Canadian (deux ouvrages complémentaires sur la fameuse question des langues. Le professeur Sissons est plutôt historien; le Dr Anderson s'occupe surtout de l'ouest. L'un et l'autre mêlent des souvenirs personnels à leur thèse, savoir que, tout en faisant la part du français, il faut éviter que le Canada devienne une Babel polyglotte). — Le Père Lacombe. Un apôtre du nord-ouest canadien (par une sœur de la Providence. « Nous n'avions encore jamais lu de vie de missionnaire avec autant de plaisir et d'agrément. » Le P. Lacombe a été mêlé à la plupart des grands événements et a connu la plupart des grands personnages canadiens de son temps, sans parler de bien des gens marquants en Europe). — *Ross Robertson*. What Art has done for Canadian History (guide de la collection des tableaux historiques donnés par l'auteur à la bibliothèque publique de Toronto; près de 4,000 tableaux. Très utile pour l'histoire du pays). — *P.-G. Roy*. Inventaire d'une collection de pièces judiciaires, notariales, conservées aux archives judiciaires de Québec (les deux premiers volumes d'une série qui en doit compter vingt-quatre, sous la direction de l'archiviste provincial). — *Z. Massicotte*. Arrêts, édits, ordonnances, mandements et règlements conservés dans les archives du Palais de justice de Montréal (début d'un travail dont les éléments sont d'une richesse et d'un intérêt surprenants).

ÉTATS-UNIS.

26. — *The american historical Review*. 1920, janvier. — *William R. THAYER*. Des causes d'erreur dans la manière d'écrire l'histoire. — *Eugène H. BYRNE*. Le commerce des Génois avec la Syrie au XIII^e siècle. — *Marcus W. JERNEGAN*. L'esclavage et les débuts de l'industrialisme dans les colonies américaines (on ne parle guère ici que de la Caroline méridionale et de la Virginie). — Documents : *Henry Adams* et *Garibaldi* en 1860 (publie deux longues et intéressantes lettres de Garibaldi écrites l'une de Palerme le 9 juin 1860, l'autre de Naples le 15 juin). — C.-rendus : *Louise F. Brown*. The freedom of the seas (recherche comment on a historiquement essayé de définir la liberté des mers depuis Grotius). — *J. Mackinder*. Democratic ideals and reality; a study in the politics of reconstruction (cherche à démontrer que la puissance qui pourra imposer son contrôle à l'empire russe sera la maîtresse du monde). — *R. Parisot*. Histoire de Lorraine; t. I (remarquable). — *I. S. Leadam* et *J. F. Baldwin*. Select cases before the king's Council, 1243-1482 (avec une importante introduction où il est traité de la juridiction du Conseil, de sa procédure et de ses rapports avec les autres cours). — *E. H. Davenport*. Parliament and the taxpayer (étudie surtout le contrôle des dépenses par le Parlement

avant et après la Révolution). — *C. A. Chekresi*. Albania past and present (plaidoyer en faveur de l'Albanie indépendante). — *Fried. Meinecke*. Preussen und Deutschland im 19 und 20 Jahrhundert (recueil de vingt-six articles où l'auteur s'efforce d'atteindre à l'impartialité de Ranke en se détournant des voies tracées par Treitschke). — *W. H. Dawson*. The german empire, 1867-1914, and the Unity movement (remarquable). — *Ad. W. Ward*. Germany, 1815-1890; t. III (intéressant surtout pour ce qui regarde la vie sociale et politique de 1850 à 1900). — *J. Ellis Barker*. Modern Germany; its rise, growth, downfall and future; 6^e édit. (l'auteur connaît bien l'Allemagne, qu'il a vivement combattue pendant la guerre; il est difficile de le suivre quand il prétend que l'Allemagne n'est en réalité qu'une Prusse agrandie). — *D. J. Hill*. Impressions of the Kaiser (bonne étude sur la politique extérieure de Guillaume II et sur la responsabilité qui lui revient dans le développement de l'esprit militaire et guerrier). — *H. Ch. Woods*. The cradle of the war; the near-East and Pan-Germanism (très instructif). — *S. Zurlinden*. Der Weltkrieg; Bd. II (bonne étude sur les causes historiques de la guerre mondiale). — *Admiral Jellicoe*. The Grand fleet, 1914-1916 (l'amiral laisse entendre que, si la flotte anglaise était supérieure à l'allemande au point de vue du personnel, la flotte allemande l'emportait au point de vue matériel). — *M. Schwartz*. Der Weltkrieg in seiner Einwirkung auf das deutsche Volk (livre écrit en 1918 alors que l'Allemagne se croyait et se disait invincible et sûre de la victoire). — *Edwyn Bevan*. German social democracy during the war (très intéressant). — *Claude Anet*. La révolution russe (intelligent et instructif). — *C. F. Lavell*. Reconstruction and national life (excellente étude sur la vie nationale en France, en Allemagne, en Russie et en Grande-Bretagne). — *H. P. Steensby*. The Norsemen's route from Greenland to Wineland; *Andrew Fossum*. The norse discovery of America (ces deux auteurs, travaillant séparément, sont arrivés en même temps au même résultat : le Wineland doit être cherché sur le Saint-Laurent. La preuve n'a pas été faite). — *E. Huntington*. The red man's continent; a chronicle of aboriginal America (accorde une importance excessive à l'influence du climat sur la civilisation d'un peuple). — *Chronicles of America series*; t. II-X (bons spécimens d'une grande œuvre collective). — *Clarence H. Haring*. Trade and navigation between Spain and the Indies in the time of the Hapsburgs (bonne mise en œuvre des documents imprimés). — *G. Ch. Davidson*. The North-West Company (beaucoup de détails nouveaux et utiles). — *Chronicles of America series*; t. XXV-XXX. — *Bernard Moses*. Spain's declining power in South America, 1730-1806 (bon). — Avril. Laurence B. PACKARD. L'alliance franco-russe (depuis 1885, le tsar, comprenant qu'il a été joué par Bismarck après l' entrevue des trois empereurs et soucieux de raffermir sa situation dans les Balkans, se rapproche de la France qui, elle aussi, avait besoin de maintenir la

paix, menacée par l'Allemagne. Le traité de 1891 mit fin à l'isolement où Bismarck avait réussi jusqu'alors à tenir à la fois la Russie et la France; la France y trouva une garantie pour sa sécurité et la Russie l'assurance qu'elle aurait les mains libres dans la question d'Orient). — Frank A. GOLDER. L'acquisition de l'Alaska (à la veille de la guerre de Crimée, la Russie, craignant de voir ses possessions dans l'Amérique du Nord tomber aux mains des Anglais, imagina de proposer aux États-Unis une vente fictive de cette colonie; l'idée fut reprise en 1857 par le grand-duc Constantin, frère du tsar, et négociée avec succès par Stoeckl, ministre de Russie à Washington; elle fut finalement conclue en 1868. La Russie avait intérêt à se débarrasser d'un territoire qui lui était une charge stérile; si les États-Unis consentirent à le lui acheter, c'est que le secrétaire d'État, Seward, espérait en retirer le bénéfice personnel d'une utile popularité). — Thomas M. MARSHALL. Les lois minières du Colorado (en 1861). — J. F. J. Les sociétés savantes des États-Unis et l'Union internationale des Académies. — L'arrestation des professeurs Fredericq et Pirenne (on rapporte ici le stratagème par lequel les Hollandais furent informés de cette arrestation; ce qui permit à 179 intellectuels hollandais d'intervenir aussitôt auprès de l'Académie des sciences de Prusse, puis à 100 professeurs américains de manifester officiellement leur indignation. Naturellement ces protestations n'eurent aucun effet auprès du gouvernement allemand; mais l'opinion publique était désormais saisie de l'affaire, et la situation morale de l'Allemagne fortement ébranlée auprès des neutres). — Irène A. WRIGHT. Documents concernant la politique de l'Espagne à l'égard de la Virginie en 1606-1612 (conseil de guerre aux Indes, 5 mars 1611; dépositions de John Clark et autres à La Havane, 1611; interrogatoire de John Clark à Madrid, 18 février 1613). — C.-rendus : *Henry Adams. The degradation of the democratic dogma* (tentative pour donner une définition intelligible de la philosophie de l'histoire). — H. Lietzmann. Petrus und Paulus in Rom; liturgische und archäologische Studien (croit pouvoir démontrer que les deux églises de Saint-Pierre et de Saint-Paul à Rome ont été édifiées sur les tombes des deux apôtres). — George O'Brien. The economic history of Ireland in the seventeenth century (bon). — Albert de Mayer. Les premières controverses jansénistes en France, 1640-1649 (excellent). — W. C. Braithwaite. The second period of Quakerism (très remarquable). — Ch. Sproxton. Palmerston and the hungarian revolution (instructif et intéressant). — Fr. Pribram. Die politischen Geheimverträge (Esterreich-Ungarns, 1879-1914 (recueil capital pour l'histoire diplomatique de l'Autriche-Hongrie et des origines de la guerre. Il a été traduit en anglais par MM. Myers et J. G. d'Arcy-Paul, sous la direction de A. C. Coolidge, professeur à l'Université Harvard). — Karl Helfferich. Der Weltkrieg (trois volumes qui sont une apologie de la politique allemande avant et pendant la guerre; l'auteur « manque de cette probité intellectuelle qui doit toujours être

la première vertu de l'historien »). — *Alfred von Tirpitz*. Erinnerungen (ces mémoires sont un étonnant mélange d'arrogance et de puérilité). — *Erich von Falkenhayn*. Die oberste Heeresleitung 1914-1916 in ihren wichtigsten Entschliessungen (remarquable). — *O. Czernin*. Im Weltkriege (malgré ses nombreuses réticences, l'ancien ministre nous apprend beaucoup de choses intéressantes). — *Karl Graf von Hertling*. Ein Jahr in der Reichskanzlei (apologie de l'ex-chancelier par son fils, qui fut en situation d'être fort bien renseigné sur beaucoup d'hommes et d'événements). — *Ch. H. Cunningham*. The Audiencia in the Spanish colonies, as illustrated by the Audiencia of Manila, 1583-1800 (trop de dissertations et de répétitions, mais instructif). — *Isaac Sparless*. Political leaders of provincial Pennsylvania (étude originale sur la mise en pratique des idées chères aux Quakers). — *L. C. Hatch*. Maine; a history (bon). — *A. J. Beveridge*. The life of John Marshall. T. III et IV : 1800-1835 (bonne étude sur le grand chef-juge). — *R. C. Mac Grane*. The correspondence of Nicholas Biddle 1807-1844 (très intéressant). — *W. L. Fleming*. A Chronicle of the reunion of States; *H. J. Ford*. The Cleveland era; *S. P. Orth*. The boss and the machines (ces trois ouvrages constituent les tomes XXXII, XLIV et XLIII des « Chronicles of America series »; ce sont d'excellents résumés). — *E. D. Ross*. The liberal republican movement (bon). — *J. F. Rhodes*. History of the United States, 1877-1896 (le plan est un peu décousu, mais il nous donne le témoignage d'un contemporain de vaste information et de jugement sain). — *G. Lechartier*. Intrigues et diplomatisches à Washington, 1914-1917 (met en fort bonne lumière les intrigues ourdies par les Allemands aux États-Unis jusqu'au mois d'avril 1917). — *J. L. Morison*. British supremacy and Canadian self-government, 1839-1854 (excellent). — *Frank Cundall* et *Joseph L. Pietersz*. Jamaica under the Spaniards (étude très précise sur l'histoire de la Jamaïque de 1493 à 1660). — *Gervasio de Artiñano y de Galdácanó*. Historia del comercio con las Indias durante el dominio de los Austrias (bonne étude sur la politique coloniale et la marine marchande des Espagnols aux XVI^e et XVII^e siècles; la partie consacrée aux corsaires anglais du XVI^e siècle manque d'équité). — *Waldemar Westergaard*. The danish West Indies under Company rule, 1671-1754, with a supplementary chapter 1755-1917 (ouvrage très erudit, plein de faits et bien écrit). — *Axel Olrik*. The heroic legends of Denmark; trad. du danois (important travail de critique historique). — *G. Fr. Zook*. The company of royal adventurers trading into Africa (bonne étude sur cette compagnie éphémère qui dura seulement de 1660 à 1672). — Juillet. *Ch. H. HASKINS*. L'élément grec dans la Renaissance du XII^e siècle (étudié surtout dans les traductions laissées par les écrivains de la Grande-Grèce). — *Sidney B. FAY*. Lumières nouvelles sur les origines de la Grande Guerre. I. Berlin et Vienne jusqu'au 29 juillet 1914 (d'après les documents publiés par Kautzky),

par Pribram et par Gooss. Conclusion : le 5 juillet, l'empereur laisse l'Autriche libre de régler comme elle l'entendra le compte de la Serbie; il estime que l'affaire doit rester localisée, qu'elle intéresse uniquement l'Autriche; mais en même temps il promet à celle-ci son entier concours. Berchtold n'hésite plus dès lors à pousser les choses à l'extrême et, quand Bethmann voit le danger que court la paix européenne, il est trop tard pour empêcher la guerre d'éclater). — Antoine GUILLAND. Publications historiques parues en Allemagne de 1914 à 1920. — Justin A. SMITH. La République de Rio Grande (1845-1848; l'idée de fonder cette république était intéressante, mais impraticable). — Clarence W. ALVORD. Une lettre insoupçonnée du P. Jacques Marquette (du 4 août 1675; elle est en latin; le nom de l'auteur a été déformé par le copiste, qui l'écrivit « *Jacobus Macput* »). — Liste des Américains qui allèrent étudier le droit à Middle Temple, Londres (leur influence sur les origines de la nation américaine). — Documents : Une lettre de William Wirt, 1819; une de Daniel Webster, 1833. — C.-rendus : D. P. Heatley. Diplomacy and the study of international relations. — Georges F. Moore. History of religions. Vol. II : Judaism, Christianity, Mohammedanism (exposés remarquables; mais chacune de ces grandes religions est étudiée en elle-même, l'auteur ne faisant pas de place à une histoire comparée des religions). — Chr. L. Lange. Histoire de l'internationalisme. I. Jusqu'à la paix de Westphalie, 1648 (remarquable). — Stephen P. Duggan. The league of nations; the principle and the practice (bon). — Victor Martin. Le Gallicanisme et la Réforme catholique; essai historique sur l'introduction en France des décrets du concile de Trente, 1563-1615 (l'acceptation de ces décrets eut au moins cette importance de réaliser la séparation des deux pouvoirs, politique et religieux). — Brougham Villiers et W. H. Chesson. Anglo-american relations, 1861-1865 (un des intérêts de ce livre consiste dans l'effort déployé par les auteurs pour cimenter l'union entre les deux peuples). — Georg von Below. Die deutsche Geschichtsschreibung von den Befreiungskriegen bis zu unseren Tagen (brochure remarquable, écrite en pleine guerre dans l'allégresse des premières victoires). — O. Hammann. Der neue Kurs : Erinnerungen. — Id. Zur Vorgeschichte des Weltkrieges : Erinnerungen aus den Jahren 1897-1906 (intéressants souvenirs d'un homme qui fut en situation de voir de près bien des choses, car Hammann fut chef du Bureau de la Presse des Affaires étrangères sous Caprivi, Hohenlohe et Bülow. Le portrait du fameux Holstein y est peint d'une façon fort instructive). — W. H. Holmes. Handbook of aboriginal american antiquities. I. Introductory : the lithic industries (bon). — Dixon R. Fox. The decline of aristocracy in the politics of New York (bon). — Early Lee Fox. The american colonization Society, 1817-1840 (beaucoup de faits intéressants, mais mal arrangés). — Correspondence of R. M. T. Hunter, 1826-1876; publ. par Ch. Henry Ambler. — Justin M. Smith. The war with Mexico (remarquable). — Arthur C. Parker.

The life af general Ely S. Parker, last grand Sachem of the Iroquois and général Grant's military secretary (curieux). — *Colin Graham Botha*. The french refugees at the Cape (beaucoup de détails biographiques sur les huguenots réfugiés au Cap après la révocation). — *Daniel L. O'Leary*. La emancipacion del Perú según la correspondencia del general Héres con el Liberador, 1821-1830 (réimpression d'un recueil déjà imprimé en 1880).

GRANDE-BRETAGNE.

28. — **The quarterly Review.** 1920, janvier. — Henry COCKBURN. La Chine et les Puissances (d'après H. B. Morse, *The international relations of the Chinese empire*, et A. Gérard, *Ma mission en Chine, 1894-1867*). — Basil WILLIAMS. L'éducation de l'armée nouvelle. — William MILLER. Une femme de lettres byzantine, Anne Comnène (sa biographie; son œuvre, si personnelle, si vivante; « la plus curieuse figure » peut-être parmi les femmes qui ont vécu à la cour de Byzance). — Les dépêches de Sir Douglas Haig (ces dépêches ont été publiées par le lieutenant-colonel J. H. Boraston, avec une préface par le maréchal Foch). — J. R. Moreton MACDONALD DE LARGIE. L'avenir économique des Hautes terres d'Écosse (détails rétrospectifs sur le XVIII^e et le XIX^e siècle). — Comte DE SOISSONS. Les Juifs considérés comme un levain révolutionnaire (parle de Herzen et de Heine, de Marx et de Lassalle). — Archibald HURD. Lord Fisher et son œuvre (d'après ses « Memoirs » et ses « Records »). — Christopher N. JOHNSTON, ou Lord SANDS. L'union des églises d'Écosse (explique les raisons qui poussent à établir une union entre l'Église établie d'Écosse et l'Église libre unie; à réagir par conséquent contre les schismes qui n'ont cessé de se produire en Écosse depuis la « Disruption » de 1843). — W. E. D. ALLEN. Les Arméniens; leur passé et leur avenir. — Notes sur une récente visite en Allemagne. — Avril. Commandant WEIL. Metternich et l'« Entente cordiale ». — M. ROSTOVTEFF. Ce que la Russie a fait pour la science (remarquable exposé du travail scientifique produit par la Russie depuis Pierre le Grand). — Lacy COLLISON-MORLEY. Quelques aspects de l'Italie au XVIII^e siècle (surtout à Venise). — G. F. ABBOTT. La Compagnie du Levant et ses rivaux (rivalité commerciale de l'Angleterre et de la France dans l'empire ottoman). — Fleetwood CHIDESELL. L'empire britannique, l'émigration et le conflit des races (péril que fait courir à l'unité de l'empire britannique l'émancipation des anciennes colonies anglaises; comment leur faire comprendre la nécessité de l'union?). — J. W. FORTESCUE. Henry Fox, premier Lord Holland (d'après sa biographie par le comte d'Ilchester). — J. Ellis BARKER. L'Allemagne, la Turquie et les massacres arméniens (d'après les dépêches du Dr Joh. Lepsius). — Les Juifs considérés comme un levain révolutionnaire; réplique. — La question du Vorarlberg.

CHRONIQUE.

France. — On nous annonce la mort, à l'âge de soixante-cinq ans, de M. Gaston GAVET, professeur d'histoire du droit à l'Université de Nancy. Il avait publié en 1899, chez Larose, le t. I d'un *Manuel de bibliographie historique* à l'usage des étudiants en droit, mais qui peut rendre aussi grand service aux étudiants en histoire.

— *L'Histoire de France*, publiée sous la direction d'Ernest LAVISSE et qui s'arrêtait, comme chacun sait, en 1789, aura une suite : *Histoire de France contemporaine*. On annonce dix volumes : I, la Révolution, la Constituante et la Législative, par Ph. SAGNAC; II et III, la Convention et le Directoire, le Consulat et l'Empire, par G. PARISSET; IV et V, la Restauration et la Monarchie de Juillet, par S. CHARLÉTY; V-VIII, la Révolution de 1848, l'Empire et la troisième République, 1848-1914, par Ch. SEIGNOBOS; t. IX, la Grande Guerre, par Henry BIDOU et A. GAUVAIN. Le tome X contiendra les tables (Paris, Hachette; chaque volume illustré : 30 fr.).

— Une Société des Études arméniennes s'est fondée. Elle a pour objet « de promouvoir toutes les recherches et publications relatives à l'histoire des Arméniens et de l'Arménie ». Elle publiera une « Revue des Études arméniennes » au prix de 25 fr. par an pour les simples abonnés et de 20 fr. pour les membres de la Société. Celle-ci a pour président d'honneur M. Gustave Schlumberger, membre de l'Institut. Le bureau comprend, en outre, MM. Charles Diehl, président; Victor Bérard, vice-président; A. Meillet, secrétaire général. Les adhésions sont reçues par M. F. Macler, administrateur-archiviste, demeurant rue Cassin-Gridaine, 3, à Paris (III^e).

Belgique. — Le célèbre imprimeur anversois Christophe Plantin était, comme chacun sait, un Français, né à Tours en 1520; c'est en 1549 seulement qu'il vint établir ses presses à Anvers. Le quatrième centenaire de sa naissance a été célébré avec éclat, à Anvers même, le 10 avril 1920. A la séance solennelle tenue au « Cercle artistique d'Anvers », cinq orateurs prirent la parole : M. Maurice SABBE, conservateur du musée Plantin, a parlé du monde des typographes, au milieu duquel Plantin a su se faire une place hors de pair; M. Henri PIRENNE de l'importance économique et morale d'Anvers au XVI^e siècle; le Rév. P. KRUITWAGEN, rédacteur de la revue hollandaise *Het boek*, de l'énorme production scientifique sortie des presses de Plantin et notamment de sa célèbre *Bible polyglotte* (8 vol. in-fol., 1569-1572);

M. M. S. ALLEN, professeur au collège de Merton, Oxford, du cercle familial et intellectuel qui entourait Plantin; enfin M. Abel LEFRANC, professeur au Collège de France, de la vie et des œuvres de Plantin en France, notamment à Paris, jusqu'à son départ pour les Pays-Bas, et des rapports qu'il ne cessa d'entretenir, pour le plus grand bien de sa savante industrie, avec les savants de sa patrie d'origine.

États-Unis. — M. James SCHOULER, qui fut président de l'Association historique des États-Unis, vient de mourir (16 avril 1920) à l'âge de quatre-vingt-un ans. On lui doit une bonne *History of the United States under the constitution 1789-1877*.

Pays-Bas. — Dans une brochure de 60 pages intitulée *De Wielingen. Rechten en belangen* (Amsterdam, Schelterma et Holkema, 1920), M. le professeur BRUGMANS expose la question, qui se pose aujourd'hui devant les grandes puissances, du Wielingen, l'embouchure méridionale et la mieux navigable de l'Escaut. Il montre que la souveraineté de ce fleuve, dans son parcours en Hollande, appartint, depuis le XIV^e siècle, d'abord à la province de Zélande, puis au gouvernement central des Pays-Bas, que l'embouchure et, au XVII^e siècle, la mer elle-même jusqu'aux limites extrêmes de la Flandre y étaient comprises. La Hollande a donc le devoir de défendre cette souveraineté, dont l'importance est pour elle aussi grande aujourd'hui qu'autrefois et qui, d'ailleurs, n'a jamais porté une sérieuse atteinte aux intérêts belges. Cet exposé provoquera sans doute des réponses des savants belges.

— M. le professeur BLOK a publié dans les *Bijdragen en Mededeelingen van het historisch Genootschap* (t. XLI, p. 232 et suiv.) une lettre d'un bourgmestre d'Utrecht appelé Hernt Dircxzn van Leyden; elle est datée d'Anvers, 26 février 1579; il en résulte qu'à un certain moment le prince d'Orange était défavorable à l'Union d'Utrecht dans la forme définitive qu'elle venait de prendre. Dans le commentaire de cette lettre qu'il a fait paraître ailleurs (*Bijdragen voor vaterlandsche Geschiedenis en Oudheidkunde*, 5^e série, t. VII, p. 1 et suiv.), M. Blok s'efforce de prouver que le prince fut l'auteur de l'ébauche primitive du célèbre traité, mais qu'il ne tarda pas à se rallier à la rédaction définitive quand il eut acquis la certitude que l'union générale des XVII Provinces ne pourrait durer.

— Les historiens du droit auront intérêt à lire l'article du professeur Van Kan sur les travaux de codification en France au temps de Louis XVI (*Tijdschrift voor Rechtsgeschiedenis*, t. II, p. 150 et suiv.).

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

HISTOIRE GÉNÉRALE.

Annual Bulletin of historical literature, n° IX, 329.
Frazer (James George). Les origines magiques de la royauté; trad. par Paul-Hyacinthe Loysen, 313.
Heckscher (E. F.). Kontinental systemet, 316.
Kidd (Benjamin). La science de puissance; trad. par Henry de Varigny, 123.
Louis-Lucas (Pierre). Volonté et cause. Étude sur le rôle respectif des éléments générateurs du lien obligatoire en droit privé, 119.
Loysen (Paul-Hyacinthe). Voir *Frazer (James George)*.
Millet (René). Socrate et la pensée moderne, 289.
Montessus de Ballore (R. de). Universitatum et eminentium scholarum index generalis, 122.
Murray (Robert H.). Erasmus and Luther; their attitude to the toleration, 315.
Oxford University Press. General catalogue, 1920, 153.
Petrie (W. M. Flinders). Some sources of human history, 130.
Rodocanachi (E.). Études et fantaisies historiques, 314.
Segrè (A.). Manuale di storia del commercio, 255.
Tcheou-Wei (D' S.). Essai sur l'organisation juridique de la Société internationale, 139.
Varigny (Henry de). Voir *Kidd (Benjamin)*.

HISTOIRE DE LA GUERRE.

Aston. Combined operations, 279.
Batault (Georges). La guerre absolue, 124.
Darleau (général F. de). La 56^e division au feu, 127.
Dauzat (Pierre). Gloria. Histoire illustrée de la guerre, 1914-1918, 125.
Deslandres (Jean). Rennbahn. Trente-deux mois de captivité en Allemagne, 1914-1917, 319.
Doumenc (commandant). Les transports automobiles sur le front français, 1914-1918, 317.
Giraud (Victor). Histoire de la Grande Guerre, 4^e et 5^e parties, 125, 316.
Grasset (commandant A.). Vingt jours de guerre aux temps héroïques, 127.
Guides illustrés Michelin des champs de bataille, 1914-1918, 318.
Hommage français (l'), 130.
Jean-Bernard. Histoire générale et anecdotique de la guerre de 1914, t. III, 316.
Kautzky (Karl). Die deutschen Dokumente zum Kriegsausbruch, 204.
— Wie der Weltkrieg entstand, 304.
Lecomte (Georges). Jours de bataille et de victoire, 125.
Le Goffic (Charles). Les trois maréchaux, 128.
Lucien-Graux (Dr.). Fausses nouvelles de la Grande Guerre, tome V, 130.
Madelin (Louis). Les armées françaises en Italie, 265.
— La bataille de France, 21 mars-11 novembre 1918, 316.
— Verdun, 125.
Mission du maréchal Foch en Italie, octobre-novembre 1917, 287.
Perceval (capitaine de). La bataille navale du Jutland, 31 mai 1916, 129.
Thevenet (général). La place de Belfort et la pénétration française dans le sud de l'Alsace en 1914, 126.
Top (D' Gaston). Avec le 1^{er} corps d'armée, 1^{er} août 1914-13 mai 1915. Journal d'un médecin aide-major du 2^{er} d'artillerie, 127.
War service of a siege battery, 1916-1918, 129.

HISTOIRE DE L'ANTIQUITÉ.

Carcopino (J.). Virgile et les origines d'Ostie, 290.
Ciaceri (Emmanuele). Studi sulla storia politica e sulla tradizione letteraria della Repubblica e dell' Impero, 108.
Clerc (Ch.). Les théories relatives au

culte des images chez les auteurs grecs du II^e siècle ap. J.-C., 101.
Cloché (P.). La politique thébaine de 404 à 396 av. J.-C., 132.
Handcock (Percy). The code of Hammurabi, 153.
Joliffe (Richard Orlando). Phases of corruption in the last half century of the roman Republic, 132.
King (L. W.). Legends of Babylon and Egypt in relation to hebrew tradition, 82.
Mac-Feyden (Donald). The history of the title « Imperator » under the roman Empire, 132.
Pais (Ettore). Il « liber coloniarum », 320.
Rostagni (A.). Ibis, 320.
Segré (Angelo). Moneta imperiale circolante in Egitto da Claudio II a Costantino, 321.

HISTOIRE DES ANTIQUITÉS CHRÉTIENNES.

Abbott (E. A.). The fourfold gospel, 93.
Alfaric (Prosper). Les écritures manichéennes, I, 102.
— L'évolution intellectuelle de saint Augustin. Du manichéisme au néo-platonisme, 102.
Barry (G. Duncan). The inspiration and authority of Holy Scripture, 311.
Barton (G.). Archaeology and the Bible, 81.
Batifol (Mgr P.). Études de liturgie et d'archéologie chrétiennes, 100.
— Leçons sur la messe, 100.
Bruston (Ch.). Les trois épîtres de l'apôtre Paul aux Corinthiens conservées par l'Église, 99.
Butler (Samuel). God the known, and God the unknown, 311.
Case (S. J.). The evolution of early Christianity, 84.
Coulton (G. G.). Christ, St. Francis and to-day, 310.
Epistle (the) of St. Clement of Rome, 78.
Epistles (the) of St. Ignatius, 78.
Ferrar (W. H.). The early christian books, 80.
Goodspeed (E. J.). The story of the New Testament, 78.
Harris (Charles). The creeds and modern thought, 310.
— (Rendel). Testimonies, part 1, 91.
Hatch (W. H. Paine). The Pauline idea of faith in its relation to Jewish and hellenistic religion, 87.
Husband (R. W.). The prosecution of Jesus; its date, history and legality, 87.
Jackson (H. Latimer). The problem of the fourth gospel, 80.

Jones (Maurice). The New Testament in the twentieth century, 79.
Lagrange (M.-J.). Saint Paul. Épître aux Galates, 97.
— Saint Paul. Epitre aux Romains, 98.
— Le sens du christianisme d'après l'exégèse allemande, 309.
Lanoe-Villene. Principes généraux de la symbolique des religions, 311.
Lege (F.). Forerunners and rivals of Christianity, 83.
Levesque (E.). Nos quatre évangiles, leur composition et leur position respective, 92.
Loisy (A.). Les mystères païens et le mystère chrétien, 88.
— L'épître aux Galates, 95.
Lummis (E. W.). How Luke was written, 95.
Mac Neile (A. H.). The gospel according to St. Matthew. The greek text with introduction, notes and indices, 94.
Mainage (Th.). Le témoignage des apostats, 312.
Moffat (J.). The New Testament, a new translation, 91.
Monceaux (Paul). Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne. T. V : Saint Optat et les premiers écrivains donatistes, 103.
Nunn (H. P. V.). The elements of New Testament greek, 78.
— Christian inscriptions, 78.
Plummer (A.). A commentary on St. Paul's epistle to the Philippians, 99.
Psaumes (les). Traduction nouvelle, 105.
Robertson (J. M.). The historical Jesus, 86.
Swete (H. B.). Essays on the early history of the Church and the Ministry, 85.
Tixeront (J.). Précis de patrologie, 81.
Trench (G. H.). A study of St. John's gospel, 79.
Wells (G.). Dieu, l'invisible roi, 308.
White (H. J.). Select passages from Josephus, Tacitus, Suetonius, Dio Cassius, 78.
— Selections from the Vulgate, 78.

HISTOIRE D'ALLEMAGNE.

Baer (Max). Bücherkunde zur Geschichte der Rheinlande, t. I, 321.
Deppe (Dr. Ludwig). Mit Lettow-Vorbeck durch Afrika, 133.
Ferrao (António). Prussianos de homem e Alemanes de hoje, 1790-1914. Correspondencia oficial de D. Alexandre de Sousa e Holstein, 1789-1790, 133.

Kuhl (general *H. von*). Der deutsche Generalstab in Vorbereitung und Durchführung des Weltkrieges, 133.
Reddaway (*W. F.*). Introduction to the study of prussian history, 153.

HISTOIRE DE BELGIQUE.

Université de Liège. Ouverture solennelle des cours, le 11 novembre 1919, 134.

Van der Essen (*Léon*). A short history of Belgium, 134.

Van der Linden (*H.*). Belgium; the making of a nation, 134.

Van der Smissen (*Ed.*). Léopold II et Beernaert, 1884-1894, 302.

HISTOIRE DE BESSARABIE.

Kroupensky (*A. N.*) et *Schmidt* (*M. A. Ch.*). Bessarabie et Roumanie, 323.

Pelivan (*Ion G.*). La Bessarabie sous le régime russe, 1812-1918, 322.

— Chronologie de la Bessarabie, 1812-1919, 323.

— L'état économique de la Bessarabie, 323.

— Le mouvement et l'accroissement de la population en Bessarabie de 1812 à 1918, 322.

— L'union de la Bessarabie à la Roumanie, 322.

Schmidt (*M. A. Ch.*). Voir *Kroupensky* (*A. N.*).

HISTOIRE DE BULGARIE.

Constantinovitch (*D^r Costa*). Traitemennt des prisonniers en Bulgarie, 323.

Crimes (les) bulgares en Serbie occupée, 323.

— Traité de paix entre les puissances alliées et associées et la Bulgarie, 124.

HISTOIRE DE DANEMARK.

Annales danici medii aevi, t. 1; publ. par *Ellen Jørgensen*, 323.

Jørgensen (*Ellen*). Voir Annales danici.

Steenstrup (*Johannes*). Le Slesvig, 141.

HISTOIRE D'ÉGYPTE.

Sabry (*M.*). La question d'Égypte depuis Bonaparte jusqu'à la révolution de 1919, 324.

HISTOIRE D'ESPAGNE.

Carretero (*Luis*). La cuestión regional de Castilla la Vieja, 143.

Castañeda (*Valencia*). Crónicas de antaño tocantes a Medina de Rioseco, 142.

Collet (*H.*). Voir *Pereda* (*José M. de*).

Corral (*León de*). Don Alvaro de Luna, según testimonios inéditos de la época, 142.

Cunningham (*Charles Henry*). The Audiencia in the spanish colonies as illustrated by the Audiencia of Manila, 1583-1800, 110.

Echegaray (*Carmelo de*). Biblioteca de la excm^a Diputación de Vizcaya, 143.

Hennet de Goutel (baron). Le général Cassan et la défense de Pamplune, 25 juin-31 octobre 1813, 301.

Ibarra y Rodríguez (*Eduardo*). Origen y vicisitudes de los títulos profesionales en Europa, especialmente en España, 142.

Nieto (*José Zurita*). Apuntes documentados sobre el año de la muerte del conde Don Pedro Assurez, 142.

— Voir *Villalobos* (*Manuel Mañueco*).

Pereda (*José M. de*). Dans la montagne; trad. par *H. Collet* et *M. Perrin*, 143.

Perrin (*M.*). Voir *Pereda* (*José M. de*).

Saint-Teresa. Letters, I, 295.

Villalobos (*Manuel Mañueco*) et *Nieto* (*José Zurita*). Documentos de la iglesia colegial de Santa María la Mayor de Valladolid, 142.

HISTOIRE DES ÉTATS-UNIS.

Duclos (*R. P.*). Histoire du protestantisme français au Canada et aux États-Unis, 147.

Fish (*C. R.*) et *Notenstein* (*W.*). Short bibliography of american history, 145.

Johnson (*Robert Underwood*). Collected poems, 1881-1919, 144.

Notenstein (*W.*). Voir *Fish* (*C. R.*).

HISTOIRE D'EXTRÉME-ORIENT.

Couvreur (*F. S.*). Géographie ancienne et moderne de la Chine, 138.

Focherini (*Attilio*). L'aurore d'un droit de la guerre chez les anciens Chinois, 139.

Gérard (*A.*). L'Extrême-Orient et la paix, 141.

Huang (*Fen Hua*). Public debts in China, 140.

Maybon (*Charles B.*). Histoire moderne du pays d'Annam, 1592-1820, 137.

HISTOIRE DE FRANCE.

Accords franco-italiens, 1900-1902, 124.
Adam (Paul). Reims dévastée, 318.
Aragon (Henri). Héron de Villefosse et les fouilles de Ruscino, 148.
 — Le jeu du ballon chez les Anciens, 148.
 — Organisation de la compagnie des pompiers de Perpignan, 148.
 — Projet de monument à Robespierre sur le pic du Canigou, 148.
 — Saint-Jean-Pla-de-Corts historique et pittoresque, 148.
 — Une rue de Perpignan en 1807, 148.
Boislisle (J. de). Voir *Saint-Simon*.
Boutros-Ghali (Wacy). Tradition chevaleresque des Arabes, 145.
Carlier (V.). Le général Trochu, 277.
Chevalier (chanoine Utysse). Gallia Christiana novissima, t. VII, 324.
Chuquet (A.). Le départ de l'île d'Elbe, 270.
Dejean (Ernest). La duchesse de Berry et la monarchie européenne, 272.
Ducray (Camille). Les peintres des victoires de Napoléon, 270.
Dutrail-Crozon (H.). Gambetta et la défense nationale, 263.
Dutrèb (M.) et Granier de Cassagnac (P.-A. de). Mangin, 128.
Fage (René). De la forme primitive du nom de Tulle, 149.
 Figures de la bourgeoisie française. xv^e siècle-xix^e siècle, 326.
Fundenburgh (George Bar). Feudal France in the french epic, 324.
Granier de Cassagnac (P.-A. de). Voir *Dutrèb (M.)*.
Hachette (Alfred). Une fondation polonoise à Versailles. Le couvent de la reine, 327.
Labande (L.-H.). Inventaires du palais de Monaco, 1604-1731, 327.
La Brière (Yves de). Luttes de l'Eglise et luttes de la Patrie, 3^e série, 312.
Ladoire (D^r E.). Souvenirs d'un médecin-major, 277.
La Villehermé (Bertran de). François-Thomas de Baculard d'Arnaud, 325.
Lecestre (L.). Voir *Saint-Simon*.
Lerber (Walther de). L'influence de Clément Marot aux xv^e et xviii^e s., 326.
Louis-Jaray (Gabriel). La grande pitié de la terre de France, 318.
Martin-Ginouvier (F.). Piarron de Chamousset, fondateur de la « poste de ville » sous Louis XV, 146.
Maugny (comte de). Cinquante ans de souvenir, 277.
Mauveaux (Julien). Le fonds Beurrier aux archives communales de Monthéliard, 328.
Morris (Henri). Organisation du département des Alpes-Maritimes, 264.

Moulard (abbé Jacques). Lettres inédites du comte de Tournon, préfet à Rome, 1809-1814, 267.
Piton (C.). Le château de La Courharde, 149.
Récalde (J. de). Le message du Sacré-Cœur à Louis XIV et le P. de La Chaise, 327.
Régné (Jean). Les Autrichiens dans l'Ardèche en 1814 et 1815, 148.
Reiset (vicomte de). Joséphine de Savoie, comtesse de Provence, 1753-1813, 265.
Saint-Simon. Mémoires; table des t. I-XXVIII, par *L. Lecestre et Jean de Boislisle*, 326.
Schuré (Edouard). L'Alsace française, 328.
Stewart (H. F.). La sainteté de Pascal, 145.
Sturel (René). Bandello en France au XVI^e siècle, 325.
Trévis (Auguste). De Trèves à Tana-narie, avril-juin 1907, 128.
Welschinger (Henri). L'alliance franco-russe; les origines et les résultats, 147.

HISTOIRE DE GRANDE-BRETAGNE.

Adamson (John William). A guide to the history of education, 153.
 Bibliography of english economic history, 153.
Bradley (Arthur Granville). An old gate of England : Rye, Romney Marsh, and the western Cinque Ports, 329.
Doughty (Arthur G.). Voir *Knox (captain John)*.
Foster (William). A guide to the India office record, 1600-1658, 153.
Gasquet (cardinal). Great Britain and the Holy See, 1791-1806, 152.
Haldane (viscount). Before the war, 152.
Knox (captain John). An historical Journal of the campaigns in North America, 1757-1760; publ. par *Arthur G. Doughty*, 112.
Lau (Narendra Nath). Studies in ancient Hindu polity, t. I, 135.
Mookerji (Radhakumud). The fundamental unity of India from hindu sources, 135.
Mowat (R. B.). A new history of Great Britain, t. I, 150.
Osmond (Percy H.). The mystical poets of the English Church, 151.
Roberts (R. A.). The reports of the historical manuscripts Commission, 153.
Rose (J. Holland). Naval history and national history, 152.
Studer (P.). The study of anglo-norman, 150.

Tanner (J. R.). Samuel Pepys and the royal navy, 151.
Thornley (Isobel D.). England under the Yorkists, 1460-1485, 150.
Weiner (A.). Select passages illustrating commercial and diplomatic relations between England and Russia, 153.
Westlake (H. F.). Westminster; a historical Sketch, 153.

HISTOIRE DE HONGRIE.

Erdély (J.). Voir *Papp (J. V.).*
Papp (J. V.) et Erdély (J.). Les Magyars peints par eux-mêmes, 154.

HISTOIRE D'ITALIE.

Abba (Giuseppe-Cesare). Pagine di storia; publ. par *G. Castellini*, 263.
 — Storia dei Mille, 5^e édit., 278.
Adriaticus. Da Trieste a Valona, 284.
Agnelli. Il fattore economico nella formazione dell' unità italiana, 271.
Alberti (A.). Le assemblee cisalpine, 265.
 — Voir *Montalcini (C.).*
Albinì (Decio). La Lucania e Garibaldi nella rivoluzione del 1860, 278.
Anzilotti (Antonio). Del neoguelfismo all' idea liberale, 260.
B. C. Les dessous de l'affaire de Fiume. Quelques documents, 154.
Bachì (Riccardo). L'Italia economica, 253.
Baldi (Tommasina). Un episodio della politica ecclesiastica di Napoleone, 267.
Balsamo-Crivelli (Gustavo). Voir *Gioberni (Vincenzo).*
Baratta (Mario). Giuseppe Mazzini ed il confine orientale d'Italia, 259.
Barbagallo (Conrado). Le biblioteche in Italia, 250.
 — L'Italia dal 1870 ad oggi, 252.
Barberà (Gaspero). Lettere di Gaspero Barberà, tipografo editore, 1841-1879; préface d'A. D'Ancona, 253.
Barbiero (Raffaello). La principessa Belgioioso, 264.
 — Per la storia del giornalismo italiano; l'alba del « Corriere della sera », 253.
Barone (Enrico). La storia militare della nostra guerra fino a Caporetto, 287.
Battesti (D.). Un patriote italiano : Massimo d'Azeglio, 262.
Ballisti (C.). Il Trentino, 284.
Bellucci (Giuseppe). Folklore di guerra, 288.
Benassi (Umberto). Guglielmo du Til-
 lot; un ministro riformatore del sec. XVIII, 266.
Benassi (Umberto). Il generale Bonaparte ed il duca e i giacobini di Parma et Piacenza, 266.
Benco (S.). Gli ultimi anni della dominazione austriaca a Trieste, 283.
Bergmann (H.). Mazzini et les Slaves, 259.
Bodereau (Pierre). Bonaparte à Ancone, 267.
Bolla (L. Cesare). Ancora il « grido di dolore » del 1859, 277.
 — Silloge di lettere del risorgimento di particolare attinenza all' alleanza franco-italiana, 277.
Bonnefon-Craponne (L.). L'Italie au travail, 254.
Bonopera (Augusto). Sinigaglia nel 1848-1889, 276.
Bordoni (G.). Storia completa della guerra italo-turca, 257.
Borgese (G. A.). L'Italie contre l'Allemagne; trad. par M^{me} T. Laignel, 286.
Botarelli (Alberto). Compendio di storia coloniale italiana, 256.
Boudet (Alfredo). Varese et la prima repubblica cisalpina, 1800-1802, 266.
Bourgin (Georges). L'antigermanisme et la méthodologie historique en Italie, 250.
 — Le bureau historiographique italien de la mobilisation, 250.
 — Deux garibadiens français : Paul de Flotte, Édouard Lockroy, 263.
 — La question agraire en Italie, 254.
Bratti (Ricciotti). La fine della Sere-nissima, 269.
Bravetta (E.). L'insidia sottomarina e come fu debellata, 256.
Brenna (Paulo G.). L'emigrazione italiana nel periodo antebellico, 254.
C. M. La guerra d'Italia per terra e per mare, 287.
Cabrini (Angiolo). La legislazione sociale, 254.
Caburi (Franco). L'Austria e l'Italia, 286.
Cappelletti (Licurgo). I processi politici di Milano e Mantova, 1851-1853, 275.
Cappello (G.). La Grande Armata, 270.
Caranza (baron Livio). Antonio Maghella; publ. par le commandant H. Weil, 269.
Cardona (P.). La Sicilia durante la prima e la seconda coalizione contro la Francia, 268.
Caronte (F.). La vita e le memorie del patriota Comasco F. Caronte, 271.

Casati (comtesse *Luisa*). I volontari ed i bersaglieri lombardi, 273.
Casini (T.). Voir *Pedrotti* (P.).
Cassis (*Gallio*). Les Napoléons et l'Adriatique, 279.
Castellani (E.). Il moto di Romagna dell'agosto 1843, 272.
Castellini (*Guallerio*). Diarii inediti di Baratieri, 281.
— Voir *Abba* (*Giuseppe-Cesare*).
Causa (C.). La guerra italo-turca e la conquista della Tripolitania e della Cirenaica, 257.
Cesareo (G. A.). L'anima di Francesco Crispi, 281.
Cesari (C.). La difesa di Roma nel 1848, 273.
Chervillot (*Louis*). Littérature de guerre en Italie, 288.
Chopin (*Jules*). L'unité de la politique italienne, 282.
Cian (*Vittorio*). Voir *Gioberti* (*Vincenzo*).
Ciasca (*Raffaele*). Le origini del «Programma per l'opinione nazionale» del 1847-1848, 272.
Coccia (G.). Garibaldi e suoi volontari a Villafiori, Monterotondo, Montana, 280.
Colayanni (N.). I partiti politici in Italia, 282.
Collacci (*Adriano*). Paolo de Flotte, 1817-1860, 263.
Colombo (*Adolfo*). L'Inghilterra nel risorgimento italiano, 275.
Comandini (*Alf.*). Gli Italiani in Russia nel 1812, 270.
Coopération (la) franco-italienne, 287.
Corti (*Antonio*). Gli Italiani in Russia, 270.
Cosenz (*Enrico*). Custoza ed altri scritti inediti; publ. par *Guardione* (F.), 279.
Croce (*Benedetto*). Gli scritti di Francesco De Sanctis, 253.
— La Rivoluzione napoletana del 1799, 3^e édit., 268.
— Una famiglia di patriotti, 261.
— Voir *Poerio* (*Alessandro*).
Cuoco (*Vincenzo*). Saggio storico sulla rivoluzione napoletana del 1799; publ. par *Fausto Nicolini*, 268.
Curatolo (*Girolamo*). Garibaldi e le donne, 264.
Curti (*G. B.*). L'ordinamento del servizio archivistico corrente in un comando al fronte, 283.
Cuttin (*Vittorio*). Guglielmo Oberdan, 280.
Dall' Olio (*A.*). Cospirazioni e cospiratori, 1852-1856, 276.
D'Ancona (*A.*). Voir *Barbèra* (*Gaspero*).
De Antonio (général *C.*). Austria e Piemonte nel 1793, 265.
Degli Alberti (*Mario*). La politica estera del Piemonte sotto Carlo Alberto, 272.
Degli Azzi (G.). Gli archivi della storia d'Italia, 250.
Dejob (*Charles*). Histoire de la Société d'études italiennes, 251.
Del Bono (capitaine *Giulio*). La spedizione Zambianchi, 278.
Delfrancesco. Voir *Pedrotti* (P.).
Della Volta (R.). La Tripolitaine, 258.
Denis (E.). L'Italie et l'Autriche, 285.
Depoli (*Guido*). Fiume e la Liburnia, 284.
De Sanctis (F.). Lettere da Zurigo a Diomedè Marvasi, 1856-1860; publ. par *Elisabetta Marvasi*, 253.
Dillon (E. J.). From the triple to the quadruple alliance, 287.
Dobelli (*Bice*). Voir *Trevelyan* (G. M.).
Dotciotti (*Eugenio*). Da Napoli a Adua, 1895-1896, 281.
Douin (G.). La Méditerranée de 1803 à 1805, 270.
Driault (*Ed.*). Rome et Napoléon, 267.
Dudon (le Pére). Les courbes de la politique italienne, 286.
Errera (*Anna*). Garibaldi, 263.
— (*C.*). Italiani e Slavi nella Venezia Giulia, 284.
Falchi (*L.*). Nuove asservazioni sul sentimento civile del Leopardi, 258.
Ferrari (A.). Principi e fasi del Risorgimento italiano, 252.
— (*Charles*). Inscriptions et souvenirs de l'armée française d'Italie, 1796-1797, 269.
Filareti (général). La pensée de Mazzini, 260.
Finzi (G.). Giacomo Leopardi, sa vie et son œuvre; trad. par M^e Théodore-Baudrillard, 258.
Fiorani. Appunti storici sul territorio, borgo e castello di Mombione, 265.
Fortunato (*Giustino*). L'ultimo autografo politico di re Gioacchino Murat, 269.
— Voir *Petrucelli della Gattina* (F.).
Fradelotto (*Antonio*). Giacomo Leopardi, 258.
Galimberti (*Tancredo*). I martiri irredenti della nostra guerra, 284.
Gamerro (*Edgardo*). La campagna del 1848; il contributo toscano, 273.
Ghelli (S.). La maschera dell'Austria nell' Adriatico orientale, 284.
Gherardi (*Alessandro*). Voir *Guicciardini* (*Francesco*).
Ghibellini-Tornielli (*Giovanni*). Gli Austriaci a Novara nel 1859, 277.
Ghisler (A.). Metafisica germanica e mentalità italiana, 261.
Giacchetti (*Cipriano*). La vigilia di Trento, 284.

Gioberti (Vincenzo). Del primato morale et civile degli Italiani; publ. par G. Balsamo-Crivelli, 261.
 — Lettre, 1833-1849; publ. par Vittorio Gian, 261.
 — L'Ultima replica ai municipali, 260.

Giorgio (général A. d'). L'alliance franco-italienne; trad. par Georges Hervo, 251.

Giuffrida. L'effort économique et financier de l'Italie pendant la guerre, 255.

Gonni (Giuseppe). Fatti e documenti della marina italiana, 279.

Gray (Ezio M.). Caporetto, 287.

Graziadei (Antonio). La questione agraria in Romagna, 254.

Guardione (F.). I Mille, 278.
 — Voir Cosenz (Enrico).

Guéhéneuc (O.). La revanche de Lissa, 256.

Guicciardini (Francesco). La storia d'Italia; publ. par Alessandro Gherardi, 293.

Guida - Annuario della Tripolitania, 1916-1917, 257.

Gustarelli (Andrea). Il Conciliatore, 271.

Halphen (Louis). A propos d'une nouvelle Revue historique italienne, 251.

Harring (Paolo Harro). Memorie sulla « Giovine Italia »; publ. par Mario Menghini, 272.

Hauvette. Les études italiennes, 252.

Hazard (Paul). Leopardi, 258.

Hervo (Georges). Voir Giorgio (général A. d').

Hurd (Archibald). Italian sea power in the great war, 256.

Infamie (le) della dominazione austriaca in Italia, 275.

Joly (Henri). Les universités italiennes, 249.
 — Études sociales sur l'Italie. L'Ombrie, 253.

Labanca (B.). La guerra italo-turca, 257.

Laingel (M^{me} T.). Voir Borgese (G. A.).

Lario (Sante). I fasti militari dei finanziari d'Italia, 255.

Lattes (Alessandro). Trieste nella storia politica e giuridica d'Italia, 284.

Laugier (de). In Russia nel 1812. Memorie; publ. par C. G. Pini, 270.

Lazzari (Alfonso). Lettera di Eleonora Ruffini a E. Benza, 260.

Lémonon (Ernest). L'Allemagne à la conquête de l'Italie, 252.
 — L'après-guerre et la main-d'œuvre italienne en France, 254.
 — L'Italie économique et sociale de 1861 à 1912, 253.

Lémonon (Ernest). La politique coloniale de l'Italie, 257.

Leonetti (Francesco). La mobilitazione industriale italiana, 255.

Levi (L.). Condizioni familiari degli Ebrei di Firenze nel 1810, 267.

Levy (R.-G.). L'Italie économique, 255.

Lockroy (Edouard). Au hasard de la vie; notes et souvenirs, 278.

Luca (F. de). Giuseppe Mazzini e le più importanti questioni politico-sociali odierne, 259.

Luchaire (Julien). Les relations intellectuelles franco-italiennes, 252.

Luzio (Alessandro). Austria e Toscana, 1824-1859, 275.
 — Felice Orsini, 262.
 — Francesco Giuseppe et l'Italia, 279.

Maccioni (Enrico). Voir Mazzini (Maria).

Maggiore (Giuseppe). Gioberti e Fichte, 260.

Malvezzi (Aldobrandino). L'Italia e l'Islam in Libia, 258.

Manducci (C.). L'essor industriel de l'Italie, 255.

Manno (Alessandro). Bibliografia storica degli stati della monarchia di Savoia, 250.

Mannucci (F. L.). Giuseppe Mazzini e la prima fase del suo pensiero letterario, 259.

**Maranelli (G.) et Salvemini (Gae-
tan).** La questione adriatica, 285.

Marchesi (Vincenzo). Storia documentata della rivoluzione e della difesa di Venezia, 1848-1849, 274.

Marchetti (Livio). Il Trentino nel risorgimento, 283.

Mari (Marino). L'arresto di Garibaldi e ministero Menabrea, 280.

Martini (Ferdinando). Voir Pascerini de Rilli (Luigi).

Marvasi (Elisabetta). Voir De Sanctis (F.).

Maugain (Gabriel). L'opinion italienne et l'intervention de l'Italie dans la guerre actuelle, 286.

Mauro (R.). Il « disfattismo » nella disfatta di Novara, 260.

Mazzini (Maria). Carteggio inedito, 1834-1839; publ. par Alessandro Luzio, 259.

Melchiorre (Enrico). La lotta per l'italianità delle terre irredente, 1797-1915, 283.

Menghini (Mario). Voir Harring (Paolo).

Momigliano. Dall'influsso francese alla coscienza italiana, 268.

Montalcini (C.) et Alberti (A.). Assemblee della repubblica cisalpina, 265.

Mondesquieu (Léon de). 1870. Les causes politiques du désastre, 277.

Monti (Santo). Pagine di storia Co-

masca contemporanea, 1821-1859, 271.
Natali (Giulio). L'idea del Primate italiano prima di Vincenzo Gioberti, 260.
 — La vita e il pensiero di Francesco Lomonaco, 1792-1810, 268.
 — Un gentiluomo patriota e cosmopolita del secolo xvi, 264.
Nazari Michelini (Ida). Fanti, medici e Garibaldi, 263.
Nicastro (S.). Contributo alla storia economica, sociale e politica della Sicilia nel secolo xix, 278.
Nicolini (Fausto). Voir *Cuoco (Vincenzo)*.
Ninno (Giuseppe de). La Carboneria in Altamura, 1820-1821, 271.
Noberasco (Filippo). Savona durante il dominio napoleonico, 270.
Nostra guerra (la), 223.
Omodeo (A.), *Peglio (V.) et Valentini (Gh.)*. La colonia Eritrea, condizioni e problemi, 256.
Orsi (Pietro). Cavour e la formazione del regno d'Italia, 276.
 Pagine geografiche della nostra guerra, 283.
Pailleron (Mme). La princesse Christine de Belgiojoso, 264.
Palamenghi-Crispi (Tommaso). La prima guerra d'Africa, 281.
Palmarochi (R.). Francesi e Napoleoni nel 1799, 268.
 — Il problema dell'Austria negli scrittori italiani durante la neutralità, 283.
Panella (Antonio). Gli studi storici in Toscana nel secolo xix, 251.
Pascal (C.). Le scritture filologiche di G. Leopardi, 258.
Passerini (de Rilli) (comte Luigi). Diario inedito; publ. par *Ferdinando Martini*, 273.
Pedrotti (P.). La missione diplomatica di un filosofo irredento, 261.
 —, *Casini (T.) et Delfrancesco*. La Venezia Tridentina, 1810-1814, 269.
Peglio (V.). Voir *Omodeo (A.)*.
Pélissier (Léon-G.). A la veille des Pâques vénoraises, 269.
Pellegrini (Carlo). Edgar Quinet e l'Italia, 252.
Petrucelli (Ferdinando). La rivoluzione di Napoli nel 1848; publ. par *Francesco Torruca*, 274.
Petrucelli della Gattina (F.). I moribondi del palazzo Carignano; publ. par *G. Fortunato*, 279.
Piccolo (Valentino). Glorie e martirii nelle poesie di Gabriele d'Annunzio, 286.
Pingaud (Albert). Bonaparte et la République italienne, 266.
 — L'Italie depuis 1870, 280.
Pini (C. G.). Voir *Langier (de)*.

Piot (Stéphane). Gabriel d'Annunzio et la politique nationale en Italie, 236.
Poerio (Alessandro). Il carteggio letterario ed altre prose; publ. par *B. Croce*, 261.
Poggioloni (A.). La Spezia nel periodo napoleonico, 270.
 Politica (la) navale dell'Italia e degli altri stati belligeranti e dei neutri nell'ora presente, 256.
Polver (Gaetano). Radetzky a Verona nel 1848, 274.
Prato (G.). La fonti storiche della legislazione economica di guerra. Il controllo dei cambi nel 1798, 265.
Prezzolini (Giuseppe). Antologia del popolo Italiano, 288.
 — Il processo di Cadorna, 288.
Prunas (P.). Il gabinetto scientifico-letterario G.-P. Vieusseux, 1819-1914-253.
Rava (Luigi). Il giornale di Bonaparte in Italia, 266.
 Revendications (les) italiennes au Congrès de la paix, 284.
Roncagli (G.). Guerra italo-turca, 1911-1912, 257.
Rondoni (Giuseppe). I giornali umoristici fiorentini, 1859-1861, 278.
Rota (Ettore). Gaetano Salvemini, 251.
Salvemini (Gaelano). Il ministro della mala via, 282.
 — La pensée et l'action chez Mazzini, 259.
 — La politica estera di Francesco Crispi, 281.
 — Voir *Maranelli (C.)*.
Sanesi (Ireneo). Spalato e la questione dalmatica, 284.
Sanson (Giulia). Il risorgimento italiano e la poesia patriottica italiana, 264.
Secréant (Gilberto). Alessandro Porio, 262.
Seignobos (Ch.). Le passé et l'avenir de l'Italie, 252.
Serban (N.). Leopardi sentimental, 258.
Sforza (G.). La caduta della repubblica di Venezia, 269.
Silva (Pietro). Da Lissa a Premuda, 256.
 — I problemi fatali agli Absburgi, 284.
 — Il sessantasei; studi storici, 279.
Simioni (A.). Orazio Nelson e le sue incantatrici, 268.
Sorbelli (Albano). Delle cose operate dalla r. Deputazione di storia patria per le provincie di Romagna, 1814-1910, 251.
 — Inventari dei manoscritti delle biblioteche d'Italia, 250.
 — La prima edizione della lettera di

Giuseppe Mazzini a Carlo-Alberto, 258.
Sobrero (Mario). Sulle navi d'Italia, 256.
Sotmi (Arrigo). Biblioteca dell' Università popolare, 252.
— (*Edmondo*). Mazzini e Gioberti, 260.
Susmel (Edoardo). Le droit italien de Fiume, 284.
Tamaro (Attilio). Il trattato di Londra e le rivendicazioni italiane, 286.
Thiérrard-Baudrillard (M.). Voir *Fini* (G.).
Torraca (Francesco). Voir *Petrucelli (Ferdinando)*.
Torrelli (Luigi). La critica letteraria italiana negli ultimi cinquant' anni, 252.
— L'evoluzione del teatro contemporaneo in Italia, 252.
Travali (Giuseppe). Vicende che produssero le riforme costituzionali del 1812 in Sicilia, 269.
Trésal (abbé J.). L'annexion de la Savoie à la France, 1848-1860, 277.
Trevelyan (G. M.). La formation dell'Italia; trad. par Bice Dobelli, 263.
— Garibaldi ed arte della guerra rivoluzionaria, 263.
Ultima (?) dominazione austriaca e la liberazione del Veneto nel 1866, 280.
Valenti (Gh.). Voir *Omodeo (A.)*.
Visconti (Alessandro). La codificazione del processo civile a Milano, 1784-1795, 271.
Weil (commandant Henri). La question romaine, 1856-1860, 278.
— Voir *Caranza (baron Livio)*.
Zumbini (Bonaventura). W. E. Gladstone nelle sue relazioni con l'Italia, 275.

HISTOIRE DES PAYS-BAS.

Blok (P. J.). Willem de eerste, Prins van Oranje, 1^{re} partie, 297.
Colenbrander. Jan Pietersz Coen; beseiden omtrent zijn bedrijf in Indië, 330.
Hoogewerff. De twee reizen van Cosimo de Medici, prins van Toscane, door de Nederlanden, 1667-1669, 300.

HISTOIRE DE POLOGNE.

Grabianski (Alexandre). La Pologne et la Lithuanie, 155.

HISTOIRE DE PORTUGAL.

Ferrão (António). Da importância dos documentos diplomáticos em história, 155.

HISTOIRE DE ROUMANIE.

Djuvara (Mircea). La guerre roumaine, 1916-1918, 157.
Gorceix (Septime). Voir *Jorga (N.)*.
Jorga (N.) et Gorceix (Septime). Anthologie de la littérature roumaine, des origines au xx^e siècle, 156.

HISTOIRE DE RUSSIE.

Noskoff (général A. A.). Nicolas II inconnu, commandant suprême, allié, chef d'Etat, 158.

HISTOIRE DE SUÈDE.

Vaucher (P.). La réforme constitutionnelle et l'avènement des partis démocratiques en Suède, 158.
Würlow (G.). Svenska Handelskompaniet och kopparhandeln under Gustav II Adolf, 330.

HISTOIRE DE SUISSE.

Reynold (G. de). Comment se forme une nation : la Suisse, sa terre et son histoire, 159.

HISTOIRE DE TCHÉCO-SLOVAQUIE.

Guide du visiteur des collections conservées dans le musée ethnographique de Prague, 159.

HISTOIRE DE TURQUIE.

Nihad-Rechad. Les Grecs à Smyrne. Nouveaux témoignages sur leurs atrocités, 159.
Turquie (la) moderne, 159.

HISTOIRE DE YUGOSLAVIE.

Chopin (Jules). Les Yougoslaves et l'Entente, 285.
Gawain (Auguste). La question yougoslave, 285.
Musoni (F.). Gli Sloveni, 284.
Primorac (Vouk). La question yongoslave, 270.
Urban (C. O.). Sloveni ed il movimento jugoslavo, 284.
Vojnovitch (comte de). La Dalmatie, l'Italie et l'unité yougoslave, 1797-1917, 285.

HISTOIRE DE LA MUSIQUE.

Landormy (Paul). Brahms, 160.

TABLE DES MATIÈRES.

ARTICLES DE FOND.

	Pages
BOISSONNADE (P.). Le mouvement commercial entre la France et les îles Britanniques au XVI ^e siècle; <i>1^{re} partie</i>	193
DOUCET (Roger). Pierre Du Chastel, grand aumônier de France; <i>suite et fin</i>	1

MÉLANGES ET DOCUMENTS.

HALPHEN (Louis). Études critiques sur l'histoire de Charlemagne. VI. Le couronnement de l'an 800	58
TRICOCHE (George Nestler). Batailles oubliées. Les Anglais à Buenos-Ayres, 5-6 juillet 1807.	229

BULLETIN HISTORIQUE.

Antiquités chrétiennes, par Ch. GUIGNEBERT	78
Histoire d'Italie. Période du Risorgimento, 1789-1920, par G. BOURGIN	249

COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

BLOK (P.-J.). Willem de eerste, Prins van Oranje, I <i>(Albert Waddington)</i>	297
CARCOPINO (J.). Virgile et les origines d'Ostie (A. Piganiol)	290
CIACERI (Emmanuele). Studi sulla storia politica e sulla tradizione letteraria della Repubblica e dell' Impero <i>(Ch. Lécrivain)</i>	108
CUNNINGHAM (Charles Henry). The Audiencia in the Spanish colonies, as illustrated by the Audiencia of Manilla, 1583-1800 (G. Desdevises du Dezert) . .	110
GUICCIARDINI (Francesco). La Storia d'Italia, publ. par Alessandro GHERARDI (Jean Alazard).	293
HENNET DE GOUTEL (baron). Le général Cassan et la défense de Pampelune, 25 juin-31 octobre 1813 <i>(Alf. Morel-Fatio)</i>	301

[SUPPLÉMENT AU NUMÉRO DE JUILLET-AOÛT 1920.]

	Pages
HOOGEWERFF (Dr). De twee reizen van Cosimo de Medici, Prins van Toscane, 1667-1669 (Albert Waddington)	300
KAUTSKY (Karl). Die deutschen Dokumente zum Kriegsausbruch (Émile Laloy)	304
— Wie der Weltkrieg entstand (Id.)	304
KNOX (captain John). An historical journal of the campaigns in North America, 1757-1760 (R. de Keralain)	312
LOUIS-LUCAS (Pierre). Volonté et caustic (E. Joffon des Longrais)	319
MILLET (René). Socrate et la pensée moderne (G. Glotz)	289
Psaumes (les). Traduction nouvelle (Ch. Guignebert)	105
SAINT TERESA. Letters (Alf. Morel-Fatio)	295
VANDER SMISSSEN (Ed.). Léopold II et Beernaert (Eug. Hubert)	302

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

Histoire d'Allemagne (Ch. BÉMONT, Ch. SCHMIDT)	133, 321
Histoire de Belgique (Ch. BÉMONT)	134
Histoire de Bessarabie (Ch. BÉMONT, Th. SCHÖELL)	322
Histoire de Bulgarie (Ch. BÉMONT)	323
Histoire de Danemark (Ch. BÉMONT, Chr. PFISTER)	141, 323
Histoire d'Égypte (Ch. BÉMONT)	324
Histoire d'Espagne (Alf. MOREL-FATIO, Jean RÉGNÉ)	142
Histoire d'Extrême-Orient (P. MASSON-OURSEL)	135
Histoire de France (P. ALFARIC, Ch. BÉMONT, Marc BLOCH, Ch. DARTIGUE, R. DOUCET, E. DUCHESNE, H. HAUSER, L. LÉVY-GUÉNOT, Chr. PFISTER, Jean RÉGNÉ, Louis VILLAT)	145, 324
Histoire de Grande-Bretagne (Ch. BÉMONT, A. JEANROY)	150, 329
Histoire de Hongrie (Th. SCHÖELL)	154
Histoire d'Italie (Ch. BÉMONT)	154
Histoire de Pologne (Ch. BÉMONT)	155
Histoire de Portugal (Alf. MOREL-FATIO)	155
Histoire de Roumanie (Ch. BÉMONT, G. HUISMAN)	156
Histoire de Russie (G. HUISMAN)	158
Histoire de Suède (Ch. BÉMONT, A. GANEM)	158, 330
Histoire de Suisse (Ch. BÉMONT)	159
Histoire de Tchéco-Slováquie (Ch. BÉMONT)	159
Histoire de Turquie (Ch. BÉMONT)	159
Histoire de l'Antiquité (E. CAVAGNAC, Ch. LÉCRIVAIN)	130, 320
Histoire de la Guerre (Ch. BÉMONT, G. BOURGIN, Ch. DARTIGUE, R. DOUCET, G. HUISMAN, R. LÉVY-GUÉNOT, Th. SCHÖELL)	124, 316

TABLE DES MATIÈRES.

	379
	Pages
Histoire de la Musique (L. HALPHEN)	160
Histoire des États-Unis (Ch. BÉMONT)	144
Histoire des Pays-Bas	330
Histoire générale (Ch. BÉMONT, A. GANEM, Ch. GUIGNEBERT, H. HAUSER, P. MASSON-OURSEL, Th. SCHÖELL)	122, 308

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

ALLEMAGNE.

1. Historische Vierteljahrsschrift	347
2. Klio	351

CANADA.

1. Review of historical publications relating to Canada	355
---	-----

ÉTATS-UNIS.

1. American historical review (the)	360
---	-----

FRANCE.

1. Académie des inscriptions et belles-lettres	180, 347
2. Académie des sciences morales et politiques	181
3. Annales de géographie	161
4. Annales révolutionnaires	161, 331
5. Bibliothèque de l'École des chartes	331
6. Bulletin de la Soc. de l'hist. du protestantisme français	161, 332
7. Bulletin hispanique	162, 333
8. Correspondant (le)	171, 341
9. Études. Revue fondée par des PP. de la Cie de Jésus	172, 342
10. Grande Revue (la)	173, 342
11. Mercure de France	174, 343
12. Moyen âge (le)	162
13. Nouvelle Revue historique de droit français et étranger	333
14. Polybiblion	163, 334
15. Révolution de 1848 (la)	164, 334
16. Révolution française (la)	335
17. Revue critique d'histoire et de littérature	165, 335
18. Revue de l'histoire des colonies françaises	167
19. Revue de l'histoire des religions	168, 339
20. Revue de Paris (la)	176, 343
21. Revue des Deux Mondes	177, 345
22. Revue des études anciennes	339 *
23. Revue des études historiques	168

	Pages
24. Revue d'histoire de l'Église de France	337
25. Revue générale du droit	170, 341

GRANDE-BRETAGNE.

1. Quarterly Review (the)	365
-------------------------------------	-----

CHRONIQUE.

<i>Allemagne</i>	185
<i>Belgique</i>	186, 366
<i>Canada</i>	188
<i>États-Unis</i>	189, 367
<i>France</i>	182, 366
<i>Grande-Bretagne</i>	189
<i>Italie</i>	190
<i>Pays-Bas</i>	191, 367
<i>Russie</i>	191
INDEX BIBLIOGRAPHIQUE	368
ERRATUM	192

Le gérant : R. LISBONNE.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie DAUPELEY-GOUVERNEUR.

